

REVUE

DE PARIS.

IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET COMPAGNIE.

REVUE

DE PARIS.

NOUVELLE SÉRIE. — ANNÉE 1842.

—

TOME ONZIÈME.

NOVEMBRE.

Bruxelles,
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
RUE FOSSÉS-AUX-LOUPS, N° 74.

—

1842

LA GRÈCE,

LES CYCLADES ET LES ILES IONIENNES.

MALTE. — SYRA. — LE PYRÉE.

Après avoir recherché avec soin, dans les archives publiques et particulières d'Italie, de Sicile et de Malte, tout ce qui pouvait s'y trouver de documents sur notre établissement de la principauté gallo-grecque d'Achaye à la suite de la quatrième croisade, et avoir recueilli plus de deux cents diplômes inédits sur cette époque si intéressante, mais si inconnue encore, il me restait à visiter sur les lieux mêmes tout ce qui pouvait s'y être conservé dans les monuments militaires et religieux, dans les mœurs, dans la langue, dans les souvenirs.

Malte aussi m'avait offert des souvenirs honorables pour la France, mais d'une époque plus récente. Ce n'est qu'en 1530 que vinrent s'y établir les chevaliers hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem après la perte de Rhodes. Malte, conquise sur les Sarrasins en 1088 par le célèbre comte Roger le Normand, avait été depuis ce temps annexée à la couronne des Deux-Siciles, et avait passé, avec tout le reste de l'héritage normand-souabe, entre les mains de Charles d'Anjou. Les vêpres siciliennes avaient arraché en 1282 l'île de Sicile à Charles d'Anjou

pour la placer sous l'autorité de Pierre d'Aragon, mari de l'héritière souabe, Constance, fille de Mainfroi; Malte suivit, en 1265, les destinées de la Sicile, et des rois angevins de Naples elle alla aux rois aragonnais, dont la main affaiblie pouvait à peine la retenir au milieu des tempêtes politiques qui les agitaient au centre même de leur autorité. Aussi retourna-t-elle pour quelques années encore sous le sceptre de Jeanne Ire de Naples et de son faible époux Louis d'Anjou-Tarente, qui la donna en 1357, à titre de comté héréditaire, au grand sénéchal Nicolas Acciaiuoli, seigneur de Corinthe et d'Amalfi. Celui-ci en fit l'apanage de son fils aîné Ange, lequel le transmit à son fils Robert; puis, la paix s'étant faite entre Naples et la Sicile, Malte redevint sicilienne. Cette partie de l'histoire politique de Malte est restée jusqu'ici inconnue, et aucun des historiens qui ont écrit sur Malte n'a pu encore la débrouiller. Mais les archives de la maison Acciaiuoli qui m'ont été ouvertes par l'obligeant possesseur actuel, le chevalier César Ricasoli, héritier de cette maison, m'ont mis en état de dissiper ces ténèbres, car j'ai eu entre les mains l'original de l'acte de donation de l'île de Malte par Louis et Jeanne, en 1357, à titre de comté héréditaire, en faveur de Nicolas Acciaiuoli, ainsi que les divers diplômes de transmission du père au fils et du fils au petit-fils, et des lettres autographes de famille écrites à diverses époques par les comtes et comtesses de Malte de la maison Acciaiuoli; c'est un supplément qu'il faudra désormais ajouter à l'histoire de cette île. Charles-Quint la reçut comme sa part de l'héritage immense de Ferdinand le Catholique, et s'en dessaisit le 23 mars 1530, en faveur de l'ordre de Saint-Jean, entre les mains duquel il resta jusqu'au jour où apparut dans ses eaux, le 7 juin 1798, la flotte française, qui portait en Égypte notre aventureuse armée et son jeune et brillant général. Malte, où se trouvent encore les tombeaux de tant d'héroïques chevaliers qui ont illustré l'ordre de Saint-Jean et celui du jeune et aimable comte de Beaujolais, frère du roi Louis-Philippe, touche donc par bien des points à notre histoire, et le peu de semaines que j'y passai m'offrirent une étude intéressante (1).

(1) J'ai consigné les résultats de mes recherches aux archives de

Je m'embarquai à Malte le 28 novembre 1840, au matin, sur un de nos bâtiments à vapeur de poste, pour me rendre à l'île de Syra, centre de notre correspondance postale d'Orient. Cette navigation se fait constamment en trois jours, mais elle fut moins rapide cette fois. Le mauvais temps nous avait assaillis dès le départ, et augmenta encore d'intensité lorsque nous arrivâmes à la hauteur de l'embouchure de l'Adriatique. Un vent du nord extrêmement violent nous poussait dans la direction de la Crète. Afin de mieux résister, nous remontâmes obliquement, mais un peu trop haut, dans la direction des Strophades, qui font aujourd'hui partie du gouvernement anglo-ionien. Ce fut là qu'autrefois, suivant le poëme d'Apollonius sur l'expédition des Argonautes (livre II), les Harpies furent sur le point d'être exterminées par les fils de Borée, qui y règnent encore en maîtres. Il s'y trouve aujourd'hui un grand monastère grec qui renferme, dit-on, beaucoup de manuscrits curieux.

Enfin, après quatre jours de lutte, nous étions redescendus vers la petite île de Sapienza où, tout nouvellement, l'ordre de Malte avait rêvé de se créer un établissement qui lui permît de réclamer ses grasses commanderies d'Allemagne, comme à la fin du XIIIe siècle, à la suite de son expulsion de Syrie et de ses querelles en Chypre et avant sa conquête de Rhodes, il s'en était formé un à Rhenea ou la grande Délos. Là, tournant l'orageux cap Gallo et traversant les eaux du beau golfe de Calamata ou de Messénie, nous arrivâmes en vue du cap Matapan, l'ancien promontoire Ténare. La vue de la terre de Grèce, de la terre de Lacédémone, m'apparaissait pour la première fois, et le soleil reprit un instant son éclat pour nous dévoiler dans sa beauté la chaîne neigeuse du Taygète. Nous étions fort voisins de la côte et distinguions parfaitement les villages épars çà et là sur les collines, et, au-dessus de ces villages, sur une autre colline, s'offrait à mes yeux un vieux château ruiné, d'apparence toute féodale. Je le regardai avec la plus curieuse atten-

Malte dans un volume qui sera prochainement publié sous le titre de *Recueil de documents inédits relatifs à l'histoire de la principauté française de Morée*, extraits des archives publiques et particulières d'Italie, de Sicile, de Malte et des îles Ioniennes.

tion; c'était bien réellement une ruine franque. J'en demandai le nom au vieux pilote chargé de nous guider le long de cette côte dont tous les détours lui sont familiers. Il m'apprit qu'il s'appelait le Château de la Belle, *to Castro tis Oraias,* nom évidemment emprunté aux souvenirs francs. Je me rappelai alors que Guillaume de Villehardoin, prince d'Achaye, avait fait bâtir de ce côté un fort appelé Mani, et je pensai que ce pourrait bien être là le fort Mani de notre Guillaume de Villehardoin. « Le prince Guillaume, dit la chronique grecque de Morée que j'ai publiée, après avoir terminé en 1248 la construction de sa belle forteresse de Mistra, monta à cheval, traversa Passava et arriva dans le Magne. Là, il trouva un rocher d'un aspect terrible situé au-dessus d'un cap. Cette situation lui plut, et il y fit bâtir un fort auquel il donna le nom de Mani; et ce nom, ajoute le chroniqueur anonyme qui écrivait vers 1320, est celui qu'il porte encore. » Ainsi, la première fois que mes yeux s'arrêtaient sur le sol grec, j'y retrouvais déjà quelque chose de ce que je venais y chercher, la trace du passage et de l'établissement des nôtres.

En remontant cette partie du Magne vers le nord, on retrouve deux autres vieux châteaux forts qui datent de notre conquête: Passava, donné en 1208, comme haute baronnie, à Jean de Neuilly, maréchal héréditaire de la nouvelle principauté d'Achaye, et Kelepha, dont les ruines s'élèvent sur un escarpement opposé à celui sur lequel est bâti Vitylo, l'ancien Œtylos, d'où partit, en 1675, la colonie grecque qui alla s'établir près du port de Sagone en Corse, sous la conduite, disent les conteurs grecs, de deux familles, dont l'une, celle des Comnène, avait perdu l'empire de Trébizonde, et dont l'autre, celle des Calomeri, qui italianisa son nom en celui de Bonaparte, devait conquérir l'empire du monde.

Devant nous, au midi, se présentait, avec ses côtes arides où subsiste misérablement une population de neuf mille habitants, l'île rocailleuse de Cerigo, l'ancienne Cythère, poste le plus avancé du gouvernement anglo-ionien. Nous passâmes entre Cerigo et le cap Malée, qui en est éloigné de cinq à six lieues; mais l'air est si pur et si transparent, que l'œil saisit les moindres détails. En nous rapprochant du cap, nous aperçûmes à travers les rochers éboulés une sorte de ruine qu'on nous dit

avoir été pendant quelques années la retraite d'un pauvre ermite qui vivait là de ce que venait déposer sur la côte la charité des matelots. M. Bory de Saint-Vincent dit avoir encore vu cet ermite en juillet 1829. « Quand nous fûmes, dit-il (1), à un jet de pierre seulement de la côte terrible, mais devenue traitable, le canot de notre bâtiment à vapeur fut mis à l'eau. Une corbeille ayant été aussitôt remplie de biscuit et de farine, où je fis ajouter une cruche d'huile, les canotiers purent, non sans peine, à travers les récifs écumeux, déposer l'offrande sur une noire avance de rochers, à l'instant même où le soleil, se dégageant de l'horizon, inonda des clartés lancées de tout son disque l'immense hauteur au pied de laquelle je demeurais en admiration. L'ermite sauvage, averti sans doute au fond de son antre, par les brillants rayons du jour, que l'heure de la prière était venue, apparut comme une de ces figures que peignaient si bien Zurbaran et Van Dick..... Pendant la courte halte qu'avaient nécessitée la mise à flot et la rentrée du canot, le solitaire s'était agenouillé du côté de l'orient, sans paraître d'abord s'occuper de nous; mais quand l'épaisse fumée de notre mât de tôle l'avertit que le pyroscaphe se mettait en route, il se releva, et abaissant vers nous ses regards, il parut adresser quelques démonstrations de reconnaissance auxquelles l'équipage, accouru sur le pont, répondit par un respectueux salut; puis, quand nous nous éloignâmes davantage, se redressant avec une singulière dignité, il montra, de l'index de sa main droite étendue, le ciel resplendissant où s'éleva son regard. Ainsi détaché sur cet escarpement, on eût pu le prendre pour quelque vieux tableau demeuré suspendu contre le mur grisâtre d'une basilique en ruine. »

L'ermite avait disparu depuis quelques années au moment de mon passage; mais les matelots, qui aiment toutes les choses extraordinaires, montrent encore de loin l'espèce de grotte où il résidait.

Continuant notre route entre Falconera et Anti-Milos, puis entre Serphos et Siphnos, et laissant à notre droite Paros et Naxie, nous nous trouvâmes en vue de Syra et de Délos; puis, laissant Délos à droite, nous doublâmes la côte méridionale de

(1) *Expédition scientifique de Morée*, tom. II.

Syra, et entrâmes à cinq heures du soir, après cinq jours de navigation fort agitée, dans la rade de Syra.

L'aspect des deux villes d'Hermopolis et du vieux Syra, placées l'une au-dessus de l'autre, depuis le bas de la *marine* jusqu'au sommet du monticule pointu qui s'élève au fond de la rade, saisit vivement l'attention du nouvel arrivant. J'aimais à recueillir tous les traits de ce premier tableau qui s'offrait à mes yeux. Les nombreux petits bâtiments ancrés le long des quais témoignaient de l'activité et de la prospérité du jeune État, et les groupes de curieux assemblés sur une sorte d'esplanade rocailleuse au-dessus des bâtiments de la douane, sur un cap qui se projette à droite des arrivants, avec leur fezy rouge, leur fustanelle blanche, et la longue pipe en main, me rappelaient que c'étaient bien là les fils des curieux et bavards compatriotes d'Aristophane.

L'importance de l'île de Syra ne date que de la révolution grecque. A cette époque, les Grecs qui avaient pu échapper aux massacres de Chio vinrent chercher un refuge à Syra. Ils se bâtirent sur la plage de misérables abris temporaires, et cherchèrent à vivre de leur pêche. L'organisation d'une ligne postale de bateaux à vapeur français, dont le centre fut placé à Syra pour s'étendre de là, en arrivant de Malte, sur Athènes, Smyrne, Constantinople et Alexandrie, vint bientôt changer l'aspect du pays. Un lazaret, une douane, des magasins furent construits; le commerce y devint facile, régulier, actif; l'argent commença à affluer, les spéculations s'agrandirent, les maisons de chaume firent place à des maisons de pierre, et un campement de baraques se transforma en ville avec tous ses établissements. Aujourd'hui cette ville a un nom. Elle s'appelle Hermopolis, pour la distinguer de la vieille ville de Syra restée immobile avec ses vieilles mœurs au faîte de son antique rocher. Hermopolis compte cinq mille maisons et dix-sept mille habitants. On y trouve un chantier de construction, des auberges telles quelles, des écoles, un cercle littéraire, un casino, un musée, des imprimeries, un théâtre. Le jour même où je descendis dans une petite auberge tenue par trois sœurs smyrniotes, devait avoir lieu la première représentation donnée par la troupe italienne d'Athènes à son retour d'une excursion à Smyrne. Les annonces, imprimées en langues grecque et

italienne, étaient répandues dans les auberges et cafés; les opéras annoncés étaient *Clara de Rosemberg, le Barbier de Séville, Nina* et *Lucie de Lammermoor;* les premiers sujets, Mmes Basso et Rota, Mrs Moretti, Polani et Rota. Je n'avais garde de manquer à cette représentation.

Le théâtre de Syra est construit en bois sur des dimensions assez étroites; on aurait peine à passer trois personnes de front dans les corridors, et, si le feu prenait, le meilleur parti à prendre serait de sauter par les fenêtres, qui fort heureusement ne sont pas très-élevées. L'intérieur est assez bien disposé sur un quadrilatère allongé avec deux rangs de loges superposés. Toutes les loges, qui sont presque aussi incommodes et aussi étroites que celles de nos grands, moyens et petits théâtres de Paris et de France, étaient remplies de femmes fort agréablement mises à la française, tandis qu'au parterre la population masculine était vêtue à la grecque, soit de l'élégante fustanelle blanche avec la veste coquette, soit du sévère costume des marins avec le pantalon flottant et l'épaisse ceinture rouge, et tous portant le moderne *fezy* à frange bleue, coiffure incommode et disgracieuse généralement adoptée par les hommes comme par les femmes. On donnait la *Clara de Rosemberg* de Ricci. La prima donna, Mlle Basso, est une jeune Piémontaise dont la belle voix de contralto n'est pas encore réglée par une méthode savante; mais le feu qui l'anime réagit sur son jeune auditoire, qui lui sait gré de l'initier aux jouissances les plus délicates de la civilisation. Le ténor avait peu de voix, mais beaucoup de goût; la basse peu de goût, mais assez de voix. Le délicieux duo du second acte me rappelait malheureusement trop le souvenir de Rubini et de la Grisi par lesquels je l'avais souvent entendu chanter à Paris. La mémoire des plaisirs passés gâte souvent nos plaisirs présents. L'auditoire grec, qui n'a pas de passé, jouissait de tout. Dans les entr'actes on se faisait servir des glaces et des sorbets dans les loges. Bref, si ce n'était la fumée des cigarettes et des longues pipes des spectateurs répandue dans toute la salle, comme un brouillard de novembre dans les salles de spectacle de Londres, on eût pu se croire dans une petite ville d'Italie. J'ai vu à Savone, voire même quelquefois à Naples, un opéra italien beaucoup moins bien exécuté.

Cette première journée passée à Syra n'avait été nullement défavorable, dans mon esprit, à la nouvelle Grèce, échappée depuis si peu d'années à la grossière barbarie turque, et déjà marchant si vite dans la voie de la civilisation européenne, devançant même, dans la délicatesse de ses plaisirs, tant de nos grandes villes de France privées d'un opéra italien et se vantant de leurs vaudevilles; il y avait là matière à amples réflexions, au milieu desquelles je m'endormis fort doucement. Le lendemain matin, à mon réveil, je fus frappé de la magnificence du spectacle qui s'offrait à mes yeux. Le lever du soleil, vu de Syra, réveille à l'esprit tous les souvenirs des temps mythologiques. C'est du mont Cynthien de Délos qu'il semble se lever en souverain sur tout l'Archipel. Les ruines de son temple et de sa statue colossale dont le piédestal porte encore le nom d'Apollon, dispersées çà et là dans l'île de Délos, semblent être les lieux mêmes d'où il s'élance pour se montrer au monde. Délos et sa montagne ruissellent de ses premiers feux qui scintillent sur les flots d'où ils font ressortir gracieusement Tinos et Myconi d'une part, Paros et Naxos de l'autre. La mythologie antique avec tout son cortége de dieux, qui sont de vieux souvenirs classiques chez nous, mais de jeunes réminiscences romantiques ici, apparaît et saisit les plus prosaïques imaginations.

Dès le matin je me mis à parcourir toute la nouvelle ville d'Hermopolis. Les rues sont encore fort irrégulières, mais elles commencent à se redresser et à s'élargir. Les boutiques sont assez bien approvisionnées des objets manufacturés importés de Trieste, de Marseille ou de Londres. Les agréables petits vins blancs de l'intérieur de l'île sont un produit qui peut grossir avec le travail. Les marchés ou bazars semblent suffisamment fournis, mais pas une femme ne s'y montre; ce sont les hommes ici qui seuls vendent et achètent. L'homme de la dernière classe est quelquefois propre et toujours coquet dans ses ajustements; la femme du peuple est presque constamment négligée et malpropre. A Syra, le seul quartier de la ville où on aperçoive des femmes du peuple proprement mises, et avec de belles tailles et de belles figures, est le quartier des Ypsariotes, qui se sont réfugiés à Syra après le don fait de leur île aux Turcs par la conférence de Londres. Bizarres décrets

de la diplomatie! les montagnes de l'Olympe, Ypsara, Chio, Candie, où avait éclaté la révolution, et dont les habitants s'étaient le plus signalés par leur haine contre les Turcs, ont été déclarées en dehors du nouvel état grec délivré par elles; et d'autres îles, où ne s'était pas manifesté le moindre symptôme de révolte contre les Turcs, de sympathie même pour les Grecs, ont été données à la Grèce. Merveilleux effets de la jalousie des sages réformateurs du monde!

Tout ce qui concerne l'instruction publique a reçu à Syra une vive impulsion. Des cinq gymnases établis en Grèce, cette île en possède un; les quatre autres sont à Athènes, à Missolonghi, à Nauplie et à Hydra. Il y a de plus à Syra six écoles à la Lancastre pour garçons et pour filles, fondées par des missionnaires protestants anglais, américains et allemands, et recevant environ deux mille enfants. Il s'y trouve aussi un musée dans lequel on a réuni toutes les antiquités, bas-reliefs, inscriptions, médailles, ornements, vases, découverts dans l'île même ou dans quelques-unes des îles voisines. Je n'ai remarqué en restes antiques, dans l'intérieur de la ville, qu'un fragment d'inscription sur le rocher et un taurobole placé dans la cour de la grande église, en montant vers le vieux Syra, avec une inscription qui annonce que ce taurobole est dédié à Trajan en l'honneur de sa victoire sur les Parthes.

De la nouvelle ville d'Hermopolis à la vieille ville de Syra, la distance est courte; un ravin étroit et la seule ondulation d'une colline les séparent l'une de l'autre; mais, en les voyant de près, on dirait deux peuples différents. Ici une marche active vers le bien-être et la civilisation; là l'engourdissement dans la misère et dans les vieux préjugés. Ici la fierté d'une jeune nation qui s'est affranchie et s'exagère sa force; là le découragement d'une nation affaissée par une longue oppression. Ici une ardeur impétueuse pour tout apprendre à la fois; là une crainte ombrageuse de toute nouveauté. En bas, des magasins bien approvisionnés des produits européens les plus nécessaires, des rues qui cherchent à se redresser, des maisons qui tendent à se donner un air coquet; là-haut, point de commerce, des rues tortueuses dont les porcs vous disputent l'usage, des cabanes fétides où les animaux de toute espèce, grosse, moyenne

et petite, vivent en communauté avec les hommes et sur les hommes.

Tout au sommet de cette vieille ville, et comme dans une acropolis antique, siége comme sur un trône l'évêché catholique de Syra. Il y a quatre mille catholiques dans toute l'île : huit cents dans la basse ville, et trois mille deux cents dans la haute ville, où leurs pères avaient cherché un abri contre les attaques des Turcs et les invasions des pirates. Il y a peu de siècles encore que la population des Cyclades était en grande partie catholique ; le nombre total des catholiques de l'Archipel ne dépasse pas aujourd'hui le chiffre de quinze mille. De toutes les Cyclades, l'île de Tinos est celle qui en contient le plus grand nombre. Sur une population de vingt mille habitants, elle contient sept ou huit mille catholiques répartis dans vingt-quatre villages. Le reste est distribué entre les autres îles, surtout celles habitées par les évêques, telles que Naxie, Syra et Santorin.

L'église catholique en Grèce est administrée par quatre prélats : un archevêque, à Naxie, qui porte le titre pompeux de métropolitain de la mer Égée, et trois évêques à Syra, Tinos et Santorin. Il existait autrefois un quatrième évêché à Milos, mais il a été supprimé depuis une soixantaine d'années par le pape. Comme il n'y a pas d'évêché catholique dans le Péloponèse, c'est l'évêque de Syra qui étend sa juridiction sur ce pays. Le présent évêque, qui est de Savoie, est de plus revêtu de l'office de délégué pontifical dans l'Archipel.

L'archevêque de Naxie a un revenu de 6,000 francs. L'évêque de Syra retire environ 4,000 francs des biens de l'évêché, et reçoit des cours de Rome et de Sardaigne une pension annuelle de 2.000 francs. A cela il faut ajouter une subvention de 10.000 francs, qui lui sont envoyés chaque année de Lyon par la société de la propagation de la foi, et qui, joints à quelques autres dons, lui ont servi à bâtir deux églises dans la Grèce continentale, et à constituer des paroisses desservies chacune par un prêtre à Athènes, au Pirée, à Patras, à Nauplie et à Navarin. Les évêques de Tinos et de Santorin ont chacun 4,000 francs ; mais à cette somme il faut ajouter une légère subvention annuelle, payée par le gouvernement français à chacun des évêques de l'Archipel. De toutes les populations

catholiques des îles, la plus pauvre et la plus ignorante est celle de Syra ; la plus riche, la plus morale et la plus tolérante est celle de Santorin, qui, sur seize mille habitants, compte sept cent dix catholiques, les plus opulents et les plus respectés de l'île par leurs concitoyens du culte grec. La plus turbulente et la plus tracassière est celle des quatre cents catholiques de l'île de Naxie. Habitant presque tous la partie de la ville comprise dans l'enceinte du château des anciens ducs, se donnant à eux-mêmes le nom de châtelains, se vantant presque tous de descendre des anciennes familles nobles établies dans ce duché depuis la quatrième croisade, et conservant précieusement leurs généalogies dans leurs archives ou leurs mémoires, et leurs armoiries sculptées au-dessus de leurs portes, les catholiques de Naxie manifestent la plus grande antipathie pour toute espèce de travail et se perpétuent dans leur misère par les prétentions de la vanité. L'usage de la langue française s'est généralement conservé dans ces familles, qui donnent fort à faire par leurs exigences aux excellents frères lazaristes que la France envoie et entretient dans cette île.

Le clergé régulier latin dans les Cyclades se compose : de cinq jésuites, dont trois dirigent le séminaire de Syra, et deux celui de Tinos ; de deux capucins, l'un à Syra, l'autre à Naxos, auxquels la France fait un traitement de 600 francs (1); de quelques franciscains établis à Tinos sous la protection de l'Autriche, et des lazaristes placés particulièrement sous la protection du gouvernement français. Ces derniers ont succédé, par arrêté du roi en date du 5 janvier 1783, à tous les droits et priviléges et à toutes les possessions dont jouissaient les jésuites. L'ordre de Saint-Lazare a son centre et ses douze directions à Paris, et envoie des missionnaires dans toutes les parties du monde. Le supérieur des missions du Levant réside à Constantinople, où il a récemment érigé un collége. Il a aussi fondé à Smyrne une institution pour les filles, établissement qui manquait en Orient. Les prêtres de Saint-Lazare ont deux

(1) La société de la propagation de la foi de Lyon a envoyé de plus, en 1840, une somme de 4,000 francs au capucin de Syra, homme intelligent et fort respecté.

établissements en Grèce, l'un à Naxie, l'autre à Santorin, et dans tous deux ils s'occupent avec fruit du but spécial de leur mission, qui est de desservir les chapelles consulaires et d'apporter tous leurs soins à la formation des ecclésiastiques et à l'instruction des jeunes gens. Ils ne sont pas soumis aux pratiques rigoureuses des autres ordres religieux. Leur genre de vie n'a rien d'austère, et ils ont su partout se concilier l'estime et l'affection des habitants par la facilité de leur commerce, la moralité de leur conduite, leur bonne éducation et leur charité. A Naxie, les biens qui leur ont été laissés à la suppression des jésuites leur rapportent un revenu de 4.000 francs, consacrés à des œuvres de bienfaisance; en même temps les bons soins donnés par eux à leurs terres et à leurs deux maisons de campagne, situées dans les parties les plus agréables de Naxie, pourraient servir de modèle aux autres agriculteurs dans une île où on tendrait plus vers le progrès qu'on ne le fait à Naxie. Mais la vanité des châtelains a parfois suscité aux lazaristes des obstacles et des tracasseries contre lesquels l'appui amical et conciliant du gouvernement français a souvent seul pu les soutenir. Avant la révolution grecque, la France possédait un droit de protection reconnu sur tous les catholiques répandus dans les Cyclades, la Roumélie et la Morée. Au moment où un souverain indépendant fut donné à la Grèce, la France renonça à un droit qui pouvait blesser l'indépendance du nouvel État auquel on donnait une place parmi les États européens, mais il fut stipulé par un protocole de la conférence de Londres en 1830 : que la religion catholique jouirait en Grèce du libre et public exercice de son culte; que ses propriétés lui seraient garanties; que les évêques seraient maintenus dans l'intégrité des fonctions, droits et priviléges dont ils jouissaient sous la protection du roi de France; et qu'enfin, en vertu des mêmes principes, les propriétés appartenant aux anciennes missions françaises seraient reconnues et respectées. C'est ce protocole qui a protégé les lazaristes contre les usurpations de leurs propriétés. Ces disciples de saint Vincent de Paule et les capucins, qui n'ont rien ni de la malpropreté ni de l'ignorance des capucins d'Occident, sont un ferme point d'appui à la fois pour le catholicisme et pour une civilisation progressive et régulière en Orient. Malheureusement la cour de Rome, au lieu de prêter

son appui à ces idées tolérantes et éclairées, aime mieux faire appel aux jésuites, qui divisent au lieu d'unir, compriment les idées au lieu de les diriger, éteignent au lieu d'éclairer. L'épiscopat catholique de Grèce ne semble pas non plus, il faut le dire, comprendre sa vraie mission. C'est à la France surtout qu'il appartient de faire bien comprendre à la cour de Rome, si intelligente sur ses intérêts, qu'ici son véritable intérêt est de faire choix d'hommes éclairés et tolérants qui sachent prendre le devant dans tout ce qui est bon, et appuyer le triomphe du catholicisme sur le triomphe de la civilisation.

Après avoir examiné l'état actuel de l'Église latine, que nos croisés de 1204 avaient étendue sur toutes leurs possessions de Grèce, je recherchai s'il n'existerait pas autour de moi à Syra quelques vestiges des établissements féodaux qu'ils y avaient fondés lorsque le duché de la mer Égée fut déclaré la seconde des douze hautes baronnies de la principauté française d'Achaïe, et donné à un Sanudo de Venise; mais je ne pus retrouver aucun reste de l'ancienne forteresse bâtie alors dans l'île de Syra.

Mon examen terminé, je jetai un dernier coup d'œil sur cette vue enchanteresse de la mer Égée, parsemée de gracieuses îles qui brillent comme des escarboucles aux rayons du soleil couchant, et je me disposai à prendre place sur le bateau à vapeur grec *le Maximilien*, pour me rendre au Pirée. La direction de nos bateaux à vapeur a grand besoin d'être réformée. Nous avons été les premiers à frayer la route; il ne convient pas que nous restions en arrière, quand d'autres sont arrivés sur nos traces et ont profité des premières fautes inévitables pour faire mieux. Les quarantaines différentes doivent amener différentes mesures. Les quarantaines de Grèce sont de sept jours, celles de Turquie de quatorze, celles d'Alexandrie de vingt et un jours, et la plus forte entraîne nécessairement les plus faibles. Il résulte de là que, comme ce sont nos bâtiments d'Alexandrie qui desservent la ligne d'Athènes, tout voyageur arrivant de France ne pourra profiter, pour se rendre au Pirée, des bâtiments français, puisqu'il s'imposerait presque continuellement la totalité de la quarantaine d'Alexandrie. Le même inconvénient se présente pour retourner de Grèce en France. Comme on prend à Syra les voyageurs de Constantinople et d'Alexandrie,

on est obligé de subir à Malte une quarantaine de vingt et un jours, tandis que, si on prend la ligne autrichienne du Pirée à Trieste. on arrive à Trieste en libre pratique, le gouvernement autrichien vous comptant comme quarantaine les sept jours que vous passez en mer. C'est que le gouvernement autrichien, qui est raisonnable et fort, ne se laisse pas faire la loi par le conseil de santé de Trieste, comme nous nous la laissons faire par le plus ignorant et le plus avide des conseils de santé, celui de Marseille.

Bien que *le Maximilien* fût en si piteux état que ce voyage fut la dernière de ses navigations, et qu'il dort depuis sur les chantiers de l'île de Poros, je me décidai à le prendre plutôt que de subir avec le bâtiment français une quarantaine de quatorze jours que je pouvais éviter. Le temps d'ailleurs était magnifique. et j'ai l'habitude en voyage de ne tenir aucun compte des hasards et d'aller toujours en avant, en comptant sur la fortune. La chaudière bouillonnante du *Maximilien* m'appelait ; je partis.

Notre époque a aussi ses merveilles qui ne saisissent pas moins l'imagination que les merveilles de la mythologie antique. La mer était calme comme le plus beau lac ; pas un souffle de vent ne ridait sa surface ; les voiles de tous les bâtiments tombaient molles et abandonnées ; et cependant, maîtres d'un agent qui supplée à la nature et qui la maîtrise, la vapeur, nous étions embarqués pour arriver à heure fixe, et avec notre frêle bateau et sa médiocre puissance de vingt-quatre chevaux, nous cheminions sur cette mer immobile. Il y a aussi de la poésie dans la science et dans l'industrie humaines, quand elles s'élèvent à cette hauteur.

La navigation de Syra au Pirée n'a rien de la monotonie des navigations ordinaires, surtout quand le soleil luit et que la mer est favorable. Le spectacle qu'offre le bord d'un bateau à vapeur en Orient est déjà un point d'observation intéressant pour tout nouvel arrivant des régions occidentales. Ici une jeune et jolie Athénienne aux grands yeux tendres, aux petites dents blanches, à la taille souple, au parler un peu mignard, arrivant d'Odessa ou de Constantinople, étend sous ses petits pieds bien chaussés son vitchoura russe et, dérobant mal ses regards sous son chapeau parisien, les lance fort co-

quettement autour d'elle. Là se tient debout un Anglais, immobile de geste, d'œil, de figure, avec un long châle écossais qui le drape assez pittoresquement par-dessus le costume le plus irréprochable, arrivant tout exprès d'Oxford pour passer dix-sept jours. ni plus ni moins, dans une visite à Marathon, Platée, Thèbes, les Thermopyles, Delphes et quelques autres lieux classiques indiqués par son itinéraire. A côté de lui, penché sur le bord du bâtiment, un fier Rouméliote au front large et haut, à l'œil vif, au cou épais, à la moustache bien fournie et tombante, les jambes vêtues de la guêtre homérique, la ceinture garnie d'un beau kangiar et de deux pistolets damasquinés, les épaules recouvertes d'une blanche toison au-dessus de sa blanche fustanelle resserrée par une ceinture de soie qui lui fait une taille de guêpe, semble poser pour le voyageur européen. Plus loin, un Arménien à la longue robe et à la longue barbe, assis sur ses jambes avec calme, et faisant passer successivement entre ses doigts tous les grains de son chapelet; un jeune palicare coquet et insouciant près d'un juif inquiet et observateur; des matelots d'Hydra parlant durement le rauque albanais, et moi au milieu de tout cela arrivant tout exprès de Paris en Grèce pour mieux connaître mon histoire de France; tous les costumes, tous les goûts, toutes les langues, toutes les physionomies, tous les caractères si opposés souvent aux physionomies : voilà, avec bien d'autres nuances, ce qu'on rencontre à bord d'un bâtiment à vapeur de Syra à Athènes.

En dehors du bâtiment, le spectacle des lieux qui se dérobent successivement devant vous occupe puissamment aussi et l'œil et l'esprit pendant cette course de huit à dix heures. A peine a-t-on passé entre les îles de Thermia et de Zéa, si renommées par leur chasse aux perdrix, que vous apparaît le cap Sunium avec ces belles colonnes encore debout sur le faîte qui lui ont fait donner le nom de cap Colonne, et tout à côté ce petit îlot appelé poétiquement l'île d'Hélène, où, dit-on, celle qui devait être un jour la femme de Ménélas commença par faire de fort bonne heure sa première chute en faveur de l'heureux Thésée. Quelques va-et-vient de plus du piston de la machine à vapeur conduisent en vue d'Égine et du temple qui domine encore ces hauts lieux; puis vous apparaît Salamine avec ses grands souvenirs, et par derrière, dans le lointain, le sommet du tragique

Cithéron. Bientôt se présente, tout en face de vous, le mont Hymette, toujours renommé par son excellent miel ; et au pied le rocher glorieux de l'Acropolis, portant comme une couronne les magnifiques débris du Parthénon qui le signalent à l'admiration du monde.

A mesure qu'on approche de terre, il faut descendre un peu à des idées plus prosaïques. Le passé est en ruine, et le présent est en construction de pacotille. Les deux piliers qui ferment l'entrée du port du Pirée portaient autrefois deux lions colossaux auxquels le Pirée a dû le nom de Port-Lion sous lequel il était connu au moyen âge. Ces lions sont aujourd'hui placés à l'entrée de l'arsenal de Venise, au milieu d'autres morceaux antiques qu'y a transportés le Péloponésiaque François Morosini, lors de sa conquête de la Morée sur les Turcs en 1686. Quant aux piliers du Pirée, ils sont veufs de leurs lions antiques, et ne portent plus que deux lanternes.

Le port du Pirée est petit, mais bon ; les vaisseaux de ligne peuvent y mouiller. Il y a dix brasses et demie d'eau sur un fond de vase. Quelques bâtiments marchands, plusieurs bateaux à vapeur français et autrichiens, et *l'Othon,* grand bâtiment à vapeur du roi de Grèce, animent ce joli petit port. En 1834 le Pirée ne possédait que cinquante-six petits bâtiments marchands mesurant 266 tonneaux ; en 1840 il avait deux cent vingt-six bâtiments marchands mesurant 3,721 tonneaux. La ville nouvelle s'étend à partir du port de Munichie jusqu'au Pirée. En 1834, il n'y avait sur ce terrain qu'une seule maison et huit magasins construits en bois ; en 1840, on y comptait déjà quatre cent cinquante maisons de pierre, et une population de deux mille deux cent soixante et quinze habitants. Beaucoup de ces maisons, vues du port, semblent jetées çà et là un peu comme au hasard et sans que rien les relie entre elles et prépare des rues ; c'est un essai de ville plutôt qu'une ville, mais enfin il y a vie, mouvement et progrès.

En prenant son numéro dans le catalogue des nations civilisées de l'Europe, le nouvel État grec ne pouvait manquer de se conformer aux habitudes de ses anciens. Autrefois, dit-on, c'était à des potences bien garnies de leurs cadavres flottants, comme j'en ai vu longtemps près des docks de Londres, qu'un voyageur reconnaissait un pays civilisé ; ce sont aujourd'hui les

bureaux de douane et de police, ou de passe-ports, qui sont la mesure de la civilisation des terres inconnues; aussi la Grèce s'est-elle hâtée d'organiser sa gendarmerie, ses bureaux de police, sa quarantaine et ses douanes. A peine a-t-on mis le pied sur la terre hellénique, qu'on appartient aux préposés de la santé qui vous transmettent aux préposés de la police qui vous renvoient aux préposés de la douane; et ce n'est qu'après que votre persónne et vos effets ont été minutieusement enregistrés, timbrés et taxés, tout à fait comme dans votre pays, que vous êtes enfin rendu à votre liberté d'action.

Cinquante voitures de toute forme et de toute grandeur vous attendent et vous sollicitent pour vous conduire du Pirée à Athènes, qui n'est qu'à deux lieues de là. Voitures anglaises, russes, françaises; calèches, berlines, droschkis, tilburys, cabriolets, chars à bancs, y compris même l'humble coucou exilé de Sceaux et de Montmorency, vous trouvez là de tout; diplomates, consuls, voyageurs du Nord comme de l'Ouest, voilà les fournisseurs du marché aux voitures d'Athènes. Les raccommodages se font ensuite comme on peut, dans un pays où on ne sait encore travailler ni le fer ni le bois. Quant aux cochers, ils s'improvisent avec une merveilleuse facilité. Le matelot sans emploi quitte momentanément le gouvernail de sa barque pour essayer le gouvernement d'un cheval syrien attelé à un cabriolet de Paris; le conducteur de chameaux, obligé d'essayer un nouveau métier, s'élance sur le siége d'une calèche d'Offenbach, et lutte de vitesse avec le Klephte pacifié, assis triomphalement sur une planche endommagée de son coucou à roues mobiles. Le cuisinier mis hors de service, le palicare attendant une nouvelle guerre, l'homme des îles comme l'homme des montagnes, tous voyant pour la première fois une voiture quelconque, voilà les Typhis et les Automédons qui se chargent intrépidement du transport de votre personne. La route est large, belle et facile; les chevaux et les cochers sont pleins de feu, la course se fait rapidement, et même sans encombre, à moins que ces guides inexpérimentés ne se choquent un peu trop rudement, que les voitures mourantes n'expirent sous vos pieds, ou, par exemple, qu'un cheval d'Europe ne rencontre face à face quelques chameaux, et, par peur de cet animal inconnu, ne vous jette sur un pan de muraille ou-

blié des longs murs de Thémistocle ou dans le lit desséché du Céphise.

A moitié de la route, votre cocher, qui s'est fait une sorte d'étrange turban en nouant son mouchoir autour de son *fezy*, s'arrête auprès d'un petit cabaret, sous prétexte de donner un peu de repos à son cheval, mais, en réalité, pour se faire payer un verre de raki. Un gros garçon joufflu fait de son mieux, en mêlant toutes les langues, pour vous engager à imiter votre cocher. Il y a peu d'années, il n'y avait là qu'une pauvre baraque en bois; mais une flotte française est venue séjourner dans la baie de Salamine; officiers et matelots étaient curieux de visiter Athènes; la consommation des cigares et des verres de raki s'est augmentée. Les marins, peu patients, attendaient rarement l'appoint de leurs francs en centimes, les francs sont devenus des écus, et la baraque de bois de *Ianni* s'est transformée en bonne maison de pierre. Vienne une nouvelle flotte, et à cette maison s'en joindront d'autres, et la station se transformera en village. Le lieu est bien choisi pour cela. Tout auprès est un puits de bonne eau, et un puits, ici, c'est un trésor. La route a jusque-là suivi les longs murs ; on commence à entrer dans ce qu'on appelle le bois d'oliviers. Ces célèbres oliviers se sont succédé d'âge en âge sans interruption, depuis Cécrops; mais ils sont si clair-semés, leurs troncs sont si maigres et si noueux, leurs feuilles si pâles et si maladives, leur ombrage est si rare, qu'il faut être bien et dûment averti que c'est là un bois pour songer à lui donner ce nom, qui, dans notre prosaïque pays, nous rappelle tant d'autres images si belles et si douces.

Les cinq minutes écoulées, votre cocher repart au milieu de flots de poussière, et, après vingt minutes de cette course aventureuse, on se trouve en présence d'un des plus gracieux monuments de l'antiquité, le temple de Thésée, encore debout en entier sur un petit plateau qui surgit légèrement de la route d'Athènes. Ses élégantes colonnes d'un beau marbre blanc, auquel l'action du temps et du soleil a donné le plus beau reflet rose, se détachent sur ce ciel si pur comme pour vous révéler en un instant la vie et l'art antiques.

Le tribut d'admiration légitime une fois payé en passant au temple de Thésée, on retombe de la hauteur du passé dans le

terre-à-terre du présent. C'est à travers un dédale de planches amoncelées qu'on entre dans la moderne Athènes. Quelques petites maisonnettes malpropres servent, comme notre rue Copeau ou notre rue Mouffetard, d'avenue au Paris de ce petit coin du monde. Ce passage, au reste, est très-court, et on arrive dans une grande rue droite, la rue d'Hermès, qui coupe la ville en deux sections; d'une part les vieux bazars, les vieilles rues, la vieille ville, mais aussi la tour des Vents, le monument de Lysicrate, tous les restes antiques et l'Acropolis; de l'autre part les nouveaux quartiers, les cafés, les marchandes de modes, la richesse, la diplomatie, la cour. Un petit essai de trottoir parfois interrompu, dans cette assez longue rue, prouve plutôt ce qu'on veut avoir que ce qu'on a réellement, et un beau palmier, situé au milieu de la rue, reste là, glorieux, pour attester que la vie et le soleil d'Orient ont encore toute leur puissance. Le temple de Thésée, c'est le souvenir des beaux temps de la Grèce; le palmier, c'est le souvenir de la domination des fils du désert qui transforment en autant de déserts tous les lieux qu'ils parcourent et qu'ils gouvernent.

Deux rues transversales, la rue de Minerve, qui conduit à l'ancien portique d'Adrien, et la rue d'Éole, qui finit à la tour antique des Vents, viennent couper la rue d'Hermès. Voilà les seules tentatives de régularité urbaine qu'on aperçoive en arrivant à Athènes. Tout le reste semble désordre et confusion; et cette rue d'Hermès elle-même a été si mal tracée, bien qu'on eût la plus entière liberté de tracé, qu'elle vient se jeter tout au travers d'une vieille et respectable église que les maçons étrangers n'auraient pas fait difficulté de démolir, mais qu'ont protégée le respect religieux du peuple et les réclamations des savants. L'église reste donc, et la rue tournera autour d'elle comme elle pourra. Avec le temps, on s'arrangera pour tracer à l'entour un *crescent* à portiques quand les petites maisons à l'allemande qui se sont glissées ici tomberont pour faire place à des constructions plus conformes aux besoins du climat.

Cette première vue d'Athènes est plutôt bizarre qu'agréable. On sent cependant qu'il y a ici de la vie et de l'avenir. Les mœurs d'Orient n'ont pas encore contracté mariage avec les

mœurs d'Occident; elles coexistent séparées, sans s'être ni fondues ensemble ni annulées. Plus tard la fusion s'opérera par des sacrifices réciproques. En attendant que le goût et la mode aient fait passer la société grecque sous leur équerre, chacun prend l'allure qui lui convient : près d'une boutique à la turque, dans laquelle le marchand s'assied sur ses jambes, en déroulant mélancoliquement entre ses doigts les grains de son chapelet, on rencontre un café à la française avec billard d'acajou. Ici vingt Maltais, accroupis dans la rue, attendent l'emploi de leur activité; là des Grecs à la blanche fustanelle, à la veste dorée, fument leurs longues pipes, tandis que d'autres Grecs, habillés à la franque, finissent une bouteille de bière en fumant un cigare ou une cigarette et en dissertant en français sur les journaux de Paris. Celui-là porte un costume grec avec des bottes françaises par-dessus son large pantalon, celui-ci une redingote française avec la fustanelle et les guêtres grecques. Les langues grecque, française, italienne, allemande, viennent à la fois frapper l'oreille, et une dissertation sur un roman de Balzac et un drame d'Alexandre Dumas est interrompue par une excursion patriotique sur Candie, Omer-Pacha ou Mavrocordatos.

C'est à travers ce pêle-mêle de costumes, de langues et d'idées, que je me fis voie pour me rendre à l'auberge dont j'avais fait choix, car on peut faire un choix maintenant. Il y a à Athènes trois auberges fort convenables, et quelques autres où on peut trouver à se caser sans trop d'inconvénients. J'allai me loger à l'hôtel de Londres, chez un Piémontais nommé Bruno, ancien courrier de Capo-d'Istrias. Sa maison est petite, mais précédée d'un jardinet et proprement tenue. Mon appartement, très-suffisant, s'ouvrait sur tous les points de l'horizon. C'était une sorte de belvédère de deux pièces, d'où je pouvais jouir d'une vue magnifique de la ville, des environs et de toutes les chaînes de montagnes de l'Attique. L'Hymette, le Pentélique, le Parnès m'entouraient. D'un côté, je pouvais admirer le Parthénon, diadème précieux qui orne le front de l'Acropolis, et ma vue s'étendait dans la direction du temple de Jupiter Olympien, jusqu'aux montagnes au pied desquelles serpente le lit sans eau de l'Ilissus et se détache le rocher un peu sec de la fontaine de Callirhoë; d'un autre côté, mes regards

s'étendaient sur Phalère, le Pirée, Salamine, en suivant les roches Scironides, d'où le brigand Sciron fut précipité dans les flots par Thésée, jusqu'à la cime aplatie de l'Acrocorinthe. Mon belvédère était ainsi un excellent point d'observation pour m'orienter à travers l'Athènes de Périclès, celle des ducs français de la maison de la Roche ou de la maison de Brienne, celle des vaivodes turcs, et celle dont il a plu au roi de Bavière de faire la capitale du nouveau royaume hellénique, afin de se donner le plaisir classique de recevoir de son fils, le jeune roi Othon, une lettre datée : *De mon palais d'Athènes.*

BUCHON.

(La suite à un prochain numéro.)

LE

SEPT THERMIDOR.

Il n'est pas ici question d'un poëte que l'échafaud a moins illustré que son génie. Rien n'a manqué de nos jours au chantre de l'*Aveugle*, ni les panégyriques éloquents, ni les commentaires ingénieux, ni les fervents adeptes. Une fleur de plus obscurément jetée sur sa tombe serait offrande perdue. D'ailleurs le bruit et l'éclat qui se font autour d'une renommée, tout en m'imposant admiration à distance, ne m'ont jamais beaucoup attiré dans le concert unanime. Je le confesserai même : les noms à peine ouïs de la foule, les figures à demi plongées dans la brume de l'oubli, me touchent davantage. Parmi les hommes du passé qui s'offrent au souvenir de chaque génération nouvelle, mon cœur adopte malgré lui les plus disgraciés par le sort ou les plus maltraités par la gloire.

Une victime poétique de la révolution trop peu honorée jusqu'à présent, c'est Roucher, que sa vie et sa mort recommandent à plus d'un titre. S'il n'y avait en Roucher que l'auteur des *Mois*, je le laisserais dormir paisiblement dans les limbes fastidieuses du descriptif entre Delille et Saint-Lambert, sans rien déranger aux épis équivoques d'une moisson fanée. Roucher était très-peu poëte par l'imagination, l'invention, le plastique, par ce qui fait le grand art, en un mot. Il l'était

beaucoup par le sentiment intime, l'élan sincère, sans compter plusieurs qualités pratiques de second ordre. Il a possédé la poésie comme un foyer assez ardent pour éclairer et échauffer l'âme qu'il habite, mais dont les rayons n'arrivent pas à la pureté, à l'éclat, au nombre qui font l'impérissable lumière. Chez lui la source ne s'est pas épanchée en un lit large et régulièrement harmonieux ; elle a couru çà et là, au hasard, parfois sur les prés fleuris, plus souvent à travers les ronces, les cailloux ou le sable aride. Ce fut un esprit candide voué au culte du bien et du vrai, qui est à quelques égards celui du beau. Le malheur, en l'atteignant, l'avait consacré; le martyre a achevé dignement, et lui a mis l'étoile au front.

Il était né à Montpellier, le 22 février 1745, dans la boutique d'un tailleur, disent les uns, d'un corroyeur, assurent les au tres, berceau peu favorisé, mais qu'importe? Dès l'âge de sept ans on le mit chez les jésuites, qui, voyant en lui du fonds, cherchèrent à se l'attacher. Sans céder précisément à leurs sollicitations, Roucher parut se vouer d'abord à l'état ecclésiastique séculier. Il porta le petit collet pendant quelque temps, et prononça soit à Montpellier, soit dans les villages d'alentour, des sermons qui eurent du succès. A vingt ans il s'empressa de jeter le surplis aux orties. Sous prétexte d'étudier en Sorbonne, il vint à Paris, comme ils y viennent tous, phalènes que la lumière attire, et qui rôdent autour du foyer, jusqu'à ce que la flamme leur ait brûlé les ailes. A peine débarqué, Roucher se lia avec Berquin, Dorat, Imbert, Dussieux, et autres *nourrissons du Parnasse*, comme on disait alors. Il émailla de ses vers les recueils littéraires du temps. Ceux qui sont amoureux de ces sortes de curiosités n'ont qu'à compulser l'*Almanach des Muses* depuis 1772 jusqu'en 1787. Ces petits poëmes et ces pièces fugitives de Roucher ne valent ni plus ni moins que toutes les fadeurs des beaux esprits d'alors. Une cantate intitulée *la France et l'Autriche au temps de l'hymen*, composée à l'occasion du mariage du dauphin, depuis Louis XVI, le fit connaître quelque peu à la cour. Elle lui valut la protection et l'amitié du contrôleur des finances, Turgot, qui le nomma receveur des gabelles à Montfort-l'Amaury. Le désir de Turgot était que Roucher pût, à l'aide de ce poste lucratif, mettre sa famille à l'abri du besoin et tra-

vailler lui-même avec indépendance. Il l'engagea, par une lettre expresse, à se reposer de la besogne sur un obscur commis. Roucher suivit docilement le conseil. Par malheur, les résultats de son loisir ne furent pas très-fructueux pour la poésie. — En 1775, il épousa Mlle Hachette qui descendait de l'héroïne de Beauvais, excellente femme, un peu timorée et larmoyante. Ce fut le son caressant de sa voix qui, nous a-t-il appris, la lui fit rechercher en mariage.

Roucher disait volontiers que *les plus belles pensées de l'esprit humain sont en vers*. Sans vouloir discuter ici le mérite de l'assertion, on regrette que l'auteur ait été un peu trop désintéressé personnellement dans ce fait de prééminence vraie ou fausse. Son œuvre principale, *les Mois*, fort prônée à l'avance, selon l'usage, dans les salons et les coteries, échoua tout à fait à l'impression. Ce n'eût été que moitié justice, si le dénigrement systématique ne s'en fût mêlé. Roucher était un de ces hommes dont le talent, bien qu'assez humble, par ses allures propres, par je ne sais quoi d'honnête, de fier, d'indépendant, suscite mille jalousies et mille haines. La Harpe, fidèle à ses habitudes, se montra d'une âpreté extrême. Pendant plus de six mois il s'acharna dans le *Mercure de France*, qu'il dirigeait alors, avec une acerbité de formes rare, contre le malheureux poëme. Il déchira à belles dents, sans la moindre pitié, le pauvre Roucher qui, lui, n'avait jamais attaqué personne. Non content d'avoir persécuté l'auteur pendant sa vie, l'implacable critique revint à la charge de plus belle, après que Roucher fut mort. La Harpe, qui juge en quelques pages Homère, Virgile et Ovide, consacre dans son *Cours de littérature* près d'un demi-volume à la censure la plus amère des *Mois*. La critique, digne de tant de respect, quand elle s'exerce avec un large instinct de mesure et d'équité, se ravale au dernier rang, lorsqu'elle ne craint pas de recourir à la diatribe, et de se faire une arme de l'injure. La Harpe et Grimm, si bons juges quand ils voulaient être impartiaux (le premier surtout dont on ne saurait méconnaître les rares qualités d'esprit), ont fait trop souvent abandon de leur dignité au profit de quelque mesquine passion. Doués d'un sens moral peu développé, sans nulle sympathie d'âme, embarrassés dans leur jugement par les liens d'une méthode étroite, offusqués outre mesure par les

règles et la grammaire, ils aggravaient encore ces inconvénients si un motif de vengeance particulière les animait. Tout leur devenait alors motif, pour ne pas dire prétexte, à la plus aigre censure.

Ce poëme des *Mois* nous est cher à un titre qu'on appréciera sans peine. C'est dans les notes du chant XIme que parurent, pour la première fois, en 1779, les quatre fameuses lettres de Rousseau à M. de Malesherbes, chaînons biographiques qui relient les *Confessions* aux *Rêveries d'un promeneur solitaire*. Roucher avait connu Jean-Jacques, notamment en 1777; il avait conversé plusieurs fois avec lui dans l'humble logement de la rue Plâtrière. Il l'aimait et le vénérait; en conséquence, il n'hésita pas à donner asile à un document essentiel de sa vie. Roucher avait le courage peu fastueux, mais solide, des bonnes actions; il imprima les lettres à M. de Malesherbes malgré les démarches et les instances de toute sorte qui furent faites pour l'en empêcher. Ce qui fut employé à ce propos de séductions et de menaces est à peine croyable. Un système de diffamation était organisé contre l'auteur d'*Émile*, et l'on sentait fort bien que la publication de son écrit apologétique allait faire obstacle à ce charitable dessein (1). La résistance courageuse de Roucher lui valut une foule d'inimitiés et de rancunes, et, de plus, lui ferma, dit-on, les portes de l'Académie.

Roucher s'occupait de traduire *la Richesse des Nations*, de Smith, lorsque la révolution éclata. C'est à dater de là qu'il prend une attitude digne de remarque. Il lui fallait, ainsi qu'aux âmes bien trempées dans le fond, mais de peu d'éclat apparent, des circonstances extraordinaires pour se révéler. Lié avec la secte philosophique qui avait préparé l'avénement de 89, imbu des idées qui triomphaient, Roucher se montra partisan enthousiaste des premières réformes politiques. Mais quand il vit la pente effrayante sur laquelle le mouvement était lancé, il s'arrêta. L'exagération des principes et l'hyperbole des faits, qui marchaient partout tête levée, lui firent peur. Il n'attendit

(1) Voyez l'histoire de J. J. Rousseau, par M. Musset-Pathay, écrivain loyal, dont chaque mot porte l'empreinte de la vérité.

pas, pour reculer, que le pied lui eût glissé dans le sang. Entre deux rôles presque inévitables alors, il choisit le plus honnête, aimant mieux être victime que complice, préférant, sans hésiter, le parti des opprimés à celui des oppresseurs. — Nommé président de l'une des sections de Paris, vers la fin de 1791, il n'y fit entendre que des paroles de justice et d'humanité, et s'opposa résolûment à toutes les mesures ultra-révolutionnaires qui étaient mises à l'ordre du jour. Invité, comme président de sa section, à fêter le crime des soldats de Châteauvieux, qui avaient égorgé leur chef pour complaire à la démocratie toute-puissante, Roucher répondit qu'il le voulait bien, à condition que le buste de Désilles serait porté en triomphe, afin que tout Paris pût contempler l'assassiné porté par les assassins. Dès ce moment, il commença d'être en butte à l'aversion des fanatiques de liberté. — Lors des élections de 1791 pour l'assemblée législative, il fonda le club de la Sainte-Chapelle, où il réunit le plus grand nombre possible de modérés, afin de contre-balancer l'influence d'un autre club formé à l'hôtel de ville, que Danton avait créé et dirigeait. Un jour, à l'ouverture de la séance, il eut un démêlé fort vif avec le fougueux tribun, qui le prit au collet, le secoua violemment, et l'eût écrasé sous l'avalanche de sa colère, si l'on ne se fût hâté d'accourir.

Quand vint la terreur, Roucher s'abrita dans la vie privée, se consacrant uniquement à l'étude de la botanique et à l'éducation de sa fille Eulalie, jeune personne de dix-sept ans, distinguée par l'intelligence et par le cœur. Il ne sortait plus de chez lui que pour aller herboriser, soit au Jardin des Plantes, soit dans les environs de Paris. Ce parti pris d'inoffensive obscurité n'empêcha point qu'il fût traqué sans relâche et recherché comme suspect. Il avait encouru la haine de Robespierre, qui était envieux comme un clerc d'avocat manqué, et celle de Collot-d'Herbois, ce comédien sifflé que sa suffisance rendit si cruel. Roucher se cacha pendant plusieurs mois chez deux de ses amis. Fatigué bientôt de cette vie précaire, et craignant de compromettre ceux qui le recélaient, il rentra dans sa maison, où il fut arrêté dès le lendemain. Relâché pour cette fois, sur la caution du jurisconsulte Guyot-Desherbiers, il fut arrêté de nouveau le 4 octobre 1793, au milieu de la

nuit, et conduit à Sainte Pélagie. Il était inculpé : 1° *d'avoir fait un voyage à Rouen, peu avant le* 10 *août* 1792, *pour se réunir au parti royaliste, qui était en force dans ce pays; 2° d'avoir toujours été connu par ses principes anti-civiques, et notamment par la rédaction contre-révolutionnaire du Journal de Paris, dont il était coopérateur.*

Je n'ai pas besoin de dire ce qu'éprouva Roucher, saisi brusquement, entraîné au milieu de sa famille en larmes. Il portait le culte des affections domestiques à un degré presque superstitieux. Il avait pour sa femme l'attachement d'un amant pour sa maîtresse, et il aimait ses enfants comme une mère aime les siens. En partant pour la prison, il alla furtivement donner un baiser au plus jeune de ses enfants, qui dormait dans son berceau. On le croit sans peine quand il nous dit que ce baiser pensa lui être funeste et faillit ébranler son courage. Il dut s'échapper au plus vite, comme s'il eût commis une mauvaise action. Néanmoins, il reprit si bien empire sur lui-même, qu'il s'en fut achever paisiblement, sur un mauvais grabat, la nuit commencée dans son lit. En s'éveillant, il eut quelque surprise et presque honte d'avoir renoué le fil d'un sommeil si tristement interrompu.

La longue détention de Roucher a donné lieu à un livre fort intéressant intitulé : *Consolations de ma captivité,* qui vaut dix fois plus que tous les vers réunis de l'auteur, et où Roucher a montré quelque peu la poésie et la sensibilité qu'il avait dans l'âme. C'est le recueil des lettres que le poëte a adressées du fond de son cachot à sa femme et à sa fille, y compris les réponses de cette dernière. — Publié en 1797 par le gendre de Roucher, M. F. Guillois, et imprimé une fois seulement, ce livre est devenu aujourd'hui assez rare. Je le dénichai par bonheur l'autre jour tout en rôdant, suivant mon habitude, autour de l'étalage des libraires. Amoureux à l'excès de tout ce qui est correspondance, mémoires, biographie, détails sur la vie privée des écrivains, je me plongeai aussitôt avec avidité dans la lecture de ces confidences plaintives.

On devine ce que fut la prison de Roucher. Chacun connaît ces sortes de lieux, sans les avoir habités. En 93 surtout, l'emprisonnement politique était chose moins gracieuse que jamais. On n'avait pas inventé alors les raffinements philanthropiques

du système pénitentiaire, et la mansuétude était peu à l'ordre du jour. L'auteur des *Mois* a pris soin de nous décrire sa prison, comme tout bon prisonnier s'est plu à le faire quand il a eu une plume ou un crayon dans les mains. Grâce aux détails circonstanciés qu'il nous a laissés, on peut avoir un aperçu assez complet du régime des maisons de détention en l'an II de la république une et indivisible.

D'abord l'espace obligé de neuf pieds carrés, dont tout l'ameublement consiste en un lit de sangles, un matelas, un traversin, des draps, une sale couverture de laine, une chaise et une table. Ce n'est pas tout : il faut copartager l'étroite cellule avec un compagnon malpropre dont les interruptions perpétuelles mettent obstacle à toute possibilité de travail et d'étude. Ajoutez un voisin mal appris et bruyant qui vous initie au supplice de vivre à côté d'un sot qui ne veut pas se taire. Dans le jour, nul espace pour exercer ses jambes qu'un corridor de cent pieds de long sur quatre de large, où l'on se heurte et se croise contre une cohue d'êtres de la plus étrange sorte. Les poumons ne prennent d'air que par une demi-ouverture placée à l'une des extrémités dudit corridor. Le soir, l'oreille est désagréablement affectée du bruit d'un fer dont on frappe longuement sur les barreaux de chaque fenêtre, pour s'assurer si on ne les a ni ébranlés de leur place ni limés. — Au bout de quelque temps, il est vrai, on installe le prisonnier dans une nouvelle cellule de rez-de-chaussée, où il est seul et peut jouir librement de lui-même. Mais tout n'y est pas couleur de rose; le problème du calme et de l'harmonie est surtout loin d'être résolu. Le corridor qu'il habite est si fréquenté et si bruyant, que la journée entière fournit à peine un quart d'heure de tranquillité. Du matin au soir, on croit entendre le tintamarre des rues et des halles. Il y a un grand poêle, rendez-vous des frileux et des bavards, près duquel chacun use ou abuse de ses poumons à sa volonté. A l'odeur des baquets d'urine, de la bière, du cidre et de la fumée des pipes, se mêlent les cris discordants de la déraison en délire, ou le bruissement d'une loquacité fatigante. Le jour où la nouvelle de la prise de Toulon parvient à Sainte-Pélagie, il faut entendre avec quel éclat s'épandent les verves patriotiques. Hymnes, chansons, couplets, vaudevilles *sans-culottes*, inondent les corridors. Toutes les

voix glapissent et détonnent à qui mieux mieux. George, Pitt, Cobourg, Beaulieu, Anglais, Espagnols, Napolitains et Piémontais, sont apostrophés à l'envi.

Roucher savait se mettre au niveau des circonstances qui l'environnaient. Il n'y avait en lui de saisissable que le corps; son âme, qu'il avait travaillée de longue main. échappait et résistait. Dès le premier jour, il s'arrange au mieux dans son étroite cellule où il mange, étudie et dort comme à l'ordinaire. Il s'est fait envoyer deux planches, débris de son ancienne bibliothèque, plus quatre tasseaux prêts à être mis en place et propres à recevoir ses livres. Il s'occupe paisiblement de traductions et autres menus labeurs littéraires. Il rédige ses moyens justificatifs, à l'effet de détruire les inculpations dirigées contre lui par de lâches anonymes. Le stoïcisme était d'autant plus méritoire, que l'entourage n'y disposait guère. Hors les moments de folie et d'ivresse, on riait peu alors à Sainte-Pélagie. Ce n'étaient partout que pleurs dans les yeux et visages abattus. La plupart des détenus donnent le spectacle de la plus triste pusillanimité; il en est qui pleurent en dînant. C'est à peine si, dans le grand nombre, il s'en trouve quelques-uns dont la fermeté fait assez bonne contenance, tels que le peintre Robert, plus tard Ginguené, et le comte d'Estaing, aussi calme à Sainte-Pélagie que sur son bord amiral, devant la Grenade.

Il puisait ses deux meilleures consolations, sinon les seules, dans une correspondance assidue avec sa femme et sa fille, et dans les entrevues malheureusement trop rares qui leur étaient accordées. Les deux pauvres femmes se lèvent avant le jour, en dépit d'un froid rigoureux, pour entrevoir le prisonnier, ne fût-ce qu'un instant. Encore, quand la prison a été forcée par ruse ou à prix d'argent, faut-il que les embrassements noyés de larmes se cherchent à travers l'épaisseur des barreaux. Il est des jours où, malgré l'emploi des expédients les plus difficiles, les mesures prises pour se voir échouent tout à fait. — Eulalie préparait elle-même et envoyait à son père sa nourriture de chaque jour, hors le pain, celui de la prison se trouvant par miracle excellent. Quant aux détenus qui n'avaient que la charité nationale pour vivre, on leur distribuait tous les matins une soupe, ou plutôt une pâtée, qui était promenée

dans les corridors au fond d'une sale marmite. La correspondance renferme à ce sujet un épisode qui m'a paru intéressant. Il s'agit d'une ex-danseuse de l'Opéra, appelée Dervieux, nymphe encore avenante, qui passe son temps de prison en œuvres pies, et fait collecte de cent livres au profit d'un ci-devant procureur général de la riche congrégation de Saint-Maur, déchu au point d'être obligé de recevoir sa subsistance à la marmite commune.

Le 12 pluviôse, dès trois heures du matin, un grand bruit qui se fait dans les corridors, un grand heurt à toutes les portes, avertissent les prisonniers que quelque événement inattendu va interrompre la monotonie de leur vie. Sainte-Pélagie étant destinée à faire une maison de justice, il s'agit de transférer les détenus à Saint-Lazare. Ce n'est pas assez d'être prisonnier, il y a un raffinement de pénalité qui consiste à vous faire changer de cage quand vous êtes façonné à la première. Le train de vie, la société, le bien-être (si cela peut s'appeler ainsi), qu'on s'est créé contre vents et marée, sont tout à coup subvertis. Il faut tout recommencer sur nouveaux frais, se réinstaller dans le mal, s'y refaire un cercle de commodités, d'adoucissements, de consolations. Lorsqu'on a travaillé sans relâche pour se routiner au malheur, il faut franchir le seuil de son enfer pour en aller chercher un second, inconnu et pire peut-être.

Les détails du transfert sont curieux à connaître comme document de l'époque. Imaginez quatre-vingts détenus, d'abord entassés pêle-mêle, puis triés, rangés à part, chassés par files de guichet en guichet, appelés et comptés à plusieurs reprises comme un troupeau de moutons, que l'on hisse sur de méchants chariots jonchés d'une paille humide et sale, où le corps, debout, se plie en deux, à qui l'on fait traverser tout Paris, par un épais et froid brouillard du matin, sous les yeux d'une populace stupidement curieuse. Pendant le parcours, un grand crève-cœur attend le pauvre Roucher. Il reconnaît les rues par où, l'année d'auparavant, tous les matins, dans la belle saison, il se rendait, avec sa chère Eulalie, à leurs agréables leçons de botanique. Plus loin, ce sont d'autres circonstances de sa vie, des souvenirs de trente ans qui se représentent à son esprit. En face de la rue des Noyers, il

aperçoit la maison habitée par sa femme et sa fille, que, si près, il ne peut aller embrasser. A la hauteur de la rue Saint-Martin, une vieille revendeuse de fruits, accroupie contre une borne, salue les transférés d'un mot peu gracieux, mais fort en vogue alors : « Qu'on les f... tous à la guillotine. » Eh ! bonne femme, ne pourrait on être patriote et cependant moins féroce? — Enfin, arrivés à la nouvelle prison, nouvel appel en bonne forme répété par deux fois. Aucune tête de bétail ne manque au défilé; les voilà parqués, la claie s'est refermée bien et dûment sur eux.

A Saint-Lazare, le régime différent se compose à la fois de mieux et de pire. Je ne dis rien des tracas préliminaires et des petites souffrances d'installation. Il semble que l'art épuise son génie pour prodiguer les signes de la persécution, de peur sans doute que les malheureux ne les oublient. C'est un système comme un autre de frapper par les yeux l'imagination pour la tenir sans cesse en haleine; il ne faut pas que l'intimidation chôme un seul instant. Une chambre nue à trois, d'abord sans feu, sans paille et même sans eau; le sens dessus dessous et le premier pêle-mêle d'un emménagement font regretter à Roucher la cellule solitaire de Sainte-Pélagie, que son industrie avait singulièrement transformée, et dont la proximité de sa famille allégeait les murs pesants. Quant à la salubrité résultant de l'espace et de l'air, nulle comparaison avec le sombre et infect manoir de la rue de la Clef. Ici, plus de barreaux aux fenêtres ni de gros verrous aux portes; plus d'atmosphère chargée de tabac, de vin et d'ordures, ni de bruit nocturne. De grandes croisées à belle vue, donnant à la fois sur la cour intérieure, le jardin, la ville et la campagne; des serrures intérieures dont on a la libre disposition; sans parler du soleil, si longtemps éclipsé, qui étale aux parois des cellules sa face souriante. — Grâce aux bienheureuses tablettes qu'on a transportées de Sainte-Pélagie avec le reste du petit mobilier, Roucher a bientôt remis l'ordre autour de lui, rangé son tiers de chambre, réglé ses heures, disposé enfin sa vie de prisonnier pour *se redonner à sa fille.* Abrité derrière un paravent, qu'il appelle son *cabinet à murailles de papier,* il s'isole de ses cochambristes, et parvient à se composer un petit réduit assez confortable dans lequel, vu l'art de concentration

propre aux prisonniers, il trouve encore du terrain superflu.

Les velléités de clémence ne duraient guère sous le fameux décemvirat, et les douceurs n'allaient jamais sans quelque correctif. Si les détenus ont pour eux-mêmes à Saint-Lazare un accroissement de bien-être physique, cet avantage est cruellement compensé par la privation qui leur est imposée de voir leur famille. Un complot tramé par les nommés Ronsin, Pereyra et Deffieux, sert de motif ou de prétexte à une loi, limitée d'abord à un petit nombre de prisonniers, et étendue ensuite à tous les détenus, d'après laquelle toute communication est suspendue avec l'extérieur, même par lettres. Les prisons tout entières restent accusées de *conspiration contre l'existence de l'assemblée nationale*. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les trois conspirateurs réels, enfermés d'abord à Sainte-Pélagie dans le corridor même de Roucher, et qui dès lors ourdissaient leur trame, avaient mis le poëte sur leurs tables de proscription, dans la prévision d'une réussite. Après la découverte du complot à Saint-Lazare, la surveillance et la rigueur, comme un réseau à mailles serrées, enveloppent indistinctement les innocents et les coupables. Non-seulement les permissions de visite, accordées pendant les premiers jours, sont supprimées; on ne laisse plus même les parents approcher dans la cour sous les fenêtres; on n'entre-bâille qu'à moitié, et pour le strict nécessaire, une espèce de guichet qui retombe presque aussitôt. En vain la pauvre Euladie malade, et malgré la lassitude de la fièvre, fait force de jambes pour atteindre la porte inflexible : il faut que la malheureuse fille, brutalement repoussée, refasse tristement ce long chemin que l'espoir d'un embrassement avait abrégé. La femme de Roucher, entièrement abattue, ne cesse de se désespérer et de semer le découragement autour d'elle.

Une inquisition tracassière permet que les lettres des détenus soient lues à peu près par tout le monde, même par les domestiques et les commissionnaires. L'attachement ne peut se manifester que d'une manière vague; il faut des circonlocutions, des métaphores, pour dire la chose la plus simple. Une lettre de Roucher ne peut obtenir le timbre du greffe parce que le concierge s'est effrayé à la vue de huit pages mêlées de prose et de vers, lesquels vers sont tout simplement un fragment de

traduction des *Géorgiques* de Virgile. Roucher et sa fille sont forcés d'avoir recours au plus singulier des expédients pour continuer sans *embargo* leur bénigne correspondance, qui reste interrompue pendant quinze jours. Ils imaginent de se servir de boîtes bien plates, fermant hermétiquement, et pouvant contenir trois ou quatre feuilles de papier pliées, du format ordinaire des lettres, qu'ils cachent au fond des vases renfermant des provisions, telles que légumes. Bientôt même cette ressource leur est interdite. Séquestration absolue; plus d'envoi de nourriture, dont la préparation formait pour les deux femmes une occupation bien chère de tous les jours. Les prisonniers doivent manger à la table commune, avec quel régal, Dieu le sait! Heureux si, de temps en temps, la demande du linge blanc et le renvoi du linge sale leur permettent de recevoir mutuellement quelques caractères tracés de leurs mains, et faits pour leur dire qu'ils existent encore.

Si la sévérité se relâche un instant, il suffit du plus léger incident, que, par exemple, un détenu écrive une longue lettre sur les événements du jour à un de ses camarades enfermé au Luxembourg, pour qu'aussitôt les rigueurs recommencent de plus belle. Il s'établit une règle d'après laquelle on ne vise plus rien au greffe les jours de décade. Ne faut-il pas que les bénévoles gardiens aient tout entier à eux le repos national? Et comment le sanctifier autrement que par une addition de malaise aux ennuis de leurs chers prisonniers?

Toutefois un dédommagement bien précieux est accordé à Roucher pendant les quatre derniers mois de sa prison. Il peut garder près de lui à demeure son petit Émile, charmant espiègle de cinq ans, dont le gracieux babil et les saillies dérident le front parfois assombri de son père. Pendant le jour, le *petit suspect,* ainsi que l'appelle plaisamment Eulalie, s'ébat dans la cour, choyé, caressé, fêté par tout le monde, ou bien joue sur l'appui de sa fenêtre. La nuit, il repose sur un matelas mis en double entre les six feuilles d'un paravent disposé sur trois rangs. Un moment il est question de le faire sortir, l'ombrageux directeur ne voulant plus tolérer d'enfants, même à la mamelle. Il faut que Roucher écrive à l'administrateur, qu'il fasse valoir sa position de fortune, ses embarras de famille, les leçons du malheur dont l'enfant est témoin, qui sont si propres

à former les âmes républicaines, etc. Grâce à cette lettre, l'exécution de l'ordre rigoureux n'est pas poursuivie, et le père rassuré peut chanter un *Hosanna* d'allégresse.

Au milieu de ces entraves, de ces appréhensions continuelles, Roucher n'a garde d'oublier une tâche qui lui tient plus que jamais à cœur. L'éducation d'Eulalie, commencée dans les libres loisirs, se poursuit par missives périodiques à travers les barreaux de la prison. Il perfectionne et polit l'ébauche première, en lui donnant une teinte plus grave que celle dont on revêt habituellement l'esprit des femmes ; il cultive avec amour ce sol fertile. qui rend davantage à mesure qu'il y sème d'une main plus libérale. Il fait à sa fille une sorte de catéchisme assaisonné à la fois de science, de morale, de littérature, la louant de ce qu'elle possède déjà, éveillant son attention sur ce qui lui manque, l'engageant sans cesse à lui faire part des idées que les objets ou les événements développent en elle. Eulalie, de son côté, n'a d'autre souci que de montrer, à travers un voile de discrète modestie, les efforts d'un travail constant et progressif sur elle-même. Elle rend compte à son père de ses impressions, de ses travaux, de ses lectures, dans lesquelles l'italien, l'anglais, le latin même, se disputent une part. Elle traduit, commente, juge avec un tact fin et sûr des morceaux tant en prose qu'en vers que son père lui adresse. Il s'établit entre eux un doux échange de tendresse, une heureuse émulation d'esprit, de bon sens, de saillies. Hors l'incomparable bonheur de se voir à toute heure, rien n'est changé dans leurs rapports d'affection, grâce à la sollicitude constante de l'un pour l'autre, grâce à leur désintéressement de toutes les idées, de tous les sentiments, de tous les plaisirs qu'ils ne partagent pas.

La botanique, qu'Eulalie appelle son *sauve-noir*, joue un grand rôle dans le doux commerce épistolaire. Eulalie, qui suit au Muséum un cours de botanique du professeur Desfontaines, et qui s'entend déjà fort bien à composer un herbier, se plaît à assembler pour son père un bouquet de *coquettes* qui arrivent parfois légèrement fanées à leur adresse, mais gardent encore un peu de leur senteur. C'est tantôt un échantillon du *hyacinthus monstruosus;* tantôt un rosier qu'elle choisit pour lui, et qu'il place sur sa fenêtre, à l'abri des mains indiscrètes.

Une autre fois, elle lui fait parvenir une boîte floréenne bien remplie de plantes à dessécher, ainsi que de papier et d'épingles pour les disposer entre leurs matelas. Chaque panier de comestibles renferme quelque menue provision scientifique. Au printemps, l'herbier s'enrichit de *primavera* qu'Eulalie va cueillir au Jardin des Plantes, tels que la violette, la jonquille, le narcisse, la tulipe et le lilas. Roucher suit en imagination l'aimable jeune fille dans ses excursions floréennes. Quelle joie en apprenant qu'un bel *aster à tête radieuse* est conservé sans malencontre, que cent plantes nouvelles sont sous presse, bien étendues, bien vivantes dans leurs feuilles et dans leurs pétales colorés! Il y a bien quelque regret de ne point admirer tout cela ensemble, de ne pouvoir, comme jadis, courir les champs en pleine liberté, cueillir et étudier en commun les fleurs tant chéries. Mais c'est encore un bonheur de donner et de recevoir. Ces innocentes messagères charment une vue fatiguée par l'aspect des grilles et des verrous. Elles consolent surtout le prisonnier pendant les beaux jours renaissants, alors qu'un peu de tristesse envahit son âme au souvenir de la nature rajeunie, et que, comme l'oiseau mis en cage, il regarde, par delà sa clôture, ces champs et ces jardins dont il ne jouit pas.

Une nouvelle mesure de rigueur est décrétée. Il s'agit d'une perquisition dans les cellules, par les magistrats du peuple, *de tout ce qui peut compromettre la tranquillité de la république.* Une vague frayeur s'empare de chacun, du plus fort au plus faible, pendant toute la journée qui précède cette terrible inquisition. La *bûche nationale* du père Duchêne est comme suspendue sur toutes les têtes. Dès le matin, l'horloge de la prison ne sonne plus, pour faire obstacle à toute tentative possible d'évasion en commun à une heure et à un signal convenus. Vers les neuf heures du soir, quatre hommes, la baïonnette au bout du fusil, se placent à la porte de chaque cellule visitée. Sacs de nuit, matelas, les souliers même tenant aux pieds, tout, jusqu'aux bas et chaussons qu'on porte, est fouillé et examiné. Rasoirs, couteaux, ciseaux, canifs, compas; les montres, ainsi que les bagues et anneaux, l'argent et l'or monnayé, sont enlevés sans merci. On fait rendre gorge de tout ce qui, dans les portefeuilles, excède cinquante livres;

il n'est pas jusqu'aux joujoux qu'Émile est allé fourrer sous son lit, qu'on ne confisque pareillement, en promettant, il est vrai, de les rendre au *bambin* quand il retournera près de sa mère. La figure, le ton, les façons étranges, tout l'ensemble menaçant des perquisiteurs, ajoutent encore à l'effet du détroussement officiel. — On peindrait difficilement l'état des prisonniers après ces chaudes alarmes, tous à l'envi se cherchant, s'embrassant, se racontant leurs accidents personnels, comme des naufragés jetés sur la plage après une tourmente. Instinct de commisération bien légitime : car chaque jour l'échafaud vient réclamer sa pâture et distrait quelque membre du troupeau commun. Roucher se voit ainsi enlever un très-jeune homme appelé Cézeron, dont il avait fait son aide pour une réimpression de *Smith*, et auquel il était très-vivement attaché.

Le 8 prairial commence le prêt journalier fait par l'État aux détenus, et que la loi oblige de recevoir. Seulement, comme on aura plus tard à le rendre, il est bon, si l'on est avisé, d'amasser la rétribution dans le portefeuille, pour l'en tirer en temps utile. A partir du 26, tout éclairage est refusé aux détenus, qui soupent et couchent dans l'obscurité. Le 28, défense est affichée de recevoir aucun journal, sans excepter la banale feuille du soir, qui faisait connaître aux prisonniers la marche de la convention et les *jugements du tribunal révolutionnaire*. — Ce que j'aime, c'est que sous cette recrudescence de persécutions, le sentiment politique de Roucher ne fléchit pas un seul instant. Flétri des noms de *suspect* et d'*anticivique*, après avoir servi de tous ses efforts la cause de la liberté, il ne renie point pour cela un parti dans les rangs duquel il n'a trouvé que déboires et calomnies. Il garde ses principes saufs au fond d'un cœur toujours républicain. Dans sa prison, il ne cesse de faire des vœux pour une forme de gouvernement qui l'opprime, séparant toutefois et excluant par l'énergie de son dégoût d'indignes meneurs.

Les lettres de Roucher à sa fille respirent, à chaque page, une aimable et douce philosophie, et la plus touchante résignation. Elles décèlent un esprit généreux, un cœur droit, une âme sensible. Roucher a, dans l'expression du sentiment de la paternité, une effusion remarquable, bien qu'un peu enfantine

parfois et même puérile. Sa tendresse de père lui suggère des délicatesses d'expression, des traits heureux que l'esprit de l'homme seul n'eût sûrement pas trouvés. Il n'y a pas jusqu'à cette appellation de *Minette*, si câline et si tendre, qu'il donne à sa fille, qui ne le révèle tout entier. Peut-être sa phrase, dans sa correcte élégance, est-elle un peu faible de touche, un peu pâle de coloris. — Les réponses d'Eulalie, inférieures de très-peu à celles de son père, ne font nulle disparate dans l'ensemble, et dénotent une femme naïve, spirituelle, instruite, sensée. Avec moins de méthode, de précision, de noblesse, elle a plus de vivacité, de trait, de charme surtout. La plaisanterie s'entremêle avec plus de finesse et d'agrément dans le tissu de son style, qui, bien que suffisamment travaillé, n'est pas dépourvu de ces négligences heureuses où se dévoile la femme. Le laisser aller que son père ne cesse de lui prêcher, et le tour ingénu que son naturel y joint, lui siéent à merveille. Même l'invincible tristesse qui monte du fond de son cœur, et d'où naissent des pensées plus graves, à mesure qu'on avance en date, a quelque chose de doux et comme de souriant à travers les larmes.

Je n'ai pas entrepris d'extraire et de citer les pensées, les sentiments, les réflexions qui abondent dans la correspondance de Roucher, comme je l'ai fait en d'autres occasions. Ces lettres, en grand nombre d'ailleurs, sont si pleines, si variées d'objet, si intimes, composées d'éléments si fugitifs dans leur charme, qu'elles échappent à l'analyse, ou du moins ne sauraient s'y prêter sans inconvénient. Je n'y ai pris que ce qui avait spécialement rapport aux choses du temps et à la captivité de Roucher. Dans l'embarras de les faire connaître comme elles le méritent, je renvoie les sceptiques à l'ouvrage même, dont la lecture m'a procuré plusieurs matinées délicieuses. Puis, par le temps qui court, on ne sait trop si l'on doit admirer en conscience ce qui est simple. Il arrive parfois que, tout en demeurant dans la stricte vérité, on nuit à qui l'on veut servir par un semblant d'exagération. Il y a des gens toujours prêts à vous taxer d'emphase, s'il vous arrive de louer avec quelque chaleur un honnête écrivain qui n'eut que du cœur et du talent. Oh! s'il s'agissait de génie : parlez-nous d'un génie, fût-il insolent ou corrupteur, à la bonne heure!

comme les grands mots sont là bien placés! comme le point d'exclamation s'y prélasse tout à l'aise!

La correspondance de Roucher se termine au 21 messidor an II, après dix mois révolus de captivité. Chose étrange, la dernière de toutes ses lettres, adressée à sa femme, renferme une lueur d'espoir. Le prisonnier, dans un avenir incertain, il est vrai, et confusément entrevu à travers les barreaux, salue, par avance, la libre terre promise. Attente vaine pour lui, espoir chimérique qu'il ne doit pas voir se réaliser! Les jacobins ne pardonnaient à Roucher ni son courage calme ni le mépris ouvert qu'il professait pour eux. C'est une vérité déjà vieille que nous sommes haïs des méchants en raison du mal qu'ils nous ont fait. — Le 24 juillet 1794, il fut prévenu que son nom était inscrit sur les listes. Résigné à un dénoûment trop prévu dès lors, il renvoya son fils à sa femme, brûla ses papiers inutiles, et remit les lettres de sa fille en des mains sûres. Le 26, il fit faire par un de ses compagnons de prison (le peintre Leroy, élève de Suvée) son portrait, au bas duquel il traça ces vers si connus :

A MA FEMME, A MES AMIS, A MES ENFANTS.

« Ne vous étonnez pas, objets sacrés et doux,
» Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage ;
» Quand un savant crayon dessinait cette image,
» On dressait l'échafaud, et je pensais à vous. »

Le même jour au soir, il fut transféré à la Conciergerie. Le lendemain 7 thermidor, à 11 heures du matin, il parut devant le tribunal révolutionnaire, avec trente-huit malheureux tous accusés et *convaincus* (c'était le protocole ordinaire) « de s'être rendus les ennemis du peuple, en participant aux crimes de Capet et de sa famille, en approuvant le massacre du Champ de Mars, en écrivant contre la liberté et en faveur de la tyrannie, en entretenant des intelligences avec les ennemis de l'État, en discréditant les assignats, en conspirant dans la maison d'arrêt dite Lazare, à l'effet de s'évader et ensuite dis-

soudre par le meurtre et l'assassinat des représentants du peuple, et notamment des membres des comités de salut public et de sûreté générale, le gouvernement républicain, et rétablir la royauté. »

Roucher allait marcher seul à la mort au milieu de compagnons dont il savait les noms à peine, si la Providence ne lui eût réservé pour ce dernier moment un ami inattendu. Il parcourait déjà d'un regard découragé ces pâles visages qu'on lui associait, et qui étaient muets pour lui, quand tout à coup il aperçut à ses côtés, sur le premier banc de la fatale charrette, André Chénier. L'auteur de *la Jeune Captive* et le peintre des *Mois* se saluèrent avec joie et tristesse tout ensemble. Peut-être avaient-ils appelé ce moment de réunion, tout en frémissant à l'idée de se rencontrer. On a tant besoin d'une main qui étreigne la main, d'une bouche qui nous sourie, d'un cœur parent du nôtre, dans lequel se puissent épancher les dernières confidences, au moment où ce cœur va cesser de battre! Moins jeune que son compagnon de supplice, il semble que Roucher se fût plus attaché à la vie. Il n'avait pas pour braver stoïquement la mort le pressentiment de l'apothéose future qui rassérène et élève si bien le front; sa vue se troublait à l'image d'une femme et d'enfants éperdus. Il s'arma pourtant de courage. Que de regrets ils exprimèrent l'un sur l'autre! a écrit un panégyriste d'André: « Vous, disait Chénier, le plus irréprochable de nos citoyens, un père, un époux adoré! c'est vous qu'on sacrifie! » — « Vous, répliquait Roucher, vous, vertueux jeune homme! on vous mène à la mort, brillant de génie et d'espérance!... »

Tandis que le char s'avançait à travers les flots houleux d'un peuple menaçant, les regards des deux poëtes rencontrèrent, dit-on, ceux d'un ami qui accompagna toute leur marche funèbre, comme pour leur rendre les derniers devoirs, et qui a raconté depuis les détails de leur triste fin. Chénier et Roucher parlèrent entre eux de leurs travaux, ils s'entretinrent d'amitié et de poésie, ces deux choses saintes entre toutes sur la terre. Racine fut l'objet de leur dernière admiration, ils voulurent jeter ses vers comme un défi harmonieux au-dessus des clameurs grossières de la foule. Ils avaient choisi la première scène d'*Andromaque;* Chénier, auquel était venue l'idée de ce dia-

logue suprême, récitait le premier et Roucher redisait après lui. Ainsi entrelacés et se répondant l'un à l'autre, ils arrivèrent à l'échafaud sans émotion. C'était le 27 juillet, jour de la chute de Robespierre, et l'avant-veille de ce mémorable 9 thermidor qui les eût faits libres.—La monarchie absolue et le gouvernement dit représentatif avaient laissé mourir les écrivains sur un grabat; la république, moins formaliste et plus expéditive, faisait mieux encore : elle leur coupait franchement la tête. — Roucher, comme chef de la prétendue conspiration tramée à Saint-Lazare, fut exécuté le dernier. Il était âgé de quarante-neuf ans.

Ainsi mourut un honnête poëte qui eût mérité de vivre dans quelque Arcadie, un rameau d'olivier à la main, au lieu de rencontrer, comme il l'a fait, un règne de tumulte et de sang. Le minotaure révolutionnaire n'épargnait personne, tant sa faim était insatiable. Il ne lui suffisait pas de dévorer les têtes les plus hautes et les plus fières, les cœurs les plus héroïques, généraux d'armée, savants illustres, tribuns éloquents. Plus la victime était douce, inoffensive, plus ses mœurs étaient simples, son bonheur intime et sans éclat, et mieux cela faisait son affaire. Peut-être encore l'échafaud eût-il dédaigné comme trop vulgaire le simple auteur d'un poëme champêtre : mais le père de famille, couvert des larmes et des bénédictions de sa femme, protégé par les embrassements de ses enfants, lui sembla une proie d'élite. Roucher, en effet, se montra supérieur à lui-même dans les derniers moments de sa vie. Il y a quelque chose qui l'a exhaussé avant l'échafaud, c'est sa prison; il y a quelque chose qui le glorifiera plus que ses vers, c'est l'amour de sa fille.

DESSALLES-RÉGIS.

PALESTRINA[1].

(1524—1594.)

Quelque puissant que soit un homme par son génie, il ne s'avance jamais seul dans une carrière nouvelle, et les travaux de ses contemporains, bien qu'ils ne soient pas du même genre que les siens, le servent souvent autant que les efforts qu'il fait lui-même. Vers 1563, époque de la vie de Palestrina où nous sommes parvenus, la renaissance de toutes les sciences et de tous les arts était complète, la musique exceptée, puisque, outre les abus du contre-point, on ne pouvait encore se passer, en Europe, en Italie et à Rome même, de pratiques burlesquement profanes. J'ai fait connaître les faibles avertissements donnés par les conciles à ce sujet, et il est digne de remarque que les premières critiques et les premières censures contre ce genre d'abus furent faites par des hommes de goût, par des savants admirateurs de l'antiquité, qui, en comparant la musique antique avec la moderne, arrivèrent à signaler les extravagances et les profanations que commettaient les contrapuntistes. Dans un ouvrage d'érudition publié à Rome, *l'Antica musica ridotta alla moderna pratica, Roma,* 1555, l'auteur,

(1) Voyez tome X, page 247.

Nicolas Vicentino, disait, à propos de l'inconvenance des compositions de son temps : « Les messes et les psaumes étant destinés à l'Église, il est indispensable que leur caractère soit tout différent de celui que l'on donne aux chansons françaises, aux madrigaux et aux villottes. La messe exige un style grave, saint, et non pas lascif; cependant tel composera une messe sur un madrigal, tel autre sur une chanson française, en sorte que, quand on entend de pareilles compositions dans les églises, elles donnent à tout le monde l'occasion et l'envie de rire, ce qui ferait croire que le temple de l'Éternel est devenu un lieu ou plutôt un théâtre où il est permis de faire entendre toute sorte de musique frivole et licencieuse, en un mot, une véritable musique de bouffons. »

Vincent Galilée, le père du savant, amateur passionné de l'antiquité. et qui préparait alors son *Dialogue sur la musique antique et moderne*, ménageait encore moins les partisans de la musique de madrigaux ou des recherches du contre-point; il s'éleva avec force contre les profanations des compositeurs de son temps. Depuis deux siècles que le goût de l'érudition classique régnait en Italie, les traités antiques d'Aristoxène, d'Euclide, de Nicomaque, d'Alypius, de Gaudentius, d'Aristide Quintilien et de Ptolémée, sur la musique, n'avaient point échappé à l'investigation des savants ; et bien que la partie technique de ces ouvrages fût médiocrement interprétée, ce qui y est dit du caractère et du but de la musique des anciens, joint aux opinions que Platon, Aristote et Plutarque ont émises sur cet art, suffit pour faire ressortir la bizarrerie et l'inconvenance des productions de l'école gallo-belge. A Rome, à Florence, à Milan, cette question était agitée, discutée avec l'ardeur que les admirateurs de l'antiquité mettaient alors à toutes leurs recherches, et il est indubitable que les compositeurs italiens qui s'étaient formés depuis l'institution des chapelles vaticane et latérane ne restèrent pas indifférents à des discussions qui se rattachaient si étroitement à leur art.

Les préfaces et dédicaces placées en tête des ouvrages publiés par Palestrina sont écrites en latin assez pur pour donner une idée avantageuse de l'instruction grammaticale qu'il avait reçue tout en étudiant la musique sous Goudimel, homme très-savant d'ailleurs et possédant lui-même parfaitement la langue latine.

On peut donc supposer qu'outre les ouvrages de Platon traduits en latin par Marsile Ficin, Palestrina connaissait encore les traités sur la théorie de la musique et cette foule de dissertations sur la musique antique comparée à la moderne, dont le nombre était déjà fort grand vers 1565 en Italie.

Sans diminuer en rien le mérite de Palestrina, on peut donc affirmer que les savants, les érudits, les amateurs de l'antiquité enfin, l'ont mis sur la voie de la réforme qu'il a faite dans la musique; car, pour dire toute la vérité, ces enthousiastes du paganisme, comme on qualifie aujourd'hui les hommes de la renaissance, ont beaucoup plus fait pour rendre le calme et la majesté à la musique religieuse, que les papes et le corps ecclésiastique, pour qui cette question avait tant d'importance.

Après les vifs reproches adressés par Vicentino et V. Galilée aux faiseurs de messes bariolées de contre-point et de cantilènes populaires, on ne lira pas sans étonnement la condamnation si peu énergique que le clergé prononça contre ces messes profanes. Dans la vingt-deuxième session du concile de Trente, tenue en septembre 1563, on se hasarda à dire : « Les surveillants ordinaires empêcheront que l'on ne fasse entendre au sein des églises ces musiques dans lesquelles, soit au moyen de l'orgue, soit par le chant, on mêle quelque chose de lascif et d'impur, afin que la maison de Dieu soit effectivement la maison de la prière. »

Ces quatre lignes renferment l'unique observation qui ait été faite officiellement par le clergé sur les abus introduits dans la musique religieuse depuis le XIIIe siècle. C'était trop peu sans doute; mais grâce à l'action plus ferme des critiques, des savants et des gens de goût de ce temps, dont la foi, pour être éclairée, n'en était pas moins sincère, ces courtes paroles eurent un effet salutaire, puisqu'elles furent l'occasion de la réforme que Palestrina opéra dans la manière de composer la musique en respectant les paroles.

Avant d'entrer dans les détails de ce grand événement, je dois prévenir qu'à partir du XVIIe siècle, les écrivains qui ont traité ce sujet ont transmis une erreur qui n'a été reconnue et démontrée telle que depuis quelques années, par M. le chapelain Baini, auteur des *Mémoires sur la Vie et les Ouvrages*

de Palestrina. Avant la publication de ce livre, en 1828, voici en résumé ce que l'on disait à l'occasion de la réforme musicale : « Les abus de la musique excitaient depuis longtemps les plaintes des personnes pieuses. Plusieurs fois on avait proposé de défendre entièrement l'usage de la *musique harmonique* dans les églises, et de la réduire au *plain-chant*. Enfin le pape Marcel II, qui régnait en 1555, était sur le point de porter le décret de suppression, lorsque Palestrina, qui sans doute avait remarqué les vices de la musique de son temps, et qui avait conçu l'idée d'un genre plus convenable à cette destination, *demanda au pape la permission de lui faire entendre une messe de sa composition. Le pape y ayant consenti, le jeune compositeur fit exécuter devant lui une messe à six voix, qui parut si belle et si noble que le pontife renonça à son projet et chargea Palestrina de composer un grand nombre d'autres ouvrages du même genre pour la chapelle*. Cette messe subsiste encore et est connue sous le nom de *Messe du pape Marcel* (1). »

M. Joseph Baini, prêtre et chanteur de la chapelle papale, a pris le soin particulier de débrouiller cette circonstance importante, mais jusqu'ici demeurée confuse, de la vie de Palestrina, et, à l'aide des recherches de ce savant musicien italien, il sera facile de rétablir l'ordre et la vérité dans les faits. Le pape Marcel II n'a régné que vingt-deux jours, en l'an 1555, et, par suite du relevé exact fait sur le journal manuscrit des maîtres des cérémonies après la mort du pape Jules III, on sait, jour par jour, ce qu'a fait le pape Marcel II, qui ne s'est nullement occupé de réforme de *musique dans les églises*, et n'a point entendu de messe nouvelle. En outre, Palestrina n'avait que trente et un ans en 1555, et bien que sa réputation fût belle, elle n'était pas encore assez imposante ; sa position de compositeur, reçu comme dernier chanteur à la chapelle, n'était pas

(1) Cette citation est tirée du *Dictionnaire historique des Musiciens*, par Choron et Fayole, Paris, 1817, à l'article Palestrina. L'erreur qui y est consignée se trouve dans tous les historiens antérieurs, et a été reproduite par tous les écrivains jusqu'à la publication des *Memorie storiche della vita e delle opere di Giovanni Pierluigi Palestrina*, da Giuseppe Baini; Roma, 1828.

telle d'ailleurs, qu'il pût se permettre de faire, de son propre mouvement, une proposition comme celle de donner à tous les musiciens ses confrères une leçon dans leur art. Il n'est donc pas vrai, comme on l'a dit, que Palestrina ait provoqué d'abord un changement de style musical dans les chants d'église, que le pape Marcel ait accepté son offre, et qu'enfin le musicien ait composé une messe exécutée devant le pape, et qui fit révoquer la prétendue résolution de supprimer la musique dans les églises.

Mais que l'on ne s'inquiète pas de ce rétablissement des faits; la gloire de Palestrina n'aura pas à en souffrir. De 1555 à 1565, poussé par la nature de son génie, et très-certainement aussi par ce concert intellectuel des savants, des antiquaires et des artistes, tous impatients de reproduire dans leurs œuvres ou de faire imiter les beautés simples des œuvres antiques, Palestrina épura son talent et perfectionna sa manière. Déjà les messes de Josquin Deprès et de Brumel avaient perdu de leur vogue, et on ne les chantait plus à la chapelle pontificale. Après plusieurs morceaux, *improperii*, *motets*, et une messe sur l'échelle musicale, intitulée: *ut, re, mi, fa, sol, la*, compositions qui, après avoir été examinées soigneusement par le collége des chapelains chanteurs, furent jugées dignes d'être transcrites dans les livres choraux, où on les trouve encore aujourd'hui, et chantées dans la chapelle Julia, Palestrina, regardé dès lors comme le restaurateur de la musique, reçut un accueil gracieux de tous les hommes de goût, et prit plus de confiance en lui-même.

Ce fut vers ce temps, et à la suite de l'éclatant succès de ces compositions, que Palestrina reçut les éloges et éprouva la bienveillance du cardinal Pio, de la famille des princes de Carpi. Ce prélat aimait avec passion les sciences, les lettres et les arts. et ce sentiment s'étendait jusqu'à la personne de ceux qui les cultivaient avec éclat. Il reçut donc dans sa familiarité le chanteur chapelain, et l'exhorta à faire de nouvelles tentatives pour perfectionner son art. Palestrina, soutenu en cette occasion par son génie et par la reconnaissance, composa et fit imprimer un recueil de motets à quatre voix qui surpassaient en grâce et en majesté tout ce qu'il avait produit jusque-là. Quoique protecteur, le cardinal de Carpi était un homme sin-

cèrement modeste ; et, en acceptant la dédicace que Palestrina lui fit de son nouvel ouvrage, il désira qu'elle fût exprimée dans les termes les plus simples. Palestrina ne mit que ces paroles : *Ad Rodolphum Pium Carpensem S. R. E. cardin. Ost., et amplissimi ordinis decanum, Joannes Petrus Aloysius Prænestinus* (1).

Ce petit événement eut lieu l'année même (1563) où se termina le concile de Trente. Pie IV, alors souverain pontife, créa une congrégation chargée de faire observer strictement toutes les réformes décrétées par le concile. Au nombre des huit cardinaux qui en firent partie se trouvaient Vitellozzo Vitellozzi et Charles Borromée, le saint, tous deux aimant très-vivement la musique. Le pape lui-même, outre son goût naturel, portait encore un intérêt particulier à cet art, à cause d'un joueur de luth, le jeune Silvio Antoniano, surnommé l'*Orphée de Rome*, qui, quoique enfant encore, mais déjà célèbre par son talent, lui avait prédit son avénement au trône pontifical huit ou neuf ans avant que cet événement se réalisât. Malgré la frivolité apparente de ces circonstances, elles furent cause cependant que ce qui avait été si vaguement exprimé au concile, relativement à l'inconvenance de la musique chantée dans les églises, fut repris en considération par les deux cardinaux amateurs de cet art, et qui, par cela même, voulaient le rendre digne d'être conservé pour concourir à la pompe des cérémonies de l'Église.

Les six autres membres de la congrégation chargèrent les cardinaux Vitellozzi et Charles Borromée de la discussion que cette affaire soulèverait, et s'en remirent entièrement à la décision de leurs confrères. Quant au pape, qui fut enchanté de voir les deux cardinaux maîtres de cette question, il augmenta encore le pouvoir qu'ils avaient reçu, en leur recommandant de faire tous leurs efforts pour conserver la musique figurée dans les églises, et ne pas réduire le service au plain-chant.

(1) Voici le titre et la date de ces motets de Palestrina : *Motecta festorum totius anni, cum communi sanctorum quaternis vocibus. a Joanne Petro Aloysio Prænestino edita, liber primus, superiorum permissu.* Romæ, apud hæredes Valerii et Aloysii Doricorum fratrum Brixiensium, 1563.

Vitellozzo, bien que plus jeune que Charles Borromée, était son ancien dans le cardinalat; il fit donc savoir, au nom de la congrégation des huit, qu'une députation du collége des chapelains chanteurs de la chapelle pontificale eût à se rendre auprès d'eux pour conférer sur la musique, relativement à l'exécution des décrets rendus par le concile de Trente. Le 10 de janvier 1565, le chapitre, s'étant assemblé, nomma huit chanteurs députés : A. Calassans, Espagnol ; F. de Lazisi, Romain ; G. L. Vescovi, de Naples; V. Vicomercato, Génois; G. A. Merlo. Romain ; de Torres et Soto, Espagnols, et C. Hameyden, Flamand, tous chargés de se rendre auprès des cardinaux Vitellozzi et Charles Borromée pour répondre aux diverses questions relatives à leur art. Plusieurs réunions eurent lieu en effet, et il y fut convenu, 1° que les *motets* et les *messes* ne seraient plus chantés sur des paroles mélangées ou *farcies ;* 2° que les *messes* composées sur des thèmes de chansons profanes et obscènes seraient bannies à perpétuité de la chapelle; 3° que les *motets* sur des paroles de fantaisie et étrangères à l'Église ne seraient plus exécutés désormais. En outre, on s'occupa de la question de savoir s'il serait possible que les paroles sacrées fussent plus clairement et plus constamment entendues. C'était le désir des cardinaux; mais les chanteurs prétendirent que la chose n'était pas toujours possible. « Si cela se peut une fois, pourquoi cela n'aurait-il pas lieu toujours? » demandaient les deux prélats. Sur quoi les chapelains alléguaient l'obligation des *fugues* et des *imitations,* qui forment et donnent le caractère propre de la musique *harmonique*, artifices sans lesquels, ajoutaient-ils, cette musique serait toute dénaturée. A cette occasion, et pour combattre l'opinion des chapelains, les deux cardinaux citèrent le *Te Deum* de Costanzo Festa (1), puis les *improperii* et le quartetto de la messe *ut, re, mi, fa, sol, la,* de Palestrina, où l'ordre et le sens des paroles peuvent être facilement saisis. Dominés par leurs habitudes, ramenés à leur opinion par les combinaisons si multi-

(1) On le chante encore dans la chapelle apostolique le jour de la création des nouveaux pontifes, lorsque l'on donne le chapeau aux cardinaux, et à la fête du *Corpus Domini* (Fête-Dieu).

pliées du contre-point, qui, en effet, embrouillent forcément les paroles, ils répondirent que, si Palestrina avait réussi dans les morceaux cités, il devait cet avantage à la brièveté des paroles, mais qu'il lui serait impossible d'obtenir les mêmes résultats s'il avait à mettre en musique un texte plus étendu, tel que ceux du *Gloria* ou du *Credo*.

Cette discussion se termina de la manière la plus favorable relativement aux personnes ainsi qu'à son objet principal, l'art de la musique. Vitellozzo était grand admirateur et chaud partisan de Palestrina ; Charles Borromée, qui n'en faisait pas moins de cas, avait encore un intérêt particulier à le faire valoir en sa qualité de maître de chapelle à Sainte-Marie Majeure, dont lui, Borromée, était archiprêtre. Quant aux chanteurs de la chapelle pontificale, vivement intéressés à la conservation de la musique moderne, ils devinrent justes envers un rival dangereux, bienveillants même pour leur ancien camarade pensionné ; et, d'accord avec les deux cardinaux, ils arrêtèrent unanimement que l'on chargerait Pierre-Louis de Palestrina d'écrire une messe purement ecclésiastique, purgée de tout souvenir profane dans le thème, dans les mélodies et dans la mesure ; on convint que la teneur en serait telle que, malgré l'enchaînement nécessaire des fugues et de l'harmonie, le sens du texte et chaque parole même pourraient être saisis et distinctement entendus. Ces conventions faites, les deux cardinaux promirent que, si Palestrina réussissait dans cette entreprise, on ne porterait aucune atteinte à l'usage de la musique figurée dans les églises ; mais que, dans le cas contraire, la congrégation des huit rassemblée prendrait les mesures nécessaires pour l'exécution rigoureuse du décret du concile de Trente.

Ce fut Charles Borromée qui se chargea de parler à Palestrina : il le fit venir chez lui et le pria de composer une messe qui remplît toutes les conditions indiquées, de telle sorte que Sa Sainteté et la congrégation des huit cardinaux pussent, sans être forcées de bannir la musique figurée de l'Église, satisfaire cependant à ce qu'avait justement exigé le concile de Trente.

De tous les grands hommes de la renaissance, aucun, savant, poëte ou artiste, ne s'est trouvé dans une position aussi déli-

cate que Palestrina en cette occasion. L'avenir de la musique moderne dépendait de lui, car, si à cette époque un ordre de la cour de Rome eût banni les combinaisons harmoniques de l'Église, pour y rétablir exclusivement le plain-chant, les chapelles et les cathédrales d'où sont sortis tous les grands compositeurs de la fin du XVI[e] siècle et du commencement du XVII[e] auraient cessé leur enseignement, et l'art se serait probablement perdu.

Mais c'est à ce moment de sa vie que Palestrina prend dans l'histoire des arts, chez les modernes, un rang et une importance qu'aucun artiste n'a eus, je le répète. Il composa trois messes : « La première, dit Baini, qui les a analysées, est sévère, et l'on dirait que le musicien s'est attaché, par l'austérité et l'ampleur de son style, à en faire une œuvre destinée à être entendue par les anciens pères du désert. La marche neuve et grave de son exorde suffit pour avertir la personne la plus distraite que l'on est en face de la majesté divine.

« La seconde messe est moins sévère. Plus animée, plus vive, on y distingue même certains passages qui se ressentent d'une douce joie, comme si l'auteur eût eu l'intention d'y exprimer plutôt une confiance filiale envers Dieu, que la crainte que l'Éternel peut inspirer.

« Ces deux messes, dit toujours Baini, se ressentent encore des principes de l'école flamande; et, bien que le plus ordinairement la musique laisse bien entendre les paroles, cependant le travail assez fréquent des *fugues* et des *imitations* rend parfois le texte peu sensible. En étudiant ces deux ouvrages, il est facile de voir que le compositeur, tiraillé par d'anciennes habitudes et par le désir de se montrer aussi savant que ses confrères, tout en cherchant à s'ouvrir une voie nouvelle, était à la torture et se consumait en efforts d'imagination pour remplir toutes les conditions qu'il s'était imposées. Dans ces deux premières messes, on retrouve des traces de tous les styles, tantôt celui de Josquin Deprès, tantôt celui de C. Festa, puis ceux de Carpentras et de J. Mouton. »

Dans le premier de ces ouvrages, Palestrina avait été principalement dominé par l'idée d'écrire sa musique dans un style simple et très-grave, et de faire ressortir nettement les paroles.

Dans le second, il voulut lutter encore contre cette difficulté, tout en conservant à la musique artificieuse une certaine importance. Mais lorsqu'il eut fait son profit de ces deux expériences, il mit tout à coup de côté l'idée du problème qu'on lui avait donné à résoudre, et le souvenir de la manière de ses rivaux; il n'écouta plus que son génie et écrivit d'inspiration sa troisième messe, « dans laquelle, ajoute Baini, on admire les *Kyrie* empreints de dévotion, un *Gloria* vif et élevé, le *Credo* où règne une admirable majesté, un *Sanctus* angélique, et l'*Agnus*, noble et touchante prière. »

Ces trois compositions terminées, Palestrina les présenta à Charles Borromée en lui annonçant qu'il avait rempli ses instructions. et, à peine le cardinal Vitellozzi eut-il reçu avis de cette nouvelle, qu'il convoqua tous les chanteurs de la chapelle apostolique chez lui, où devaient se trouver, outre Borromée, les six autres cardinaux membres de la congrégation. Le samedi 28 avril 1565, toutes les personnes convoquées se rendirent donc au palais du cardinal Vitellozzi, et ce fut Palestrina lui-même qui distribua les parties aux chanteurs pour faire l'essai des trois messes qu'il avait composées.

Les trois messes furent jugées de la manière la plus favorable; toutefois la dernière l'emporta sur les deux autres, et il y eut un concert unanime d'éloges, tant de la part des huit cardinaux formant la congrégation, que de celle des chapelains chanteurs qui avaient exécuté l'ouvrage. Les cardinaux, témoignant à Palestrina toute la satisfaction qu'ils avaient éprouvée, l'engagèrent à continuer d'écrire dans ce style et à communiquer ses principes à ses élèves. Puis les cardinaux Vitellozzi et Charles Borromée, s'étant tournés vers les chapelains chanteurs, leur annoncèrent que la musique figurée ne serait certainement pas bannie des églises, mais qu'ils leur recommandaient seulement de mettre tous leurs soins et de tenir la main ferme à ce qu'il ne fût chanté que des compositions dignes du sanctuaire, comme les trois messes que l'on venait d'entendre.

Le bruit de cet événement se répandit aussitôt dans Rome, et Pie IV, qui, en sa double qualité de pontife et de grand amateur de musique, y prenait un si vif intérêt, témoigna aussitôt aux cardinaux de la congrégation le désir d'entendre

cette troisième messe dont le mérite paraissait surpasser tout ce que l'on pouvait imaginer.

Une circonstance favorable se présenta tout à coup. Les envoyés de plusieurs bourgs catholiques de la Suisse étant venus à Rome pour témoigner de leur fidélité envers la religion catholique et le pape, il y eut chapelle extraordinaire au Vatican, et le saint-père voulut assister à la messe solennelle qui devait être célébrée pour remercier Dieu. Le cardinal Charles Borromée officia; et ce fut le jour de cette grande cérémonie, le 19 juin 1565, que l'on chanta pour la première fois, dans la chapelle Sixtine au Vatican, la troisième messe de Palestrina. On rapporte que Pie IV, ravi de la beauté de cet ouvrage, s'écria, après l'avoir entendu : « *Il semble que ce soient les harmonies du cantique nouveau que l'apôtre Jean entendit chanter dans la Jérusalem céleste, dont un autre Jean* (Palestrina) *nous donne un avant-goût dans la Jérusalem voyageuse !* » Quelle que soit la forme des louanges données en cette occasion au musicien, il est certain que le sacré collége, les nombreux prélats, les chanteurs, et tous ceux en un mot qui furent admis à la chapelle Sixtine, en ce jour, payèrent un riche tribut d'éloges à la nouvelle messe. Par ce chef-d'œuvre, Palestrina raffermit en l'épurant l'usage de la musique harmonique dans les églises catholiques, et ce triomphe du musicien fut un immense événement dans l'art.

Dans son enthousiasme, Pie IV avait résolu de récompenser sur-le-champ Palestrina, tout en le liant plus étroitement aux intérêts de la chapelle pontificale; mais un événement de la plus haute importance, le siége de l'île de Malte par la flotte de Soliman II, qui menaçait, en cas de succès, la Sicile et l'Italie des plus affreuses calamités, força le pontife de porter toute son attention sur les intérêts de la chrétienté. A défaut de troupes, qu'il n'avait pas à sa disposition, Pie IV fournit de fortes sommes d'argent pour en faire lever dans les autres pays; et grâce à la courageuse défense des chevaliers de Malte et du grand maître Jean de la Valette, soutenus, quoiqu'un peu tard, par la flotte espagnole, le Turc fut obligé de fuir avec ses vaisseaux.

La nouvelle de ce beau fait d'armes, qui tira tout à coup le midi de l'Europe des inquiétudes les plus cruelles, fut accueillie

à Rome (septembre 1565) avec les témoignages de la plus vive reconnaissance; et bientôt le pape lui-même, remis des secousses violentes qu'il avait éprouvées en cette occasion, reprit le cours habituel de ses occupations. La récompense qu'il destinait à Palestrina était la charge créée exprès pour lui, de « *compositeur de la chapelle pontificale.* » Cette faveur lui fut accordée en effet, mais sans que le pauvre musicien y trouvât de grandes ressources pour ses besoins et pour ceux de sa famille, car, en faisant le relevé de tout ce qu'il recevait en dernier lieu de la chapelle pontificale, on voit qu'il avait par mois :

Comme licencié.	5 écus romains	87 baioques.
En étrennes aux 4 grandes fêtes	2	»
Et enfin comme compositeur. .	3	13

Total par mois. . . . . 11 écus rom., qui équivalent à 55 francs de notre monnaie.

Malgré la différence du taux de l'argent, ce qui pourrait faire élever cette somme de 11 écus romains jusqu'à 200 francs de nos jours, il faut convenir qu'en mettant même à part la beauté du génie de Palestrina, le cas que l'on faisait de ses ouvrages et le service immense qu'il venait de rendre à la religion, au clergé et aux musiciens, on payait bien mesquinement les artistes attachés à la chapelle du pape.

Quoi qu'il en soit, Palestrina avait une position fixe, lorsque Pie IV, l'un de ses plus zélés protecteurs, mourut, et fut remplacé par le cardinal Michel Ghisleri, qui régna sous le nom de Pie V. Ce pontife, qui avait été l'un des huit cardinaux de la congrégation, confirma Palestrina dans son nouveau poste, ce qui eut lieu également par la suite, sous les papes Grégoire XIII, Sixte V, Urbain VII, Grégoire XIV et Innocent IX.

Cependant la renommée de Palestrina s'étendait journellement, et la troisième messe, devenue si célèbre, était désirée par tous les princes catholiques. Mais on sait que les Italiens sont portés à refuser la communication des chefs-d'œuvre qu'ils

possèdent, et la musique de la chapelle pontificale en particulier a toujours été et est même encore l'objet d'une jalousie de propriétaire avare, qui prive l'Europe de morceaux fort beaux ou fort curieux.

A cette époque, le cardinal F. Pacecco, protecteur des royaumes d'Espagne près le saint-siége, sachant avec quel zèle le roi Philippe II s'occupait d'établir dans ses églises tout ce qui concourt à donner de l'éclat et de la majesté au culte catholique, témoigna à Palestrina le désir qu'avait Sa Majesté Catholique de posséder sa troisième messe pour la faire exécuter dans sa nouvelle chapelle royale de Madrid. L'ambassadeur fit valoir la satisfaction que cette complaisance donnerait à son souverain, et laissa entendre que l'acceptation de la dédicace aurait quelque importance pour le compositeur. Palestrina, tout flatté qu'il fut de cette offre, sentit cependant que la résolution qu'il y aurait à prendre en cette circonstance devait être prudemment méditée. Ayant donc éludé la demande de l'ambassadeur par une réponse évasive, il courut aussitôt chez le cardinal Vitellozzi pour lui demander avis sur la conduite qu'il avait à tenir. Plusieurs considérations contraires, et qui paraissaient alors fort importantes, jetèrent de l'incertitude et de l'embarras sur le parti qu'il y avait à prendre. Le cardinal, très-méticuleux dans les affaires de cour, fit observer « que, la demande venant du roi Philippe lui-même, ou ayant été faite au moins d'après son consentement, il était difficile de ne pas la prendre en considération; il prétendit que la dédicace d'une seule messe à un si grand prince était *trop peu de chose*, mais que, d'un autre côté cependant, dédier à un monarque séculier et ultramontain une messe composée à Rome, par un sujet du pape, d'après les ordres d'une congrégation de cardinaux, et jugée par eux comme le chef-d'œuvre de la musique ecclésiastique, puisqu'elle réunissait toutes les conditions exigées par le concile de Trente, ainsi que par le collége des cardinaux et le chef de l'Église lui-même; que dédier une telle messe à Philippe II serait *une trop grande chose!* d'où, en concluait-il, on devait s'en tenir, pour obvier à ces deux difficultés, à dédier au roi des Espagnes un volume de messes parmi lesquelles se trouverait celle demandée. Le courtisan cardinal prétendit encore que, cette messe n'ayant pas de titre, il convenait de lui en im-

poser un. mais que, le choix de ce titre pouvant être fait arbitrairement, il serait à propos d'en trouver un qui conservât à Rome la propriété et tout le mérite d'une pareille composition, sans qu'il eût l'air d'une demande de certificat de gloire aux étrangers. » Toutes ces susceptibilités exposées et bien reconnues, le cardinal et Palestrina convinrent que l'on antidaterait en quelque sorte la fameuse troisième messe, en lui donnant le titre de *Messe du pape Marcel.* Le compositeur avait été effectivement très-dévoué à ce pontife, et il se proposait de lui dédier un ouvrage au moment où la mort l'enleva de ce monde. De plus, à la suite des conventions faites avec Vitellozzi, Palestrina composa exprès quatre nouvelles messes à quatre voix, en fit un recueil auquel il joignit la fameuse messe désirée avec le titre de *Messe du pape Marcel*, et ce fut après avoir pris toutes ces étranges précautions que l'on répondit ainsi à la demande du roi Philippe II, faite par le cardinal Pacecco.

Tous ces détails. demeurés inconnus fort longtemps, ont été recueillis par M. Baini sur la première page d'un manuscrit de la *Messe du pape Marcel* qui a été perdu pendant la seconde invasion des Français à Rome, vers 1806. Cette relation du savant directeur de la chapelle pontificale touchant la fameuse *Messe du pape Marcel* ne diminue en rien l'importance de l'événement le plus glorieux de la vie de Palestrina, mais elle rétablit les faits dans leur exactitude et les range à leur date véritable.

Le reste de la vie de Palestrina ne présente plus aucun événement qui égale en importance la composition de sa troisième messe. Cet ouvrage fixa le style ecclésiastique. consacra l'usage de la musique harmonique dans les églises, et les élèves de ce grand maître, ainsi que tous les compositeurs qui par la suite traitèrent sérieusement leur art, écrivirent dans le style dit *alla Palestrina*.

Animuccia, maître de chapelle de Saint-Pierre, étant mort en 1571, le cardinal Farnèze, archiprêtre de cette basilique, invita aussitôt Palestrina à remplacer le défunt. Malgré les avantages pécuniaires que le compositeur tirait de la chapelle de Sainte-Marie Majeure, il ne balança cependant pas à rentrer au Vatican, d'où il avait été exclu quelques années auparavant.

Dans ce poste, il s'occupa de son art avec une nouvelle ardeur, et s'efforça de répondre dignement aux demandes que lui adressaient de nombreux protecteurs. Parmi ces amis illustres qu'eut Palestrina, il ne faut pas omettre Philippe de Neri, ecclésiastique remarquable par sa piété et par l'élévation de son esprit. Fondateur de l'Oratoire, son goût naturel pour l'art de la musique lui avait donné l'idée de la faire entrer au nombre des exercices récréatifs de ceux qu'il instruisait. Non-seulement les cérémonies et les offices étaient célébrés en musique à l'Oratoire, mais aux heures de repos les élèves chantaient des cantiques (*laudi spirituali*) dont les paroles étaient ou latines ou italiennes. Tant que vécut Animuccia, compatriote de Philippe de Neri, celui-ci le chargea de la composition de la musique qui s'exécutait dans la congrégation; mais, à sa mort, de Neri, qui reconnaissait la supériorité de Palestrina, dont il était le directeur spirituel, lui confia le soin d'entretenir les oratoires de messes, de motets et de chansons spirituelles.

Tout en faisant face à ces occupations qui se multipliaient chaque jour davantage, le réformateur de la musique sacrée produisait de grands ouvrages où il s'efforçait de faire briller des qualités nouvelles et un style toujours plus pur. Il dédia successivement plusieurs recueils de messes et de motets au cardinal Hippolyte d'Este, à Alphonse II, duc de Ferrare, et à d'autres personnages importants. Il instruisait encore un assez grand nombre d'élèves, et outre ses quatre fils Angelo, Ridolfo, Silla et Igino, auxquels il enseigna la composition, il forma A. Stabile, A. Dragoni, A. Ciprari et J. Guidetti; aucun de ces élèves, il faut bien l'avouer, n'a fait grand honneur à son maître.

En l'année du jubilé 1575, lorsque les compagnies et corporations de la ville de Palestrina firent leur entrée dans Rome, elles composaient une procession de plus de quinze cents personnes. Des enfants, habillés en anges et tenant des rameaux d'olivier à la main, ouvraient la marche; puis venaient les corporations, les unes vêtues de blanc, d'autres de noir, chacune d'elles ayant à sa tête un crucifix entouré d'un voile de sa couleur. Des capucins, des carmélites, des prêtres, des chanoines et le vicaire épiscopal marchaient derrière. Enfin s'avançaient avec gravité les corporations des dames, formant un cortége

réglé par la musique de trois chœurs, dont Palestrina avait pris la direction pour faire hommage de ses talents à ses compatriotes.

Ce fut vers ce temps qu'il s'associa à un de ses anciens condisciples de l'école de C. Goudimel, Giovanni Maria Nanini, qui venait de lui succéder à Sainte-Marie Majeure. Ces deux artistes formèrent la résolution de fonder une école publique de musique à Rome ; ce fut le premier établissement de ce genre dans cette ville. Plus savant qu'ingénieux, Nanini se chargea principalement d'enseigner le contre-point et l'harmonie ; Palestrina, portant un coup d'œil général sur les travaux des élèves, s'appliqua à leur faire éviter les aberrations de l'école gallo-belge et à les maintenir dans la manière grande, simple et sévère qu'il avait adoptée.

Dans cette fondation due à Palestrina et à Nanini, on peut trouver, je crois, la réalisation d'une intention purement italienne, que l'on n'avait pas cessé de manifester depuis Sixte IV et Jules II, celle de voir établir une école de chanteurs dans les chapelles de Rome, pour en éloigner peu à peu les compositeurs étrangers à la péninsule.

Sans prétendre que Palestrina ne vît pas d'un œil tant soit peu jaloux l'école gallo-belge exercer tant d'influence dans son pays, son caractère pur et religieux et la haute idée que cet homme s'était faite de son art durent le porter à faire subir à la musique la même révision, les mêmes épreuves auxquelles avaient été soumises, par les hommes de la renaissance, la philosophie, la poésie, l'architecture, la statuaire et la peinture.

Le noble projet de Palestrina n'eut pas tout le succès que sans doute il en espérait ; ses élèves étaient trop inférieurs relativement à un tel maître, et la musique *alla Palestrina* ne fut bientôt qu'un art isolé, réservé, comme le plain-chant, à n'être estimé que par les âmes graves et pieuses, qui joindraient à cette disposition un goût austère pour l'art musical. Cependant les belles productions, les constantes études de cet homme eurent un admirable résultat, puisque, tout en perfectionnant la science musicale, il lui rendit l'un de ses mérites particuliers, celui de faire respecter les paroles en les présentant clairement à l'oreille et à l'esprit, en élaguant enfin de la com-

position l'abus des artifices ridicules du contre-point et toutes les fantaisies profanes dont les meilleurs ouvrages des précurseurs de Palestrina étaient entachés.

L'amour qu'il portait à son art, et le soin avec lequel il accomplissait tous les devoirs qui lui furent imposés, lui valurent la confiance de tous les papes qui, pendant sa vie, se succédèrent sur le trône de saint Pierre. Lorsque, après Pie V, Grégoire XIII fut couronné, cet homme remarquable, qui ne négligea pas même les plus petites choses, outre la correction qu'il fit faire du texte de la Bible, du calendrier romain, du code Gratien et des œuvres de saint Ambroise, voulut encore que l'on revît et que l'on corrigeât les livres du plain-chant grégorien. A cet effet, le pontife fit appeler Palestrina et lui confia ce travail devenu aussi important que difficile depuis que l'usage et la lecture des *neumes* (1) étaient tombés en désuétude, tant les copistes avaient amassé d'erreurs dans les antiphonaires. Aidé de son élève J. Guidetti, Palestrina entreprit cet immense travail, qui, en ajoutant encore à la considération dont il jouissait dans la chapelle du Vatican, lui valut une augmentation d'appointements.

Vers le temps où Palestrina se livra à ce travail, qui dura depuis 1576 jusqu'en 1580 environ, il vécut dans sa famille, tout occupé de son art, qui était sa vie. Mais, en cette dernière année, Lucrezia sa femme, pour laquelle il avait éprouvé une si douce et si constante amitié, tomba malade à la suite des fatigues qu'elle prit en suivant la procession qui eut lieu pour la translation du corps de saint Grégoire de Naziance, de l'église des religieuses de Sainte-Marie du Champ-de-Mars à la basilique de Saint-Pierre, le 4 juillet 1580. L'invasion du mal fut si prompte, que la pauvre Lucrezia mourut au bout de quelques jours, malgré tous les secours de l'art. Chose bizarre ! cette femme dont le mérite consistait sans doute dans la simplicité et la ferveur pieuse de son âme, qui était naturellement vouée à l'obscurité et à l'oubli le plus profond, fut enterrée

(1) *Neumes*, signes de musique employés jusque vers le XIe siècle, mais dont l'intelligence est perdue aujourd'hui. Voyez Ducange aux mots *Neuma* et *Pneuma*.

dans la chapelle neuve au Vatican, par cela seul qu'elle était la femme de Palestrina et qu'elle habitait avec lui dans un coin de ce palais. Enfin l'on a recucilli avec soin, dans le livre des morts de cette basilique, ces lignes qui transmettent son souvenir à la postérité : *A dì 23. Luglio* 1580. *Madonna Lucrezia, moglie di messer Gio. Pierluigi da Palestrina maestro di capella di S. Pietro, sepolta alla capella nuova.* — « Ce 23 juillet 1580. Madame Lucrèce, femme de messer Jean-Pierre-Louis de Palestrina, maître de chapelle de Saint-Pierre, a été enterrée à la chapelle neuve. »

A la fin de cette année, Palestrina fut visité par un gentilhomme flamand, Renaud de Mel, maître de la musique du roi de Portugal, Sébastien. La haute estime que Renaud de Mel manifesta ouvertement à Rome pour les talents et la science profonde du compositeur de la Vaticane, augmenta encore la célébrité de Palestrina, qui, admiré de tous les grands, dédia successivement des recueils de messes et de motets au pape Grégoire XIII, au cardinal Battori, neveu du roi de Pologne, et fit encore trois messes pour le service de la chapelle apostolique.

Le goût, la mode même de la musique, commençait à se répandre chez les grands, et, vers 1585, il y avait peu de familles illustres à Rome qui ne voulussent avoir dans leurs palais des concerts de voix et d'instruments. Les concerts que donnait le neveu du pape Grégoire XIII, le prince J. Buoncompagni, étaient devenus particulièrement célèbres; or, voulant enchérir encore sur la supériorité qu'on lui accordait en ce genre, ce prince chargea Palestrina, comme le plus excellent compositeur, de diriger sa musique. Le grand artiste s'acquitta de cette nouvelle charge avec d'autant plus de plaisir, que, comme il le dit dans une de ses dédicaces, il trouvait chez le prince la réunion la plus brillante d'hommes distingués en tous genres, et que son Mécène savait accompagner ses générosités envers lui d'une estime et d'une amitié auxquelles sa bonne grâce donnait un prix inestimable.

Le travail qu'exigeait la correction des chants grégoriens avait distrait assez longtemps Palestrina de la composition harmonique, lorsque les concerts du prince Buoncompagni le forcèrent de travailler plus souvent en ce genre. Ce fut alors qu'il

produisit un assez grand nombre de motets, de madrigaux mondains et spirituels, et qu'entre autres paroles, il mit en musique les huit premières stances de la fameuse chanson de Pétrarque en l'honneur de la Vierge Marie :

Vergine bella, che di sol vestita,
Coronata di stelle, al sommo sole
Piacesti sì, che 'n te sua luce ascose, etc.

Vers cette même époque, il mit encore en musique une partie du *Cantique des cantiques,* et composa l'un de ses motets les plus remarquables : *Alla riva del Tebro,* celle de ses compositions la plus connue de nos jours par les amateurs (1). Tous ces ouvrages, et quelques autres du même genre, ont été imprimés à Venise en 1586, et sont dédiés à Jules César Colonna, prince de Palestrina.

L'auteur avait atteint sa soixante-deuxième année. Pendant les neuf dernières années de sa vie, il ne cessa pas un seul instant de partager son temps entre l'accomplissement des devoirs de sa charge et le soin de composer de nombreux ouvrages auxquels il s'efforça d'apporter toujours une plus grande perfection. Sixte V, qui avait succédé à Grégoire XIII en 1585, se montra aussi bien disposé en faveur de Palestrina que ses prédécesseurs, et reçut plusieurs dédicaces qui lui furent adressées par le musicien. Celle des *Lamentations,* portant la date de 1588, est curieuse et touchante par le ton plaintif qu'y prend Palestrina au sujet de sa pauvreté : « L'étude et les chagrins, dit-il au saint-père en commençant, ne se sont jamais accordés, surtout quand ceux-ci sont causés par la misère. Quand on a le nécessaire (et désirer plus est un défaut de modération), alors on peut encore supporter facilement les souffrances de l'âme ; mais travailler afin d'obtenir le nécessaire pour soi et les siens, ceux qui ont fait cette épreuve savent combien elle est dure et comme elle éloigne l'esprit du culte des Muses.

(1) Ce motet a été chanté à Paris aux concerts historiques de M. Fétis, au Conservatoire de Musique et à l'Académie royale de Musique. Choron l'a donné dans ses recueils.

J'en ai fait la triste expérience toute ma vie, et plus que jamais j'en sens le poids en ce moment. Toutefois je remercie la bonté divine de ce que j'arrive à la limite du cours douloureux de ma vie, et de ce que, malgré tous les chagrins que j'ai éprouvés, non-seulement je n'ai pas interrompu le cours de mes études musicales, mais qu'elles ont apporté une diversion salutaire à mon esprit depuis mon enfance. J'ai composé et publié beaucoup d'ouvrages, mais j'en ai encore un plus grand nombre chez moi, que je mettrais au jour si ma misère ne m'empêchait pas de les faire imprimer. La dépense pour l'impression est énorme, surtout lorsqu'il faut employer des notes et des caractères de grande dimension, comme l'exigent les livres de chapelle. Cependant, mais non sans de grands efforts, j'ai fait imprimer dans ce petit format (petit in-8°) *les Lamentations du prophète Jérémie,* que l'on chante ordinairement pendant la semaine sainte, et je les offre à Votre Béatitude avec toute l'humilité et le dévouement que réclament votre admirable autorité, votre sainteté singulière et la grandeur du pasteur de l'Église catholique. »

On peut juger de l'effet que produisirent ces plaintes par une autre dédicace placée en tête d'un fort beau travail qu'il fit sur les hymnes de l'Église mises en musique à quatre voix (1589). Comme il ne se plaint plus, on peut en conclure, à la rigueur, qu'il souffrait moins. Mais ce ne fut que sous le règne de Grégoire XIV que le sort de Palestrina s'améliora et resta fixé jusqu'à la fin de ses jours. Ce pontife accueillit avec bienveillance la dédicace de plusieurs compositions importantes destinées au service de la chapelle apostolique, et, par suite d'un arrangement qu'il fit pour doter les chapelains, Palestrina, au lieu de onze écus par mois, en reçut vingt-quatre (140 fr. environ).

Cet homme, passionné pour son art, ne cessa pas de s'en occuper jusqu'à ses derniers jours. Il avait été nommé maître des concerts de chambre du cardinal Pierre Aldobrandini, et, malgré les occupations que lui créait cette nouvelle place, il offrit encore plusieurs recueils au pape Grégoire XIV, et envoya des offertoires à l'abbé de Beaume, en Franche-Comté. Enfin, peu de jours avant sa mort, il dédia à Christine de Lorraine, grande-duchesse de Toscane, son second livre de

madrigaux spirituels à cinq voix. Ce fut le chant du cygne.

Il y a quelque chose de singulièrement touchant dans l'attachement qui régnait entre Palestrina et saint Philippe de Neri. Le musicien fut attaqué tout à coup par la pleurésie ; aussitôt son ami, son directeur spirituel, Philippe de Neri, vint pour l'assister. Le 26 janvier 1594, Palestrina se mit au lit, le 28 il reçut le sacrement de pénitence, le 29 il communia, et le 31 il reçut l'extrême-onction. Pendant les derniers jours du musicien, le fidèle et pieux de Neri ne le quitta pas un instant. Le jour où Palestrina reçut les saintes huiles, malgré l'accablement que lui causait le mal, il fit approcher Igino, le seul de ses trois fils qui lui restât, puis, après lui avoir parlé en père et en chrétien : « Mon fils, ajouta-t-il, je vous laisse beaucoup de compositions de moi inédites, et, grâce à la générosité de mes bienfaiteurs actuels, le père abbé de Beaume, le cardinal Aldobrandini, et Ferdinand, grand-duc de Toscane, je vous laisse, avec mes manuscrits, de quoi les imprimer ; je vous recommande de les faire mettre sous presse le plus tôt possible pour la gloire du Dieu tout-puissant et pour son culte, dans les temples sacrés. » Ces mots achevés, il bénit de nouveau son fils et lui donna le dernier adieu.

Il vécut encore jusqu'au 2 février, jour de la Purification. Son pieux assistant, Philippe de Neri, lui donna l'idée de s'approcher de sa fenêtre (il demeurait au Vatican) pour jouir encore de la fête. Mais comme le moribond voulait témoigner le plaisir qu'il éprouverait à voir honorer celle dont il avait si souvent célébré les louanges par sa musique, les paroles expirèrent sur ses lèvres, et il rendit l'âme à l'âge de soixante et dix ans.

La gloire que s'était acquise Palestrina était bien grande ; aussi tous les habitants de Rome, depuis les plus illustres jusqu'aux plus humbles, furent-ils profondément touchés à la nouvelle de sa mort. Les congrégations, en tête desquelles se trouvaient les colléges des chanteurs du Vatican et de Sainte-Marie Majeure, ainsi que les musiciens en renom, accompagnèrent son convoi, qui, assure-t-on, se composait de six mille personnes.

Le cortége fit le tour de la cité Léonine, où est situé Saint-Pierre de Rome, et le corps du défunt fut déposé dans la cha-

pelle neuve du Vatican. Dans son cercueil, on plaça une lame de plomb, sur laquelle sont inscrites ces paroles :

JOHANNES PETRUS ALOYSIUS PRÆNESTINUS
MUSICÆ PRINCEPS.

Dans l'ouvrage de M. le chapelain Baini, déjà cité, ce savant distingue dans la manière de Palestrina des nuances qui l'amènent à y reconnaître dix styles différents, dont le plus parfait est le septième, celui que le compositeur romain a employé pour écrire la messe dite *du pape Marcel*. « Cette messe, dit M. Baini, est l'unique production que Palestrina ait composée dans ce style, et c'est une œuvre que l'on peut mettre sur la même ligne que l'Iliade. »

Un fait important résulte des observations du savant M. Baini : bien que Palestrina possédât à un haut degré la science musicale acquise jusqu'à lui, il ne semble pas qu'il y ait introduit des innovations remarquables; tous ses efforts paraissent avoir été employés à se servir des combinaisons déjà connues de l'harmonie, pour les soumettre à la disposition de son génie et de son goût.

Quoique nous n'ayons aucune raison de douter de la sûreté et de la franchise du jugement de M. le chapelain Baini, je le corroborerai cependant en y ajoutant celui d'un contemporain de Palestrina, Vincent Galilée, le père de l'immortel savant. En tête d'un recueil de morceaux des plus grands compositeurs de son temps, Vincent Galilée, qui les avait *arrangés*, comme on dit aujourd'hui, pour le luth, après avoir cité avantageusement Adrien Villaert, Verdelot, Strigio, l'*admirable* Orlando Lassus, l'*excellent* Constanzo Porta, le *gracieux* Roussel, parle en ces termes de Palestrina : « Vous aurez, dit-il, dans la cinquième tablature, cette admirable chanson de ce *grand imitateur de la nature*, Jean de Palestrina, qui commence ainsi : *Io son ferito ahi lasso !* »

Ces mots, *grand imitateur de la nature*, que M. Baini approuve et rapporte en vingt endroits de son livre, ne peuvent s'appliquer évidemment qu'à la perfection relative avec laquelle, dans son temps, Palestrina a exprimé les sentiments de l'âme.

Je me garderai bien de récuser de telles autorités, et je m'en réfère à ces jugements. Aussi ce qui suit ne doit-il être lu que comme les impressions d'un homme de notre temps, cherchant à se rendre compte de l'effet qu'a produit sur lui la musique expressive écrite il y a trois siècles. En entendant, soit à Rome, soit à Paris, un certain nombre de morceaux de Palestrina, entre autres son *Stabat Mater*, ses *Lamentations*, et son madrigal *Alla riva del Tebro*, etc.; habitué comme nous le sommes tous dès l'enfance à la tonalité moderne, ainsi qu'à la mélodie rhythmée et disposée en phrases claires et courtes ; je dois l'avouer, je n'ai pu me faire qu'avec quelque difficulté à cette suite non interrompue de modulations, dont la succession, bien que dirigée par une science profonde, me rappela ces accords étranges que le vent produit en frisant les cordes d'une harpe éolienne. Des auditions plus fréquentes, en exigeant une attention moins laborieuse, m'ont mieux disposé à jouir de cette musique, par laquelle je me laissai bientôt doucement entraîner comme par le cours d'une rivière calme et tranquille. Ce gracieux balancement d'une harmonie délicate, mais tant soit peu monotone, a produit dans mon âme un bien-être, un ravissement doux, où l'on voudrait toujours se maintenir ; mais c'est à peine si du rapprochement des sensations gracieuses, grandes et sublimes, que cette musique fait naître, on peut extraire un sentiment précis, une idée nette. Ce défaut, si c'en est un, existe dans la musique de Palestrina comme dans les peintures de Pérugin, de Fra Angelico et dans celles de Giotto; et, si l'on veut pénétrer plus avant dans les grandes époques de l'art, on le retrouvera dans le groupe de la Niobé et dans les belles compositions de l'antiquité, où l'expression de la douleur, même la plus vive et la plus profonde, est toujours subordonnée à celle du beau.

En général, les compositions de Palestrina, quel que soit le sujet des paroles, ont un style grand, simple et chaste, comme celui qui convient à la prière. Cet homme n'a écrit que pour des voix humaines, et les combinaisons de son harmonie sont toujours proportionnées à l'étendue et à la puissance de l'organe qu'il avait à sa disposition, deux conditions fondamentales, selon moi, qui déterminent la forme propre à la musique sacrée.

C'est cette chaste et noble réserve qui, à mon sens, fait de Palestrina, compositeur aussi savant que les contrapuntistes de son temps, un homme, un musicien infiniment supérieur à eux. C'est cette qualité qui le relie au chœur des grands poëtes et des grands artistes, réservés et chastes, que la renaissance vit paraître en Italie ; aux Dante, aux Pétrarque, aux Fra Angelico, aux Raphaël et à tous les descendants de l'école platonicienne, qui ont maintenu les arts à ce degré de gravité religieuse d'où les goûts frivoles et les passions du monde les font tomber ordinairement.

Malgré l'admiration générale et très-sincère qu'excita le talent de Palestrina en Europe, sa manière eut assez peu d'imitateurs, et son style, comme tous ceux qui sont particulièrement applicables à l'Église, resta fixe et devint bientôt spécial et isolé, comme le plain-chant. L'usage en fut presque exclusivement réservé à la chapelle pontificale, d'où la musique instrumentale est bannie.

A peine Palestrina était-il descendu dans la tombe, qu'on vit éclater une révolution musicale, préparée depuis longtemps par le perfectionnement des instruments et les recherches des savants antiquaires sur la musique grecque. L'étude combinée que l'on fit en Italie des auteurs dramatiques de l'antiquité et des théories de la musique des anciens ramena la plupart des savants à restituer la mélopée des Grecs pour en faire l'application à la poésie italienne. Parmi les hommes distingués qui se sont occupés de cette question, il faut citer Vincent Galilée. Dans un livre publié treize ans avant la mort de Palestrina (1). V. Galilée, s'adressant à Zarlino, défenseur passionné du contre-point et de l'harmonie, attaqua vivement l'usage que l'on faisait encore en ce temps des *madrigaux,* des *fugues,* des *ricercari,* et en général de toutes les formes qui dérivent du contre-point. Il proclama Palestrina le *grand imitateur de la nature* et le musicien par excellence, en ce sens qu'il avait ramené l'art à son véritable objet, celui de faire entendre et valoir les paroles. Mais Galilée ne se borna pas à cet

(1) *Dialogo della Musica antica e della moderna* (in sua difesa *contra Zarlino.* Firenze, 1581, in-fo.

exposé de principes, et, dans l'idée d'enchérir sur les tentatives du compositeur de la chapelle vaticane, après avoir rapporté dans son livre des fragments précieux de l'ancienne musique des Grecs, il composa lui-même des chants expressifs à une seule voix sur l'épisode d'Ugolin et sur quelques lamentations de Jérémie (1), pour montrer le chemin à ceux qui, comme lui, se proposaient de ressusciter la mélopée grecque et de l'appliquer à l'art scénique moderne. Ces essais scientifiques et pratiques avaient été tentés à Florence chez le comte J. Bardi del Vernio, également versé dans l'éude des langues anciennes, de la poésie et de la musique. Ce noble Florentin était l'âme d'une société de savants et d'artistes dont le concours tendait à ramener les arts modernes aux lois qui les régissaient dans l'antiquité. Ce fut donc chez Bardi et au milieu de ces hommes d'élite que V. Galilée lut son livre et fit même entendre les fragments de musique ancienne qu'il avait découverts, ainsi que ses propres essais de mélopée moderne. Ce concert scientifique eut un grand retentissement en Italie, et la publication du livre ingénieux de V. Galilée, qui date de 1581, est la preuve que les questions qu'il renferme, agitées depuis longtemps déjà, avaient pu être examinées par Palestrina lorsqu'en 1565 il détermina la réforme musicale par la publication de la *messe du pape Marcel.*

Toutefois, malgré le désir du clergé romain, malgré les efforts réunis des savants musiciens antiquaires et du grand Palestrina, la musique harmonique devait prendre le dessus ; la confusion et l'obscurité devaient régner à tout jamais dans les paroles mises en musique.

Quoique séparées en apparence, la cause du clergé et celle des savants de la renaissance étaient la même. Tous voulaient que les paroles fussent distinctement entendues, que les recherches et les bizarreries du contre-point ne fissent point obstacle à leur audition ; en un mot, les uns et les autres, sans s'en douter peut-être, plaidaient en faveur de la voix humaine contre les instruments.

La question de la musique en était arrivée à ce point, lorsqu'un incident nouveau vint la compliquer encore. Toutes les

(1) Voyez J. B. Doni, *Trattato della Musica scenica*, cap. IX.

discussions savantes sur la mélopée antique n'étaient pas restées stériles dans la tête des musiciens compositeurs ; plusieurs d'entre eux, en marchant dans la voie qu'avait ouverte V. Galilée, arrivèrent, à force de faire de la *mélopée,* à ce que nous appelons encore aujourd'hui le *récitatif,* qui est l'origine de l'opéra.

En 1590, Orazio Vecchi avait déjà préludé en ce genre par son *Anfiparnasso,* et Emilio del Cavaliere avait fait entendre à Florence deux pastorales, *Il Satiro* et *la Disperazione d'amor,* lorsque quatre ans après, en 1594, au moment même où Palestrina mourait, on chanta dans le palais Corsi, à Florence, la *Daphné* du poëte Rinuccini, le premier drame sur lequel Peri et Caccini firent de la musique, et où il se trouve, outre le récitatif obligé en imitation de la mélopée antique, des airs détachés.

A partir de cette époque, trois systèmes, dont le dernier ne tarda pas à prévaloir, divisèrent de nouveau l'empire musical : d'abord le plain-chant grégorien, puis le style *alla Palestrina,* tous deux reposant sur l'emploi exclusif de la voix humaine; enfin la musique de théâtre, admettant tout à la fois l'usage des voix, celui du contre-point, du récitatif, des airs, des duos, trios, etc., et recherchant par-dessus tout le secours des instruments, qui eurent une influence prodigieuse sur les progrès et l'emploi de l'harmonie.

Jamais moyen de distraction inventé par les hommes n'a été reçu et perfectionné avec une passion plus vive et plus constante que l'opéra. A peine cette nouvelle merveille était-elle apparue à Florence, que Mantoue, Venise, Naples et Paris, en raffolaient dans la dernière année du XVIe siècle. Rome ne se préserva qu'avec peine de cette contagion générale jusqu'en 1652, année pendant laquelle on y représenta enfin publiquement pour la première fois *Il ritorno d'Angelica nelle Indie,* sous le pontificat d'Urbain VIII.

Dès lors la musique *alla Palestrina* devint un genre complétement isolé, comme le plain-chant. Les maîtres de chapelle le cultivèrent, parce que c'était tout à la fois pour eux un devoir et une ressource ; mais ils ne tardèrent pas à composer pour le théâtre; et, dans l'espace de vingt ans au plus, l'usage s'établit dans les églises d'y chanter des messes, des motets ou

des hymnes, dont les mélodies n'avaient certes pas le caractère bouffon ou lascif de celles de Josquin Deprès et de ses confrères les contrapuntistes, mais qui exprimaient des sentiments passionnés, tantôt tendres, tantôt violents, comme les situations dramatiques en fournissent dans les opéras (1).

La partie technique de la musique profita sans doute de ce mélange, car les compositeurs ne voulaient pas renoncer aux effets de la science de l'harmonie qu'ils possédaient à un haut degré, et désiraient en même temps flatter le goût des amateurs du théâtre, qui exigeaient l'expression vive des sentiments de l'âme : ils abandonnèrent donc la manière si simple de Palestrina, ainsi que la sécheresse des musiciens érudits de Florence, pour s'adonner à la musique expressive, passionnée, théâtrale, et ce genre de musique envahit tout aussitôt, et malgré eux, les solos, les duos, les trios et les morceaux d'ensemble accompagnés d'instruments, qu'ils introduisirent dans la musique d'église. Claudio Monteverde de Crémone, maître de chapelle du duc de Mantoue et très-habile violoniste, est un des compositeurs qui ont le plus puissamment contribué à opérer cette fusion musicale. Il fit tour à tour des messes, des opéras et des motets, et ce furent les drames lyriques d'*Ariana,* d'*Orfeo,* de *Proserpina* et d'*Adone,* etc., qui ravirent les amateurs du théâtre pendant la première moitié du XVIIe siècle.

Depuis Dante (1290) jusqu'à la mort de Michel-Ange en 1564, il s'est écoulé deux cent soixante et quatorze ans, pendant lesquels s'est élaborée la renaissance des sciences, des lettres et des trois arts qui dépendent du dessin. Dès l'origine de cette période, on connaissait, quoique imparfaitement, les ouvrages de l'antiquité dans lesquels les philosophes, les savants, les poëtes, les architectes, les statuaires et les peintres ont pu étudier leur art et modifier les idées qui s'étaient établies en Europe pendant les ténèbres du moyen âge. La renaissance des principes de l'antiquité, leur fusion avec les éléments de la société moderne, s'étaient opérées lentement, et ce fait même a permis qu'une foule de grands génies devinssent cé-

(1) Voyez la première satire de Salvator Rosa : *La Musica.*

lèbres, produisissent de nombreux ouvrages et fondassent des écoles.

L'art de la musique eut une destinée tout autre. Aucun ouvrage des musiciens de l'antiquité n'étant parvenu à la connaissance des Européens, la musique vint au monde, science mathématique sous la forme du contre-point et ennemie naturelle des langues, dont elle devait faire ressortir les paroles et le sens. On sait maintenant quels furent les résultats de ce mécanisme musical sous le rapport du goût; aussi ne peut-on refuser à Palestrina d'avoir déterminé, avec l'aide des musiciens savants de son temps, la renaissance de la musique. puisque son grand et immortel mérite est d'avoir su concilier la simplicité et la grandeur majestueuse, dont la musique des anciens a fourni l'idée, avec les lois tyranniques et bizarres du contre-point.

Mais, on l'a vu, ce grand et noble effort eut peu de résultats et s'est arrêté presque en naissant. C'est à peine si l'action de Palestrina se fit sentir pendant trente ans; car, aussitôt que la musique théâtrale et instrumentale eut fait sa rapide invasion en Europe, les ouvrages écrits dans le style de Palestrina furent presque exclusivement réservés à la chapelle pontificale. D'où il faut conclure que ce grand mouvement intellectuel, désigné sous le nom de *renaissance* et qui s'est soutenu pour toutes les autres connaissances humaines pendant près de trois siècles, n'a duré que trente ans pour la musique, de 1565 à 1595.

Le développement tardif et incomplet de la musique, non comme science, mais comme art, est sans contredit un résultat qui prouve l'avantage qu'a retiré l'Europe moderne de la connaissance des ouvrages de l'antiquité. Avec ces ouvrages, en effet, on a pu abréger de trois siècles les études qu'il a fallu faire pour remettre les esprits dans la voie de la vérité et du beau.

En considérant la question du point de vue que j'ai choisi, il est donc incontestable que Palestrina est l'homme qui a provoqué et accompli la renaissance de la musique en Europe. Cependant, en tenant compte des progrès techniques que la musique a faits depuis Palestrina jusqu'à Durante, de 1594 à 1755, on peut alors envisager cette question sous un jour tout nou-

veau. Par l'influence qu'exercèrent sur le goût des auditeurs et sur la science musicale les ouvrages de Lulli, de Rameau, de Haendel, de Porpora, de Sébastien Bach, de Benedetto Marcello, de Vinci, et enfin de Durante, la *tonalité* moderne fut fixée, l'expression pathétique devint un élément indispensable des compositions musicales de tous genres, et les accompagnements des instruments prirent le caractère symphonique. Malgré les efforts de Carissimi, d'Allegri et de Durante lui-même, les trois auteurs qui ont suivi de plus près les traces de Palestrina en composant de la musique sacrée écrite pour des voix seulement, le style passionné, théâtral et symphonique prévalut. Haendel et S. Bach sont peut-être les deux hommes dont les chefs-d'œuvre ont le plus puissamment contribué à faire prendre ce biais à l'art de la musique, et je dois faire remarquer que ce sont deux hommes du Nord qui, vers 1700, ont encore remis le contre-point et les fugues en honneur dans l'Europe.

A partir de cette époque, la symphonie a toujours étendu son empire, le nombre des instruments s'est accru, les accompagnements ont empiété sur le chant, la musique d'église s'est complétement fondue avec celle du théâtre, et toute composition qui n'exprime pas fortement les passions est devenue inintelligible pour les Européens. L'Italie fait de vains efforts pour conserver de l'importance à la mélodie, tout en cherchant à suivre les progrès de l'harmonie et de la symphonie; Piccini est vaincu par Gluck, et Boccherini par Haydn; Cimarosa, dont il ne reste qu'un opéra, le cède à Mozart, aussi habile et plus fécond que lui, et en somme c'est au contre-point et aux hommes du Nord, qui l'ont inventé, que l'honneur du combat est resté. Le pauvre Palestrina demeura là, seul, debout, comme un obélisque au milieu du désert, pour témoigner non pas tant de ce qu'il a fait que de ce qu'il désirait faire, et il n'est plus aujourd'hui que l'objet d'une curiosité stérile.

Si l'on voulait absolument substituer à Palestrina un compositeur plus moderne dont l'influence semblât avoir contribué à constituer d'une manière plus juste et plus ferme l'art de la musique, on pourrait choisir Durante ou Gluck. Mais le premier, n'ayant guère écrit que pour la chapelle pontificale, a exercé peu d'influence sur le goût des nations de l'Europe, entièrement

porté vers la musique théâtrale ; et l'auteur d'*Orphée*, d'*Alceste* et des *Iphigénies* a imprimé à l'art un caractère si fortement dramatique et symphonique, que cette double qualité, qui domine depuis lui tous les genres, fait qu'on ne saurait plus en distinguer précisément aucun.

Il serait inutile de dire aux musiciens le rapport et les différences qu'il peut y avoir entre Palestrina et Gluck ou Beethoven ; mais quant aux autres lecteurs moins versés dans la musique, je crois pouvoir leur affirmer qu'en lisant comparativement un beau passage d'Homère et un chant de *la Pharsale* de Lucain, ou bien en regardant les tableaux de Fra Angelico ou du premier temps de Raphaël, pour passer ensuite devant *le Jugement dernier* de Michel-Ange et les grandes pages de Rubens, ils se formeront une idée assez juste de la différence qui existe, sous le rapport des idées et du style, entre Palestrina et les musiciens plus modernes que je viens de citer.

Quant à ce qui se rapporte à cette passion toujours croissante pour la musique théâtrale, passionnée et symphonique, dans l'Europe moderne, je dois déclarer, en historien fidèle, en observateur impartial, que cette tendance de l'art paraît être fatale et inévitable. Chez tous les peuples, la musique commence par se mettre en rapport avec la voix humaine, et les premiers chants sont des hymnes. Viennent ensuite les odes, les chansons, qui multiplient le nombre des modes et des genres ; puis les combinaisons instrumentales, qui font peu à peu dédaigner le diapason restreint de la voix humaine. Le théâtre s'ouvre enfin ; le théâtre, pour lequel rien n'est jamais assez passionné ni trop éclatant ; le théâtre, qui en peu d'années épuise toutes les ressources dramatiques, tous les effets de la voix et des instruments. C'est alors que l'on met, comme en Grèce, quinze ou vingt-cinq cordes à la lyre, et en Europe huit ou neuf octaves aux pianos ; alors les *instrumentistes* s'efforcent de rabaisser les effets de la voix ; des orchestres nombreux deviennent constamment bruyants, et la symphonie, s'emparant tyranniquement de toutes les ressources séparées qu'offrent la musique et les musiciens, produit un genre de beauté d'ensemble qui résulte de cette démocratie musicale. Enfin, les paroles et le sens qu'elles renferment devenant

d'autant plus inutiles que le soin que l'on se donne pour les intercaler dans la musique gêne le compositeur en pure perte, on prend les premiers mots venus, ainsi qu'au temps de Josquin Deprès, pour y attacher des rondes et des doubles croches. Alors la musique est victorieuse, elle parle seule; et je crois, je l'avoue, que tous les progrès qu'elle a faits depuis Palestrina, ainsi que ceux qui lui restent encore à faire, tendent inévitablement à rendre les instruments les seuls organes de cet art.

E. J. Delécluze.

LA

ROULETTE DE PASCAL.

Pour des écoliers de mathématiques, c'est une bonne fortune que l'intermède d'une anecdote curieuse au milieu des lignes géométriques et des formules de l'algèbre. Dans cet âge où la mémoire et l'imagination sont toutes fraîches, combien l'une serait plus sûre et plus fidèle si on employait l'autre comme introducteur! Certes, mon cours de mathématiques spéciales au collége Saint-Louis est bien loin derrière moi; cependant je crois voir encore le savant professeur traçant sur le tableau noir la roulette de Pascal. Cette leçon, parmi tant d'autres qui sont perdues, m'est restée dans la tête parce qu'elle fut accompagnée d'un récit jeté comme un bouquet d'arbres au milieu des sables arides de la géométrie.

« Messieurs, disait le professeur, le célèbre Pascal, se promenant un jour en carrosse par ordre du médecin, au lieu de se récréer à regarder les équipages, comme vous l'eussiez fait à sa place, s'amusait à suivre des yeux attentivement la courbe décrite par un clou fixé à la roue d'un carrosse. Cette courbe, engendrée par le mouvement de rotation d'un cercle sur un plan, éveilla l'attention de ce grand génie. A quelque temps de là, pendant une nuit d'insomnie causée par ses infirmités, Pascal se rappela ses observations, et parvint à se distraire de ses douleurs en faisant un fort beau travail sur cette ligne à la-

quelle il donna le nom de *roulette* ou *cycloïde*. Il en découvrit toutes les lois en quelques heures, ce qui était un des problèmes les plus difficiles et les plus compliqués de la géométrie analytique. »

Malheureusement pour les pauvres écoliers, le professeur, pressé de revenir à la science, n'en dit pas davantage sur Pascal; il prit le morceau de craie et traça la figure de la cycloïde; c'était une courbe semblable à l'arche allongée d'un pont. Il expliqua ses propriétés et ses divers rapports avec le cercle générateur (la roue de carrosse). Aujourd'hui je ne sais pourquoi cela me revient à l'esprit, et, comme il se trouve que Pascal est *à la mode* cette année, je vais essayer non pas la démonstration des lois de la cycloïde, mais l'historique de cette courbe et de son apparition dans le monde savant, où elle a fait du bruit autrefois.

Jamais le feu dévorant du génie ne fut déposé dans un corps plus frêle que celui de Blaise Pascal. Comme si le ciel jaloux eût craint la puissance de l'homme sur qui tombait cette étincelle divine, il l'avait prêtée à une créature trop délicate pour la porter longtemps. Pascal avait passé sans transition de l'enfance à la vieillesse. Dès l'âge de trente ans, il eut des attaques de paralysie; chacun de ses travaux lui enlevait des années, tant la nature avait hâte d'en finir avec ce maître redoutable.

Pascal excella dans les genres les plus opposés. Géomètre, philosophe, argumentateur, théologien dans l'occasion, admirable écrivain, il devinait les règles de tous les arts aussi bien que les secrets de la science. Porté à la dévotion, il entreprit la défense de messieurs de Port-Royal. L'ennemi prêtait le flanc au ridicule; il employa contre lui l'ironie, cette arme gauloise si rarement unie à la profondeur, et il la maniait avec une force et une aisance inconnues jusqu'alors. Si, au lieu de mourir tout jeune, accablé d'infirmités, il eût vécu longtemps et en santé, qui peut savoir quel tour nouveau eût pris ce grand esprit? Peut-être eût-il écrit un jour des comédies, car il y a, comme on sait, quelque parenté entre ses *Lettres provinciales* et les pièces de Molière.

Malgré ses efforts pour s'écarter d'une science qui le tuait, et malgré les défenses de la faculté, Pascal, possédé du génie

des mathématiques, y retombait en dépit de lui-même. Les médecins, la bouche pleine de leurs mots effrayants et baroques, grondaient leur malade et lui ordonnaient la dissipation comme à un homme dévoré d'une passion funeste. Ils l'envoyaient prendre l'air au bois de Neuilly, où les dames et les gens à la mode se promenaient; mais ce grand enfant au milieu des équipages, posant sa tête pâle sur le bord de la portière, ne voyait passer que des équations, des chiffres et des courbes; les roues devenaient des cercles ornés de leurs rayons, les essieux des centres, les chevaux des forces motrices, les carrosses des corps solides, le chemin un plan droit ou incliné; les ombres formaient des projections, et les clous décrivaient des roulettes. La statique, la géométrie et la mécanique, comme des sirènes enchanteresses, lui montraient perfidement cent phénomènes charmants, et l'emportaient dans un monde merveilleux. La matière laissait entrevoir ses lois avec coquetterie, et semblait lui dire : Auras-tu le courage de passer indifférent et de fermer les yeux devant tant de beautés qui t'appellent ? Pascal, menacé de mort, se détournait à regret et résistait aux séductions des sirènes. La cycloïde, plus gracieuse et plus belle que les autres, lui fit une impression vive qu'il dissimula pendant trois ans; mais le coup avait pénétré : Pascal revint à elle à trente-cinq ans, l'âge des passions fortes. La cycloïde eut son dernier amour géométrique; il voulut emplir le monde savant des charmes et des qualités de cette dernière amie, pour se donner ensuite entièrement à Dieu.

Pascal aurait sans doute résolu plus tôt le problème de la roulette, sans l'événement du pont de Neuilly, où ses chevaux emportés faillirent le précipiter dans la Seine. Cet accident lui parut un avis du ciel qui lui ordonnait de laisser toutes choses. Depuis ce moment il écouta plus volontiers les exhortations de sa sœur Jacqueline, qui le suppliait de se retirer auprès d'elle à Port-Royal-des-Champs. Lorsqu'il y entra, les propositions de Jansénius et les colères de la Sorbonne mettaient le feu parmi les dévots. Pascal fut lancé contre l'ennemi par les compagnons de sa retraite. Les dix-huit *Lettres provinciales*, publiées successivement en quatorze mois, furent autant de victoires; le jeune général se reposa ensuite comme Annibal après la bataille de Cannes.

Pendant une nuit du mois de juin 1658, Pascal, tourmenté d'un mal de dents insupportable, imagina de se proposer la recherche d'un problème difficile pour oublier ses souffrances. La roulette se présenta aussitôt à sa mémoire. Plusieurs raisons le conviaient à s'occuper de cette courbe engageante. En 1615, le père Mersenne, minime, plus habile à poser de belles propositions qu'à les résoudre, avait déjà observé la cycloïde et en avait demandé les lois aux géomètres d'alors : Galilée s'y était appliqué un instant; mais comme la ligne décrite dans l'espace par le globe terrestre lui semblait à juste titre plus intéressante que celle décrite par un clou, il laissa de côté la roulette. Le savant M. Roberval, professeur royal de mathématiques à Paris, découvrit toutes les propriétés simples et élémentaires de cette courbe. Descartes et M. de Fermat démontrèrent après lui les mêmes propriétés, avec des preuves nouvelles. Tout cela fut imprimé en 1644, dans un traité de géométrie transcendante, et le père Mersenne mourut content. Quatorze ans s'étaient écoulés, Descartes était mort aussi, Roberval songeait à autre chose, et, les savants croyant en avoir fini avec la cycloïde, elle serait encore aujourd'hui au même point si Pascal ne fût venu à elle.

Non content de connaître les lois de cette ligne et de sa surface, le grand géomètre s'avisa de supposer qu'elle fît une révolution autour de sa base, et ensuite autour de son axe; il calcula le volume des solides engendrés par ces révolutions, leurs rapports entre eux, leurs centres de gravité. Il divisa encore la surface enfermée dans la roulette par moitiés et par quarts, fit tourner ces fragments autour des bases et des axes, mesura les solides ainsi engendrés, et détermina leurs centres de gravité. Enfin, il mania et retourna cette pauvre courbe dans tous les sens, de tant de façons, qu'elle n'eut plus rien de caché pour lui. Quand le point du jour le surprit au milieu de ce travail, le mal de dents était parti.

Le duc de Roannès, ami de Pascal, vint le voir de grand matin, au moment où il mettait la dernière main au problème. La sœur Sainte-Euphémie (Jacqueline Pascal) n'eût pas manqué de dire que son frère aurait dû chasser le mal de dents en priant Dieu, au lieu de se plonger dans les délices de la géométrie, comme un mondain. M. de Roannès, moins dévot,

admira le génie de son ami, et il engagea Pascal à proposer ce problème aux savants d'Europe, en consignant une somme d'argent chez un notaire pour prix de la meilleure solution. Pascal se défendait d'attacher de l'importance à ce passe-temps d'une nuit ; mais le duc imagina de lui dire « qu'il donnerait à MM. de Port-Royal un grand lustre, en montrant une supériorité comme savant, dont la religion tirerait beaucoup d'honneur, et l'athéisme une confusion éternelle. » Peut-être le jeune géomètre ne demandait-il au fond qu'un prétexte pour se rendre ; il feignit d'être persuadé par ce raisonnement d'une logique un peu faible. On se cacha de la sœur Sainte-Euphémie ; on ne mit dans le secret que MM. Roberval et Carcavi, professeurs de mathématiques, le duc de Liancourt, et le sieur Galois, notaire royal. Soixante pistoles de France furent déposées chez Galois, dont quarante pistoles pour la meilleure solution complète, et les vingt autres pour celle qui approcherait le plus de la première. Pascal, déguisé sous le nom de Dettonville, publia en latin, dans le *Mercure* et les gazettes, le problème de la roulette, le prix destiné au vainqueur, et les conditions du concours. Le délai d'inscription expirait le 1er octobre, ce qui faisait, à dater du 20 juin, trois mois et dix jours, pour chercher ce que Pascal avait trouvé dans une nuit. Les manuscrits devaient être envoyés à Paris chez M. Carcavi ; il suffisait d'écrire, avant le 1er octobre, une lettre contenant le résultat, sans preuves, de la troisième proposition (la recherche des centres de gravité), qui était la plus difficile. On avait ensuite un mois entier pour mettre les mémoires au net ; les séances d'examen devaient commencer le 1er novembre. Dans la lettre provisoire, une erreur de calcul ne serait pas mise en ligne de compte, pourvu que la solution fût exacte. Dans le cas où personne ne pourrait résoudre entièrement le problème, M. Dettonville devait retirer ses soixante pistoles, et il s'engageait à publier ses solutions au mois de janvier suivant.

Six concurrents se présentèrent avant le 15 septembre. M. Sluze, chanoine de la cathédrale de Liége, envoyait seulement une démonstration des deux premiers articles du problème ; un Italien, M. Richi, donnait les mêmes solutions avec des preuves différentes ; M. Huyghens, Hollandais, n'avait pas non plus trouvé le troisième point, mais il avait imaginé un

procédé ingénieux pour appliquer utilement la cycloïde aux balanciers des pendules. M. Wren, célèbre architecte anglais, avait résolu une proposition fort belle qui n'était pas dans le problème de Dettonville ; ces quatre personnes, qui étaient de véritables savants, sentant bien que leurs découvertes ne remplissaient point les conditions nécessaires, écrivirent, avant l'expiration du délai, pour déclarer qu'elles renonçaient à résoudre le problème, et qu'elles se retiraient du concours. Il ne restait donc que deux candidats : l'un d'eux étant un ignorant et l'autre un original, leurs mémoires sont à la portée de tout le monde, et plus intéressants que le lecteur ne saurait se le figurer.

Si les portraits du siècle de Pascal ne nous apprenaient que les hommes étaient alors de même taille qu'aujourd'hui, on les croirait volontiers des géants, tant il y a de force dans tout ce qu'ils nous ont laissé. Le génie semble avoir eu en ce temps-là une puissance et des proportions plus grandes; mais, en revanche, ceux qui se mêlaient d'être des sots l'étaient démesurément, avec une tranquillité, une naïveté, une audace épouvantables. L'ignorance était gigantesque, le plagiat impudent, l'orgueil grossier, l'hypocrisie intolérable ; les prétentions ne connaissaient pas de bornes, et, quant aux ridicules, ils se montraient si dépouillés et si frappants, qu'il fallait être aveugle pour ne point les voir, ce qui offrait aux écrivains mille facilités pour les saisir et les attaquer.

Un Anglais, M. Wallis, professeur de géométrie à Oxford, recommandable d'ailleurs par une édition consciencieuse d'Archimède et une compilation sur les *sections coniques*, n'avait absolument rien compris à la cycloïde. Il voulait néanmoins gagner le prix sans avoir trouvé la solution, et cette prétention offre en soi un nouveau problème difficile à expliquer. M. Wallis écrivit, le 19 août, qu'il avait trouvé une méthode générale, en cinquante-quatre articles, pour résoudre toute espèce de questions, et que M. Dettonville pouvait s'assurer d'avance de l'excellence de sa méthode, en vérifiant si le rapport du solide de la cycloïde à la sphère du cercle générateur n'était pas *comme* 25 *est à* 2.

Une seconde lettre, datée du 3 septembre, vint rectifier ce calcul et affirmer que cette proportion était *comme* 37 *est à* 4.

Troisième lettre, le 16 septembre, pour annoncer qu'il y avait peut-être quelque erreur dans ces chiffres, et pour demander si on ne se contenterait pas d'une solution *approchant de la véritable.*

M. Carcavi répondit, au nom de Dettonville, que, les mathématiques étant sciences exactes, ce qui ne faisait qu'approcher du vrai passait pour faux.

M. Wallis écrivit, le 30 septembre, qu'il laissait au concours ses solutions précédentes. Quoiqu'elles fussent différentes entre elles, « cela n'empêchait pas, selon son avis, que la difficulté du problème de la cycloïde ne fût suffisamment surmontée. »

Pascal, Roberval et Carcavi eurent donc la bonté d'examiner sérieusement les solutions de M. Wallis; le conseil décida d'une seule voix que la première lettre était une erreur, la seconde lettre, en rectifiant la première, une nouvelle erreur plus grande, et la troisième, une preuve certaine et une confession de l'impuissance du docteur Wallis.

Passons au dernier concurrent, qui est le plus beau de tous.

Le respectable père Lallouère, jésuite, habitant de Toulouse, s'étant un peu occupé de mathématiques dans sa jeunesse, jouissait d'une réputation de savant qui ne passait guère au delà des murs de sa ville natale. Ce bonhomme n'eut pas plutôt lu le problème de Dettonville qu'il annonça d'avance à ses amis la prochaine découverte qu'il en devait faire. Il s'enferma dans son cabinet avec les œuvres de Roberval, de Descartes et de Fermat. Il copia textuellement tout ce que ces trois savants avaient dit de la cycloïde, puis il envoya ce magnifique travail à Dettonville, en demandant un reçu de son mémoire.

M. Carcavi répondit respectueusement, à cause de la qualité du saint homme, que son ouvrage était insuffisant, et que tout cela était connu et publié depuis quatorze ans. « On voit même dans ce mémoire, disait Carcavi, *une page imprimée coupée avec des ciseaux* dans un livre de M. Roberval, ce qui semble démontrer que ce travail n'appartient pas en propre au révérend père. »

Le bon jésuite écrivit de nouveau, pour assurer qu'il avait trouvé les mêmes choses que M. Roberval, et qu'il trouverait encore le reste en temps et lieu.

Il envoya en effet, avant la clôture du concours, un calcul si faux et si absurde qu'un écolier en eût rougi. Ce n'était, disait-il, qu'un travail provisoire dont il savait l'inexactitude, mais il promettait le véritable résultat, et demandait qu'on le crût sur parole. Le révérend père ne souhaitait pas gagner le prix ; il tenait seulement à l'honneur d'avoir fait aussi bien que les autres. Son ouvrage sur la roulette devait aller dans peu chez l'imprimeur, et on le verrait paraître au mois de janvier, aussitôt après celui de M. Dettonville.

Pendant ce débat, on disait dans toute la Gascogne : Nous avons à Toulouse le père Lallouère, qui est un savant, et qui a trouvé la cycloïde.

La malice de cet étrange vieillard n'était pas difficile à reconnaître sous un déguisement aussi transparent. Pascal s'en amusait avec ses amis : Vous verrez, disait-il, que ce jésuite découvrira vingt-quatre heures après nous tout ce que nous aurons imaginé. Carcavi et Roberval écrivirent au père Lallouère que Dettonville, afin de ne pas lui enlever la gloire et le fruit légitime de ses inventions, retarderait de trois mois la publication du *Traité de la Roulette*. La mauvaise humeur du révérend éclata sans mesure à cette nouvelle. Il répondit qu'il était inouï qu'on osât manquer ainsi à des engagements écrits et imprimés ; mais qu'on n'en était pas où l'on se croyait avec un savant de sa force ; qu'il saurait se mettre en garde contre les jaloux et faire connaître au public et ses travaux et son mérite. Carcavi feignit dans sa réplique d'être étonné de la colère du père Lallouère. Il lui conseilla spirituellement de profiter du retard de trois mois pour faire paraître immédiatement son *Traité*, ce qui réduirait à néant l'ouvrage de Dettonville ; mais le vieillard avait de bonnes raisons pour refuser l'initiative. Sa réponse au défi était un autre défi et une menace qui suspendait le plagiat au-dessus de tout ce que Dettonville pourrait entreprendre à l'avenir.

N'est-il pas surprenant de voir un homme comme Pascal forcé par l'habit de ce bonhomme et la gravité particulière à son temps de discuter sérieusement avec un imposteur ? Ce pauvre jésuite avait bien fait de naître au XVIIe siècle, car cent ans plus tard, s'il fût tombé dans les mains de Voltaire, le monde entier l'eût peut-être bafoué. Dans une dernière lettre,

on le pria d'envoyer son travail à quelqu'un de ses amis et sous un chiffre ; Carcavi, perdant patience, ajouta avec une politesse un peu sévère que le révérênd s'exposait à des railleries, et que, s'il produisait par la suite un ouvrage dérobé à celui de Dettonville, on ferait en sorte qu'il y gagnât la méchante réputation que méritait un procédé de cette nature.

Le plaisant de l'affaire, c'est que le père jésuite ne se déconcerta pas un instant. Il répondit qu'il ne prétendait à rien, qu'on le laissât en repos ; qu'il examinerait les problèmes de Dettonville et en publierait de semblables. Les gens versés dans les mathématiques n'eurent pas le moindre doute sur l'ignorance du père Lallouère. Quant aux gens du monde qui entendirent de loin ce vacarme dans les régions de la science, ils en conclurent que le jésuite de Toulouse tenait tête à Dettonville, sans se rendre compte de la facilité qu'aurait eu le premier plagiaire venu à en faire autant. On continua d'ailleurs à dire avec orgueil en Gascogne que le père Lallouère donnait de la tablature à MM. les savants de Paris.

Cependant Pascal avait retiré les soixante pistoles, personne n'ayant gagné le prix. Roberval et Carcavi, persuadés que le jésuite ne publierait rien du tout en définitive, conseillèrent à leur ami de passer outre et de livrer à l'impression son ouvrage. Le *Traité de la Roulette ou Cycloïde* parut dans la première semaine de janvier 1659. C'était un petit volume, tiré à cent vingt exemplaires seulement ; on l'envoya à tous les géomètres d'Europe, à ceux qui avaient concouru pour le prix, et même au père Lallouère. Le saint homme tint sa promesse : il publia aussitôt à Toulouse le même *Traité de la Roulette ou Cycloïde*, copié sur celui de Pascal, avec un avant-propos où il dit que c'était précisément ainsi qu'il avait résolu le problème. Par malheur il y voulut ajouter un peu du sien, en sorte qu'à côté de démonstrations belles et profondes, il pose des fautes si énormes qu'elles sont visibles aux yeux des ignorants. Il se trouve donc que le livre de ce plagiaire porte en lui-même la preuve incontestable du plagiat. Les savants, comme on le devine aisément, avaient autre chose à faire que d'écouter le vieux jésuite. Ils s'occupèrent des solutions de Dettonville, et nullement de celles du rival de Toulouse. Mais on persista dans la Gascogne à croire que le père Lallouère avait résolu le pro-

blème, et le révérend, contrairement au proverbe, demeura prophète en son pays.

Le nom de Pascal avait transpiré sous le mystère du pseudonyme. Lui seul était capable de pénétrer dans le cœur des difficultés. MM. de Port-Royal se réjouirent de la gloire de leur ami. La sœur Jacqueline pardonna cet écart dans le domaine de la géométrie, et l'auteur des *Lettres provinciales,* après ce triomphe éclatant, rappelé aux pensées de l'autre vie par ses infirmités, éteignit enfin le flambeau de son génie dans les entretiens pieux et les prières, ce qui a pu être fort heureux pour le salut de son âme, mais ce qui est à coup sûr déplorable pour la science.

Les savants sont en général des gens simples. Préoccupés par des idées fixes, habitués à n'user de la parole que pour expliquer leurs profondes pensées, il semble qu'ils devraient avoir le cœur plus transparent que le reste des hommes, et le caractère facile à connaître. Cependant Pascal est apparemment une exception à cette règle, puisque dans les travaux récemment publiés sur sa vie et ses œuvres, on a tracé de lui des portraits différents entre eux, et surtout bien éloignés de la peinture qu'en ont laissée ses contemporains et particulièrement sa nièce, Marguerite Périer. En résultat, il sera peut-être malheureux pour Pascal qu'on se soit tant occupé de lui cette année. Lorsque des prétendants aux prix de l'académie, ou des historiens, veulent approfondir un personnage de cette importance, au lieu de s'effrayer de la difficulté du sujet, et d'avancer avec circonspection, ils ont d'abord l'envie de découvrir un Pascal nouveau, méconnu avant eux. Personne ne veut du véritable Pascal, tel que l'ont dépeint les gens qui l'ont vu; celui-là est pourtant le plus vraisemblable, et on ne devait s'en écarter que sur de bonnes preuves. Certes, l'honneur serait grand de faire jaillir une lumière nouvelle, si la chose était possible; mais quand la vérité est connue, prétendre en découvrir une autre, c'est amener des ténèbres où il n'y en avait pas. Voilà l'écueil des concours académiques, des appréciations systématiques, et des histoires refaites sur d'autres histoires qu'on voudrait faire oublier en les surpassant.

Les uns ont dit que Pascal n'avait point eu de vocation marquée pour les sciences exactes; les autres, qu'il avait, à une

certaine époque de sa vie, donné dans une dissipation approchant du vice; d'autres enfin lui ont appliqué le mot un peu trop moderne de *fashionable*, parce qu'il se faisait traîner par quatre chevaux : toutes choses qui endommagent si fort le caractère sérieux de Blaise Pascal, qu'on ne sait plus aujourd'hui dans lequel de tous ces portraits chercher la ressemblance.

Pour juger si Pascal était appelé à cultiver avec bonheur les sciences exactes, on n'a qu'à étudier ses œuvres.

Quant au second point, il est bien vrai que Pascal a vécu un peu en grand seigneur, c'est-à-dire qu'il a gardé le train de maison qu'avait eu son père, gentilhomme, intendant des finances de Normandie, et conseiller d'État. Il est bien vrai que la sœur Jacqueline et la mère Angélique de Port-Royal lui reprochaient d'être *dans le monde et les amusements;* mais n'aurait-on pas dû considérer que, pour ces bonnes religieuses, quiconque n'entrait pas en retraite, comme elles, était dans le monde et les amusements? Pascal s'opposa, il est vrai, à la prise de voile de sa sœur; mais ne pouvait-il pas voir avec regret et mécontentement cette prise de voile, sans être un mauvais sujet pour cela?

A l'appui de ces aperçus nouveaux, on a tourné contre Pascal son travail sur *les chances et le partage du jeu*, et l'on a conclu de ce travail qu'il avait dû être joueur. A-t-on jamais songé à dire que Bernouilli fût joueur pour avoir écrit son *Calcul de probabilités?* D'Alembert le serait bien davantage, à ce compte-là, puisqu'il a inventé la martingale ascendante et descendante. En 1789, le marquis de Condorcet écrivait : « Fermat et Pascal, en se livrant à cette espèce d'amusement, savaient bien qu'ils posaient les premiers fondements d'une science aussi vaste qu'utile. » Condorcet me semble plus respectueux et plus juste en ne s'amusant point à rabaisser les proportions du génie par des considérations trop mesquines.

L'époque où l'on a placé ce moment d'ivresse et de dissipation dans la vie de Pascal ne tombe pas heureusement si l'on observe l'ordre chronologique de ses ouvrages, puisque c'est le temps où il écrivait les *Pensées*, inspirées par la mort de son père, le seul de ses écrits où le cœur ait quelque part.

L'attelage de quatre chevaux n'est pas non plus un grief contre Pascal aussi considérable qu'on l'a voulu faire. Les carrosses à quatre chevaux sont rares aujourd'hui ; ils étaient vulgaires alors. Toute la cour allait ainsi, et même certains carrosses de louage appelés *carrosses gris* étaient à quatre chevaux, à cause de leur poids, de leur grandeur, et du mauvais état où furent les chemins jusqu'aux grands travaux du ministère de Colbert. On le voit par les gravures du vieux Versailles et de Vincennes, de Vander Meulen. On le voit par ces historiettes où Tallemant-des-Réaux parle de gens d'une fortune médiocre qui se réunissaient entre gendres et beaux-pères pour avoir un carrosse en commun, ne pouvant faire entre deux ménages que la dépense de quatre chevaux. On le voit encore par les mémoires du chevalier de Grammont, où Hamilton, avec son esprit méchant, dit de Mlle Blague, qui n'avait que *cinq ou six mille livres de rente en terres sur les confins de Cornouailles :* « Hélas ! la pauvre Blague ! je la vis partir, il y a bien un an, tirée par quatre chevaux si maigres que je ne crois pas qu'elle soit encore à moitié chemin de son petit château. »

Le savant auteur de l'article sur Pascal dans la *Biographie universelle*, sentant la nécessité d'éclairer le lecteur, n'a pas manqué de dire, en racontant l'accident du pont de Neuilly, que le grand géomètre se promenait dans un carrosse à quatre chevaux, *comme c'était l'usage en ce temps-là.* Mais lorsque la *Biographie universelle* parut, on n'avait pas, comme aujourd'hui, cette soif ardente d'inventions nouvelles et d'aperçus ingénieux.

Pascal allait se promener à Neuilly par ordre des médecins, pour se délasser des travaux qui avaient entièrement détruit sa santé. Au lieu de supposer qu'il y venait faire de l'étalage, il semble plus naturel de croire, avec mon vieux professeur de mathématiques, qu'il y cherchait le problème de la roulette ou cycloïde.

PAUL DE MUSSET.

ÉPISODES ET SOUVENIRS

DE L'ALGÉRIE FRANÇAISE.

I.

AHMED-BEN-EL-HAMELAOUI.

Dans les premiers jours du mois d'août dernier, l'un des hôtels garnis de la cité d'Antin, paisible et élégant séjour qu'affectionnent de mystérieuses beautés, reçut une beauté plus mystérieuse mille fois que toutes celles dont le square isolé et silencieux a pu garder le souvenir. C'était une jeune femme de haute taille, au corps svelte et cambré, aux grands yeux noirs frangés de longs cils qu'ombrageaient deux sourcils fièrement arqués, aux lèvres rouges comme du corail, au teint pâle, à la chevelure d'un noir bleu, lustrée comme l'aile du corbeau. Ses vêtements, tout d'or, de velours et de soie, étaient d'une coupe étrangère, ce qui revient à dire, par ces temps d'uniformité prosaïque, qu'ils ne pouvaient appartenir ni à une Espagnole, ni à une Italienne, ni à une Allemande, ni à une Russe, ni à quelque Européenne que ce fût. Au reste, ce costume, pour n'être pas taillé sur les patrons de Mlle Palmyre ou de Mme Alexandrine, n'en était ni moins gracieux, ni moins

élégant, à coup sûr. Une petite veste à courtes manches, brodée d'or sur toutes les coutures, serrait étroitement le buste; un large pantalon relevé de pareille broderie, et fixé autour de la taille par une riche ceinture, tombait sur les genoux, laissant la jambe à découvert, tandis qu'une grande écharpe, passée en bandoulière sur l'une des épaules, venait former avec grâce, au-dessus de la hanche, un nœud dont les extrémités flottaient jusqu'à la cheville du pied nu et emprisonné dans une petite babouche de velours. La coiffure, de même étoffe, était une sorte de bonnet grec, tout gaufré d'éclatantes broderies d'or et de soie et coquettement incliné en arrière de la tête.

Le genre de vie de l'étrangère n'était pas moins singulier que son exotique parure. Loin d'éprouver le moins du monde cette avide curiosité qui s'empare, dans une cité telle que Paris, de tout nouveau venu, elle passait toutes ses journées dans son appartement, dont elle ne dépassait jamais le seuil, si ce n'est pour quelques rares sorties qu'elle faisait toujours en voiture, et voilée de la tête aux pieds telle qu'un blanc fantôme, ou telle qu'on nous représente la vaporeuse protectrice du dernier comte d'Avenel.

Chez elle, les heures s'écoulaient, partie à aspirer, mollement étendue sur les divans de son salon, les parfums du latakié dans un narghilé de cristal (grande cause d'ébahissement pour les gens de service de l'hôtel), et partie à s'entretenir dans une langue inconnue avec son compagnon de voyage.

Ce dernier, vêtu à l'orientale, était un homme d'environ trente à trente-cinq ans. Il parlait passablement le français, bien qu'avec un accent méridional des plus prononcés. Ce fut lui qui se chargea de remplir toutes les formalités auxquelles est subordonné, dans ce pays de liberté par excellence, le droit d'arriver quelque part; en réponse à la demande d'usage faite au nom de la police par le propriétaire de l'hôtel, il produisit un passe-port signé : *Bugeaud, gouverneur général de l'Algérie*, et sur le registre des voyageurs, il écrivit lui-même les deux noms qui suivent :

« Mohammed, fils de Sid-Ahmed-ben-el-Hamelaoui, ex-khalifah de Ferdjiouah, et la Sida-Aïcha, femme de Sid-Ahmed. »

C'était, en effet, la charmante et unique épouse de ce chef célèbre qui, la première entre toutes les femmes arabes, avait osé quitter le harem et s'aventurer, loin de son *douar* natal, au milieu du pays des Francs. Elle venait solliciter à Paris la grâce de son mari, vieillard sexagénaire condamné par le conseil de guerre de Constantine à vingt ans de détention, et emprisonné depuis le mois de septembre 1841 au fort de l'île Sainte-Marguerite.

Ce fut à la reine des Français qu'elle exposa d'abord le but de son voyage dans une supplique touchante où elle rappelait qu'Ahmed-ben-el-Hamelaoui avait été le compagnon d'armes du prince que pleurait alors une mère désespérée et qui, de sa main, avait décoré le vieux chef arabe après le passage des Bibans. « Il n'est pas une seule de nos tribus, s'écriait la Sida-Aïcha, qui ne connaisse et ne vénère le nom de la reine des Français. Mes compagnes m'ont dit :—*Aïcha, épouse de Ben-el-Hamelaoui, allez à la reine des Français ;* et aussitôt je suis venue ! »

Cette naïve requête, le dévouement pieux de celle qui l'avait formée, mais plus encore le souvenir du fils qu'elle venait de perdre, émurent les entrailles de mère de la reine; la mémoire de son premier-né ne devait point être invoquée en vain par la jeune et belle suppliante. Toutefois, avant de faire connaître le résultat de ses démarches, il importe d'exposer ici et la vie antérieure de Ben-el-Hamelaoui et les motifs de l'arrêt sévère qui pesait alors sur sa tête.

Ce chef, appartenant à une famille arabe dont la noblesse ne remonte pas à moins de huit cents ans, et originaire de la tribu des Ouled-si-Hamla, ainsi que l'indique son nom, avait servi successivement dans des fonctions supérieures sous le règne de onze beys. Lorsque Ahmed, le dernier de ces souverains, essaya de lutter contre nous, il avait pour agha des Arabes Ahmed-ben-el-Hamelaoui, et pour *bach-amba* (généralissime) le fameux Ali-ben-Aïssa. Au moment où l'armée française venait mettre pour la seconde fois le siége devant Constantine, le premier de ces deux grands dignitaires se jeta aux genoux du bey et le supplia de renoncer à un combat trop inégal dont l'issue ne pouvait que lui être funeste. Le second insista au contraire pour que la ville fût défendue : c'était lui qui en

avait le commandement, tandis que Hadj-Ahmed tenait la campagne à la tête d'une nombreuse cavalerie. On sait quel fut le choix du bey et quels événements s'ensuivirent.

Après la prise de la ville, Ahmed-ben-el-Hamelaoui ne tarda pas à se rallier à notre cause et à faire sa soumission. Il sollicita et obtint l'autorisation de rentrer à Constantine, sa ville natale, et lorsque M. le maréchal Valée organisa, en octobre 1838, l'administration indigène de la province, l'ancien agha des Arabes fut nommé khalifah de Ferdjiouah, l'une des quatre subdivisions de ce vaste territoire. Il prêta alors, sur le Koran, serment d'obéissance et de fidélité au roi des Français, et depuis ce moment marcha avec nous dans toutes les expéditions dirigées contre les tribus insoumises.

Ce fut, comme on l'a dit plus haut, au sortir du passage des Bibans qu'il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur des mains mêmes de M. le duc d'Orléans, qui lui dit, en la lui remettant :

— Hamelaoui, ceci est pour vous exprimer ma haute satisfaction de votre dévouement et des services que vous avez rendus à la France.

S'il faut en croire la déclaration que fit plus tard un témoin, lors de la mise en jugement du khalifah de Ferdjiouah, ce dernier aurait manifesté plus de joie que de gratitude de la distinction qu'il venait d'obtenir, en s'écriant avec l'accent du triomphe et de l'ambition satisfaite :

— Maintenant les Français sont à moi comme cette bague est à mon doigt!

Ce qui, en langage occidental, signifiait que les Français venaient de se livrer au khalifah, qui comptait bien dorénavant s'en servir comme de hochets.

Peu de temps après, Hamelaoui fut promu au grade d'officier dans l'ordre de la Légion d'honneur, et pour le coup il dut croire que les Français étaient à lui, non plus comme la bague est au doigt, mais comme le doigt est à la main, ou comme l'homme est au malheur, pour exhumer ici la fameuse formule du drame romantique.

Il n'en était rien cependant. Loin de là : Ben-Hamelaoui était, sans s'en douter, l'objet d'une suspicion qui chaque jour ne faisait que se confirmer et s'accroître. On assurait que,

d'une part, il n'avait pas cessé d'entretenir une correspondance active avec l'ancien bey Ahmed; que, de l'autre, il s'entendait avec un lieutenant d'Abd-el-Kader, Mohammed-ben-Abd-el-Salem, qui s'efforçait de soulever les Arabes de la Medjana. Depuis quelque temps, le khalifah de Ferdjiouah avait quitté la ville où se traitaient toutes les affaires importantes de la province, et s'était retiré, avec sa femme et ses enfants, dans sa maison de campagne de Mesnia, située à une lieue de Constantine. De là Hamelaoui expédiait, disait-on, des courriers à nos ennemis, qui, par son entremise, étaient tenus au courant de nos projets, de nos affaires et de nos moindres mouvements.

Toutefois on n'avait encore à cet égard que des données assez vagues, lorsque, vers la fin de l'hiver de 1841, le bruit se répandit qu'une lettre adressée par Hamelaoui au lieutenant d'Abd-el-Kader avait été interceptée par Ahmed-bou-Akkas, chef arabe dévoué à la France, et l'un des scheïkhs du khalifah de Ferdjiouah. Cette nouvelle émanait de plusieurs sources; mais elle s'accrédita surtout du témoignage de deux Arabes qui, récemment arrivés du Ferdjiouah, vinrent un jour trouver M. le docteur Warnier, chirurgien aide-major et membre de la commission scientifique d'Algérie, pour lui annoncer que la lettre était depuis le commencement de l'hiver entre les mains de Bou-Akkas.

— Pourquoi donc ne l'envoie-t-il pas au général? demanda M. Warnier.

— Il n'ose pas, répondirent les deux Arabes campagnards. Il a peur que Ben-Hamelaoui ne fasse tuer son émissaire afin de s'emparer de la lettre.

On verra tout à l'heure quelles raisons Bou-Akkas avait de craindre ce traitement pour le porteur de son message.

— Que ne vient-il lui-même alors?

— Il s'en garderait bien! Depuis longtemps il reçoit des lettres anonymes qui l'avertissent que, s'il a le malheur de mettre le pied à Constantine, le général est résolu à lui faire couper la tête. Il sait qu'Hamelaoui est puissant : or, Hamelaoui et lui, ce sont deux ennemis mortels.

— Quel est donc le projet de Bou-Akkas?

— Il désirerait trouver un officier qui se chargeât de re-

mettre la lettre au général, sans qu'Hamelaoui le sût. Veux-tu être cet officier?

— Non, répondit M. Warnier. Il me semble beaucoup plus prudent d'attendre que le général, à son prochain voyage de Sétif, voie lui-même le scheïkh Bou-Akkas.

Peu de jours après, eut lieu cette marche sur Sétif dont parlait M. Warnier. Hamelaoui prit part à cette expédition : elle devait lui être fatale.

En traversant le Ferdjiouah, M. le général Négrier envoya un courrier à Bou-Akkas, pour l'inviter à venir le trouver à Djemilah. Le scheïkh répondit au général par des expressions de dévouement, mais en même temps de défiance; il craignait, disait-il, les piéges de ses ennemis, et n'osait pas s'aventurer au delà de son territoire. Pour quiconque connaît comme nous la cauteleuse prudence de l'Arabe, cette persévérance de refus paraîtra chose toute naturelle. On commença à perdre l'espoir de posséder la preuve, si preuve il y avait, de la trahison du khalifah.

L'expédition de Sétif avait pour principal but de châtier quelques tribus insoumises. Or, plusieurs jours de marche s'étaient déjà écoulés, sans que l'on eût pu tirer un seul coup de fusil. Partout les *douars* rebelles étaient trouvés déserts : évidemment, le parti ennemi avait été prévenu de notre opération par quelque ami secret; mais quel était ce correspondant? Une circonstance assez curieuse vint jeter quelque lumière sur ce point obscur, et aggraver les soupçons qui déjà s'élevaient contre Ben-el-Hamelaoui.

Pendant le séjour que fit à Msilah la colonne expéditionnaire, plusieurs Arabes de la tribu des Ouled-Madhy vinrent faire leur soumission. Le général les reçut sous sa tente, en présence de plusieurs chefs indigènes, au nombre desquels se trouvait Hamelaoui. Après que l'on eut causé des affaires générales du pays, et, tout en prenant le café, Hamelaoui demanda aux nouveaux venus des nouvelles d'un de ses parents qui habitait la tribu des Ouled-Madhy, tribu ennemie de la France.

— Est-il mort ou vivant? Comment se porte-t-il? leur dit le khalifah de Ferdjiouah.

— Vous savez bien qu'il n'est pas mort, lui répondirent les Arabes, puisque tout récemment vous lui avez écrit!

A ces mots, disent plusieurs témoins, Hamelaoui changea de visage. Il devint pâle, sembla confus, et ne tarda pas à sortir de la tente du général pour se retirer sous la sienne, où, le soir, il convia les Ouled-Madhy, et leur offrit une hospitalité splendide.

A plusieurs autres habitants de Msilah, on demandait pourquoi le scheïkh des Ouled-Madhy et le khalifah d'Abd-el-Kader n'avaient quitté la ville que la nuit même du jour où les Français y arrivèrent; ceux-ci dirent d'une commune voix :

— Ils y seraient encore, s'ils n'avaient été informés de votre approche par Ben-el-Hamelaoui.

Malgré ces indices graves de culpabilité, il n'existait encore aucune preuve contre le khalifah de Ferdjiouah, lorsqu'au retour de la colonne, tandis que l'armée bivaquait sur le territoire des Abd-el-Nour, voisin de celui de Bou-Akkas, un courrier arabe se présenta de la part de ce dernier, et remit au général une lettre. C'était celle qu'Hamelaoui était soupçonné d'avoir écrite au lieutenant d'Abd-el-Kader, et dont le scheïkh Bou-Akkas, après l'avoir gardée durant plusieurs mois, osait enfin se dessaisir. La manière dont il s'en empara mérite d'être rapportée : elle peint le caractère arabe mieux que ne le ferait une longue digression ethnographique.

« Il y a quelque temps, raconta Bou-Akkas, un courrier arriva chez moi; il m'apportait une lettre d'Abd-el-Salem, le khalifah d'Abd-el-Kader. Je lus cette lettre, et l'envoyai immédiatement au général pour lui prouver ma fidélité. Le même courrier me dit ensuite :

— Je désire me rendre chez mes parents, les Ouled-si-Hamla, dans le douar d'Hamelaoui.

— Va, lui répondis-je.

Il partit.

A quatre jours de là je le vis reparaître.

— D'où viens-tu? lui dis-je alors.

— Eh! ne le savez-vous pas? me répondit-il. Je viens de chez mes parents les Ouled-si-Hamla.

Cette réponse, et surtout l'air contraint de cet homme, me donnèrent beaucoup à penser : — Ou je me trompe fort, me dis-je, ou il doit avoir quelque lettre.

Je le congédiai toutefois en lui souhaitant bon voyage ; mais à peine avait-il le dos tourné, que j'envoyai à sa poursuite quatre de mes serviteurs, avec ordre de l'arrêter et de le fouiller. Ils obéirent, et l'un d'eux m'apporta peu d'instants après la lettre de Ben-el Hamelaoui. Lorsque j'en eus pris connaissance :

— Va vite, dis-je à mon serviteur, retourne auprès de cet homme, et qu'on le tue à l'instant. Vous l'enterrerez ensuite, et vous aurez bien soin que nul ne s'en aperçoive.

Il fut fait comme je l'avais dit, et bientôt mes quatre serviteurs me rapportèrent les oreilles du messager d'Hamelaoui, afin de me prouver que mes ordres étaient ponctuellement exécutés.

Je voulus d'abord envoyer la lettre au général Galbois ; mais, réflexion faite, je craignis quelque méchant tour d'Hamelaoui, et je résolus d'attendre, pour livrer aux Français cette preuve de sa trahison, une circonstance plus favorable. »

— Ahmed-ben-el-Hamelaoui, reconnaissez-vous cet écrit ? dit le général au khalifah en lui présentant la fatale lettre.

— Ah ! seigneur, je suis innocent ! s'écria celui-ci en tombant aux genoux du général, et je vous demande l'*aman* (le pardon) !

Cette singulière inconséquence d'un homme qui demandait pardon en se proclamant innocent n'était pas faite pour détruire les charges qui pesaient sur lui. Elle ne contribua pas peu, en effet, à perdre El-Hamelaoui.

La lettre adressée par lui au lieutenant d'Abd-el-Kader n'était pas écrite de sa main, mais elle était revêtue de son sceau parfaitement reconnaissable. Il y invitait Abd-el-Salem à s'emparer des camps de Sétif et de Djemilah, puis à s'établir dans le Ferdjiouah et à en rallier les tribus. Il lui promettait son concours pour ces diverses tentatives, en protestant de sentiments aussi antifrançais que possible, et en annonçant qu'on le verrait paraître à la tête des Ouled-si-Hamla pour se joindre aux troupes d'Abd-el-Salem, au moment où ce dernier s'y attendrait le moins.

Revenu de son premier trouble, le khalifah nia énergiquement qu'il fût l'auteur de cette lettre. Il reconnaissait bien

pour sien le cachet dont elle portait l'empreinte; mais il déclarait que ce sceau lui avait été surpris par le secrétaire de Ba-Ahmed, son gendre, qu'il employait, en l'absence du sien, à écrire une autre dépêche. Suivant Hamelaoui, ce scribe infidèle aurait mis l'empreinte du cachet sur une feuille de papier blanc, dont on se serait servi ensuite pour rédiger la fausse lettre envoyée par le scheïkh Bou-Akkas. Pour faire comprendre au lecteur toute la portée de cette explication, il est nécessaire de dire ici qu'Hamelaoui et Ba-Ahmed, malgré les liens qui les unissent, sont ennemis irréconciliables.

A peine la lettre accusatrice était-elle au pouvoir de M. le général Négrier, qu'une autre découverte du même genre vint empirer la situation déjà si fâcheuse du khalifah de Ferdjiouah.

Une créature de ce dernier, le scheïkh Messaoud-el-Serradj, kaïd de deux tribus situées non loin de la route de Constantine à Sétif, avait fait sa soumission à la France. En revenant de Msilah, le général envoya chez lui le sous-lieutenant de spahis Abd-el-Al, pour l'inviter à venir au camp régler le partage des biens d'un meurtrier arabe. El-Serradj refusa d'obéir. Instruit de sa rébellion, le général envoya des troupes pour le châtier; mais déjà le chef insubordonné avait pris la fuite, emmenant avec lui les hommes et les troupeaux des deux tribus.

Toutefois il n'avait pas eu le temps de faire enlever tous ses bagages, et, entre autres objets épars, on trouva sous sa tente une lettre que lui adressait le chef des Rigas, tribu notoirement ennemie de la France. Par cet écrit, El-Saadi (le chef arabe en question) lui annonçait la prochaine arrivée d'Abd-el-Kader dans la province, en l'engageant à en instruire sans délai Ahmed-ben-el-Hamelaoui. Ce dernier trempait donc dans les complots ourdis par le scheïkh El-Serradj, avec celui des Rigas, contre la souveraineté française.

De retour à Constantine, le général Négrier fit immédiatement instruire le procès du khalifah de Ferdjiouah. L'enquête judiciaire à laquelle il fut procédé à ce sujet révéla plusieurs faits nouveaux à la charge d'El-Hamelaoui. C'est ainsi qu'au dire d'un témoin, ce dernier, loin de hâter autant qu'il dépendait de lui la soumission des Arabes, ne cessait de leur répéter:

— Il n'est sorte de maux que vous n'ayez à attendre des Français ; ils vous enlèveront jusqu'à vos femmes ! Vous étiez bien plus heureux sous le gouvernement du bey. Voyez à quel prix sont les denrées ! Tant que la paix durera, il en sera de même. Tirez des coups de fusil aux Français, et tout cela changera de face.

Une autre fois, — toujours au dire du même témoin, — les Ammer-Cheraga s'étant adressés au khalifah pour obtenir le prix de transports de fourrages faits par eux pour le compte de l'État, et dont ils n'étaient point payés, Ben-el-Hamelaoui leur dit :

— Où sont ces foins ?

— Les voici en tas, répliquèrent les Arabes.

— Eh bien ! que n'y mettez-vous le feu? reprit le khalifah en haussant les épaules.

Les Ammer-Cheraga ne répondirent rien, mais, huit jours après, l'incendie dévorait les meules dressées dans le voisinage du camp de Mœris.

Pour en revenir à la principale base de l'accusation, la lettre saisie par Bou-Akkas, il fut établi par l'enquête :

Que le sceau dont elle était revêtue était bien celui d'Hamelaoui ;

Que ce sceau n'avait pu être contrefait, un graveur, homme expert en pareille matière, déclarant la chose impossible ;

Que ce sceau n'avait pu non plus être prêté ni égaré par son propriétaire, l'Arabe ne se séparant jamais de son cachet, *qui est sa vie*, ainsi que le dit expressivement le kadi du rit Malekite ;

Que par conséquent la lettre incriminée était d'El-Hamelaoui.

Quant à l'écriture de cette lettre, un témoin crut la reconnaître pour celle d'un nommé Mesgrich, qui avait été quelque temps au service du khalifah en qualité de secrétaire ; mais nulle certitude absolue ne put être obtenue à cet égard.

Traduit le 14 juillet 1841 devant le 1er conseil de guerre de la division, présidé par M. le colonel Lebreton, Hamelaoui soutint pour se justifier que son sceau lui avait été volé, ainsi que nous l'avons dit plus haut ;

Que la lettre adressée à Abd-el-Salem était l'œuvre de ses ennemis qui avaient juré de le perdre ;

Que, s'il avait eu à écrire une lettre semblable, il n'aurait pas eu l'imprudence de confier ce soin à un secrétaire.

Quant aux autres faits groupés autour de l'accusation principale, il les nia tous sans exception.

Il ajouta enfin qu'un homme comblé comme lui des faveurs du sultan de France ne pouvait, à moins d'être fou, s'attacher à tarir la source de tant d'honneurs et de bienfaits. Qu'avait-il à espérer de mieux sous le règne du bey Ahmed ou sous celui d'Abd-el-Kader?

Après que sa défense eut été présentée par un avocat de Bone, M. Gechter, trois questions furent posées au conseil.

Si les deux premières eussent été résolues affirmativement, sa tête tombait à l'instant même.

Déclaré coupable sur la troisième d'avoir fourni à une puissance ennemie des instructions nuisibles à la situation politique et militaire de la France, Hamelaoui fut condamné à vingt ans de détention, maximum de la peine portée par notre code pénal. Le verdict fut prononcé contre lui à la majorité de six voix sur sept.

Transféré au mois de septembre suivant au fort de l'île Sainte-Marguerite, Hamelaoui ne cessait d'implorer sa grâce, en protestant de son innocence, lorsque sa jeune femme prit le courageux parti d'aller la solliciter elle-même.

Au nombre des personnes haut placées qui prirent intérêt aux démarches de la suppliante fut Mme la duchesse de Dalmatie, à qui la Sida-Aïcha demanda et obtint la faveur d'être présentée. Grâce à l'appui de ces personnes, mais surtout à l'auguste patronage sous lequel elle s'était placée, sa requête eut un plein succès, et Ben-Hamelaoui ne tarda pas à obtenir la remise du reste de sa peine.

Que l'ex-khalifah de Ferdjiouah soit innocent ou coupable, nous ne pouvons, pour notre part, qu'applaudir à l'acte de clémence qui vient de lui rendre la liberté. La générosité envers l'ennemi abattu est un signe de grandeur et de puissance morale à peu près inconnu de l'Arabe. Elle ne l'en impressionne que plus vivement, et peut être sur lui, politiquement parlant, d'une merveilleuse influence.

Du fort de l'île Sainte-Marguerite, où son fils Mohammed était allé le chercher, Ben-el-Hamelaoui vient de se rendre à Nogent-le-Rotrou, résidence qui lui avait été assignée par le ministre de la guerre, et où les journaux annonçaient dernièrement son arrivée. Plus récemment encore, et sur la demande de l'exilé, M. le président du conseil l'a autorisé à transférer son domicile à Meaux, département de Seine-et-Marne. C'est donc dans le cœur de la Brie que l'ex-khalifah de Ferdjiouah va désormais planter sa tente, et c'est là que se terminera, sous la surveillance d'une brigade de gendarmerie, la longue carrière de cet homme qui, durant près d'un demi-siècle, a rangé sous son étendard des milliers de combattants ; nouvelle page vivante à ajouter au chapitre, déjà si plein, des vicissitudes humaines.

FÉLIX MORNAND.

POÉSIE.

A MICKIEWICZ.

Être poëte, aimer, chanter, rêver toujours;
Chasser d'un souffle heureux les lourds ennuis des jours;
Au front sombre des nuits allumer une étoile;
Sur les mers de l'esprit tendre une blanche voile;
Réveiller un écho dans les cœurs assoupis;
Comme le vent d'orage incline les épis,
Sous sa puissante voix faire ondoyer les têtes,
Et planer comme l'aigle au-dessus des tempêtes;
Apaiser d'un accord les grands flots courroucés
Que charme le doux bruit des rhythmes cadencés;
Quand des peuples déchus s'éteint la noble flamme,
La rallumer soudain à l'éclair de son âme;
Chercher parmi la foule un beau front virginal
Pour le ceindre à jamais d'un rayon d'idéal;
Ainsi que Prométhée, animer la statue;
Dire : Non ! à la Mort, et briser sa massue;
Flétrir d'un vers vengeur le crime et les tyrans;
Rendre plus grands encor tous ceux qui furent grands;
Et tirer de son cœur et de son seul génie,
Comme Dieu du chaos, un monde d'harmonie;

Être poëte, ami, quel sublime destin !
Et quelle royauté dans ce néant humain !
Et ce sort est le tien, ô farouche poëte,
O noble cœur saignant, ô grande âme inquiète !
Ces foudres, ô Konrad, comme Odin rayonnant,
Tu les lances du haut du Valhalla tonnant ;
Et les bas-fonds obscurs où ces foudres éclatent
Se peuplent vaguement de soldats qui combattent,
D'étendards déchirés, mais que ne rendent pas
Des guerriers abattus dressant encor leurs bras.
L'air siffle, le canon gronde, le clairon sonne :
La Pologne succombe, et ton âme frissonne.

Mais elle n'est pas morte, et ne doit pas mourir !
Souviens-toi du phénix, ô poëte martyr !
Souviens-toi de Lazare et du Christ qui réveille
Dans le cercueil muet cet ami qui sommeille ;
Souviens-toi de toi-même. — Aujourd'hui fugitifs,
Tes frères bien-aimés, comme autrefois les juifs,
Répètent dans l'exil un chant qui les console,
Et ce chant, ô poëte ! est ta sainte parole,
Ta parole d'espoir qui leur parle toujours
Du sol de leurs aïeux, du sol de leurs amours,
De leurs anciens héros, de leur jeune vaillance,
Et du plus beau des jours, du jour de délivrance.

Ce jour luira : le monde est en travail du droit,
Ce roi de l'avenir, ce magnanime roi,
Qui sur la terre enfin, conquérant pacifique,
Rendra justice ainsi que le Minos antique.
Sous sa verge inflexible et sous son jugement,
Se rangera le monde harmonieusement.
En comblant les vallons et nivelant les cimes,
Il sera juste aussi pour les peuples sublimes.
Heureux alors, heureux les grands peuples vaincus,
Fidèles, dans l'épreuve, aux anciennes vertus !
Et, puisque dans leurs cœurs vit toujours l'espérance,
Heureuses, entre tous, la Pologne et la France !

Adieu. Ce chant brûlait mon sein comme un éclair ;
Maintenant qu'il a fui, je crois sentir un air
Rafraîchissant et pur inonder ma poitrine
Comme un flot bienfaisant d'espérance divine.
Dans ton calice amer qu'une goutte de miel
Humecte ainsi ta lèvre, ô barde fraternel!

N. Martin.

UNIVERSITÉ DE HELSINGFORS.

A M. VILLEMAIN,

MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Voici une contrée séparée des parties les plus civilisées de l'Europe, bornée d'un côté par la mer Baltique, de l'autre par les sauvages montagnes de la Laponie, une contrée habitée par une population paisible et inoffensive, qui, des riches plaines du Sud, s'est laissé refouler par des tribus guerrières dans les sombres parages du Nord, qui a été pendant des siècles soumise à la domination et exposée aux ravages des deux peuples qui l'avoisinent, gouvernée par les Suédois, envahie par les Russes, pillée par ceux-ci, exploitée par ceux-là, et qui, au milieu de toutes les guerres dont elle a été constamment la victime, dans l'anxiété perpétuelle de sa situation, sous le fardeau de sa misère, s'est cependant noblement associée au culte de la science, à l'étude des lettres. Si l'on aime à mesurer l'essor de l'intelligence au sein d'une nation où tout seconde ses progrès, n'est-il pas plus intéressant encore de suivre ses développements dans un pays où elle est à tout instant entravée, comprimée, par les obstacles matériels, de chercher les premiers germes de l'instruction répandus, comme la semence dont parle l'Évangile, au milieu des ronces et des rocs, et de voir comment ils ont pris

racine sur le sol aride, comment ils ont grandi au souffle de l'orage, et quels fruits ils ont portés ?

L'instruction a commencé tard en Finlande. Le christianisme, principe de toute civilisation moderne, ne fut introduit qu'au XIIe siècle dans cette contrée par le zèle de saint Éric, roi de Suède, et le premier missionnaire qui aborda sur cette terre païenne y fut égorgé.

Au commencement du XIIIe siècle, les papes sommaient encore les Suédois de faire une croisade contre les peuplades idolâtres de la Karélie et de l'Ingermannie, et la première croix ne fut élevée qu'en l'an 1249 dans les districts de l'Ostrebothnie.

Birger Jarl achève bientôt de conquérir la Finlande. Le christianisme est prêché et admis partout. Le cloître s'élève sur les débris de l'autel de Wæinemœinen. Les cérémonies augustes de l'Église remplacent les pratiques d'un culte barbare, et près de quatre siècles se passent encore avant qu'une école régulière recueille et répande les éléments d'éducation publique implantés dans le pays par le christianisme. La première école latine fut établie à Abo par Gustave-Adolphe en l'an 1630. Jusque-là il n'y avait eu en Finlande que des institutions très-incomplètes, attachées à certains couvents, dépourvues des livres les plus essentiels, et régies par des hommes d'une instruction fort bornée.

En 1640, sous le règne de Christine, l'école d'Abo, qui portait le titre de gymnase, fut élevée au rang d'université. J'ai vu avec un pieux respect, dans l'édifice académique de Helsingfors, l'acte de fondation de cette université, la plus ancienne qui existe aujourd'hui dans l'immense empire russe (1); il est signé de la main de l'illustre Axel Oxenstiern, de son frère Gabriel, et d'un homme qui, par son origine, appartenait à la France, le maréchal Jacques de la Gardie. La pensée libérale qui animait ces nobles conseillers de la jeune reine leur a inspiré ces considérants politiques : « Attendu que, dans tous les temps, les écoles et les académies doivent être regardées comme

(1) Celle de Dorpat fut fondée huit ans plus tôt, mais fermée de 1710 à 1799. (Grot., *Minnen af Alexanders Universitat.*)

des plantations et des pépinières où la science des livres, les bonnes mœurs, les vertus, naissent et se développent; que ces institutions ont donné une direction plus sûre et un soutien plus ferme aux monarchies et aux républiques : nous Christine, à l'exemple de notre royal père Gustave-Adolphe, qui a amélioré l'université d'Upsal et fondé celle de Dorpat, nous voulons, pour l'honneur et l'ornement de notre principauté de Finlande, établir une université à la place du gymnase d'Abo et en faire un instrument de savoir et de vertu. »

Rien ne fut négligé pour donner à l'inauguration de cette université un caractère solennel; toutes les églises de Finlande durent la célébrer par l'office divin, tous les principaux fonctionnaires furent invités à y assister. Qu'il me soit permis de rapporter quelques détails de cette fête scientifique : c'est une peinture du temps et du pays.

Le 14 juillet de l'année 1640, les trompettes et les tambours annoncèrent aux habitants d'Abo et aux étrangers réunis dans la ville l'auguste cérémonie qui se préparait. Le lendemain à sept heures du matin, l'évêque du diocèse, les professeurs, suivis d'une escorte de gentilshommes, descendaient sur des barques la rivière de l'Aura et s'en allaient au château chercher le comte Brahé, gouverneur général de la Finlande, chancelier de la nouvelle université. Une heure après, tout le cortége revenait vers la ville, précédé de douze hérauts et de deux trompettes sonnant des fanfares. En tête de l'assemblée était le maréchal de la noblesse, accompagné de trente gentilshommes marchant deux à deux comme dans une procession. On voyait ensuite le principal officier du comte, suivi de cinq hommes portant les insignes de l'université : les clefs, le sceptre, le sceau, le registre où avaient été inscrits les noms des étudiants, et le manteau de recteur en velours rouge doublé de satin blanc; puis venait le comte entre ses douze gardes, puis l'évêque et les professeurs. Derrière eux s'avançaient les fonctionnaires des différentes classes, les prêtres du diocèse, les instituteurs, et les nouveaux étudiants fermaient la marche.

Le cortége traversa la ville au bruit du canon, et au son des cloches et des instruments de musique, entre une haie de cavaliers appelés pour cette solennité de toutes les parties de la Finlande. L'édifice universitaire était orné de guirlandes de

fleurs et de verdure, les murailles étaient couvertes de tentures, les bancs revêtus de draperies de pourpre. Le comte Brahé monta en chaire, proclama la fondation de l'université, et remit à l'évêque les insignes de vice-chancelier en lui adressant une allocution en latin.

Le vice-chancelier revêtit un des professeurs du manteau de pourpre ; l'assemblée se rendit ensuite à l'église. L'évêque prononça un discours, après lequel la foule enthousiaste poussa de telles acclamations de joie, que l'on vit, dit un historien de cette fête, les voûtes du temple trembler. L'inauguration se termina par un grand dîner chez le gouverneur et par la représentation d'une comédie morale intitulée : *Les Étudiants*.

Cette jeune université, instituée avec tant de pompe, était pourtant fort mal dotée, et ses premiers travaux furent troublés par des préoccupations pénibles, par des soucis matériels, tranchons le mot, par la misère; elle devait occuper la maison du gymnase, et il n'y avait dans toute cette maison que cinq petites salles. La somme annuelle affectée à ses dépenses ne s'élevait qu'à 6,125 *dalers* (1) ; ce revenu lui était payé partie en argent, partie en nature, c'est-à-dire en orge, foin, beurre, etc., ce qui occasionnait souvent d'amers mécomptes. Le gouvernement suédois avait en outre accordé aux professeurs la jouissance de quelques terres dont il ne tirait qu'un revenu très-précaire et très-insuffisant.

L'imprimerie n'avait pas encore été introduite en Finlande ; le secrétaire de l'université fut chargé de copier les ordonnances du recteur, les programmes des cours, les dissertations des professeurs, et quelques thèses furent publiées à Stockholm et à Dorpat. L'académie adressait cependant de vives suppliques au comte Brahé pour obtenir une presse. Dans une de ces requêtes, il est dit que les professeurs ont grande envie de s'exercer à disputer, et de voir leurs thèses imprimées (2).

(1) Le *daler* était la sixième partie d'un *species*, autrement dit de 5 francs. Ainsi, l'université n'avait guère plus d'un millier de francs. Il est vrai que l'argent avait alors beaucoup plus de valeur qu'aujourd'hui.

(2) Je traduis littéralement : *Hafwa lust sigh disputando exercera.* (Notices historiques de M. Pepping sur l'imprimerie en Finlande.)

En 1641 enfin, un imprimeur suédois, nommé Wald, consentit à venir s'établir en Finlande, et le recteur fit avec lui un contrat qui renferme quelques passages curieux. L'imprimeur est déclaré libre de toute contribution et de toute corvée; on lui paye son voyage de Stockholm à Abo, on lui donne le logement, 200 dalers d'appointements par an, et 6 *marks* (1) par feuille d'impression; il doit travailler avec zèle chaque jour, à l'exception des jours de fête et de dimanche; il lui est expressément défendu de mettre sous presse la moindre feuille sans qu'elle ait été préalablement lue et approuvée par le recteur (2). — La censure commençait en Finlande avec l'imprimerie.

La bibliothèque renfermait vingt et un volumes et un globe, héritage du gymnase. La faculté des sciences n'avait ni instruments de mathématiques, ni laboratoire, ni clinique; que dis-je? il n'y avait pas même une pharmacie et pas un médecin; en cas de maladie, les gens du peuple s'administraient mutuellement des remèdes traditionnels. Les gens instruits allaient consulter les docteurs de Revel (3). La première dissection anatomique eut lieu en 1686. Les curieux payaient un mark pour voir ce nouveau spectacle.

L'année de sa fondation, l'université se composait de quarante-quatre élèves et de onze professeurs, dont six pour la faculté de philosophie, ainsi composée : 1° politique et histoire, 2° langues grecque et hébraïque, 3° mathématiques, 4° physique et botanique, 5° logique et poésie, 6° éloquence.

Toutes les leçons se faisaient en latin, et toutes les sciences dont les professeurs entretenaient leurs élèves étaient soumises à la suprématie de la science théologique. On suivait de loin, timidement, pas à pas, les traditions de l'école d'Upsal, et tout ce qui n'avait pas encore été consacré par l'autorité d'un ancien enseignement, tout ce qui avait la moindre apparence d'inno-

(1) Le *mark* était la quatrième partie d'un daler.

(2) Le vénérable recteur investi de ce droit de censure avait le temps de lire les manuscrits suspects. Les casses de Wald renfermaient si peu de caractères, qu'il ne pouvait composer qu'une demi-feuille à la fois.

(3) Un professeur malade entreprit ce voyage en 1665, et mourut à bord du bâtiment.

vation, inspirait une sainte terreur aux dignes rhéteurs d'Abo. Dans un des protocoles du consistoire de l'année 1641, il est dit que chaque professeur doit bien se garder de faire quelque essai inusité dans l'espoir de se montrer par là plus habile que les autres, car de telles tentatives n'enfantent que le mécontentement et l'envie.

L'enseignement de la philosophie était surtout assujetti à de grandes restrictions; on ne le laissait pas aller de système en système, d'analyse en analyse; on ne reconnaissait que deux philosophies, la philosophie saine (*sunda philosophia*), c'est-à-dire celle des anciens, et la philosophie nouvelle, sur laquelle on fermait pieusement les yeux; il en était de même de la science du droit. En 1696, une chaire de jurisprudence étant vacante, le consistoire adressa à son chancelier une supplique dans laquelle il était dit qu'il fallait éviter de prendre, pour occuper cette chaire, un étranger dévoué à de nouvelles opinions qui jetteraient le trouble dans l'esprit des étudiants et détruiraient l'heureuse unité de l'enseignement philosophique, sans laquelle les bons principes ne pouvaient subsister à l'université d'Abo. Quant à l'étude des belles-lettres, elle n'allait guère au delà de la traduction littérale de quelques écrivains latins. On ne traduisait du grec que le Nouveau-Testament, et ceux qui avaient la hardiesse de pénétrer dans les beautés poétiques de l'antiquité classique ne gagnaient à un tel égarement d'esprit qu'une fort mince considération : les sages interprètes du droit canon, les savants commentateurs d'Aristote, les regardaient du haut de leur chaire comme des gens d'une nature très-inférieure et les appelaient tout simplement des *verbales*.

Un an après son inauguration, l'université d'Abo comptait déjà cependant plus de trois cents étudiants, et il ne faut pas croire qu'on entrât alors dans cette université, comme on a le bonheur d'y arriver aujourd'hui, en se faisant inscrire à la chancellerie, et en payant une légère rétribution; non vraiment, un tel privilége ne s'acquérait que par un acte profond d'humilité. Le jour de leur inscription, tous les aspirants au titre d'étudiants se réunissaient dans la même salle. Un des employés de l'académie, portant le titre de dépositaire, s'avançait au milieu d'eux, et la foule rieuse et moqueuse les entourait.

Alors, dit un voyageur français qui a décrit dans un style naïf les détails de cette burlesque cérémonie, « on leur noircissait le visage, on attachait de longues oreilles et des cornes à leur chapeau, dont les bords étaient abattus ; on leur mettait deux longs crocs ou deux longues dents de cochon aux deux coins de la bouche, qu'ils devaient serrer comme deux petites pipes, et on leur mettait sur les épaules un long manteau noir. Ceux-ci étant ainsi plus monstrueusement et plus ridiculement déguisés que ceux que l'inquisition mène brûler, le dépositaire les faisait sortir de la chambre de la déposition, et, tenant à la main un long bâton au bout duquel était emmanchée une petite hache, il les chassait devant lui comme un troupeau de bœufs ou d'ânes jusque dans une salle où des spectateurs les attendaient. Il les y faisait ranger en un cercle après les avoir égalés et mesurés de son bâton comme un sergent mesure les soldats avec sa hallebarde pour leur faire garder la file ; il leur faisait quantité de grimaces, de révérences muettes ; ensuite il les raillait sur leur étrange équipage, et, passant du burlesque au sérieux, il faisait un dénombrement des différents vices et défauts de la jeunesse, et montrait le besoin qu'elle avait d'être corrigée, châtiée et polie par l'étude des belles-lettres. Quittant ensuite le sérieux pour le burlesque, ou plutôt pour le tragi-comique, il leur faisait diverses questions auxquelles ils étaient obligés de répondre ; mais les dents qu'ils avaient dans la bouche les empêchant de le faire distinctement et intelligiblement, et les faisant au contraire grogner comme des pourceaux, il en prenait occasion de leur en donner le nom et de leur appliquer quelques coups de son bâton, quoique légèrement, sur les épaules, ou de les souffleter de ses gants, accompagnant cela de réprimandes ; il disait que les dents signifiaient l'intempérance, les débauches des jeunes gens à qui l'excès du boire et du manger offusquaient l'entendement en chargeant l'estomac. Tirant ensuite d'un sac une espèce de gibecière semblable à celle des joueurs de gobelets, des tenailles de bois qui s'allongeaient et se retiraient en zigzag, il leur en serrait le cou, les agitant et secouant jusqu'à ce que les dents tombassent par terre. Il disait que, s'ils étaient dociles et que s'ils s'efforçaient de profiter des leçons de l'académie, ils se déferaient du penchant qu'ils avaient à l'intempérance et à la gloutonnerie

comme de ces dents ; il leur arrachait ensuite les longues oreilles par lesquelles il leur faisait entendre qu'ils devaient s'appliquer fortement à l'étude, pour éviter de rester semblables à l'animal qui les porte. Ensuite, il leur ôtait les cornes, qui désignaient la férocité et la brutalité. Tirant enfin du même sac ou de la même gibecière un rabot, il les faisait coucher l'un après l'autre sur le ventre, et les rabotait en chaque posture par tout le corps, leur disant que les belles-lettres et les beaux-arts poliraient leur esprit de même. Il remplissait, après quelques autres actes de cette pédantesque et burlesque cérémonie, un grand vase d'eau qu'il leur répandait sur la tête nue, et dont il leur inondait tout le corps. Après cela, il leur essuyait rudement le visage avec un gros torchon. La farce ou cérémonie étant consommée par cette ablution, le dépositaire exhortait la troupe rabotée, étrillée et lavée, à un nouveau genre de vie, à combattre les mauvaises habitudes, qui défiguraient leur esprit comme les diverses parties de leur déguisement leur avaient défiguré le corps ; après quoi il les déclarait libres étudiants de l'académie, à condition qu'ils porteraient pendant six mois de longs manteaux noirs semblables à ceux de la déposition, et iraient tous les jours offrir, chacun à ceux de sa province qui avaient été reçus étudiants auparavant, leurs services, tant dans leur chambre qu'aux auberges ; qu'ils obéiraient aux ordres qu'ils en recevraient, et subiraient sans murmure tous les reproches et toutes les railleries qu'ils leur pourraient faire, ce qui s'appelait les *pénales* (1). »

L'exactitude de ce récit est attestée par l'auteur d'une dissertation latine sur l'histoire de l'université d'Abo. La grotesque déposition fut abolie en 1691. L'usage des pénales subsistait encore dans le siècle suivant.

En 1643, l'université célébrait la première promotion du maître ès arts et ès sciences. Le même esprit de morale austère qui présidait à son enseignement se manifesta dans cette occasion ; plusieurs étudiants méritaient, par leur savoir, la dignité de *magister,* mais le consistoire ne les trouvait pas assez purs,

(1) *Voyage du sieur A. de la Mottraye en Europe, Asie, Afrique*, t. II, page 216.

in vitâ et moribus, et les admettait seulement à concourir pour le grade qu'ils ambitionnaient sans le leur conférer. Un autre, qui avait le malheur d'exprimer parfois en vers ses pensées, reçut l'injonction de renoncer à ce langage inutile, et de ne plus s'en aller par la ville débiter des stances et des rimes qui faisaient peu d'honneur à l'académie. Parfois, un crime bien plus grave encore pesait sur les étudiants. En 1661, l'un d'eux fut accusé de sorcellerie; on ne l'avait jamais vu, il est vrai, exercer aucun maléfice; on n'avait trouvé dans sa chambre aucun grimoire et aucun chiffre cabalistique; et nul témoin ne pouvait affirmer qu'il l'eût rencontré à cheval sur un manche à balai partant pour le sabbat; mais il avait fait tant de progrès dans la connaissance des langues orientales, et il avait enseigné en si peu de temps le latin à un de ses camarades, qu'on ne pouvait croire qu'il pût accomplir de telles merveilles sans avoir conclu un pacte avec le diable; et tout le consistoire universitaire, l'évêque en tête, le condamna à mort. Le malheureux n'échappa au supplice que par l'intervention du comte de Brahé, qui, sans contredire la sagesse des juges, fit observer que, si l'accusé était coupable du crime affreux qu'on lui imputait, il devait en être assez puni par la honte de sa sentence et les rigueurs de la prison. Neuf ans après, un autre étudiant, accusé du même forfait, fut seulement banni à tout jamais de l'université. La science moderne se glissait déjà dans le cœur des professeurs, l'académie déviait de ses premiers principes.

Revenons à notre promotion. Les étudiants parfaitement purs reçurent le grade de *magister* avec l'appareil solennel qui entoure encore cette cérémonie universitaire à Lund et à Upsal; les étudiants jouaient ces jours-là une comédie morale composée pour la circonstance, et le recteur donnait un grand dîner prévu par les règlements. Il ne devait pas faire servir à ce dîner plus de six mets ordinaires (*ordinarie raetter*), non compris le beurre et le jambon; au dessert, point de confitures, seulement du fromage; pour boisson, de la bière de Finlande et un peu de vin de France. Il pouvait inviter, si bon lui semblait, les imprimeurs et relieurs; mais aucune femme, pas même les femmes de professeurs, n'avait le droit d'être admise ce jour-là à sa table, et le banquet ne devait pas se prolonger jusqu'au

lendemain. Ce dernier article jetterait un doute fâcheux sur la sobriété des convives universitaires. Heureusement rien n'indique qu'il ait été jamais enfreint.

Peu à peu cette université, si mal dotée pécuniairement et si mal pourvue des principales ressources de la science, grandit par l'appui constant du comte de Brahé, l'un des hommes les plus éclairés de son pays et de son temps, et par le zèle infatigable de quelques professeurs. Plusieurs particuliers enrichirent de leurs dons la pauvre bibliothèque; le comte de Brahé y déposa quatre-vingt-sept volumes qu'il avait obtenus de la munificence de Christine; le général Stalhandske la dota d'un millier de livres enlevés en Allemagne pendant la guerre de trente ans.

Le professeur Gezelius établit en 1669, à Abo, une imprimerie plus large et plus utile que celle de Wald, et s'en servit pour publier quelques-unes de ses dissertations. Le même professeur fit venir de Lubeck un libraire qui procura à l'université les livres dont elle avait grand besoin.

Le recteur Petreus publia en 1642 une traduction de la Bible en langue finlandaise et une grammaire finlandaise. Ce sont les deux premiers livres imprimés dans une langue qui remonte jusqu'aux temps les plus anciens, et dont les savants n'ont pu encore démontrer d'une manière certaine ni l'origine ni les filiations.

Le premier essor donné aux études par quelques hommes instruits et dévoués fut tout à coup entravé par les guerres de Charles XII. Le consistoire reçut l'ordre d'organiser militairement tous les hommes appartenant à l'université et en état de porter les armes. Les cours publics furent suspendus, les étudiants quittèrent leurs livres pour prendre le sabre et l'arquebuse. Un professeur de mathématiques leur servit de capitaine et leur fit faire l'exercice. Pierre I[er], profitant des fautes de son adversaire, s'emparait de l'Ingermannie, de la forteresse de Viborg, et menaçait la province d'Abo. Pour comble de malheurs, la peste, l'incendie, éclatèrent à la fois dans cette ville, et tandis qu'elle se traînait, languissante, sous le poids de ces fléaux, l'armée russe s'avançait vers Helsingfors.

Tous les fonctionnaires s'enfuirent alors en Suède; les professeurs émigrèrent aussi, emportant avec eux bibliothèque, imprimerie, tout ce qui composait l'humble trésor de l'univer-

sité. Le 28 août 1713, le prince Galitzin s'empara d'Abo, trouva l'autel des muses désert, le temple abandonné ; une trentaine d'élèves suivirent les cours d'Upsal, la plupart ne continuèrent pas leurs études. L'université figurait encore dans les règlements et les ordonnances ; de fait, elle n'existait plus.

Le traité de paix de Nystad (1721) lui rendit ses domaines. Tous ses anciens professeurs ne revinrent pas à leur chaire. Quelques-uns avaient trouvé en pays étranger un emploi meilleur ; deux d'entre eux avaient été faits prisonniers, et deux autres étaient morts. On les remplaça aussi vite que possible, et tous reprirent en peu de temps, avec leurs modestes revenus, leurs modestes travaux.

Vingt ans après, l'université célébrait l'anniversaire séculaire de sa fondation par des chants et des discours, mais sans pompe et sans éclat, car la guerre l'avait encore appauvrie, et le gouvernement ne répondait à ses suppliques que par de vaines paroles. En 1742, une nouvelle lutte éclata entre la Suède et la Russie ; les professeurs prirent de nouveau la fuite, et les études académiques furent encore une fois suspendues.

Les hostilités finies, la malheureuse université, harcelée, bouleversée par la guerre et l'incendie, appauvrie par le passage des troupes étrangères, négligée par ses rois et ses ministres, rentre encore courageusement dans sa ruche d'abeilles et reprend son œuvre interrompue. La seconde moitié du XVIIIe siècle fut pour elle un temps d'efforts heureux et de progrès brillants. A cette époque, elle augmenta sa bibliothèque et ses collections. Deux de ses vice-chanceliers, Brovallius et Menander, fondèrent un cabinet d'histoire naturelle. Le professeur Kalen parcourut les contrées septentrionales de l'Europe et de l'Amérique, enrichit à son retour le jardin botanique, et publia une intéressante relation de son voyage (1). Lexel se distingue par ses connaissances mathématiques. Trois hommes du nom d'Haartmann se transmettent l'un à l'autre l'intelligence, l'amour des études médicales, et fondent dans le pays une de ces paisibles dynasties scientifiques qui ont pour trône la chaire d'où

(1) Franklin, avec lequel il entretenait une correspondance, fit traduire en anglais sa lettre sur le Niagara.

ils répandent leur enseignement, pour sceptre le livre que leur a dicté leur expérience, et pour trophée l'innocente palme cueillie dans le champ des muses (1).

Parmi ces professeurs dont le nom jette sur l'université d'Abo un éclat qu'elle n'avait jamais eu, il en est deux encore qui se signalent par l'importance et la multiplicité de leurs travaux, et dont le souvenir doit être à jamais entouré d'un sentiment de reconnaissance et de vénération : c'est Kalonius et Porthan.

Kalonius, fils d'un pauvre prêtre de campagne, ouvrit en 1764 un cours d'économie à l'université, et fut nommé en 1778 professeur de jurisprudence. Il est mort en 1817 sans avoir dévié un instant du noble but qu'il s'était proposé, aussi actif, aussi dévoué à ses études dans les dernières années de sa vie qu'il l'avait été dans la force de sa jeunesse. Le recueil de ses œuvres (2) est un trésor de recherches érudites, d'observations judicieuses, d'analyses fécondes. Quelques-unes de ses dissertations, telles par exemple que celles qui ont pour titre : *De Præscriptione criminum ; de Hypotheca ; de Delinquentium ad publicam ignominiam expositione,* s'adressent aux juristes de tous les pays ; d'autres qui ne touchent qu'à des questions locales, comme celles où il est traité de la condition des serfs dans le Nord (*de prisco in patriâ servorum jure*), jettent un jour lumineux sur les anciennes institutions de cette contrée.

Gabriel Porthan, né, comme son illustre collègue, dans un humble presbytère de campagne, confié dès son enfance aux soins de deux de ses oncles par son pauvre père qui n'avait ni la force de l'instruire lui-même, ni les moyens de le placer dans une école, prit, en 1760, à l'âge de vingt-neuf ans, le grade de *magister* à l'université d'Abo, fut nommé, en 1771, bibliothécaire de cette université, et en 1777 professeur d'éloquence. Deux ans après, il fit un voyage en Danemark, en Allemagne, et en rapporta des connaissances sérieuses ; c'était un

(1) Un quatrième médecin, issu de la même famille, est aujourd'hui directeur général des institutions médicales de la Finlande.

(2) Cinq vol. in-8o, publiés à Stockholm par M. Arwidsson, 1829-1836.

homme doué d'une grande lucidité d'esprit, d'un zèle infatigable et d'un ardent patriotisme, un de ces hommes qui, de loin en loin, surgissent pour ouvrir d'une main puissante un sillon négligé, imprimer un mouvement nouveau aux études et faire jaillir sur leur époque une lumière inattendue. Il se passionna pour l'histoire, pour les antiquités et la littérature de la Finlande, et révéla à ses compatriotes des richesses nationales qu'ils n'avaient pas appris à apprécier. Il mourut à l'âge de soixante-cinq ans, laissant plus de deux cents dissertations presque toutes écrites en latin, qui sont comme le point de départ et la base essentielle des études philologiques continuées aujourd'hui avec éclat par M. Lœnnroth et quelques autres Finlandais. On lui doit, entre autres ouvrages, une édition de l'*Histoire des évêques d'Abo* par Paul Jansten avec des notes et des commentaires (1), un travail sur la situation de la Finlande à l'époque où elle fut soumise à la domination suédoise, un autre sur la géographie de cette contrée, sur les différentes races apparentées à la race finlandaise, sur les idiomes, la poésie, les chants primitifs de cette ancienne tribu. La plupart de ces dissertations, publiées séparément, dispersées dans le pays, brûlées en partie dans l'incendie d'Abo, sont aujourd'hui fort rares, et les bibliographes s'estiment heureux d'en posséder quelques-unes.

Dans l'espace d'un siècle et demi, l'université d'Abo, abandonnée à peu près à ses propres forces, avait ainsi grandi lentement, péniblement, à travers mille obstacles, sous le poids de plusieurs fléaux. Ses professeurs s'acquéraient hors du pays un nom recommandable, ses travaux étaient cités dans les académies étrangères. A l'aide de ses modiques ressources, par son zèle persévérant, par des offrandes pieuses, elle était parvenue à composer une assez belle bibliothèque, à établir un musée d'histoire naturelle, un cabinet d'anatomie, un jardin botanique. Elle poursuivait avec honneur, sinon avec éclat, sa vie d'efforts et de labeur, lorsqu'un événement politique vint tout à coup

(1) Le texte original se compose seulement de trente-sept pages; l'ouvrage de Porthan forme un volume in-4o de plus de trois cents pages.

lui imprimer une autre direction et lui donner une nouvelle vie.

La folle témérité de Gustave IV, qui, du milieu de son faible royaume, déclarait en même temps la guerre aux trois plus grandes puissances de l'Europe, priva la Suède de sa plus ancienne, de sa meilleure conquête, et livra cette vaste province de Finlande à la Russie qui la convoitait depuis des siècles. L'empereur Alexandre adopta cette province avec amour et la traita avec une mansuétude et une générosité toutes particulières. Au lieu de se faire craindre comme un maître puissant, il prit à tâche de se faire chérir de ses nouveaux sujets; il respecta leurs lois, leurs institutions, et se fit le patron de leurs établissements scientifiques. Dès le mois de juin 1808, c'est-à-dire au moment même où ses troupes achevaient de s'emparer de la Finlande, il écrit à l'évêque d'Abo qu'il confirme tous les droits et priviléges de l'université, invite les professeurs à se réunir et à délibérer sur les moyens à employer pour soutenir et accroître les progrès de cette institution. En même temps, il envoie une somme de 20,000 roubles pour continuer les travaux de construction de l'édifice académique dont Gustave IV avait posé la première pierre. L'année suivante, il part lui-même pour Abo, s'arrête à Radelma chez le recteur de l'académie, entre le lendemain dans la ville, se fait présenter les professeurs, les étudiants, visite avec un soin attentif tous les établissements de l'université, et s'informe de ses besoins. A la suite de ce voyage, il lui accorde une somme de 80,000 roubles et un secours annuel pour achever son édifice. Il établit six nouvelles chaires de professeurs, douze places d'adjoints, augmente les émoluments des divers fonctionnaires, accorde une pension au plus ancien, et fonde des stipendes pour les étudiants. En 1816, il lui donne son frère Nicolas pour chancelier et la dote d'un observatoire.

L'effroyable incendie qui, en 1827, ravagea la ville d'Abo anéantit les richesses de l'université : ses livres, ses collections, ses manuscrits, furent brûlés; il ne resta de la maison qu'elle occupait que les murailles nues. Ce désastre, qui la menaçait d'une ruine complète, ne suspendit ses travaux que pendant un an. Elle fut transférée à Helsingfors, installée en 1828 dans un édifice splendide, et reçut de l'empereur, en 1829, un

règlement basé sur celui qui l'avait régie jusque-là et modifié seulement sur certains points. J'essayerai de rapporter les principales dispositions.

L'université conserve tous ses droits d'élection, d'administration et de juridiction.

Elle est soumise à l'autorité d'un chancelier qu'elle élit elle-même et dont la nomination est confirmée par l'empereur (1).

C'est au chancelier qu'elle doit adresser tous ses rapports, requêtes, comptes de dépenses, programmes des cours. C'est lui qui confirme l'élection du recteur et protecteur, nomme, sur la proposition du consistoire, les secrétaires, adjoints, maîtres de l'université, et approuve ou rejette la distribution des stipendes d'étudiants. C'est lui, enfin, qui est le vrai ministre de cette université, et le consistoire est son conseil.

Au-dessous du chancelier est le recteur élu par le consistoire pour trois ans; c'est lui qui est chargé de régler les détails de l'administration, de veiller au maintien de la discipline, d'assembler le consistoire à des époques régulières et dans les circonstances extraordinaires, et d'appeler son attention sur les questions qui doivent être résolues. Pendant tout le temps qu'il exerce ses fonctions de recteur, il est dispensé de faire son cours et jouit d'un supplément de traitement annuel de 1,200 francs.

Le consistoire est composé de professeurs ordinaires; c'est de lui qu'émanent toutes les délibérations relatives à l'administration, aux examens, aux études de l'université; il règle, chaque année, l'emploi des fonds de l'académie, détermine l'achat des livres et des instruments nécessaires : il propose les candidats aux fonctions de *docent*, d'adjoints, de professeurs ordinaires, dont le choix est confirmé par le chancelier, et de professeurs extraordinaires, qui ne peuvent être nommés que par l'empereur. Enfin c'est lui qui compose le tribunal devant lequel sont appelés les maîtres, les divers employés de l'acadé-

(1) Le chancelier actuel est le grand-duc héréditaire de Russie; le vice-chancelier est M. le général Thessleff, gouverneur militaire de Finlande.

mie, les étudiants accusés d'avoir négligé leur devoir ou commis une faute contre la discipline.

L'université est divisée en quatre facultés ; chacune de ces facultés est soumise à la présidence d'un doyen, qu'elle élit elle-même pour un an.

Il y a quatre professeurs dans la faculté de théologie, trois dans celle de jurisprudence, trois dans celle de médecine, onze dans celle de philosophie ; de plus, un professeur de langue et de littérature russe, qui est nommé directement par l'empereur, sans la participation du consistoire et sans que ce professeur soit tenu d'être investi d'aucun grade universitaire.

L'université a en outre quinze adjoints : deux pour la faculté de théologie, deux pour la jurisprudence, quatre pour la médecine, sept pour la faculté de philosophie ; cinq maîtres de langue russe, finlandaise, allemande, française, anglaise, qui ont le titre de lecteurs ; quatre maîtres de musique, de dessin, d'escrime, de danse ; en tout quarante-cinq.

Le nombre de *docent* est indéterminé ; il y en a douze à présent. Le traitement des professeurs est réglé selon leur ancienneté et selon la faculté à laquelle ils appartiennent.

Celui de chaque professeur de théologie, de jurisprudence, de médecine, et des neuf premiers professeurs de la faculté de philosophie, s'élève à environ 4,600 francs par an, celui des autres à 4.000.

Un supplément annuel de 1,000 fr. est accordé au plus ancien professeur. Les professeurs émérites conservent leur traitement intégral tant qu'ils vivent, la veuve d'un professeur reçoit les appointements de son mari à partir du jour de sa mort jusqu'au 1er mai suivant ; s'il a le malheur de mourir le 30 avril, sa pauvre veuve n'a rien. C'est une organisation vicieuse à laquelle il doit être prochainement remédié.

Chaque professeur est tenu de faire quatre cours publics d'une heure par semaine. Si les étudiants veulent avoir en outre quatre heures de leçons privées par semaine, il doit les leur donner à raison de 14 fr. par semestre.

Les maîtres de langues et les adjoints remplacent au besoin les professeurs, et du reste ne font point de cours publics. Ils sont obligés seulement de donner des leçons particulières, si les étudiants le désirent, moyennant une taxe régulière. Ils

sont pris ordinairement parmi les *docent;* leur traitement est de 1,600 à 1,700 fr. Leur espoir est de succéder quelque jour aux professeurs; mais ils attendent cette succession dix ans, quinze ans, quelquefois inutilement toute leur vie; quelquefois ils y arrivent vieillis, fatigués, et l'enseignement supérieur, qui demande de la jeunesse, de l'activité, n'est plus alors qu'une honorable retraite. L'organisation des universités allemandes, qui peuvent prendre pour professeur, partout où bon leur semble, l'homme qui s'est distingué par une étude spéciale, par un livre, est certes bien préférable à celle-ci. Mais, à Helsingfors, il ne peut guère en être autrement. Il n'y a qu'une seule université dans le pays, et l'on ne peut appeler des savants étrangers à une chaire où la première condition est de parler la langue suédoise. L'académie de Helsingfors est donc obligée de vivre de ses propres forces et de recruter ses maîtres parmi ses anciens élèves. Dans un tel état de choses, il serait à souhaiter du moins que la position des adjoints fût améliorée, et qu'ils eussent, pendant leurs longues années de labeur, un traitement plus convenable, en attendant qu'ils obtinssent celui de professeur.

Le nombre des étudiants qui fréquentent l'université est ordinairement de quatre cent quarante à quatre cent soixante.

Pour être inscrit comme étudiant, chacun d'eux doit présenter un certificat de moralité et de capacité délivré par le chef de l'école d'où il sort, et subir un examen oral devant un comité composé du doyen de la faculté de théologie et de deux adjoints ou *docent* désignés chaque année par le consistoire. Il est interrogé sur l'histoire de l'Église et les principes du christianisme, la logique, la morale, l'arithmétique et la géométrie, l'histoire, la géographie, le latin. Il faut qu'à la suite de cet examen il obtienne, soit l'*approbatur,* soit l'*approbatur cum laude,* soit le *laudatur,* sinon, il n'est pas admis. Pour tout droit d'examen et d'inscription, il ne paye que 22 francs.

La plupart de ces étudiants sont pauvres et vivent d'une vie humble et retirée. On ne les voit point courir à cheval ou en voiture, comme en Allemagne; ils ne s'assemblent pas dans les cabarets et ne se battent pas en duel. Ils sont, comme à Upsal et à Lund, divisés en plusieurs classes; chaque classe a un lieu

de réunion spécial, où elle amasse quelques livres, où elle apporte ses cahiers et ses instruments de musique, où elle s'en va tour à tour lire, jouer ou s'exercer à l'argumentation. Chaque classe se choisit parmi les professeurs un inspecteur, qui la prend sous sa tutelle, lui donne l'appui de son autorité et l'éclaire de ses conseils.

Les études en médecine sont longues et coûteuses; elles durent près de huit ans. Il est vrai que celui qui, après ces huit ans de travail, obtient le grade de docteur, peut être placé assez avantageusement, soit parmi des médecins des hôpitaux, soit parmi des médecins de district, qui tous sont nommés et payés par le gouvernement.

Les études des autres facultés peuvent être terminées en trois ou quatre ans; mais elles n'offrent à ceux qui s'y sont livrés qu'une carrière bien lente et des fonctions mal rétribuées. L'étudiant en jurisprudence le plus distingué et le mieux recommandé, s'il entre dans l'administration, est souvent condamné à remplir pendant plusieurs années l'emploi gratuit de surnuméraire; il devient ensuite copiste, et reçoit en cette qualité 600 à 700 fr.

L'étudiant de la faculté de philosophie, après avoir pris son grade de *magister,* devient lecteur dans une école élémentaire, dans un gymnase ou à l'université.

Le théologien est celui qui obtient le plus tôt un traitement, très-modique il est vrai, mais assuré. La plupart de ceux qui entrent dans cette faculté sont de pauvres fils de pasteurs de campagne ou de paysans qui s'estiment heureux d'avoir d'abord une place de vicaire, de chapelain, avec un revenu de 300 à 400 fr., pour arriver ensuite à un presbytère.

Tous les étudiants, après avoir passé trois ans à l'université, peuvent entrer dans l'armée comme sous-officiers, et, s'ils savent la langue russe, s'ils apprennent convenablement la théorie et l'exercice, ils sont de droit officiers au bout de six mois. Mais les appointements d'officiers ne leur donnent pas des moyens d'existence suffisants. Pour suivre cette carrière, il faut encore qu'ils aient de la fortune. Ainsi, de quelque côté qu'ils se tournent, les élèves de Helsingfors doivent être patients et résignés. Combien d'étudiants en France pourraient prendre ici une utile leçon!

Il y a chaque année une somme de 12,800 francs partagée aux étudiants sans fortune qui se distinguent par leur assiduité au travail et leur bonne conduite; cette somme ne suffit pas, beaucoup d'élèves sont forcés de vivre avec 3 ou 400 francs par an; d'autres, après avoir épuisé dans deux ou trois semestres leurs faibles ressources, entrent comme précepteurs dans une maison, font quelques économies et reviennent ensuite poursuivre leurs études. J'ai connu le fils d'un honnête marin finlandais qui, en réunissant tout ce que son père, ses tantes, ses oncles, pouvaient lui donner, partit pour l'université avec une somme de 50 francs qui le fit vivre pendant plusieurs mois. Un beau jour il ouvre sa caisse et y voit pour toute fortune une pièce de 50 kopecks (10 sous). Dans ce moment de détresse, la Providence vint à son secours; il trouva d'abord des répétitions qui lui rapportaient 15 francs par mois, puis une place de précepteur à la campagne qui lui assurait un plus grand revenu. Il alla gaiement la remplir, et revint au bout de deux ans continuer ses études; on le cite aujourd'hui parmi les hommes les plus distingués de la Finlande. C'est une chose vraiment touchante que de voir ces modestes jeunes gens si dévoués à leurs études, si soumis envers leurs maîtres, poursuivre avec tant de force et de patience le cours de leur éducation, et de songer à l'humble emploi qu'ils espèrent acquérir par tant d'efforts, à l'humble avenir qui les attend.

L'université finlandaise est cependant incomparablement mieux dotée qu'elle ne l'a jamais été; elle a maintenant un observatoire pourvu de bons instruments, un jardin botanique, des collections de médailles et d'histoire naturelle, un cabinet d'anatomie et de physique, et une bibliothèque de 80,000 volumes. Un stipende de 5,000 francs est accordé pendant deux ans par le consistoire à l'étudiant qui, après avoir subi son dernier examen, désire voyager pour se perfectionner dans ses études; le grand-duc héréditaire vient de fonder une rente annuelle de 4,000 francs qui doit avoir la même destination.

En 1840, l'université a célébré le deuxième anniversaire de sa fondation avec une pompe, une magnificence, dont il n'existait encore dans ses annales aucun exemple. Parmi les différents maîtres réunis dans ses facultés, il y a plusieurs hommes

qui feraient honneur à des institutions plus considérables et plus renommées; je citerai entre autres M. Hallstrœm, professeur de physique, dont les recherches sont bien connues des sociétés scientifiques de l'Europe; M. Nordstrœm, savant jurisconsulte qui vient de publier un ouvrage excellent sur l'histoire et le développement des institutions juridiques et administratives en Suède; M. Lagus, qui a écrit un livre remarquable par ses justes appréciations sur la législation finlandaise; M. Schulten, auteur d'un nouveau tableau de logarithmes et de plusieurs mémoires relatifs aux mathématiques; M. Tengstrœm, biographe érudit; M. Rein, auteur de plusieurs utiles essais de statistique et d'histoire; M. Grot, qui a traduit en vers russes la *Frithiof Saga* de Tegner, et publié dans divers recueils d'intéressantes dissertations littéraires; M. Gottlund, auteur de plusieurs écrits estimables sur la Finlande; M. Castren, passionné pour l'étude des antiquités de la poésie de son pays, les recherchant avec ardeur partout où il croit pouvoir en découvrir quelques traces; c'est lui qui a traduit en suédois les chants mythologiques du *Kalevala,* recueillis par son ami Lœnnroth.

Une société des sciences fondée en 1838 publie deux fois par an un recueil de dissertations (1).

Une autre société établie en 1821, et composée de naturalistes, travaille à rassembler les matériaux nécessaires pour publier une faune et une flore finlandaises. Une troisième enfin, qui date de 1831, s'efforce de rechercher et de recueillir tout ce qui a rapport à la littérature, à l'histoire, aux traditions anciennes de la Finlande.

L'organisation des écoles, tout à fait semblable autrefois à celles qui subsistent encore en Suède, a été, de même que celle de l'université, modifiée par un nouveau règlement; elles sont maintenant divisées en trois catégories : 1° école élémentaire; 2° école élémentaire supérieure; 3° gymnase. Il y a, de plus, des écoles spéciales pour les filles.

Dans les écoles du premier degré, l'ordonnance nouvelle prescrit l'enseignement du catéchisme, de l'histoire biblique,

(1) *Acta societatis scientiarium fennicæ*, in-4°, latin, français, suédois.

de l'arithmétique, de la géométrie, géographie, histoire universelle, histoire naturelle, et les éléments du latin, du suédois, du finlandais.

Celles du degré supérieur sont divisées en deux classes; on y enseigne la religion, l'histoire, la géographie, l'histoire naturelle, les premiers principes de l'algèbre et de la physique, le latin, les éléments du grec et de l'hébreu, la grammaire russe, les règles du style, le dessin et le chant.

Dans les gymnases, on poursuit le cours des études commencées dans les écoles précédentes; on y ajoute l'enseignement de la statistique, de la morale, de la psychologie, de la logique, l'enseignement des langues française et allemande, et, pour ceux qui se destinent à la prêtrise, les éléments de la théologie.

Dans les écoles de filles, on enseigne le catéchisme, l'histoire biblique, l'écriture, le dessin, le travail manuel, l'arithmétique, le russe, le français, l'allemand.

Il y a, dans les écoles élémentaires inférieures, un premier maître, qui a le titre de recteur, et reçoit un traitement de 850 francs; un second maître a 450 francs. Dans les écoles élémentaires supérieures, il y a un recteur avec 2,000 francs d'appointements, un co-recteur à 1,600 francs, quatre maîtres dont le traitement est de 900, 800, 600 francs. Les gymnases ont deux lecteurs à 2,800 francs, deux autres à 2,400 francs, deux à 2,200 francs, et trois maîtres de langues russe, française, allemande, à 840 francs.

Dans les écoles de filles, il y a trois à quatre maîtres et maîtresses à 900 fr. et 600 fr.

Les élèves de ces écoles doivent avoir 42 heures de leçons par semaine, ceux des écoles élémentaires 36 heures, ceux des gymnases 48.

On compte en Finlande 4 gymnases, 9 écoles élémentaires supérieures, 25 écoles élémentaires inférieures, 3 écoles de filles, et diverses écoles particulières. Le nombre des élèves répartis dans ces institutions et dans l'université est d'environ 3,080 (1).

(1) La population de Finlande s'élevant à 1,450,000 individus, c'est 1 étudiant sur 452.

On n'a pas encore établi, comme en Suède et en Norwége, des écoles ambulantes pour les villages et les habitations isolées. Les parents apprennent eux-mêmes à lire à leurs enfants, sous la surveillance du prêtre, qui de temps à autre les examine. Nul enfant ne peut être admis à la confirmation s'il ne sait lire et s'il ne connaît son catéchisme.

Tous les maîtres qui entrent dans les écoles à titre de lecteurs ou de recteurs sortent de l'université et doivent avoir le grade de *magister* en philosophie. La plupart sont prêtres, ou tâchent de le devenir, afin d'obtenir, après quelques années de service dans l'enseignement, un pastorat meilleur que leur place d'instituteur.

Les pastorats de Finlande sont divisés en deux classes, pastorats communaux et impériaux; les premiers se donnent au choix des communes et à l'ancienneté; le consistoire ecclésiastique, composé de l'évêque du diocèse et des lecteurs du gymnase, présente à la paroisse trois candidats; les paysans en élisent un, et le consistoire confirme l'élection. Les pastorats impériaux sont accordés directement par l'empereur, toutefois d'après un certificat du consistoire qui atteste la capacité et la bonne conduite du candidat; ces pastorats sont la récompense des hommes de mérite qui ne peuvent être soumis à la règle commune de l'ancienneté, et des hommes employés dans les écoles.

Les étudiants pauvres des gymnases reçoivent un faible stipende; autrefois, ils avaient le droit de s'en aller, pendant les vacances, de ville en ville, de hameau en hameau, demander un secours pour pouvoir continuer leurs études. Cet usage a été aboli; une rétribution annuelle de quelques kopecks a été imposée à chaque paysan, et des quêtes se font régulièrement dans les églises pour remplacer le produit des anciennes quêtes ambulantes.

Il y a de plus dans chaque ville un fonds spécial employé à l'entretien, à l'agrandissement de la bibliothèque et des collections scientifiques du gymnase.

La ville d'Abo a recomposé, après son désastreux incendie, une bibliothèque qui renferme déjà près de trois mille volumes; celle du gymnase de Borgo en a sept mille, celle de Viborg quatre mille cinq cents, celle de l'université de Helsingfors est

dotée d'une rente annuelle de 12.600 fr., dont 1,200 sont exclusivement affectés à l'achat de livres russes.

En résumé, le budget des écoles de Finlande s'élève chaque année à 160,000 fr., et celui de l'université à 280,000, en tout 440,000 fr.

Telles sont, monsieur le ministre, les notions que j'ai recueillies sur le développement de l'instruction publique dans un pays très-intéressant et très-peu connu. En vous offrant cet humble résultat de quelques études spéciales que vous avez eu, à diverses époques, la bonté d'encourager, je vous prie de vouloir bien ne le considérer que comme la première partie d'un travail plus étendu qui doit dans son ensemble embrasser les principales institutions scientifiques des grandes villes de Russie.

X. Marmier.

Helsingfors, 1842.

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE EN ESPAGNE.

I.

LA CATHÉDRALE DE BURGOS (1).

Nous quittions Vittoria, et j'entrais enfin dans ce pays nu, désolé, qu'on nomme la Vieille-Castille. Ce qui vous frappe dès l'abord dans cette province, il faut bien en convenir, c'est le manque absolu d'arbres. L'Espagnol ne se fait faute de vous donner pour raison que les bois attirent les oiseaux; de là, mille ravages opérés, dit-il, sur ses champs, ses blés, ses raisins, par la gent ailée et rapace dont il a peur. Attendez-vous donc à des aspects nus et fiers comme un mendiant de Cervantes. Ici le paysage devient sombre et rembruni. La première ville de la Vieille-Castille est Miranda de Ebro. Nous y arrivâmes par un froid très-vif et la matinée la plus claire que

(1) Cet article est tiré d'un ouvrage que M. Roger de Beauvoir publiera bientôt chez Dumont sous le titre de *la Porte du Soleil*. Les circonstances dramatiques au milieu desquelles l'auteur s'est trouvé à Madrid donnent au livre de notre collaborateur un aspect vif et piquant.

j'aie encore rencontrée. Les abords de son pont, bâti par Charles III, avec ses inscriptions et ses lions de pierre couronnés, étaient obstrués par messieurs de la douane (*aduana*). Ce fut une répétition de celle de Vittoria, avec la seule différence que, cette fois, la visite dura une heure et demie. Je ne saurais trop remercier cette excellente douane, qui me permit de mettre ce temps à profit et de visiter la *plaza* de la ville, ornée de fontaines, les restes d'un vieux château et de plusieurs tours démantelées, enfin l'église de la place Santa-Maria, où un prêtre célébrait, pour un anniversaire, la messe des morts. Il y avait dans cette église assez ordinaire trois jeunes Espagnoles divines, toutes trois enveloppées de la mantille noire, et derrière lesquelles un vieux domestique en deuil marmottait à genoux avec ferveur. Ces trois filles étaient-elles parentes du mort ? ses sœurs, ses filles ou ses nièces ? C'est ce que ne put me dire le sacristain, qui avait, du reste, autre chose à faire, car il nettoyait une quantité de *platerias* (orfévreries) pendant ce service d'anniversaire auquel je me trouvais étranger. Les demoiselles étaient agenouillées sur des nattes de paille, l'église, comme beaucoup d'églises d'Espagne, ne possédant pas de chaises. Le retable de l'autel était doré, mais le style intérieur avait si peu de caractère, que j'en éprouvai presque du désappointement. Je fus tiré de la contemplation de mes belles chrétiennes par la clochette d'un grand nombre de mules : c'était un convoi d'*arrieros* qui passait. Le mouchoir roulé sur la tête était le trait dominant du costume, puis la *faja* (1) serrée étroitement autour des reins ; tous portaient la classique chaussure des *alpargatas*. J'arrivai encore assez à temps à la douane pour voir bouleverser mes deux malles, et intervenir à propos de livres français que l'on voulait peut-être mettre à l'index : ces deux livres, que je recommande à tout prudent touriste qui s'aventure par les Espagnes, étaient *Don Quichotte* et *le Cuisinier Français*. Je l'avoue à ma honte, je voyais dans le second de ces ouvrages un tel préservatif contre les plats espagnols et une telle ressource dans les occasions désespérées, que j'eusse de bon cœur sacrifié, pour sa conservation,

(1) Ceinture.

l'immortel Saavedra lui-même ! Mon *mayoral* persuada à messieurs de la douane que j'étais un libraire, et tout fut dit ; je passai avec seize à vingt volumes de cargaison.

Les oiseaux empaillés du seigneur Rafaël Mendizabal, le fils de l'ancien ministre et mon compagnon de voyage depuis Bayonne se virent plus exposés. La passion de ce jeune naturaliste allait être mise également à une rude épreuve, quand on vint nous prévenir, par bonheur, que le déjeuner était servi. Ce déjeuner se composait du simple verre d'eau et de la tasse de chocolat ; il est vrai que ce n'était qu'un premier déjeuner. En Espagne et avec le système des moyens de transport actuel, il est inouï combien de fois l'on s'arrête pour manger ; c'est un exercice qui se répète fort souvent, à la satisfaction des hôteliers. Le chocolat fini, il est d'usage de jeter dans un verre d'eau l'*azucar,* sorte de conserve blanche qui petille et se fond avec assez de facilité, mais qui est loin de remplacer notre sucre. Les tasses de chocolat ne dépassent, du reste, jamais la hauteur de nos plus petites tasses à café.

A droite de Miranda, l'œil découvre une chaîne bleuâtre de montagnes, et à gauche le village d'Oron. La couleur du tableau devient insensiblement romanesque ; c'est une sorte de décor à la Freyschütz, une route coupée à pic que l'on nomme encore le *Gosier* de Pancorvo, autrement dit en espagnol *la Garganta*. C'est sur la petite rivière d'Oroncillo qu'est située cette ville aux abords calcaires, au front couronné d'un château bâti par le More. D'immenses rochers la cernent et l'écrasent de toutes parts. Au moment où nous y passâmes, la chaleur était devenue si intense, et la température avait tellement varié, que de larges gouttes d'eau ne tardèrent pas à tomber; un orage épouvantable ébranla chaque roche de la vallée. Bien que j'eusse vu récemment plusieurs scènes de ce genre aux Pyrénées, la nouveauté de celle-ci me frappa. La majesté de cette Sierra avait pour moi quelque chose de fantastique ; il ne manquait à l'orage que la musique de Weber. Ce long bourg perdu dans un défilé qui rampe comme un serpent, ces masses alpestres menaçant de s'écrouler au premier choc de la foudre, cette chaîne de montagnes courant de l'ouest à l'est et qui semble intercepter toute route, les ruines de la batterie de Santa-Barbara, détruite elle-même en 1823 par les Français,

recevaient des lueurs de l'orage une couleur étrange et lugubre. L'aspect des maisons de Pancorvo m'arracha bientôt à ces idées. J'avais remarqué plusieurs écussons de maisons nobles et d'assez belles sculptures ; j'eus le loisir de les examiner, grâce à un accident survenu à la voiture. Une énorme charrette, venant en sens contraire à notre *calesero* et toute hérissée de ballots de laine, enfonça, au détour d'une rue, une vitre de la diligence ; le *mayoral* se prit alors de querelle avec le malencontreux conducteur, et lui appliqua un grand soufflet. L'autre était un Galicien qui ne dit mot. C'est le seul soufflet que j'aie vu donner en Espagne, où le couteau, en général, joue plus son rôle que la main. Les gens de Pancorvo s'attroupaient déjà ; nous fîmes hâter notre guide. Sa colère me parut assez légitime, du moment qu'il m'apprit que tout le reste de la route, nous devrions nous passer de carreau dans la voiture. Il n'y avait qu'à Madrid que cette besogne pouvait, selon lui, être bien faite. Je ne cite ce trait que comme un des mille corollaires à ce qu'on a pu dire sur la paresse et l'indolence castillanes. Après un consul de France, soyez sûr qu'il n'y a rien de si indifférent pour vous qu'un conducteur de *caleseros*.

Vous laissez à gauche le chemin de la Rioca, qui conduit à Logrono, et vous êtes tout surpris de trouver en ce pays de Castille, austère et triste, quelques rubans de terrain souvent plus fertile et plus cultivé que dans les provinces basques. Après le village de Bino, jeté pittoresquement sur un mamelon à droite, vous passez Cubo, dont l'église et la tour méritent d'être vues, pour déjeuner à Briviesca. Quand nous arrivâmes dans cette dernière ville, il y avait marché : c'était un vrai tableau, tableau du peintre espagnol Villa Amil avec ses fraîches couleurs, ses gueux, ses vieilles femmes et ses gens du peuple endimanchés. La route continue ; elle déroule ses aspects durs et désolés, ses arbres rabougris, sa poussière sèche. Çà et là quelques crucifix de pierre, écussonnés d'armes à divers cantons, au-dessous de l'image du Christ. Peu à peu des chênes verts et des cistes forment plateau, et de cette sorte de bouquet jeté en plein désert s'élèvent les flèches de Burgos. En ce moment aussi le *mayoral* jugea à propos de faire halte devant une fontaine qui se trouve à droite sur la route. Je bus, et je regardai....

Le soleil allait s'éteindre dans une nappe de vapeurs, j'aper-

cevais devant moi la capitale de la Vieille-Castille au milieu d'un amas d'ombres confuses, et sur une éminence à gauche la Chartreuse de Miraflores. Les eaux de l'Arlanzon fertilisent ce pays, l'un des plus plats de la monarchie espagnole, connu du temps des Romains sous le nom de terre des Vaccéens, et qui prit plus tard celui de Castille. L'intérieur de la ville est loin de répondre à l'aspect des alentours : les rues sont inégales, étroites; elles ont je ne sais quel aspect sombre et renfrogné. Après avoir passé devant les quartiers de cavalerie et d'infanterie et longé une promenade assez étendue où figurent quelques statues monumentales, une fontaine et une belle draperie de maisons, on voit venir à soi le vaisseau de pierre nommé Santiago de Burgos. La porte crénelée qui fait face au pont est curieuse de travail; elle ressemble à l'un de ces frontispices fantasques qui accompagnaient autrefois les vieux manuscrits, et que l'on a ressuscités aujourd'hui comme ornement indispensable aux albums. Cette porte est flanquée de tours et de statues chevaleresques ; elle ne paraît petite au premier abord, malgré son élévation, ainsi que les deux admirables clochers à filigranes, qu'en raison de sa situation dans un creux, taillé sur un côté de la montagne. C'est assurément l'un des plus merveilleux modèles d'architecture gothique, malgré l'irrégularité extérieure de son ordonnance et l'espèce de jeu d'échecs amoncelé sur cette fameuse porte. Les difficultés du terrain ont nécessité ces marches de pierre et ces sortes d'échelles dont vous vous étonnez d'abord; mais entrez dans le temple, et vous verrez bientôt qu'il ne le cède en rien ni à Cologne, ni à Strasbourg, ni à Westminster, dont il rappelle la forme. En dépit de l'amoncellement confus de quelques chapelles sur le côté droit, on retrouve bien vite le dessin de la croix en usage dans le gothique. L'intérieur est si vaste, qu'on y célèbre à la fois les offices divins dans neuf chapelles sans que les pas et les voix se nuisent pendant ces offices. En vérité, ceci n'est point un temple, c'est un monde. Monde inouï, profond, semé de ténèbres et de lueurs, chape auguste brodée par la main des anciens rois de Castille ! Dieu merci, le marteau des révolutions n'a brisé aucune fleur de ce magnifique travail, auquel semble encore sourire Santiago, placé au milieu des flèches du clocher principal, sur son cheval de bataille. A la grande fenêtre

du porche qui est à l'ouest, la Vierge elle-même semble vous tendre la main. Perdez-vous avec amour dans ces chapelles fondées par de nobles et vieux Castillans, dormant à cette heure du grand sommeil, et que saint Ferdinand, le premier roi catholique qui eut la pensée de cette œuvre, regarde au ciel comme autant de frères. Les pierres de ce temple, bien que contournées et fouillées mille fois par le ciseau, festonnées avec bonheur et pliées à toutes les délicatesses de la sculpture, commandent l'attention par un air de virilité et de force. Chaque arête est robuste, chaque nervure a du corps. Écartez ce pampre si léger, qu'il vous prend envie de l'écarter, poursuivez, et vous trouverez le tuf. A Burgos, la force et la grâce se donnent la main, c'est la foi catholique dans toute la puissance de sa fondation, l'architecture royale et monacale dotée de tout le prestige de la renaissance. Ici le XIII[e] siècle et la renaissance se confondent, s'enlacent et s'épousent avec un bonheur audacieux. Noble temple que celui que Ferdinand fonda et que réédifia Charles-Quint !

On se plaint ordinairement du jour qui tombe d'aplomb à travers les vitraux sur cette vaste et longue nef; on prétend qu'il contrarie l'effet mystérieux et sombre de l'ensemble. Le ciel brumeux de l'Angleterre ou de l'Allemagne est plus favorable, on le sait, aux vaisseaux gothiques; là où la nuit règne, Dieu rayonne avec plus d'éclat : c'est à cette conviction d'artiste que l'on doit Rembrandt et Caravage. Pour mon compte, cher ami, je n'ai pas eu à me plaindre du jour en visitant la cathédrale de Burgos : vous saurez que je ne l'ai vue qu'aux torches. Avec un *duro* placé à propos dans la main du sacristain, vous pouvez, quand vous passerez à Burgos, vous donner le plaisir de cette illumination.

Quand j'entrai dans la nef, précédé par mon guide, le silence en était interrompu par quelques coups de marteau; on déclouait, au milieu du chœur, un catafalque placé le matin même pour une messe d'anniversaire. Le mort était un évêque (*obispo*), et les sacristains, au nombre de trois, emportaient déjà sa mitre, sa crosse et son livre doré; cette double rencontre d'un catafalque dans le même jour était, certes, bien propre à doubler mon recueillement. Les éclats lugubres, effrayants, que jetait par intervalles la torche du sacristain produisirent

bientôt chez moi une hallucination rapide et magique; je crus voir un instant les chefs de tant d'illustres et pieuses familles, la main sur leur épée, près de leur maître et roi *el Campeador;* vous savez que c'est le nom du Cid. Quand vous avez bien admiré les stalles et les bois merveilleux des sacristies, les reliquaires de corail, les sculptures, les bas-reliefs plus fins que l'ivoire, il vous faut aborder cette merveilleuse salle où se trouve le coffre du Cid (*cofre del Cid*). Ce coffre est suspendu à la voûte, il domine le tombeau du *famoso caballero Cid Rui Diaz* (1), ou, si vous le préférez, Rodrigue Diaz de Bivar. Fabuleuse ou vraie, écrite par Corneille ou Ferréras, l'histoire de ce héros castillan n'a-t-elle pas le charme d'un vieux et saint livre? Général habile, loyal chevalier, il fut le modèle des siens : cela est prouvé si sa querelle avec le comte de Gormas et son amour pour dona Chimène le sont du moins. Quant à moi, je l'avoue, j'ignorais l'*histoire* du *coffret,* et je trouve qu'elle lui fait le plus grand honneur. Ayant besoin d'argent pour lever des troupes contre Valence, il demanda à l'évêque une forte somme en garantie de laquelle il s'engageait à lui laisser ses bijoux. Le marché conclu, il envoya à l'évêque un coffre assez lourd. Lorsqu'il revint précédé des trophées du More, chargé de ses dépouilles et fier de la mort de Hiaga, roi more de Tolède qui s'était retiré à Valence où le Cid venait de s'établir en maître, il fit ouvrir le coffre en présence de l'évêque après l'avoir payé préalablement. On trouva le coffre rempli de pierres. Le Cid (*el Seid,* en arabe *seigneur*) ajouta que le gage qu'il lui avait laissé était sa parole et son honneur, *ses plus grands trésors*. C'est ce coffre vrai ou faux qui est gardé dans l'une des chapelles de la cathédrale. La salle qui y fait suite est tendue à cette heure de damas rouge, et le guide, à chaque tableau qu'il vous découvre, le baptise du nom de Murillo, bien que la plupart soient dans le goût de l'école flamande. En général on compte beaucoup trop de Murillos en Espagne.

Le vent était frais, la nuit devint bientôt plus complète. Je vis reluire la torche du guide sur les trèfles gothiques d'un

1) Voir sa vie, imprimée à Séville, en 1816, sous ce titre.

cloître formant préau. Ce cloître renfermait une infinité de tombes. L'image de la mort ne vous quitte plus une fois entré dans ce pandémonium confus nommé Sant-Iago de Burgos. Je venais de visiter la magnifique chapelle du Connétable (*capilla del Condestable*) où figure couchée la statue de don Pedro Fernandez de Velasco et celle de dona Mencia Lopez de Mendoza, sa femme ; ces cénotaphes de marbre blanc rappellent, pour la beauté du style, ceux de la chapelle de Breda, en Hollande, mais, en revanche, ils n'ont pas subi les outrages révolutionnaires. La finesse du travail dépasse tout ce qu'on pourrait en dire, c'est de la broderie aussi déliée qu'une fraise du temps de Philippe II. Ce qui vous jette au cœur une peine horrible, infinie, c'est que, devant de pareils monuments, jamais le nom de l'ouvrier n'arrive en Espagne sur les lèvres de celui qui vous les montre ; nul n'a pu me dire, à Burgos, à quel ingénieux sculpteur appartenait la gloire de ces deux merveilleuses statues. Le maître-autel avec son crucifiement et ses bas-reliefs, les peintures attribuées à Gaspard Becerra et la *Madeleine*, tableau sur bois donné à tort ou à raison à Raphaël, complètent dignement cette chapelle du *Connétable* non moins intéressante que celle de la *Présentation* où est enseveli le chanoine D. Gonzalo Diaz de Lerma, son fondateur.

Je rentrai dans l'église après avoir admiré des portes de bois ciselé d'un beau travail ; mais les sculptures de pierre qui se trouvent derrière le chœur ne leur cèdent en rien, il y en a qui représentent des portations de croix du style le plus élevé que j'aie vu. La passion du Christ, la résurrection ont trouvé dans le ciseau de l'artiste je ne sais quelle voie de prédication inconnue ; toutes les têtes souffrent et semblent crier.

Vous parlerai-je encore d'un escalier de pierre avec des griffons et des arabesques, de vingt à trente grilles de fer ouvragées comme des dentelles, d'un amas de colonnettes, de festons, de feuillages, de trèfles formant une vraie corbeille où s'épanouissent les plus fines fleurs du XVI[e] siècle ? Tout cela, je vous le répète, est un poëme en douze chants, une joute admirable où chaque prince et chaque fondateur apparaît revêtu de la livrée de son siècle.

Inutile de vous dire, n'est-ce pas, après tout ceci, que ce chef-d'œuvre colossal, dont chaque partie est à elle seule un

dessin et un caprice, n'a pu être que l'œuvre patiente et graduelle du temps? Dans cette légende de pierre on reconnaît chaque date. *Le Pardon, les Apôtres, la Mégisserie,* trois portails distincts, la chapelle de *la Présentation* et celle du *Connétable,* offrent à l'artiste une curieuse étude de styles transitoires. Le mélange, qui est un défaut, disparaît ici sous le luxe et l'exubérance de la forme. L'enfouissement de cette cathédrale au milieu de toits modernes et d'un style sans effet nuit seulement, d'une manière frappante, à son ensemble. Il y a cependant pour elle un péril plus imminent encore, c'est le badigeon. En Espagne, plus qu'en tout autre pays, on est possédé de la rage de reblanchir; cela tient du goût arabe, et c'est dans ce moment-ci, m'assure-t-on, l'une des plus tristes idées de restauration appliquées à l'Alhambra. Je ne suis point encore à Grenade, mais je doute qu'il puisse se trouver un faisceau catholique plus riche et plus éclatant que la cathédrale de Burgos. Je compte voir demain le monastère de *Las Huelgas.*

II.

LE COUVENT DE LAS HUELGAS.

Vous allez vous écrier que je tiens peu mes promesses : au lieu de vous conduire tout d'abord au monastère de Las Huelgas, je vais vous présenter à un singulier personnage que peu de voyageurs mentionnent, et qui est cependant l'être de Castille le plus connu en cette bonne ville de Burgos, c'est le digne seigneur Papa Moscas.

Notre connaissance s'est faite d'une façon singulière... Je revenais de visiter Las Huelgas, il était trois heures environ, et je cherchais une horloge de la ville sur laquelle je pusse convenablement régler ma montre, lorsque, mon pied me reportant comme par instinct vers la cathédrale, je me suis trouvé en face d'un monsieur qui, à ma vue, s'est mis à bâiller horriblement. Ce monsieur était en pierre...

Papa Moscas est une statue placée sur l'horloge de Sant-Iago; elle sort au coup de trois heures comme la célèbre statue de

Cambrai, et retourne ensuite méthodiquement à sa place, après avoir bâillé d'une façon peu honnête.

Je me suis replongé dans les merveilles de la cathédrale; cette fois, c'était au jour. Mais le bruit des pas, la vapeur de l'encens, et le chant criard de l'orgue espagnol, nuisaient à la rêverie; aux églises gothiques il faut l'ombre et le silence. J'avais emporté avec moi les *épîtres dorées et familières* de don Antonio de Guevara, évêque de Mondonedo. Dans une lettre à don Alphonse de Fonceque, évêque de Burgos, il le traite de *très-magnifique seigneur et proconsul indien*. L'évêque de Burgos était en effet président des Indes, et ses redevances, impôts et tributs, étaient immenses autrefois, avant les réformes politiques.

L'aspect du monastère de Las Huelgas, situé à un quart de lieue de Burgos. en indique assez la destination; il est évident qu'il fut construit et fortifié par don Alphonse VIII, comme on pouvait et on devait fortifier les châteaux d'alors : cet édifice consacrait moins un temple qu'une juridiction. La pensée de la tutelle royale s'y montre partout, c'est le vainqueur de Las Navas couvrant de son manteau et de son glaive une faible abbesse. Assises énormes, arceaux redoutables, murs épais, tourelles et meurtrières, rien ne manque au couvent de Las Huelgas. La sculpture la plus grossière y coudoie les fleurs les plus délicates dues au ciseau des ouvriers du XVIe siècle ; ce monument a passé à la fois par la roideur du style byzantin, le travail moresque du IXe siècle, le gothique pesant du XIIe, et enfin par le moresque et le gothique le plus fleuri. Vaste Campo-Santo de têtes couronnées, il avait vu plusieurs rois recevoir la couronne sous ses voûtes mêmes ; il avait, à titre de vassaux, douze ou treize villes et cinquante villages. Ce que la munificence royale lui concédait était inouï : l'abbesse seule est nommée dans les titres *suzeraine, supérieure, prélate*, etc., etc. Elle avait sous ses ordres, et dans une bourgade à peu de distance, un grand commandeur, douze moines et huit religieuses commanderesses de Calatrava. Elle pourvoyait en outre, dans sa juridiction, aux charges de corrégidors, aux commanderies et aux prélatures; en un mot elle exerçait le droit seigneurial de haute et basse justice. Voilà ce qu'était l'abbesse de Las Huelgas, une simple femme investie par un roi catholique de la puissance

d'une reine. Dona Leonor, la femme d'Alphonse VIII, la fondatrice de ce monastère était moins puissante. Il est vrai qu'Alphonse VIII en était alors aux nivellements absolus et aux oppressions forcées de notre roi Louis XI contre sa noblesse; il avait à combattre d'ambitieux serviteurs. Et puis, que vouliez-vous que devînt un roi devant cet effrayant fantôme appelé *le More,* plaie d'Égypte toujours menaçante, foudre de Dieu toujours prête? C'était le temps des fondations, Alphonse VIII fonda Sainte-Marie de Las Huelgas.

J'étais prévenu à l'avance que je ne verrais plus de moines en Espagne; grâce à la constitution présente, je savais que, repoussés de leurs temples, ils erraient autour de l'autel sans encens, qu'on leur votait bien comme par pitié cinq réaux par jour (25 sous), mais qu'en revanche ces rois d'hier, si riches et si absolus jadis, ne touchaient même pas cette chétive gratification; il me parut donc indispensable de rendre une visite à l'abbesse de Las Huelgas.

On doit savoir gré à l'absolutisme constitutionnel d'avoir au moins respecté les couvents de femmes, tout en les dépouillant de leurs revenus et en ne leur payant pas même la dette rigoureuse à laquelle s'est engagé le nouveau gouvernement. Il y a dans cet examen paisible et mystérieux des communautés de femmes je ne sais quelle voix douce et intime qui enseigne mieux la religion que les livres; si l'on ne rencontre plus René, on trouve du moins Amélie. La première sœur que je vis traverser la *claustrilla* fut l'abbesse; elle portait la robe blanche de son ordre surmontée du camail noir. Il était midi, et chacun des arceaux bas et cintrés qui entourent la claustrilla projetait son ombre sur les dalles du cloître. Le parfum de quelques jasmins embaumait l'enceinte fermée par de gracieuses colonnettes, la cloche tintait l'office, et chaque religieuse venait de s'y rendre en descendant un escalier intérieur. L'abbesse était maigre et petite; elle passa devant moi en s'appuyant au bras d'une jeune *monja* (nonne) plus pâle elle-même que le marbre des tombes éparses à Las Huelgas. J'étais entré dans la claustrilla avec un jeune homme de Burgos qui avait bien voulu me servir de guide. Jugeant à l'impatience de ma marche que je voulais suivre ces deux femmes et peut-être leur parler :

— Le moment et l'endroit, me dit-il, sont mal choisis; ima-

ginez-vous qu'il y a à peine six mois un événement fatal est venu ensanglanter les dalles de la claustrilla, où vient de passer cette jeune nonne, et cela à son sujet. Tenez, ajouta-t-il, laissons finir le rosaire, et prenons plutôt le frais de ce côté; sous l'ombre de ce figuier qui est là, nous pourrons causer à notre aise.... Disant cela, il me demanda une cigarette de *papel*, et, me montrant du doigt la place où je venais de voir passer la jeune *monja* :

— Ce lieu, me dit-il, mériterait d'être consacré à tout jamais, plus que bien d'autres, dans l'histoire des amants. Mais qui se souvient à Venise de Bianca Capello, à Vérone de Juliette, à Biaritz des amants de la Grotte d'Amour? Les solitaires, monsieur, vivent de leur cœur; et qui connaît le cœur des solitaires?

Carmen de S... était, il y a deux ans, aussi rose et aussi fraîche qu'une vierge de notre divin Murillo. En revanche, sa mère, la marquise dona Teodora Felicia de S..., était la plus laide et la plus tyrannique des femmes. Infatuée de sa noblesse et de son ancien rang à la cour du roi Ferdinand VII, elle fut désolée, après la mort de son mari, de se trouver chargée de la tutelle de sa fille, à laquelle revenait en outre la meilleure partie des biens du père. Un procès qu'elle avait à suivre l'appelait à Madrid; elle quitta Burgos avec Carmen. Un jour qu'elles passaient toutes deux sur la promenade, elles aperçurent au Prado, près de la fontaine de Neptune, un jeune *aguador* qui dormait. Carmen avait quinze ans, le porteur d'eau en comptait vingt à peu près. Il arrivait du fond de ses Asturies, brûlé du hâle et brisé par la fatigue; il allait accomplir à Madrid sa vie de labeur, le pauvre enfant, lui qui sans doute eût préféré danser à la romeria de Sant-Isidro ou dans quelque bal andaloux de Triana! Carmen, le voyant ainsi exposé à l'ardeur du soleil sur les marches de la fontaine, sans qu'il eût même pris la précaution de se couvrir le visage de son chapeau, trempa doucement son mouchoir brodé dans l'eau du bassin, et l'étendit sur le front du jeune dormeur. Il ne se réveilla pas, soit que dans ce dur et pesant sommeil il ne sentît rien, soit qu'il crût voir seulement en songe la magicienne qui passait vivante devant lui. En effet, Carmen ne fit que passer; elle donnait le bras à sa mère, qui désapprouvait cette folie. —

Laisser un mouchoir brodé à un pareil fainéant! à un homme du peuple, à un *aguador!* — La capricieuse enfant était ravie au contraire, son jeune cœur battait déjà pour cet *aguador;* elle qui n'avait pas de frère, elle eût aimé bien fort celui-là! Le lendemain, qui était un dimanche, elle ne put aller, à son grand regret, à la fontaine de Neptune; sa mère avait chez elle une partie de sa famille; elle resta chez elle comme un condamné mis en chapelle; mais, chaque fois qu'elle entendait le cri d'un *aguador* dans la rue, il lui montait au visage un rouge qui la faisait plus belle qu'un ange. — Le soir, — vous le verrez quand vous serez à Madrid, — il y a de ces honnêtes Asturiens qui se mêlent encore de racler de la guitare, quoique ce soit plutôt le fait des Andaloux; celui-là y excellait apparemment, car, un soir que Carmen était à sa fenêtre, au coin de la *calle de Naranjas,* où elle demeurait, elle l'aperçut et le reconnut bien vite à son mouchoir blanc qu'il portait sur sa tête en guise de trophée. Elle ne put réprimer un léger cri, ce qui fut cause que le jeune homme l'envisagea. Voulant sans doute lui donner un échantillon de sa voix, il chanta en s'accompagnant cette romance assez moqueuse :

« La petite fille qui dort — et que la guitare appelle, — se réveille en sursaut, — bondissante dans son lit.

— » Je demeure toute la nuit — au serein et à la rosée, — et dès que vient l'aurore, — tu me tournes le dos.

» Nous sommes arrivés; — si tu veux que nous chantions — en troupe, quatre cents, à la porte, — donne-nous quatre cents chaises. »

Le jeune homme croyait peut-être avoir affaire à l'une de ces beautés vulgaires et complaisantes de Madrid que Goya a tant de fois reproduites sur la toile; sa romance finie, il attendait donc avec une sorte de joie orgueilleuse que Carmen lui dît de monter. Mais, en ce moment, la mère de Carmen parut, et commença par retirer sa fille avec violence de ce balcon; puis en même temps un alguazil étendit la main sur le chanteur, et lui prenant le mouchoir qu'il portait sur la tête :

— Une autre fois, mon cher, quand vous aurez pris une aune de dentelle, ce qui est un joli coup pour un Asturien, je

vous engage à ne pas vous en faire un *sombrero!* Ce mouchoir a été volé à la señorita Carmen de S... Suivez-moi !

Et il l'emmena en prison malgré les réclamations de la foule. Le lendemain, la mère de Carmen la fit mander et lui dit :

— Vous allez partir pour le couvent de Las Huelgas de Burgos. Dona Morenita, une respectable dame de mes amies, est chargée par moi de présenter cette lettre à l'abbesse. Vous avez la tête vive, il faut que le couvent calme vos idées.

Et comme l'innocente faisait quelques objections :

— Quant à ce bel amoureux idéal qui vous fait gagner tant de fraîcheurs à la fenêtre, il est bon de vous prévenir qu'il n'y faut plus compter. Ce Ramon, — il n'a pas d'autre nom, à ce qu'il paraît, — va passer la nuit en prison, d'après la plainte portée ce matin par moi au *regidor !* Oui... ce mouchoir que vous lui avez donné si imprudemment...

La méchante femme achevait à peine ces paroles, que la porte de la chambre où elle se trouvait s'ouvrit, et un alguazil rapporta le mouchoir à la pauvre petite, qui tremblait de tout son corps. Carmen n'osa pas s'informer du sort du pauvre jeune homme, elle s'inclina sous la volonté absolue de sa mère, et, donnant le bras à dona Morenita, elle prit le soir même la route de Burgos.

Plus d'une fois, comme vous pouvez bien le penser, elle retourna la tête en chemin pour voir si ce *cortejo,* qu'elle s'était improvisé, ne la suivait pas; plus d'une fois elle interrogea la bande des *arrieros* qu'elle rencontrait, et demanda Ramon aux oliviers et aux *ventas* qui bordaient la route. L'amour, hélas ! tient une si grande place dans les mœurs espagnoles, que les filles d'Espagne s'aperçoivent peut-être plus vite que vos Françaises qu'elles ont un cœur; celui de Carmen était-il fait pour la terre ou pour le ciel? je ne sais. Mais rien qu'à la voir, si j'eusse été le *mayoral* de ses mules, je me serais plutôt coupé la main que de la conduire au couvent.

Dona Morenita ne pensait pas de la sorte, il le faut croire. Cette roide et morne confidente ne laissa pas échapper une seule parole pendant la route ; elle mangeait seulement avec ardeur dans les *posadas,* se bourrait d'oranges, de saucissons, de figues, de raisins, et se contentait de passer son éventail à

la pauvre enfant quand la chaleur devenait trop vive. De Ramon il n'en fut pas question, tant l'amour des jeunes filles paraît scandaleux aux vieilles femmes qui n'ont plus d'amour. Elle présenta Carmen à l'abbesse de Las Huelgas, et ce nom angélique, ce nom d'une vierge, fut inscrit sur les registres du couvent.

La philosophie ne peut que nous apprendre à souffrir les maux de la vie, la religion chrétienne en fait jouir. C'est ainsi que Carmen puisa dans son désespoir même une force surhumaine. Durant les premiers mois qu'elle vécut au couvent, elle était profondément triste. Nos cloîtres, monsieur, contiennent je ne sais quels parfums terrestres et tentateurs qui reportent, comme malgré elles, l'esprit des recluses vers le monde. C'est d'abord l'odeur aromatique des jardins, puis les visites que l'on reçoit au parloir, enfin les marchands eux-mêmes qui entrent et secouent la poudre de leurs sandales sur le pavé du couvent. Le père Ignacio, confesseur en titre de celui-ci, trouva bientôt un moyen excellent pour démontrer à Carmen le néant des amours humaines : il lui assura que son Ramon était mort. Était-il convenable, en définitive, qu'une fille noble abaissât sa pensée sur un pareil homme, un simple *aguador* des Asturies? Carmen objectait vainement que les Asturiens sont nobles de fait et de droit, qu'ils peuvent prétendre à tout, et que d'ailleurs celui-là ne lui avait même jamais serré le bout du doigt : le père Ignacio, fidèle à son moyen, le plus victorieux qu'il eût pu trouver, se contentait de répondre en hochant la tête : Quel malheur que le pauvre garçon soit mort ! Prions Dieu pour lui, espérons qu'il vit maintenant avec les anges ! — Et, ce discours fini, il prenait sa tasse de chocolat, tout en racontant à Carmen je ne sais quelle fable tragique sur la mort du pauvre Ramon, son amoureux.

Exaltée par son malheur même, la pauvre enfant avait pris les joies innocentes de son âge en profond dégoût ; elle ne se complaisait plus qu'à souffrir. De là, cette pâleur de tombe que vous venez de lui voir et qui marbra si vite ses joues, aussi colorées que la pêche. Elle ne sortait du chœur de Las Huelgas que la dernière, tuant, pour ainsi dire, les douleurs de l'âme par les fatigues du corps, et végétant, comme une plante maladive, sous le deuil et la tristesse des souvenirs. Elle n'avait

parlé à ce Ramon que dans ses rêves ; mais ne l'avait-elle pas vu frapper et traîner en prison par des alguazils, et ne tenait-elle pas en main ce mouchoir que le malheureux, sur le point de la quitter pour toujours peut-être, portait à ses lèvres d'un air si désespéré ?

La fontaine assez large qu'ombrage ce figuier est comprise, vous le voyez, dans ce jardin du cloître, où croissent pêle-mêle, avec les arbres, les melons dorés, les concombres et les pastèques à têtes rouges. Ce faible treillage de bois en est la seule défense...... Sous l'ombre de ce figuier, on voyait parfois, à la lune, se dessiner la forme de la jeune *monja* en longs habits blancs. Vous eussiez dit la statue d'une novice morte avant l'âge. Elle fermait sur elle la porte du treillis, et elle lavait ses pieds dans le bassin, où se reflète à cette heure-ci, devant nous deux, l'azur du ciel.

Et, il le faut croire, elle n'aimait peut-être autant cette eau que parce qu'elle lui rappelait la fontaine de Neptune à Madrid, cette fontaine où elle avait vu dormir son cher Ramon.

Sept mois s'étaient écoulés pourtant depuis son entrée au couvent de Las Huelgas.

Une nuit qu'elle était seule ainsi devant cette conque de marbre, et qu'après avoir baigné sa jambe fine dans l'onde limpide, elle allait se retirer, elle crut apercevoir une figure dans les plis moirés de l'eau. C'était une figure d'homme ; elle était coiffée d'une *cachucha*, casquette militaire, ornée de jolies moustaches noires bien luisantes et une légère barbe au menton. L'inconnu portait l'uniforme d'officier et avait sur la poitrine la croix de Saint-Ferdinand.

— *Caramba!* dis-je; si c'était le démon, il prenait là un moyen charmant pour arriver au cœur d'une recluse. Les officiers sont de passés maîtres pour ces sortes d'assauts.

— Carmen pensa comme vous, continua mon interlocuteur, car elle fit d'abord un signe de croix, puis deux, puis trois.... Mais la figure ne bougeait pas de sa place. La novice se retourna, et vit avec une surprise sans égale un jeune homme accoudé sur l'un des trèfles de la galerie du cloître placés au-dessus du figuier. Il contemplait avec amour cette fille du Sei-

gneur, pendant que la brise lui apportait les parfums de la rose et du romarin.

— Ramon ! s'écria Carmen en montant précipitamment l'escalier.

Elle allait se jeter dans ses bras, mais un instinct de frayeur la fit reculer. Était-ce un fantôme? L'aspect de l'officier faisait naître d'ailleurs en elle une foule de mouvements inconnus.

Les manières de Ramon exprimaient à la fois la franchise et la noblesse, mais il y avait dans tous ses traits une empreinte réelle de mélancolie, une sorte de défiance innée dans l'avenir. Ses cheveux noirs, abondants, cachaient une figure pâle et triste. A la vue de Carmen, le front du jeune homme s'éclaira pourtant d'un rayon d'espoir et de joie ; il la pressa bientôt contre son cœur en lui prodiguant les noms les plus tendres. Carmen avait tiré de son sein le mouchoir donné à l'*aguador*, et celui-ci n'avait pas eu besoin de ce signe pour reconnaître la douce et charmante fille que sa mère avait tirée si violemment du balcon devant lui, et dont il avait appris le départ pour le monastère de Las Huelgas.

De son côté, Carmen ne pouvait trop s'extasier sur la métamorphose de Ramon, que le père Ignacio lui avait fait mort. Il fallut qu'il lui racontât sa sortie de prison et la protection inattendue qu'il avait trouvée dans le général San-M..., à qui il était redevable, disait-il, plus qu'à l'affaire décisive et récente de H...., de ses épaulettes d'officier.

Tous deux causèrent longtemps, comme on peut causer par une de ces belles nuits où les cascades et les rossignols des couvents d'Espagne se taisent, où le vent seul agite la feuille de l'oranger et du laurier-rose. Le jeune homme avait son régiment à Burgos; une lettre pour la supérieure lui donnait l'accès du couvent; en cas de surprise, il comptait lui présenter cette missive. Qui dira le charme de ces entrevues rapides et douces, où l'éclair qui jaillit de deux yeux noirs, la main que l'on presse, le sein qui bat, tous les signes de l'amour et de la confiance en un mot, reçoivent un nouvel attrait du site même? Sous ces voûtes mystiques, l'amour de Carmen eut pour Ramon le charme de la danse dans la cour des Orangers de Cordoue; au milieu des eaux vives et gazouillantes du

cloître, il entendit à peine ses soupirs, et quand il la quitta sous les feuilles épaisses de ce figuier, le cercle bleuâtre du jour colorait déjà d'un faible éclat la fontaine où elle pouvait mirer sa pâleur.

Il avait été convenu entre les deux amants que Ramon ferait à la mère de Carmen une demande de fiançailles par lettre; elle le considérait comme son *novio*. Aussi parut-elle d'abord moins fâchée que de coutume quand elle vit entrer, le lendemain, dans sa cellule doña Morenita, l'amie de sa mère. Elle reçut la digne matrone d'un air moitié confus et moitié joyeux. Cette vénérable dame tenait en main une lettre timbrée de noir, et ressemblait elle-même, par la sévérité de son maintien, à l'un de ces portraits de Velasquez ou de Carreno qui nous représentent les *camereras* de l'ancienne cour.

— Carmen, lui dit-elle, votre mère vient de mourir; c'est moi qu'elle a chargée de vous remettre le texte de ses dernières volontés. Elle exige que vous preniez le voile dans seize jours au couvent de Las Huelgas, et que vous y prononciez des vœux trop longtemps différés, puisque, depuis sept mois que vous habitez ici, vous avez eu le temps d'éprouver votre vocation.... Je vous laisse réfléchir à ce mot : la volonté d'une mère! La vôtre, comme vous pouvez le voir par ce qu'elle vous raconte sous ce pli, a connu les dangers d'une union mal assortie. Lisez et jugez vous-même.

Et elle remit à Carmen, encore tremblante et consternée de cette nouvelle, une lettre où la marquise doña Teodora Felicia de S...... cherchait à ébranler ce jeune courage par le long récit d'une de ses faiblesses passées. Elle y accumulait les réflexions et les conseils; elle s'y accusait enfin d'avoir traité Carmen avec une rigueur excessive et qui était loin de son cœur; mais elle avait voulu la préserver de grands périls. Quant à cet amour imaginaire, insensé, qu'elle avait pour un inconnu, le silence de cet homme avait dû sans doute y mettre fin mieux que sa volonté et ses prières. Elle finissait par lui déclarer qu'elle donnait son bien en totalité aux religieux de la Cartucca de Grenade, et qu'elle comptait sur son obéissance à ses dernières volontés.

Demeurée seule après le départ de doña Morenita, Carmen se vit en proie à une foule d'idées tumultueuses; elles livrèrent

à son cœur un assaut si rude, que la jeune fille s'évanouit. Quand elle se réveilla, le père Ignacio était devant elle; il lui tendit la main comme de coutume, et la jeune fille la baisa respectueusement. Le moine paraissait aussi calme que d'habitude; cependant on pouvait démêler sous cette apparence tranquille une joie secrète d'inquisiteur satisfait.

— Carmen, demanda-t-il, où avez-vous laissé ce mouchoir?

La *monja* rougit et répondit en balbutiant que c'était peut-être à la fontaine de la Claustrilla. — Ce mouchoir m'a servi à essuyer mes pieds mouillés, reprit-elle, et je vous remercie de me le rendre.

Et elle avança la main vers celle du moine; mais celui-ci, prenant un ton plus sévère :

— C'est sur le chemin de Las Huelgas à Burgos que le jardinier du convent a ramassé ce mouchoir, reprit-il; il venait de tomber de la *faja* d'un jeune officier. On le nomme don Ramon!... Carmen, suis-je bien instruit? Ramon est de retour, vous êtes coupable!

La jeune fille releva la tête avec un charme de pudeur et d'orgueil inexprimable; puis, regardant le moine avec des yeux où l'azur du ciel lui-même se peignait :

— J'ai promis devant Dieu à Ramon que je serais sa femme; mais je ne serai jamais sa maîtresse, mon père, sachez-le! J'ai promis, j'acquitterai mon serment!

— Mais cette lettre, malheureuse enfant! cette lettre de votre mère... Ce sont ses dernières volontés; doña Morenita m'a tout dit...

— Vous êtes mon confesseur, ô mon père! que dois-je faire?... Parlez. Si Ramon n'était pas revenu, j'eusse prononcé mes vœux; mais il est de retour, il m'aime!

— Il vous trompera, maintenant qu'il porte l'uniforme. Ce sont de vrais Satans, ma fille, que ces officiers..., et d'ailleurs son régiment part demain.

— Demain!...

— C'est l'ordre qui vient d'être promulgué dans les quartiers.

— Ne pas le voir avant son départ! oh! mon Dieu! mon Dieu! lui qui m'aime tant! lui qui ignore la perte soudaine

que je viens de faire! Ma mère ne l'aimait pas; mais il m'aime, lui; et moi, mon père..., oh! oui, je sens bien là que je l'aime..., dit-elle en posant la main sur son cœur.

Le père Ignacio se retira; mais il jugea à propos de prévenir l'abbesse, la révérendissime dona Serafina B.... Les rigueurs claustrales sont des murs que rien ne peut franchir quand le génie monacal s'en mêle; Las Huelgas, vous le voyez, est aussi défendu qu'une forteresse au dehors. L'abbesse en fit tendre les chaînes, et l'on refusa l'entrée à Ramon quand le pauvre jeune homme se présenta. L'abbesse lut sa lettre, mais elle lui donna à entendre que le matin même elle avait dû renvoyer Carmen à Madrid sous la tutelle d'un *fraile,* pour qu'elle pût voir du moins ceux de sa famille qui lui restaient avant de prononcer les vœux qui devaient l'arracher au monde. Don Ramon s'éloigna la mort dans le cœur, en jetant un regard d'adieu à cette fontaine, où les étoiles se confondaient avec la rosée, où l'image de Carmen semblait presque lui tendre les bras... S'il se retint alors de mourir, comme il me l'a dit souvent, c'est qu'il espérait encore retrouver Carmen à Madrid : il ne croyait pas que des lèvres de vérité pussent mentir. De retour à Madrid, il n'eut rien de plus pressé que de s'informer de sa chère *monja*. Hélas! tout y fut muet pour lui, depuis les allées du Prado jusqu'aux balcons parés de femmes et de fleurs. Il acquit bientôt la triste conviction qu'on s'était joué de lui... Inquiet, courroucé, le jeune homme repart pour Burgos; mais, à peine aux portes de cette ville, la fièvre le terrasse sur le lit d'une misérable *posada*. A la fièvre se mêle bientôt le délire; dans ses rêves ardents, exaltés, le malheureux appelait Carmen..., Carmen, qu'il croyait morte, comme Roméo sa chère Juliette.

Quand minuit, l'heure solennelle des fantômes et des fiévreux, venait à sonner :

— Ne la voyez-vous pas dans ses vêtements blancs de *monja?* s'écriait-il en se soulevant sur son lit, le front baigné de sueur, le sein haletant, la bouche sèche. Oui, c'est bien elle, c'est Carmen, elle va baigner ses jolis pieds à la fontaine du cloître!

Et son doigt levé semblait la suivre, cette image aussi légère et aussi impalpable qu'une ombre, mais aux yeux de Ramon elle avait un corps, — il la voyait!

Cependant le péril devenait imminent pour le malade; la persistance de la fièvre était horrible. Conseillés par ses médecins eux-mêmes, les amis du malade conçurent le projet de le sauver en provoquant chez lui une crise favorable. Il leur était impossible d'entrer à Las Huelgas, la juridiction souveraine dont l'abbesse était armée les effrayait; elle avait d'ailleurs fait adroitement répandre le bruit que Carmen n'habitait plus la communauté. Une jeune sœur préposée aux provisions du couvent sortait chaque samedi, et, par un hasard étrange, sa figure offrait de loin une conformité assez grande de traits avec Carmen. Les amis de Ramon imaginèrent de l'endoctriner; ils lui représentèrent que la ruse innocente à laquelle elle se prêterait était peut-être plus méritoire, aux yeux de Dieu, que toute sa vie passée à l'ombre du cloître. De quoi s'agissait-il, en effet? De passer au coup de minuit, avec le costume de son couvent, par la chambre du pauvre Ramon. Le malade, ajoutaient-ils, croit voir Carmen à cette heure-là; votre présence seule versera le baume sur ses blessures. Vérité ou illusion, il y a pour lui chance de salut!

La sœur de Las Huelgas se prêta de bonne grâce à ce manége. A l'heure de minuit, on la fit passer devant Ramon, vêtue comme Carmen, jeune et recueillie comme l'ange de Ramon; mais savez-vous ce qui arriva? Que l'infortuné, renouvelant sa scène de tous les soirs, s'écria dans la fièvre et le délire en voyant passer la nonne :

— J'en vois deux!...

Tant l'imagination a de pouvoir et de fixité chez ceux qui souffrent! Vous le voyez bien, on ne put même tromper la fièvre de Ramon. Quand ses amis lui racontèrent ce qu'ils avaient fait, il voulut percer l'un d'eux de son épée. Il languit pendant trois mois, et, au bout de ce temps, apprenant que Carmen allait prononcer ses vœux, égaré, à moitié fou, il entra de force dans le cloître et vint se frapper d'un coup de poignard aux pieds de la pauvre fille. Depuis ce jour, Carmen n'entend plus, ne voit plus; elle marche au hasard, sourit, récite les offices et s'interrompt tout d'un coup par un grand éclat de rire. La malheureuse est folle! L'abbesse de Las Huelgas la tient toujours à son bras; c'est un remords vivant qu'elle traîne avec elle. On n'a pas voulu la mettre à l'hôpital de *Los Locos*, cela

eût trop fait crier ; mais les étrangers qui viennent ici ont le droit de mettre un *duro* dans la tirelire que voici, et que l'on a scellée au mur, pour l'âme du pauvre Ramon !

— *Hi qui disponunt de diebus suis descendunt in infernum viventes!* ajouta en ce moment une voix nazillarde à deux pas de nous. Cette voix était celle d'un vieillard qui sortait de la nef, celle du père Ignacio.

L'office était terminé, je me retirai à l'écart pour voir passer Carmen avec l'abbesse... Toutes deux apparurent bientôt, l'abbesse avec son grand camail abaissé sur le front, Carmen nouant de ses doigts pâles quelques fleurs et des gramens arrachés aux fentes des piliers. Elle s'arrêta bientôt sous un énorme cyprès, et contempla l'azur du ciel avec des yeux égarés. Puis, courant rapidement à la fontaine, elle s'y mira avec complaisance. Ses cheveux étaient d'un noir de jais, mais il leur manquait çà et là quelques épis. Elle se retourna au son de la pièce de monnaie que je laissais tomber dans la tirelire du cloître.

— *Una limosna por Ramon* (1) ! dit-elle en me regardant. Puis, jetant ses fleurs dans la fontaine, elle rejoignit l'abbesse.

Je me souviendrai longtemps, mon ami, du couvent de Las Huelgas.

ROGER DE BEAUVOIR.

(1) Une aumône pour Ramon !

LES

PEINTRES AU CABARET.

LANTARA. — LEROY.

I.

Parmi les peintres français du XVIIIe siècle, il est deux originaux dont la vie est digne d'étude. Le café, le cabaret, ont été presque toujours leurs ateliers, leurs châteaux en Espagne, leurs horizons, semblables en cela à deux peintres flamands de l'école de Van Ostade : Brauwer et Van Craesbeke. Le hasard a sauvé le talent de Lantara ; l'amour, qui avait perdu Leroy, l'a relevé enfin, mais seulement à l'heure de la mort. Je ne cherche pas à faire un cours de morale en peinture. Comme les poëtes, comme tous les disciples de l'art, les peintres ont le privilége de descendre dans les ténèbres du vice et de reprendre leur vol dans les splendeurs de l'art ; on a vu des contrastes frappants ; plus l'âme descend bas, plus elle prend de force pour s'élancer aux divines régions. Saint Augustin l'a dit : « Pendant que l'ange des ténèbres étend sur nous les rameaux touffus et enivrants des voluptés terrestres, l'ange gardien, loin de nous abandonner, répand sur notre cœur brûlé la chaste rosée du rivage céleste, il vole au-dessus et tout à l'entour de nous

comme pour nous couvrir de ses blanches ailes. » Cependant, à force de passer dans la forêt des voluptés, on finit par y laisser la trace de sa jeunesse, on s'y déchire peu à peu ; dès que l'amour a subi la première atteinte, le mal est fait, le mal est pour longtemps irréparable; le ciel se trouble, l'imagination perd sa fraîcheur matinale, la pensée ne jette plus qu'un pâle rayon çà et là, rayon sans feu et sans lumière.

On ne sait rien de l'origine de Simon Mathurin Lantara ; on a dit qu'il était né à Fontainebleau ou près de Montargis. Son père était un pauvre peintre d'enseignes venu du Piémont, sa mère une marchande à la toilette. Il paraît que le mariage fut accompli sans l'assistance du curé. Le peintre et la marchande n'en devinrent pas plus heureux pour cela. Cependant, selon le langage consacré, le ciel bénit leur union, puisqu'ils eurent des enfants en grand nombre. Mathurin vit de bonne heure le triste spectacle d'un père qui s'enivre et qui bat sa femme quand il a le vin mauvais ; Mathurin se promit, s'il buvait un jour, d'avoir le vin bon ; il tint parole comme vous verrez. Dans la maison paternelle, Mathurin connut de bonne heure les tristesses de la misère. Il vit pleurer sa mère, il pleura avec elle; elle finit par se consoler, il ne dit pas comment ; il se consola aussi ; peut-être aurait-il dû pleurer encore, mais il n'était pas venu au monde pour pleurer toujours. Pour se consoler, lui, il se promena. Il avait douze à treize ans à peine que déjà le grand spectacle de la nature s'animait pour lui. Fuyant l'école et les jeux, il allait s'égarer nonchalamment dans la forêt, tout émerveillé des vieux arbres moussus, des roches sauvages, des riantes échappées, des montagnes entrecoupées d'où le sable coule en fontaines brillantes. Il suivait d'un regard ravi les mille teintes changeantes de lumière que le soleil prodiguait çà et là. Le soleil vu à travers le feuillage était pour lui un tableau magique. A force d'assister à toutes les métamorphoses de la nature, il surprit ses mystères ; il ne tarda pas à comprendre l'harmonie du ciel et de la terre, le frémissement amoureux des plantes quand l'orage s'amoncelle, l'épanouissement des arbres, des buissons et des fleurs quand la pluie et le vent d'orage ont passé sur la nature, la gaieté du matin quand le soleil déchire la brume des coteaux, quand la brise secoue la rosée et le parfum des herbes, la mélancolie pieuse du soir quand le soleil n'a plus

qu'un rayon, un rayon pour le clocher si bleu parmi les arbres verts, pour le laboureur qui arrive au bout du dernier sillon, pour la glaneuse qui soupire sous ses bouquets d'épis. Ce spectacle devint une passion pour Mathurin Lantara. Bientôt le jour ne fut plus assez long pour ses vagabondes et poétiques promenades, il passa quelquefois la nuit dans les champs par les beaux clairs de lune ; il allait s'asseoir au bord d'un étang ou d'un abreuvoir, et là, écoutant le prophétique oiseau de nuit, la tête inclinée sur la main, il contemplait la lune qui se mirait dans l'eau à travers le feuillage. Il s'était pris d'un si grand amour pour la nature, qu'il parlait tout haut aux plantes et aux arbres. Lantara parlait aux plantes, jamais aux hommes. S'il rencontrait un pâtre ou un chasseur, il se détournait bien vite, comme s'il eût craint d'être surpris en mauvaise action. Cependant un vieux chanoine de Fontainebleau, qui aimait aussi la promenade, parvint peu à peu à apprivoiser ce jeune sauvage. Il le suivit, il fut un jour témoin de ses tendres apostrophes aux marguerites et aux violettes, au soleil et aux nuages; il lui parla avec tant de douceur et de raison, que Lantara l'écouta avec curiosité sans songer à prendre la fuite. Le lendemain, pareille rencontre. Le chanoine avait en main les fables de la Fontaine.— Sais-tu lire, mon enfant? — Oui, dit Lantara, mais cela m'ennuie. — Je te donne ce livre qui ne t'ennuiera pas.— Ils se promenèrent ensemble ; au pied d'un banc de sable gigantesque, le chanoine se reposa, et Lantara, sans s'inquiéter de son vieil ami, coupa un bâton, puis se mit à dessiner à ses pieds. Le chanoine qui a rapporté cet épisode ne dit pas quel était le sujet du dessin ; il se contente de raconter comment Lantara, plus amoureux de la couleur que de la ligne, trouvait des ressources dans les variétés du sable blanc, gris, rouge, jaune, bleu. Il y en avait de tous les tons. C'était un plaisir de voir les petites mains du peintre de treize ans composer cette mosaïque d'un nouveau genre.

L'automne et ses feuilles jaunies, l'hiver et son givre brillant, eurent aussi des charmes pour Lantara. Il suivit la nature pas à pas dans toutes ses œuvres. œuvres de vie, œuvres de mort. En automne, il allait dans un ravin désert voir rouler les feuilles dans le torrent; en hiver, par les jours de neige, il allait s'attrister devant le solennel tableau de la mort.

De quinze à vingt-cinq ans, on perd la trace des pas de Lantara. On a dit qu'à son arrivée à Paris il était tombé dans l'atelier d'un barbouilleur, qui, frappé du talent de ce jeune homme, l'aurait nourri et logé pour prix de son travail, se réservant le droit de signer à son gré les meilleurs paysages. C'est là mot à mot une copie de l'histoire de Brauwer, cet autre peintre de cabaret. On a dit aussi que Lantara avait étudié dans un mauvais atelier de Versailles, chez un peintre de pacotille, qui, moyennant quarante sous par jour, l'obligeait à peindre le fond de ses tableaux. Ce sont là de bien vagues indices. J'aime mieux croire que Lantara n'a eu pour tout maître que son père le peintre d'enseignes; son instinct lui a enseigné le reste. Nous le retrouvons à Paris, toujours seul, toujours pauvre; il peint des clairs de lune, il crayonne des forêts, mais il ignore son talent. Comment y croirait-il? tout le monde vante devant lui les paysages roses de Boucher; il ne veut pas se résigner à imiter ce mauvais maître, qui ne voit la nature que dans la mythologie. Lantara a été à une meilleure école; il a vu la nature telle qu'elle est, avec toutes ses magies, sans périphrase et sans hyperbole.

Il ne sait pas dessiner le moins du monde; mais d'où vient qu'en trois coups de crayon il détache un arbre du flanc de la montagne, il fait jaillir un torrent sur les roches aiguës? C'est qu'il a été son maître à lui-même; il a deviné la peinture comme le Giotto, comme tant d'artistes flamands. Voulez-vous savoir ce qu'il fait de son talent? Dans une maison noire et chancelante, au voisinage du Louvre, au-dessus d'une fruitière, au-dessus d'une danseuse oubliée, au-dessus d'un sacristain, Lantara a bâti son nid. Cette demeure du peintre est si nue et si désolée qu'un huissier ne voudrait pas y faire une saisie; un grabat, une table, un chevalet, voilà à peu près tout l'ameublement. On se demande comment le pauvre Lantara a délaissé les doux paysages de Fontainebleau pour un pareil refuge. Encore si la fenêtre s'ouvrait sur une échappée quelconque, mais point. De la fenêtre on n'a pour tout spectacle que des lucarnes et des cheminées, un peu de soleil dans la fumée. Lantara ne voit jamais ce triste tableau, son souvenir est grand; il n'a qu'à descendre en lui-même pour retrouver dans toute leur fraîcheur matinale, dans toute leur grâce printanière, les

paysages où il a bercé ses quinze ans. Voyez, il a inscrit çà et là, sur le papier bleu de sa chambre, des pages de ses souvenirs ; il ne lui faut pour cela qu'un peu de charbon et un peu de craie. Du reste, il ne travaille presque jamais dans cette chambre, à moins que l'inspiration ne l'emporte sur la paresse, ce qui n'arrive guère, puisque l'inspiration ne vient le saisir qu'à la vue d'un verre de vieux vin. Dès qu'il est sur pied, il descend au prochain cabaret ou au prochain café ; de part et d'autre il y a un grand livre à son usage qu'on lui présente aussitôt son arrivée ; durant les apprêts du déjeuner, il ouvre le grand livre et y fait un dessin en moins d'un quart d'heure. Il appelait cela le quart d'heure de Rabelais. Les dessins ne restaient pas longtemps dans le grand livre, des amateurs les payaient d'avance. Quand Lantara avait déjeuné, il allait se promener en bon bourgeois de Paris qui n'a rien à faire. C'était un grand enfant naïf comme la Fontaine, s'amusant de tout, oubliant l'heure et le chemin ; c'était l'insouciance proverbiale des artistes. Il rentrait pour dîner, tantôt à son café, tantôt à son cabaret, selon le caprice du moment : c'était la même histoire que le matin, le grand livre sur la table. Pour enflammer le talent du dessinateur, le cabaretier étalait sous ses yeux les plus vieilles bouteilles de sa cave. Après dîner, Lantara allait encore se promener comme un oisif insouciant qui a tout son temps à perdre. Le soir, ne pouvant plus se promener, il buvait pour se distraire. C'était bien le plus aimable ivrogne de tous les cabarets de la terre ; il avait le vin généreux ; chaque verre produisait quelque naïveté piquante, quelque saillie originale. Vers minuit, il rentrait à son triste gîte, et dormait à merveille en son mauvais lit. On comprend à grand'peine comment, avec un vrai talent, il restait dans cette triste atmosphère, n'ayant pour compagne que la pauvreté. Incapable de se conduire dans la vie, il lui a manqué une autre Mme de la Sablière. La rêverie oisive l'avait envahi, son esprit s'égarait en mille détours trompeurs : pour ainsi parler, il n'habitait la terre qu'à l'heure du repas. Il n'avait d'amour que pour le soleil et les forêts : l'homme ne lui semblait qu'un hors-d'œuvre de la création ; aussi n'avait-il aucune des vanités d'ici-bas. Il cachait son nom et sa vie ; il ne voulait presque jamais signer ses dessins ou ses tableaux ; il aurait pu devenir riche, mais à quoi bon l'argent

dans ses mains? Un jour le comte de Caylus lui paye un tableau cent écus; c'était un clair de lune. Voilà Lantara très-inquiet, qui ne sait que faire de la somme : il s'imagine que tous les fripons de Paris sont à ses trousses, chaque passant a des regards louches, il n'ose se promener, il n'ose s'arrêter, il ne rêve plus; c'en est fait de Lantara. Il entre au cabaret, il lui semble que les ivrognes eux-mêmes le regardent avec convoitise. Il n'ose plus s'enivrer; je vous le dis, c'en est fait de lui. Enfin, il rentre à sa chambre pâle et tremblant; où déposer les cent écus? sous son oreiller. Il se couche, il ne peut s'endormir, son oreiller est plus dur que de coutume; les cent écus lui roulent dans la tête; la porte n'est close qu'à demi, si un voleur passait dans l'escalier! mille autres chimères aussi malencontreuses. Il prend un parti violent, il transporte la somme dans le tiroir de sa vieille table. Il se recouche et ferme les yeux; à peine est-il la proie d'un demi-sommeil, qu'il croit entendre ces diables d'écus qui dansent une sarabande; c'est une musique claire et perçante qui l'agite au plus haut point; il se réveille en bondissant comme un chevreau; il s'endort enfin pour tout de bon, mais il n'est pas au bout de ses rêves; voilà les écus qui se métamorphosent : Lantara voit passer devant lui une solennelle procession de bouteilles ensablées, il veut en saisir quelque chose, mais il ne saisit que l'ombre. Enfin il dormit mal. Le matin, Lantara prit son argent tout en maudissant les richesses, il descendit au cabaret raconter son infortune, d'honnêtes gens le plaignirent et l'aidèrent, par de belles rasades, à se délivrer de ses écus. Il reprit avec joie son train de vie, sa misère insouciante, sa rêverie vagabonde. La pauvreté était sa véritable muse inspiratrice; dès qu'il possédait un écu, il ne pouvait plus rien faire. On raconte qu'un grand seigneur, on ne dit pas son nom, appela le paysagiste et le voulut loger dans son hôtel. N'osant pas refuser un grand seigneur si dévoué aux arts, Lantara vint s'installer à l'hôtel avec son mince bagage; il s'y trouva très-mal à l'aise, comme un homme tout à fait dépaysé. Vainement il y voulut peindre ou dessiner; il n'était plus dans l'atmosphère de son talent; comme Béranger, il avait laissé ses sabots et son luth à la porte. Il s'enfuit sans mot dire, et rentra au cabaret en s'écriant : — Enfin, j'ai secoué mon manteau d'or.

Lantara se trouvait à merveille sous le toit de l'artisan, devant l'âtre misérable égayé par les enfants demi-nus. Là il disait tout ce qu'il pensait ; il parlait de son père qui était pauvre, il se complaisait à raconter d'une façon bizarre ses aventures de cabaret. Cet horizon triste et borné était le sien pour la vie. Que lui importaient, en effet, les dorures des palais, à lui qui n'appréciait que les richesses de la nature ?

Lantara n'était pas de son siècle ; le bruit et l'éclat du règne de Louis XV n'avaient pas séduit ni atteint le naïf poëte de la forêt de Fontainebleau. Il était né pour vivre dans l'insouciance des champs : forcé de vivre à Paris, il cherchait à s'abuser en peignant des paysages ; s'il buvait, c'était pour s'abuser encore. Pour lui, le vin créait presque les rêves de l'opium, car son ivresse était sereine, assoupie, rêveuse, sinon poétique comme celle d'Hoffmann, du moins douce et souriante. La Fontaine ivre vous eût bien représenté Lantara. Cet homme singulier ne vivait pas seulement en dehors de son temps, il vivait, on peut le dire, en dehors de lui-même. Son corps n'était qu'une guenille grossière dont son âme se couvrait, faute de mieux ; mais entre le corps et l'âme, la prison et la prisonnière, il n'y eut presque jamais d'harmonie. Que de fois, dans le même jour, l'âme s'envolait dans les bois et dans les montagnes pour respirer l'arome des herbes ou s'épanouir sur le buisson avec l'oiseau et la fleur, tandis que le corps restait sur son grabat ou se traînait morne et désolé dans la salle du cabaret ou dans l'arrière-boutique de la fruitière !

La fruitière s'appelait Jacqueline. C'était une jeune Picarde, dont la bonne mine avait séduit Lantara. Elle était fraîche et gaie, deux trésors pour les femmes. Elle chantait du matin au soir; sa voix perçante montait jusqu'à la chambre du peintre. Dans la belle saison, il ouvrait sa fenêtre : son âme, qui voyageait au loin, revenait aux chansons de Jacqueline ; il fermait les yeux et croyait entendre chanter dans les champs, tant la voix avait de fraîcheur agreste. Jacqueline, de son côté, était sensible aux œillades de Lantara ; quand elle le voyait ivre, elle le plaignait du fond du cœur. Plus d'une fois il arrivait que le peintre, ne pouvant monter, s'arrêtait au rez-de-chaussée, grâce à la charité plus ou moins orthodoxe de la fruitière. Lantara, n'ayant plus de famille, avait trouvé là une sœur en

même temps qu'une maîtresse ; il lui a dû souvent de ne pas mourir de faim, abandonné sur son grabat. Quand il n'avait pas de quoi dîner, elle trouvait mille raisons aimables pour le décider à dîner avec elle. D'ailleurs il ne se faisait pas prier longtemps. Dans ses jours de misère, il descendait chez Jacqueline à l'heure du repas; à sa seule façon d'entrer, elle voyait bien qu'il fallait mettre son couvert, car il soupirait en se tournant vers l'âtre. En toute chose, elle était sa providence : s'il était un peu malade, elle voulait veiller; l'hiver, elle partageait son peu de bois, et Lantara avait le bon lot; le meilleur fruit de sa boutique, la pêche la plus rose et la plus veloutée, la grappe la plus dorée, était toujours pour lui. Jacqueline valait mieux que Thérèse Levasseur ; elle était plus fraîche et plus naïve : on ne doit pas s'étonner de l'amour que Lantara eut pour elle. Peut-être serait-elle parvenue, dans sa sollicitude, à lui fermer à jamais la porte du cabaret, mais elle mourut trop tôt pour accomplir cette bonne œuvre. Lantara fut frappé au cœur par cette mort presque soudaine ; il se retrouvait seul et déjà vieillissant ; il perdit courage, et retourna au cabaret avec plus d'abandon que jamais. Il ne se consola qu'à grand'peine ; six mois après ce malheur, quand on lui parlait de Jacqueline, il soupirait et pleurait encore, ivre ou non. Il ne voulut jamais vendre un joli paysage qu'il avait peint au temps heureux où Jacqueline chantait. Un jour que sa voisine, la danseuse oubliée, lui demandait pourquoi il tenait tant à ce paysage, il lui répondit : — Vous n'entendez donc pas chanter Jacqueline dans ce paysage?

Si je voulais parler des autres amours de Lantara, je serais forcé de descendre trop bas; j'aime mieux passer outre. On a dit qu'il avait rencontré Mme du Barri. En effet, ils ont traversé le même chemin, lui pauvre amoureux de hasard, elle folle pécheresse de vingt ans. D'ailleurs Lantara connaissait je ne sais comment, peut-être par sa mère, une tante de Mme du Barri, la Cantini, célèbre marchande à la toilette.

Avec son genre de vie, Lantara devait mourir à l'hôpital ; tout le monde lui prédisait ce dernier refuge. Loin de s'effrayer de cet horizon, il en parlait avec complaisance ; aussi, étant tombé malade, il se fit conduire à la Charité tout naturellement. Il ne mourut pas à ce premier voyage. Le supérieur, sa-

chant à qui il avait affaire, le garda le plus longtemps possible en convalescence, lui persuadant qu'il y aurait du danger à sortir trop tôt. On comprend bien que le supérieur y trouvait son compte : Lantara lui faisait des dessins sur des cartes, moyennant la clef de la cave. — Voilà donc la carte à payer, disait-il en se mettant au travail. Il promit bien de revenir en si bon lieu; il y retourna bientôt, mais, cette fois, en compagnie de la mort.

Lantara se sentit mourir; quand un jour le verre et le crayon lui tombèrent des mains, il comprit qu'il était au bord de la tombe. Il ne s'effraya point, il se résigna de bonne grâce. Si l'âme est immortelle, devait penser Lantara, la mienne ne risque pas d'habiter un plus mauvais gîte; les cabarets et les paysages d'outre-tombe sont curieux à connaître; si l'âme n'est point immortelle, il restera bien quelque chose de moi dans cette vie, une touffe d'herbe, une petite fleur sur ma fosse, qui se balancera tout à son aise au soleil. Avant de reprendre le chemin de l'hospice, il voulut encore une fois revoir la campagne, sa première et dernière amie ici-bas. Où aller? il n'a plus que la force d'arriver à la tombe; mais, pour ce rendez-vous d'adieu, il va retrouver ses jambes de vingt ans. Il suivit le cours de la Seine jusqu'à Meudon, il monta dans les bois, foula avec délices les feuilles jaunies, s'égara avec ivresse dans les sentiers, jusque dans les broussailles. Il descendit le versant du château de Meudon du côté de Valaisy, et se trouva, comme par enchantement, dans une petite vallée déserte et silencieuse entourée de bois, coupée de quelques étangs, où de toute trace humaine on ne voyait alors qu'une petite chaumière. Vous dire la joie du paysagiste, je ne l'essayerai point. Il se promena jusqu'au soir, heureux du silence, respirant l'odeur des regains fanés et des pommes tombées sur l'herbe, cueillant comme un enfant le fruit de l'églantier, les grappes violettes de la bruyère, la dernière campanule des prés, admirant les jeux du soleil sur les étangs et dans les feuilles d'automne, enfin heureux comme Jean-Jacques dans l'île de Saint-Pierre.

Hélas ! le même jour, Lantara frappa à la porte de la Charité.

A l'heure suprême, le confesseur de l'hospice lui donna l'absolution; après quoi, il lui fit un discours sur les bienfaits de

la mort. Le confesseur termina par ces mots : Vous êtes heureux, mon fils, vous allez passer à l'éternité, vous verrez Dieu face à face. — Quoi! mon père, murmura le moribond d'une voix éteinte, toujours de face, et jamais de profil?

C'est là son dernier mot. Il mourut en même temps que Gilbert, jeune comme lui. Gilbert et Lantara étaient un peu frères en dehors de la pauvreté ; ils aimaient du même amour la forêt et la montagne, la prairie en fleur et le chemin perdu. Un autre rêveur de la même famille est venu depuis souffrir sur la couche de Gilbert et mourir sur celle de Lantara ; j'ai nommé Hégésippe Moreau. Celui-là aussi avait été à l'école de la nature. Comme Lantara, il dédaignait les entraves des vanités humaines. Pendant que son pied s'égarait à la poursuite de tristes voluptés, son âme fuyait en toute liberté dans les verts bocages ou dans le bleu des nues. Aussi bien qu'Hégésippe, Lantara pouvait dire à son âme prête à quitter la terre : Fuis sans trembler!

> De mes erreurs, toi, colombe endormie,
> Tu n'as été complice ni témoin!

Comme Greuze, Lantara a été la proie du vaudeville. Ils se sont mis quatre, Picard, Barré, Radet et Desfontaines, pour gâter sans façon cette physionomie originale. Savez-vous ce qu'ils ont fait de Lantara? un peintre d'histoire. Ils l'ont représenté peignant Bélisaire! Est-ce que Lantara a jamais connu Bélisaire? Il n'a jamais entendu parler des Grecs ni des Romains. Sous les mains maladroites des vaudevillistes, ce charmant ivrogne n'est plus qu'un buveur vulgaire qui philosophaille au lieu de boire. En outre, ils ont augmenté ses œuvres d'une fille posthume, qui est à marier. Vous comprenez que tous ces dialogues sans verve et sans raison, toutes ces bouteilles de vin bleu, tous ces couplets sans trait aboutissent à un mariage, sur quoi Lantara se met à chanter qu'il va peindre *pour la gloire et pour la nature!*

Lantara a laissé quelques jolis paysages, mais surtout des dessins en grand nombre. Ses dessins, encore recherchés, sont à la pierre noire sur papier blanc, le plus souvent sur papier

bleu rehaussé de blanc ; ses clairs de lune, pour la plupart admirables, sont toujours sur papier bleu. Une grande vérité de site, un ciel merveilleusement nuagé, un feuillé agréable, des lointains légèrement touchés, un heureux effet de lumière, voilà ce qui distingue ses dessins. Dans ses tableaux, on voit que nul ne s'était mieux pénétré des jeux bizarres de la nature. Il exprimait à ne s'y pouvoir tromper le caractère de toutes les heures du jour. Ses matinées respirent une fraîcheur ravissante qui vous remplit de jeunesse ; ses après-midi, une agitation amoureuse qui vous va au cœur ; ses soirées, une mélancolie sereine qui éveille la rêverie; ses soleils levants, ses soleils couchants, ses clairs de lune, portent l'empreinte d'un génie original. Il excellait dans la perspective aérienne ; la vapeur de ses paysages approche beaucoup de celle de Claude Lorrain. Il aime mieux la poésie que le pittoresque ; sa nature n'a ni déserts ni précipices ; à peine çà et là un ravin sauvage, une roche alpestre, de légères aspérités pour donner plus de charme encore à ses bois touffus, à ses chemins verts, à ses doux horizons. Lantara n'avait jamais voyagé, si ce n'est de Montargis à Paris. Il n'avait pas jugé à propos d'aller plus loin chercher la nature. Avant lui, que de peintres flamands ont créé des chefs-d'œuvre sans faire tant de chemin et sous un ciel avare!

On a gravé d'après quelques tableaux de Lantara. Daret a gravé *la Rencontre fâcheuse*, *le Berger Amoureux*, *l'Heureux baigneur*, *le Pêcheur Amoureux*; Piquenot, *la Nappe d'eau* et *les Chasse-marée;* Lebas, le premier livre des *Vues des environs de Paris.* Mais la gravure n'a pu reproduire cette fraîcheur de coloris et cette vapeur aérienne que Lantara trouvait sans chercher.

Un paysage assez remarquable de la galerie du Palais-Royal prouve que ce peintre souriait malgré lui dans la nature la plus sauvage. Des ânes, des chèvres, des vaches, traversent un marais bordé de roches gigantesques, de monuments en ruine et d'arbres à demi brisés. Vous croyez que l'effet est attristant : point. Ces roches ne sont pas désertes ; le framboisier y traîne ses rameaux rampants, l'aubépine y fleurit ; quelques bouquets d'arbres frémissent au sommet ; ces eaux vous charment plutôt qu'elles ne vous glacent : on y mouillerait son pied avec plaisir

à la suite de l'âne rêveur et de la petite chèvre surprise. Ces monuments en ruine vous invitent presque à les habiter, vous qui n'êtes ni ermite ni cénobite. Ces arbres à demi brisés n'attendent qu'un printemps réparateur; en un mot, ce sombre paysage est des plus souriants. Le ciel y fait bonne figure, comme tous les ciels de Lantara.

On s'étonne à bon droit que cet homme étrange ait trouvé l'art de peindre seul en face de la nature. A peine eut-il la palette en main, qu'il fut maître de la couleur. Ses premiers paysages sont les plus francs et les plus beaux. Il peignait de souvenir dans son triste logis, mal éclairé, sans feu, sans livres, sans amis. Sans Jacqueline, jamais une jolie bouche n'eût souri à son talent ou à son cœur. La pâle misère, la solitude désolée, le cabaret bruyant, rien n'a pu étouffer en lui le grain de génie que le Créateur y avait semé. Il était né paysagiste, il fut paysagiste toute sa vie aussi facilement qu'un autre est tailleur de pierres. On a dit qu'il devait son talent au cabaret; c'est là un paradoxe. Si Lantara eût passé à étudier le temps qu'il a perdu à boire, il fût devenu une des gloires du paysage français.

Lantara trouvait souvent du premier coup la lumière et l'ombre, le rayon de soleil qui passe dans le bois, l'image brisée de la lune dans les flots agités. Il arrivait tout naturellement à des effets surprenants. Il a créé des bocages que l'imagination traverse dans le parfum des fraises ou des mûres, dans le gazouillis des oiseaux qui jouent. Comme ses eaux sont claires! comme ses rives sont mouillées! comme ses horizons se perdent bien dans le ciel! Son côté faible, c'est la figure. Fallait-il peindre une figure, sa touche si légère devenait lourde et niaise. Ses hommes respirent moins que ses arbres; point d'expression, point de mouvement; il ne peint pas la figure, il la pétrifie. Aussi ne voulait-il jamais mettre personne sur la scène. Mais comme un paysage en France ne piquait guère la curiosité que par les figures, le premier barbouilleur venu, croyant donner du prix aux paysages de Lantara, y répandait des chevaux, des vaches, des pêcheurs, des bergers. C'était presque un sacrilége. La créature n'est pas déplacée sur la terre; un cavalier qui fuit au coin d'un bois, un pâtre qui tresse une corbeille de joncs sur le bord du ruisseau, un men-

diant qui boit à la fontaine, une paysanne qui passe le gué sur son âne, un troupeau de vaches rousses éparpillé sur la prairie, sont d'un grand secours pour le relief et la perspective; mais quand le paysagiste ne sait pas faire les figures. qu'il s'appelle Claude Lorrain, Ruysdael ou même Lantara, il faut le prendre tel qu'il est, il faut respecter son œuvre. Un marquis avait commandé un paysage à Lantara : « Un paysage de votre façon, monsieur Lantara ; allez au gré de votre fantaisie, mais n'oubliez pas une église et une échappée. » Lantara ne fait pas attendre longtemps le paysage. Le marquis, émerveillé de la beauté du site, de la fraîcheur du coloris, de la simplicité de la touche, de la vérité de l'église, mais ne voyant pas de figures, lui dit : « Monsieur Lantara, vous avez oublié les figures dans votre paysage. — Monsieur le marquis, répondit le peintre avec naïveté, elles sont à la messe. » Le marquis eut l'esprit barbare de répliquer : « Eh bien! je prendrai votre tableau quand elles sortiront. » Or, Lantara, sans s'en douter, a formulé une bonne maxime pour les paysagistes qui ne savent pas peindre les figures. Que de paysagistes feraient bien de toujours laisser leurs figures à la messe!

II.

En 1757, dans un atelier, près du Luxembourg, Frédéric Leroy peignait une *Madeleine au désert*. Quoiqu'il n'eût guère que vingt ans, Frédéric comptait déjà parmi ces jeunes disciples de l'art qui doivent atteindre au génie, ou du moins côtoyer cette montagne escarpée. A voir sa touche fière et hardie, son coloris trop éclatant, on ne pouvait douter qu'il n'eût dans l'âme ce jet de flamme qui fait le poëte ou le peintre. Jusqu'en 1757, son histoire se peut raconter en quelques lignes. Son père, d'origine lorraine, peintre lui-même, paysagiste de l'école de Salvator Rosa, l'avait laissé au berceau à la garde d'une mère désolée, qui s'attacha à son enfance de toute son âme. N'ayant plus que lui à aimer, elle l'aima jusqu'à l'idolâtrie, se consolant dans la pensée qu'il serait le portrait de son père, qu'il aurait le même cœur et la même figure, que ce se-

rait pour elle le souvenir d'un amour perdu. Vous dire toutes les tendresses de cette pauvre mère, ce serait un long chapitre. Elle commençait à renaître à l'espoir du bonheur ; mais le ciel lui permit à peine de sourire, il la frappa pour la seconde fois. Elle mourut en décembre 1755, laissant Frédéric seul en ce monde. Comment allait-il faire, maintenant qu'il n'avait plus le sourire de sa mère, cette parole si tendre, ce regard si encourageant ? Il fut près de se laisser abattre ; mais la jeunesse a tant de ressources cachées au jour du malheur, elle rebâtit si gaiement et si vite sur des ruines ! Frédéric pleura sa mère, il garda son image adorée dans le sanctuaire de son cœur, il vécut durant de longues semaines dans le souvenir de cette pauvre femme qui avait subi un si triste destin ; bientôt les pleurs ne coulèrent plus, l'image s'effaça un peu, le souvenir perdit de son attrait si doux ; Frédéric n'avait plus qu'un seul amour : il aimait la peinture comme une mère et comme une sœur. Il étudiait à l'atelier de Carle Vanloo. Ce peintre, par un aveuglement bizarre, désespérait de Frédéric; il le trouvait trop extravagant ; il disait de lui : « C'est un garçon de talent si vous voulez, mais c'est le talent d'un fou. » Frédéric poursuivait son labeur sans trop se soucier de l'opinion du maître. Bientôt, ne trouvant aucune sympathie à l'atelier de Carle Vanloo, il se retira sous sa tente, mais, à l'encontre d'Achille, pour combattre avec plus de feu et de liberté. Il avait recueilli de l'héritage de sa mère à peu près mille livres de revenu, un ameublement assez joli, quelques tableaux et un peu d'argent comptant. Il y avait là de quoi vivre pour un garçon laborieux qui se dévoue aux arts. Frédéric résolut donc de vivre seul ; il loua un atelier dans la rue Notre-Dame-des-Champs, en belle vue et en belle lumière, il se mit à l'œuvre gravement, après avoir baisé avec religion un vieux pinceau de son père. Il commença par une *Vierge au pied de la croix*. Quoiqu'il eût un peu oublié sa mère, ce fut cette tendre et suave figure qui vint d'elle seule s'animer sur la toile. Cette figure une fois retrouvée, Frédéric sentit qu'il n'était pas tout à fait seul, que, par la volonté du ciel, sa mère venait veiller sur lui et lui dire d'espérer. Vous pensez qu'il se garda bien de se séparer de ce tableau ; il le caressa de tout son amour et de tout son talent, il le suspendit au-dessus de sa couche solitaire et pieuse ; il refusa,

sur l'instance d'un ami, de le laisser partir. Jusque-là tout allait bien ; le travail était son refuge et sa vie, son espoir et sa joie. Il se levait de bonne heure, comme l'oiseau chanteur, comme l'ouvrier laborieux ; il déjeunait dans son atelier, se délassant par quelque lecture plus souvent frivole que solide. Sur le soir il allait dîner, ou à peu près, avec quelques écoliers ; après dîner il se promenait dans Paris, à tort et à travers, mais pour étudier encore, cherchant partout des yeux quelque noble et belle tête, digne de figurer dans sa galerie. Quand le pinceau était rebelle, il allait au Luxembourg s'extasier devant quelque plafond de Rubens, qui, plus que tout autre, répondait à sa nature.

En 1758, au mois d'avril, par une fraîche et souriante matinée, Frédéric Leroy peignait une Madeleine. Pendant qu'il peint, traçons d'abord son portrait : une figure de vingt ans, d'un profil pur, des cheveux brunissants, une moustache blonde, des yeux bleus qui rêvent, une bouche timide encore, quoique relevée d'une moustache, des joues un peu colorées, mais qui pâliront bientôt, la taille du cavalier, un pied léger, une main de femme, voilà Frédéric. Si j'avais à peindre son esprit, je n'oublierais pas de l'affubler de tous les travers du bon temps : esprit assez mal cultivé, qui avait plus de clinquant que de raison, moins de sens que d'extravagance, mais avec des allures originales.

Il avait ce jour-là, pour modèle de sa *Madeleine,* une jeune fille blonde qui promettait, par sa physionomie, de se faire beaucoup pardonner, mais qui n'en était pas encore au repentir. Tout en s'élevant au ciel, ses yeux petillants de tous les feux de la volupté semblaient regretter les joies de la terre. En un mot c'était Madeleine pécheresse et non Madeleine repentante.

Frédéric, ayant déposé sa palette pour contempler son œuvre à divers points de vue, secoua la tête avec chagrin : « Ce n'est point là Madeleine au désert, dit-il en prenant son chapeau. — Où allez-vous? lui demanda son modèle. — La séance est levée ; renouez vos cheveux, je vais chercher une autre Madeleine. » Disant ces mots, Frédéric sortit gravement. Il suivit la rue de la Comédie ; comme il passait devant la maison toute ridée et tout édentée d'une devineresse, Frédéric s'arrêta émer-

veillé devant une jolie femme, qui descendait d'un fiacre en toilette extravagante. Ne voyant que sa figure, il s'écria : Voilà ma Madeleine ; et, sans trop savoir ce qu'il faisait, il la suivit jusqu'à l'escalier de la prophétesse. Revenant un peu de son enthousiasme, il voulut, au bas de l'escalier, rebrousser chemin; mais, cette femme s'étant retournée je ne sais pourquoi, il ne put résister à l'attrait de la voir quelques instants de plus. Il entra donc à la suite de la jeune dame, et alla s'asseoir en face d'elle dans le salon d'attente. Pendant qu'elle regardait avec une curiosité inquiète l'ameublement fantasque de la vieille sibylle, il étudiait avec ses yeux de peintre toutes les lignes et tous les tons de cette belle figure un peu dévastée par les veilles, les passions et le chagrin. Cette femme finit par s'impatienter du regard obstiné de Frédéric; elle détourna la tête, mais, sous prétexte de voir un paysage, il se leva et alla se placer plus près d'elle. L'inconnue lui demanda alors sans façon ce qu'il prétendait faire.

Il répondit en s'inclinant :

— Je vous ai suivie sans le vouloir, pour contempler plus longtemps votre belle figure.

— Que voulez-vous donc dire?

Et la dame regarda Frédéric des pieds à la tête pour savoir à qui elle avait affaire.

— Je veux dire, madame, que votre figure m'a frappé; je suis peintre, je cherchais partout une tête de sainte... si vous voulez que je fasse un chef-d'œuvre, vous n'avez qu'à venir à mon atelier.

— Me feriez-vous mon portrait?

— Vingt fois; je ne me lasserais pas de reproduire ce chef-d'œuvre de la création.

Tout en parlant, la dame avait pénétré avec ses yeux de lynx dans l'âme de Frédéric; elle y avait découvert je ne sais quoi de noble et de grand qui la séduisait; elle n'avait pu se défendre d'un certain entraînement vers lui. — Écoutez, lui dit-elle avec un joli jeu de physionomie, je vais demander à la devineresse si je puis sans danger aller dans votre atelier.

A cet instant une grande dame un peu fanée sortit du cabinet mystérieux; la devineresse apparut sur le seuil et fit signe d'entrer à la nouvelle venue. Frédéric était si enivré de son

aventure qu'il ne prit point garde à la sibylle. La porte se referma ; il demeura seul très-agité, jetant çà et là un coup d'œil distrait sur les pauvres tableaux et les pauvres gravures où l'araignée se promenait et filait sa toile.

Au bout d'un quart d'heure la jeune dame sortit.

— Eh bien ? lui demanda Frédéric d'un air suppliant.

Elle prit son bras sans façon.

— Eh bien ! lui répondit-elle avec un sourire forcé, allons à votre atelier.

La dame se nommait Lydia ce jour-là. C'était un pseudonyme qui cachait quelque nom vulgaire. Son histoire est connue, car ces dames ont toutes la même histoire. Sous les poëtes mythologiques on l'eût surnommée la Sirène, sous les poëtes romantiques on l'eût surnommée la Lionne ou la Panthère ; le nom n'y fait rien. Elle était comédienne au Théâtre-Italien, mais elle jouait beaucoup mieux son rôle sur le théâtre du monde. Ce qu'elle étudiait le plus était son calendrier pour se rappeler les mille noms dont elle s'affublait, les mille noms de ses amants, les mille rendez-vous qu'elle accordait. Son origine, son avenir, vous le savez. On ne les voit pas venir, on ne les voit pas s'en aller ; elles apparaissent et disparaissent sans avertir personne. Elles descendent en ligne plus ou moins droite d'une danseuse ou d'une portière ; elles finissent tantôt par se faire veuves, tantôt par un mariage, tantôt plus mal encore ; j'en connais même qui arrivent à la dévotion ; ces dernières ont imité les bateliers, qui abordent au rivage tout en lui tournant le dos. Lydia avait surtout les accessoires de la beauté, de jolis sourires tristes ou gais selon les circonstances, de charmants regards tendres ou barbares selon les aventures. Sa figure était faite par l'amour et déparée par le diable. Quoiqu'elle vécût dans le péché, avec le péché et par le péché, il restait à ses traits je ne sais quoi de noble et d'élevé qui avait séduit Frédéric. A coup sûr, plus qu'une autre de sa famille elle pouvait inspirer un peintre pour une Madeleine repentante.

Frédéric et Lydia allèrent tout droit à l'atelier, Frédéric heureux d'une si belle découverte, Lydia curieuse de voir si le jeune peintre possédait autre chose que ses pinceaux et sa palette. En moins d'une heure elle compta sur ses doigts toutes les res-

sources de Frédéric, car il était confiant comme la jeunesse, il répondait à tout.

— A merveille, dit Lydia, celui-là pourra fournir à mes dépenses pendant la saison.

Et, tout en mettant en jeu ses artifices, elle posa en Madeleine repentante.

— Faut-il que je pleure? demanda-t-elle à Frédéric.

— Quoi! dit-il tout enchanté, vous pousseriez si loin l'amour de l'art?

— Croyez-vous donc que je ne connaisse pas les larmes de Madeleine?

Lydia prit un crucifix d'ivoire et leva les yeux au ciel. Frédéric se mit à l'œuvre. Se tournant vers Lydia, il fut surpris de voir briller deux larmes dans ses yeux bleus.

— Ah! madame, dit-il avec enthousiasme, ces larmes-là ne seront pas perdues.

Il retoucha les yeux de sa Madeleine, il y suspendit les pleurs de Lydia; et tout à coup, jetant son pinceau, il tomba aux pieds de la comédienne.

Le lendemain, l'atelier ne fut point ouvert; le surlendemain, Frédéric y vint un instant; mais à peine s'il prit le temps de regarder sa Madeleine. Comme il entrait dans sa chambre à coucher, il fut frappé plus que jamais de l'expression tendre et inquiète du portrait de sa mère. — C'est vrai, dit-il, saisi d'une émotion confuse; je n'étais pas là cette nuit ni l'autre. Mais le démon du mal ne lui laissa pas le temps de réfléchir: il ferma la porte et ne vit plus que l'image attrayante de Lydia.

Vous raconterai-je mot à mot tout le chapitre de ses folles amours, toutes les coquetteries de Lydia et toutes les faiblesses de Frédéric? Pénétrerai-je dans ce terrible labyrinthe où s'égarait plus que jamais la jeunesse dorée de ce beau temps, ce labyrinthe de la passion sans âme, du désenchantement et du désespoir? Vous montrerai-je à la pâle lumière de la vérité la galerie de ces belles aventurières qui ravageaient tant de nobles cœurs, qui gâtaient tant de nobles esprits? Ne criez pas trop à la moralité; j'ai assisté plus d'une fois dans notre temps à ce douloureux spectacle d'un brillant avenir qui se perdait sans retour dans cet abîme sans fond. Lydia puisa à pleines mains

dans la bourse et dans le cœur de Frédéric, elle dissipa en peu de temps ses ressources et ses fraîches espérances. Il découvrit trop tard qu'il était la proie du démon, ou, qui mieux est, d'une comédienne. Il voulut revenir sur ses pas; mais retrouvera-t-il son ardeur pour le travail, ses caressantes illusions, sa petite fortune, fruit des veilles de son père? C'en était fait de lui; la fumée du plaisir lui cachait la fumée de la gloire. — Autant l'une que l'autre, lui disait Lydia. De plus en plus égaré dans un monde trompeur, il ne voyait plus que par le prisme de l'ivresse. Il se consolait par quelque maxime comme celle-ci : « La vie est la comédie des fous : jouons gaiement notre rôle. » Or, voici comment il jouait son rôle : il se levait à midi, se traînait à son atelier dans ses jours de courage, faisait quelque portrait de comédienne, allait dîner en bruyante compagnie, courait les spectacles avec Lydia ou les cafés avec des amis d'un jour. De l'art, du cœur, des nobles sentiments il n'était plus question; une longue nuit s'étendait sur son âme.

Toutes les semaines, il vendait un coupon de rentes, s'imaginant dans son insouciance ou son découragement qu'un homme de talent n'était jamais ruiné. Dans les premiers temps, il comptait un peu, se rappelant les pieuses économies de sa mère; mais il finissait par ne plus compter. Lydia savait mieux que lui l'état de sa petite fortune. Elle lui en donna bientôt la preuve en se brouillant avec lui sans raison apparente; elle prépara une scène de jalousie. Comme il ne l'aimait plus depuis longtemps, il se brouilla de bon cœur. C'était une bonne fortune; il allait reprendre sa liberté. Il rentra chez lui, le cœur plus gai que de coutume. — C'est étonnant, disait-il en revoyant sa palette avec un charme inconnu, c'est étonnant que Lydia ait songé à se brouiller avec moi : que me manque-t-il? Je suis beau, je m'habille en grand seigneur, j'ai plus d'esprit qu'il n'en faut, je suis généreux comme un fils de famille, on peut dire que je jette avec grâce l'argent par la fenêtre... A ces derniers mots, Frédéric pâlit et secoua la tête. — Voyons! dit-il. Il fit l'inventaire de ses papiers et de sa fortune. Lydia avait compté juste : il ne restait que mille francs à Frédéric. — Je comprends, dit-il avec amertume, je comprends pourquoi elle s'est brouillée avec moi!

Il rentra dans l'atelier avec la résolution de reprendre son œuvre où il l'avait laissée, de ressaisir avec ardeur tous les lambeaux éparpillés de son talent. Durant deux jours, il travailla sans reprendre haleine, mais il était un peu tard pour revenir dans le beau chemin si verdoyant qu'il avait quitté sans presque retourner la tête; le désœuvrement l'avait envahi; la religion de l'art était éteinte en son âme; la soif de la renommée ne passait plus sur ses lèvres flétries. Son ardeur ne fut que passagère. Le troisième jour, il alla retrouver ses amis; après souper, il prit une autre maîtresse, une digne compagne de Lydia, qui ne fut pas longtemps à dévorer le millier de francs que Lydia avait dédaigné, en disant : Va te ruiner avec une autre. Après Lydia, il avait pu relever encore son front abattu; après Sylvia, tout espoir était perdu. Il se laissa aller aux mille extravagances de l'orgie du cœur; il suivit tête baissée, sans honte et sans regrets, l'ornière fatale qui se creusait au sortir d'un souper pour aboutir au malheur et à la misère. — Tu n'es qu'à moitié ruiné, lui dit Sylvia le jour où il jeta son dernier écu chez une marchande à la toilette, tu n'es qu'à moitié ruiné; n'as-tu pas la ressource des dettes? Avec ta bonne mine, il y a là de quoi vivre un an. Frédéric, sans guide et sans frein sur cette mer orageuse, se laissa aller à tous les mauvais vents. — Qu'importe? disait-il dans son insouciance, je ne crains pas le naufrage : la peinture ne sera-t-elle pas toujours une planche de salut?

Quand il se fut raisonnablement endetté, Sylvia se brouilla avec lui je ne sais comment. Frédéric ne prit point le temps de s'arrêter pour regarder la vie en face; il s'égara de plus en plus. Bientôt on saisit ses meubles et on les vendit à l'encan; bientôt il fut poursuivi à chaque coin de rue par un créancier. Il ne lui resta rien de tout le mobilier qu'avait béni sa mère. On lui laissa son chevalet, sa palette, ses pinceaux, le portrait de sa mère, sa fatale *Madeleine* toujours inachevée et quelques toiles barbouillées à peine. Il loua un autre atelier, ou plutôt un coin de grenier mal éclairé par deux lucarnes, près de Sainte-Geneviève. Il espérait sortir bientôt de ce mauvais pas; il disait pour se consoler que la pauvreté est la meilleure compagne du génie. Cette maxime n'était plus vraie pour lui, pour lui qui avait perdu la religion de l'art, l'enthousiasme de

la jeunesse, le feu de l'illusion. Autrefois la pauvreté aurait eu pour lui, comme pour les nobles esprits qui se dévouent au martyre de l'art, des sourires encourageants; mais, à cette heure, la pauvreté devait apparaître à ses yeux sans masque et sans déguisement, dans sa pâleur de mort, avec ses guenilles qui sentent le linceul. Il voulut la fuir par l'ivresse; il créa mille paradoxes pour s'étourdir encore; mais la nuit il rentrait chez lui; en franchissant le seuil désolé de la porte, il entendait une voix terrible qui lui demandait compte de son temps. Dans l'âtre nu, la pauvreté lui apparaissait grelottante et affamée; enfin sa mère lui souriait toujours d'un sourire angélique, sourire doux et terrible. Une nuit, se trouvant indigne de ce sourire, il saisit le portrait, le baisa en pleurant, et s'écria : — Non, ma mère! non, tu ne sais pas par quelle fange j'ai passé; non, non, je n'ose plus dormir sous ton regard. Adieu!

Il retourna le portrait.

Il faut le dire à sa louange, il ne put résister à tant d'ignominie. Il tenta de se faire une ressource de la peinture, mais il avait perdu son talent : sa main tremblait; le pinceau, naguère si docile, était devenu rebelle; la palette où il trouvait la création n'était plus qu'un triste chaos; son front, qui avait renfermé mille et mille images adorables, ne renfermait plus qu'un désert aride. Il voulut cependant achever sa *Madeleine;* comme il n'avait plus ni foi ni amour, il gâta en quelques coups de pinceau l'expression noble qu'il avait trouvée autrefois. — C'est fini, dit-il en rejetant son pinceau, j'ai tout perdu, je ne suis plus qu'un barbouilleur. — Il fut pris d'une colère sauvage, il renversa son chevalet et piétina la toile. — Oui, reprit-il, j'ai tout perdu; il ne me reste qu'un corps sans âme, un cœur sans passion; tout est fini pour moi. — Il voulut mourir. — Mais comment mourir? Et puis, pourquoi ne pas subir la lutte au moment terrible? Il faut des soldats au pays, je serai soldat. Dieu me fera la grâce de bien mourir. — Tout en disant cela, il se mit à la lucarne de son triste refuge. En face de cette lucarne, on bâtissait une maison; une douzaine de maçons, éparpillés sur les murs, manœuvraient avec ardeur. Toutes ces figures plébéiennes étaient animées d'une franche gaieté; les uns chantaient, les autres devisaient, tous sans perdre de temps.

L'équerre, le compas, le ciseau, s'agitaient sans cesse dans ces mains laborieuses. Frédéric fut ému jusqu'au cœur par ce tableau du travail; il comprit que la vie était là, que le travail était pour moitié dans le bonheur, que le pain du travail était le seul béni de Dieu. — Je ne serai pas soldat, dit-il, je serai peintre d'enseignes; puisque je suis indigne d'être un artiste, je ne serai qu'un ouvrier. — Il tint bon dans cette résolution; il ramassa ses hardes et ses pinceaux, déposa le portrait de sa mère à la garde d'un marchand de tableaux qui lui avait acheté quelques esquisses de son bon temps; enfin il partit de Paris sans savoir où il allait, n'ayant gardé sur lui qu'une douzaine de francs. Vous croyez peut-être qu'il est sauvé, que les beaux sentiments vont refleurir en lui, que le peintre d'enseignes va retrouver peu à peu son talent d'artiste? Non, non, Dieu est plus rebelle à ceux qui ont dégradé son œuvre; il veut que celui qui gaspille les fleurs ne recueille que des fruits amers.

Frédéric arriva à Rouen, le bâton à la main, un soir d'octobre 1763; il se présenta chez un peintre en bâtiments qu'un compagnon de voyage lui avait indiqué. Cet homme n'y étant pas, il entra dans un cabaret, espérant y trouver sur sa bonne mine le souper et le gîte. La maîtresse du lieu, veuve depuis peu, n'étant pas habituée à héberger un buveur d'aussi belles manières que Frédéric, l'accueillit avec bonne grâce. Ce que voyant, il lui confia tout simplement qu'il était peintre d'enseignes à Paris. — Eh bien! dit la cabaretière, peignez-nous quelque enseigne de votre façon. Ma sœur est sage-femme, pourquoi ne lui feriez-vous pas un tableau? Moi-même, si j'osais vous prier, je vous dirais de me peindre quelques grappes de beau raisin sur les murs du cabaret. — Comptez sur moi, dit Frédéric en se versant à boire.

Le lendemain, dès sept heures, il peignait sur le mur du cabaret. Plaignez-le : il n'avait eu du courage qu'à demi; il ne s'était résigné à son métier qu'après avoir bu un broc de cidre, dont les vapeurs lui cachaient tout, le passé, le présent et l'avenir. La cabaretière le suivait des yeux, tout émerveillée du talent d'un homme à demi ivre. Nous ne l'étudierons pas jour par jour dans cette phase de sa vie. Il prit pied chez la cabaretière. Cette femme vanta si bien partout et toujours son peintre d'enseignes, que des commandes vinrent en grand nom-

bre, d'autant plus vite qu'on s'imaginait que Frédéric ne séjournerait pas longtemps dans la ville. Il travaillait la moitié du temps, n'oubliant pas de s'enivrer un peu avant de se mettre à l'œuvre. Il s'était d'abord enivré par raison, il s'enivra bientôt par habitude, soit pour oublier les chagrins, comme dit la chanson, soit pour trouver des rêves, comme Hoffmann. Il devint le plus grand buveur du cabaret; la cabaretière avait beau lui prêcher la sagesse, il buvait à lui seul plus que tous les chalands du voisinage. La cabaretière, qui était bien payée, finit par prendre son parti; d'ailleurs, à en croire les commères de la rue, Frédéric était de taille à ne pas l'écouter; si elle était la maîtresse du cabaret, il en était le maître.

Ici je reproduis ce fragment d'une lettre publiée par le sculpteur Falconnet dans le *Journal des Savants :* « Je passais à Rouen, au retour d'un voyage en Flandre, avec M. Descamps, notre grave historien des peintres du Nord. Comme il habite Rouen, il ne me laissait perdre au passage aucune des curiosités architecturales de la ville. Tout à coup il me dit : J'oubliais une curiosité bien plus singulière. Voyez-vous ce petit cabaret, à deux pas de nous? — Oui, ce cabaret où serpentent des ceps de vigne? — C'est une vigne peinte. Je mis la main sur le mur avec un peu de surprise. Jamais, depuis qu'il y a des peintres, on n'a copié la nature avec plus d'effet et de vérité. Le feuillage eût arrêté Claude Lorrain; tous les linéaments étaient reproduits sans nuire à la couleur; les grappes, jaunes d'un côté, noires de l'autre, semblaient fatiguer les deux ceps; l'ombre et la lumière s'y jouaient à merveille; quelques gouttes de rosée brillaient au soleil, quelques fils d'araignée se balançaient à l'ombre. Par une supercherie du peintre, les grappes du haut étaient picorées par les guêpes, les grappes du bas étaient à demi égrenées, si bien que naturellement l'envie vous prenait de cueillir un grain à votre tour. Nous entrâmes dans le cabaret. — Le Parisien est-il dans la salle? demanda mon ami à la cabaretière. La cabaretière répondit oui par un signe de tête et par un soupir. C'était une petite femme blonde assez laide, mais pas trop désagréable. Elle s'attifait avec une certaine coquetterie bourgeoise; elle avait l'art de sourire aux uns, de bavarder avec les autres; enfin, elle s'arrangeait si bien dans son comptoir, que les buveurs disaient qu'elle en

était l'ornement. En passant dans la salle, je n'aperçus d'abord qu'un nuage de fumée, je n'entendis qu'un bruit confus de voix avinées. Peu à peu je vis se dessiner les figures enluminées de sept à huit buveurs discutant, les uns avec gravité, les autres avec feu, sur les affaires de l'État. Une figure me frappa surtout par sa pâleur et ses belles lignes; un rayon d'intelligence éclairait encore le front, les yeux éteints jetaient çà et là un regard noble et dédaigneux; mais cette figure était ravagée par les passions flétrissantes; le sceau de la débauche était imprimé de toutes parts; les cheveux ébouriffés et coloriés indiquaient que le peintre, comme il le disait lui-même en jouant sur le mot, ne se peignait guère qu'à coups de pinceau; les moustaches étaient humides de vin, des rides précoces creusaient le front et les joues. Rembrandt seul pourrait vous reproduire cette physionomie de cabaret. Le costume était en harmonie: une vieille houppelande, une chemise de je ne sais quelle couleur: la chaussure était un problème, car le Parisien, par fantaisie, essuyait son pinceau sur ses souliers ou sur ses brodequins. C'était le plus ivre de toute la salle; il jetait un mot par-ci par-là, en promenant au hasard ses yeux égarés. En vain la cabaretière était venue lui recommander une enseigne de marchand, pour toute réponse il se versait à boire. Mon ami me raconta en peu de mots comment il était venu à Rouen sans dire son nom et son origine, comment, grâce à la cabaretière, il faisait là une halte assez longue, comment enfin il passait sa triste vie dans une ivresse sans trêve. A notre entrée, les buveurs cherchaient à le réveiller et à le faire parler. Je me souviens d'une de ses réponses, entre autres: on lui demandait son opinion sur l'égalité. Il fit d'abord signe qu'on l'ennuyait, mais bientôt, prenant en pitié les maximes de ses compères les ivrognes, il leur dit d'une voix lente, tout en s'accoudant sur la table: L'égalité, elle est là. Et il montra de l'index son verre plein. Ou bien, reprit-il, elle est dans le cimetière; c'est là qu'il y a de la justice pour tout le monde, c'est là que tout le monde a *sa place au soleil*. Et prenant dans sa blouse une pièce de trente sous: La liberté, la voilà; mais, reprit-il en riant, c'est la liberté en menue monnaie. A ce mot, il retomba dans son ivresse et dans son silence. Nous allions sortir, quand il se leva lentement; il alla vers la cheminée en trébuchant un peu,

prit un charbon dans l'âtre, s'avança près de la muraille, demeura un instant immobile comme une statue, enfin traça une première ligne comme s'il se souvenait : Oh! oh! dit un buveur, le voilà si loin dans la vigne du Seigneur, qu'il s'imagine peindre une enseigne. Le peintre d'enseignes n'entendait pas; il avait l'air d'être seul; il traça une seconde ligne qui, s'unissant à la première, formait déjà une figure humaine. Je le suivis d'un regard curieux. Il s'anima bientôt, il repoussa ses cheveux en arrière, comme un homme frappé d'une idée rayonnante; sa figure flétrie eut un moment de son ancienne noblesse. En quelques minutes, il acheva son dessin. Il avait voulu représenter Madeleine aux pieds de Jésus. Je ne dirai pas que son Christ et sa Madeleine étaient dessinés de main de maître; seulement le peintre d'enseignes était parvenu, avec un charbon rebelle, à indiquer les figures avec plus d'expression que n'en trouvent certains peintres ayant pour ressource le coloris. Quand il eut jeté son dernier trait, il s'éloigna à reculons, contempla son œuvre en clignotant et se remit à table. Allons, allons, dit-il, il faut noyer ces idées-là. Nous sortîmes très-émus. Le lendemain, à l'heure du départ, je songeais encore au peintre d'enseignes, quand je le reconnus qui barbouillait un tableau de fripier. Il était ivre comme je l'avais vu la veille, comme il devait être le lendemain. Ses jambes flageolaient sur l'échelle. Il répétait entre ses dents, depuis plus d'une heure, le refrain d'une chanson à boire. Je le regardais d'un œil inquiet, je n'espérais plus rien de lui, quand son pinceau tomba à ses pieds. Je le ramassai et levai la main pour le lui remettre, mais il ne me vit point, il ne voyait plus au dehors, il venait de descendre en lui-même. Une grande expression de tristesse passa sur sa figure; c'était plus que de la tristesse, c'était le désespoir sombre et morne qui n'a plus une échappée, si ce n'est la mort. Sa tête penchait sur sa poitrine, ses bras tombaient immobiles, un seul genou le soutenait à l'échelle. J'entendis un long soupir, le soupir d'un cœur à l'agonie. Craignant de troubler ce moment suprême où le talent et l'orgueil, l'âme et le cœur se réveillaient pour lutter encore, j'allais m'éloigner, quoique à regret, quand Frédéric, sortant de son rêve, me prit le pinceau, en me remerciant du regard. A cet instant, le marchand d'habits, se montrant à une fenêtre, demanda au

peintre s'il voulait boire avec lui. Non, répondit Frédéric avec un dédain de grand seigneur. Cette réponse me fit du bien; je partis en regrettant de ne pouvoir lui donner une bonne poignée de main sans lui paraître un peu fou. Quoiqu'il cache son nom, on assure qu'il s'appelle Leroy; il lui arrive souvent de jouer sur ce mot. »

Frédéric devint si célèbre à Rouen que le petit cabaret était sans cesse visité par les étrangers. Le pauvre peintre d'enseignes comprit bientôt qu'il était en spectacle; il n'avait point encore assez de cynisme pour braver les regards curieux. Il parla d'aller en d'autres pays, au grand regret de la cabaretière, qui l'aimait beaucoup et qui trouvait son compte dans les visites. Malgré ses prières et ses larmes. il partit un matin avec près de 400 livres que la bonne femme prétendit lui redevoir sur de l'argent touché en son nom pour prix de son travail. Frédéric reprit le chemin de Paris. C'est la bonne ville, la seule ville où le malheur puisse vivre solitaire et caché; c'est l'abri discret de toutes les âmes qui veulent souffrir en silence. Frédéric craignit pourtant d'y être reconnu; il n'osa à son arrivée se hasarder ni du côté du Palais Royal, ni du côté du Luxembourg. Il se logea dans le Marais, au-dessus d'un cabaret. Où plaça-t-il son argent? Vous le devinez, chez tous les marchands de vin du voisinage, les priant d'étendre de proche en proche sa renommée de peintre d'enseignes.

Vers ce triste temps, selon Bachaumont, un ami commun, c'est-à-dire un ivrogne, présenta un jour Leroy à Lantara. Leroy croyait rencontrer son pareil dans le paysagiste; mais il découvrit bientôt que Lantara avait été retenu au bord de l'abîme par l'amour de la nature. Ils s'enivrèrent ensemble, Leroy inquiet comme toujours, Lantara insouciant comme de coutume. Le sujet de la conversation roula sur le coloris.

— Croiriez-vous, dit Lantara, que je n'ai jamais pu copier la couleur du vin?

— Ni moi non plus, dit Leroy.

— Sans doute par la même raison?

— Voyons la vôtre.

— La raison pour moi, c'est qu'à peine le vin était-il dans le verre que je ne pouvais m'empêcher de le boire.

— C'est ce que j'allais vous dire.

L'ouvrage se fit attendre, la misère la plus sombre ressaisit Leroy aux approches de l'hiver ; perdant ses dernières forces morales, il ne voulut pas lutter plus longtemps : il résolut de se laisser mourir de faim. Un entrepreneur vint à temps lui commander les décorations d'un petit théâtre. Il se remit au travail et à l'ivresse. L'entrepreneur, content de sa touche heureuse et agile, le paya assez bien et chercha à l'encourager par l'espérance d'un plus grand travail. Cet homme avait démêlé à travers les fumées du vin le talent de Frédéric ; loin de le traiter comme un ouvrier travaillant sous ses ordres, il avait pour lui le respect dû à une intelligence que le malheur a frappée. Frédéric d'ailleurs conservait, jusque dans l'orgie la plus triste, une fierté native qui étonnait tout le monde ; il voulait bien tomber aussi bas que possible, mais il ne voulait pas être insulté par d'autres que par lui. Malgré la bonne volonté de l'entrepreneur, Frédéric, qui aimait par-dessus tout la paresse, le cabaret et la liberté, se brouilla avec lui. Il retomba dans sa misère et dans son ignominie ; jusque-là il était descendu bien bas, alors il descendit sur le degré fatal qui conduit de la débauche au crime. Depuis son retour à Paris, il entendait tous les jours bruire à ses oreilles de si étranges maximes, qu'il commençait à ne plus distinguer le bien d'avec le mal, l'honneur d'avec l'infamie. Quelques années de plus dans cette atmosphère infernale, qui sait où il fût allé ? Dieu sembla prendre en pitié ce profanateur de la création. Dieu permit que l'amour, la cause de la chute, fût aussi le sauveur.

On vint un matin chercher Frédéric pour retoucher une enseigne. En montant à l'échelle, ivre comme de coutume, il remarqua à une fenêtre de l'entresol un profil d'une pureté ravissante. Il monta sans s'arrêter, mais, en moins d'un quart d'heure, vingt fois il pencha la tête pour revoir ce profil d'ange. Il échappa bien vite aux fumées de l'ivresse, et, par un instinct qui se conserve toujours, il rajusta son costume qui était en grand désordre. La jeune fille qu'il voyait de profil était une belle créature bénie du ciel, qui nourrissait du fruit de son travail une mère aveugle et de très-jeunes sœurs ; elle gravait de la musique, coloriait des estampes et faisait de la tapisserie, selon les commandes. Elle avait vingt-deux ans à peine ; depuis longtemps déjà elle était la providence de sa famille. Fré-

déric devina, en la voyant travailler avec une ardeur pieuse et gaie, qu'elle accomplissait une bonne œuvre. Elle gravait alors de la musique. Une fraîche et gracieuse figure de sœur se penchait sur son épaule; deux autres sœurs plus petites jouaient à ses pieds; sa mère semblait se recueillir, les yeux tournés vers la lumière. Ce joli tableau était encore animé par quelques pots de verveine et de pervenches qui s'épanouissaient sur la fenêtre. Frédéric, qui n'avait jamais vu un si doux, si calme intérieur, fut ému, soupira et leva les yeux au ciel.

La jeune ouvrière se mit à chanter, sa voix vint résonner dans le cœur du peintre d'enseignes comme un pur écho de ses dix-huit ans. Elle chantait pour la musique plutôt que pour la chanson; tout en l'écoutant, Frédéric avait interrompu son barbouillage. Il finit par descendre de l'échelle ému jusqu'aux larmes, surpris des battements de son cœur; son cœur, depuis dix ans, n'avait presque jamais battu. Il était trop habitué au cabaret pour n'en pas prendre encore le chemin; il alla s'établir dans un coin pour caresser tout à loisir l'image de la jeune fille. Le cabaretier lui apporta du vin et une pipe.

— Ce n'est pas cela, dit Frédéric avec dégoût. Qu'on aille me chercher du papier et des crayons.

Le cabaretier obéit. En attendant, Frédéric, sans qu'il s'en doutât, se versa à boire et alluma sa pipe. Quand il eut sous les yeux ce qu'il avait demandé, il jeta sa pipe et son verre. Il fut bientôt à l'œuvre; un sourire d'amour passa sur ses lèvres flétries quand il vit reparaître sur le papier l'angélique profil. — C'est étrange, dit-il avec amertume, c'est étrange, je sais encore dessiner. Il représenta la jeune fille comme il l'avait vue, devant la fenêtre fleurie, penchée sur une planche de musique; il indiqua en quelques traits les accessoires du tableau. Il parvint en moins d'une heure à saisir le caractère de la figure, cette douceur si tendre, si gaie et si sereine, cette grâce naturelle et simple, ce charme ineffable que la paix du cœur répandait dans le regard.

— C'est bien touché, dit un buveur penché au-dessus de Frédéric.

Le peintre retourna aussitôt son dessin.

— Qu'est-ce que cela te fait? dit-il à l'ivrogne; va-t'en boire et laisse-moi seul.

Il retoucha le portrait à la sanguine, y répandit des ombres légères, enfin y donna le dernier coup, après quoi il sortit. La nuit tombait, il jugea qu'il ne trouverait plus la jeune ouvrière à la fenêtre ; cependant il retourna dans la rue Saint-Louis. Il aperçut de loin Gabrielle penchée à la fenêtre. Frédéric passa en rougissant, sans oser lever la tête.

Le lendemain, il fut de bonne heure sur son échelle. Il vit le soleil levant dorer les toits d'alentour ; il vit arriver à son travail la douce Gabrielle, qui chantait comme l'alouette matinale. Elle était plus jolie encore que la veille. Une robe de basin blanc d'une grande fraîcheur dessinait les contours de son corsage. Quoiqu'elle eût peu de temps à elle, ne croyez pas qu'elle négligeât sa belle chevelure. Elle passait une demi-heure chaque matin à la peigner et à la tresser. Sa seule coquetterie, coquetterie permise par Dieu même, était de changer souvent sa manière de se coiffer. Ce jour-là, quand elle eut gravé sans relâche pendant près d'une heure, elle leva les yeux, et, voyant ses pervenches toujours fraîches et toujours en fleur comme sa jeune âme, elle vint à la fenêtre, une carafe à la main, pour les arroser. Gabrielle arrosa tous les pots et compta avec une joie de propriétaire les fleurs qui allaient éclore. Près de se retirer, elle passa les deux mains dans le feuillage odorant de la verveine. Frédéric, la voyant seule, voulait à toute force lui parler, mais comment oser lui parler ? que lui dire ? pourquoi troubler tant d'innocence et tant de candeur ? Peut-être elle n'a jamais entendu de si près la voix d'un homme, et lui, Frédéric, était-il encore un homme ? Toutes ces idées passaient dans son esprit, glaçaient son cœur, et coupaient la parole sur ses lèvres. Enfin, d'une voix étouffée par un soupir, il lui dit :

— Mademoiselle, permettez-moi de vous présenter ce dessin pour une pervenche que je cueillerai sur votre fenêtre.

Gabrielle eut peur, elle leva les yeux ; la figure de Frédéric n'avait rien de très-rassurant ; néanmoins, son air suppliant et sa pâleur plaidèrent pour lui.

— C'est le peintre d'enseignes, murmura-t-elle entre ses dents.

Elle trouva très-simple de laisser cueillir une pervenche ; c'était la première fois qu'on daignait s'occuper de son jar-

din. Pendant qu'elle réfléchissait, Frédéric avait déroulé le dessin.

— Mon Dieu ! dit-elle, frappée de voir son image comme si elle se fût trouvée devant une glace éloignée. — C'est pour moi ? reprit-elle avec une joie enfantine.

— Oui, dit Frédéric un peu enhardi.

— Mais, monsieur...

Elle rougit et laissa tomber le portrait sur la verveine.

— Ne craignez rien, je vous ai vue, je vous ai... trouvée belle ; je sais que les jeunes filles aiment les miroirs, j'ai voulu être un de vos miroirs ; mais voilà que, tout en vous dessinant trait pour trait, j'ai senti que mon cœur allait plus vite que ma main. Pardonnez-moi, je ne sais pas ce que je dis ; laissez-moi cueillir une de vos pervenches, et tout sera fini.

Gabrielle était troublée au plus haut point ; ces paroles bizarres, dites par un ouvrier mal vêtu et de mauvaise mine, tombaient dans son oreille comme les mots d'une langue étrangère ; elle voyait bien que Frédéric l'aimait, et cet amour répandait un grand effroi dans son cœur. Cependant elle reprit bientôt le calme de son innocence. Elle cueillit elle-même une pervenche pour Frédéric.

— Tenez, monsieur, mais je ne veux pas garder votre dessin.

— Ah ! si vous saviez avec quel respect et quelle adoration je l'ai fait ! Nous ne nous reverrons pas ; pourquoi ne pas garder chacun un souvenir de cette fraîche matinée ?

Disant cela, Frédéric prit la pervenche entre ses lèvres.

— Eh bien ! oui, dit Gabrielle en rentrant dans la chambre, je dirai tout à ma mère.

— Adieu !

— Adieu !

Frédéric ne voulut point achever de retoucher l'enseigne.

— Non, non, dit-il en s'éloignant, je ne suis plus un peintre d'enseignes.

Il alla trouver le buveur qui la veille avait applaudi à son dessin ; il lui offrit de crayonner son portrait moyennant deux écus. A ce prix il trouva des chalands sans nombre. Il n'était presque pas changé en apparence ; il avait toujours un cabaret pour atelier ; c'était là que posaient les chalands, entre deux

bouteilles de vin. Mais, quoiqu'il s'enivrât encore, un regard intelligent pouvait déjà remarquer les premiers indices d'une métamorphose ; Frédéric avait retrouvé l'ardeur d'un homme qui poursuit un but, un éclair de noble gaieté passait çà et là sur sa figure ; on pouvait deviner, en voyant son front, qu'une pensée active était revenue s'y fixer.

Après avoir fait une vingtaine de portraits, il s'habilla avec une certaine recherche. Gabrielle le vit passer un soir. La noble fille, depuis un mois qu'elle avait cueilli une pervenche pour Frédéric, pensait souvent à lui ; elle ne l'avait pas revu, mais plus d'une fois, durant les heures de travail, le souvenir de cette figure pâle et flétrie était venu la distraire. Elle plaignait Frédéric sans savoir s'il était à plaindre. Elle ne l'aimait pas, mais elle ne pouvait se défendre d'un élan de généreuse sympathie. Le soir qu'il passa sous sa fenêtre, elle laissa tomber sur lui un tendre sourire de sœur. Frédéric s'éloigna avec une nouvelle vie dans l'âme ; sous les ruines, un rayon et un souffle du printemps ravivaient quelque touffe d'herbe odorante, quelque fleurette épanouie. Tous les soirs, sans se l'avouer, Gabrielle cherchait à découvrir Frédéric parmi les passants, mais il ne passa plus. Elle avait fini par l'oublier, quand un matin elle reçut cette lettre, qu'elle lut tout haut devant sa mère, comme elle faisait toujours :

« Charmante Gabrielle,

» Je commence comme Henri IV à sa plus belle maîtresse ; je n'ai pourtant guère envie de chanter. Je vous écris en tremblant ; je n'oserais le faire si la mort n'était là près de moi pour m'encourager et m'enhardir. Avez-vous oublié le peintre d'enseignes, celui qui crayonna votre adorable figure avec tant de bonheur inespéré ? Le pauvre diable est à sa dernière heure ; après bien des zigzags fatals, le voilà qui achève son chemin ; un triste chemin, ou plutôt une ornière profonde sans verdure et sans fleurs ! Le croiriez-vous ? vous m'avez sauvé ! J'étais dans la fosse aux lions comme Daniel ; les lions, vous le savez, ce sont les passions immondes qui se disputent le cœur ; vous avez été l'ange envoyé de Dieu. Je ne suis plus dans la

fosse où depuis onze ans je m'égarais de plus en plus ; mais, hélas! je sens encore les morsures des lions, des morsures mortelles. La mort, qui détruit tout, peut aussi tout réparer. « Bien mourir, » disaient les anciens. Bien mourir, c'est le plus grand acte de la vie. Je voulais vivre encore, vivre avec votre souvenir, sinon avec vous-même ; mais, comme j'ai dit, les morsures étaient mortelles. J'ai voulu me remettre au travail, et en quelques jours le travail m'a achevé. Pourtant qu'il m'eût été doux d'avoir le temps et la force de me relever jusqu'à vous, de fouler d'un pied victorieux les guenilles de mon âme! Dieu ne m'a pas permis cette joie! Que la volonté de Dieu soit faite. Loin de me plaindre du ciel, je le bénis à genoux ; je vous bénis, vous qui avez délivré mon cœur des malédictions. Je me laisse aller à une folle exaltation, je ne suis pas fou pourtant, mais la lumière qui me fut longtemps cachée m'éblouit un peu. Savez-vous quel est mon dernier rêve? Écoutez-moi. Je m'imagine que vous allez venir répandre un parfum de grâce, de paix et d'innocence à mon lit de mort. Si vous veniez, ne serais-je pas déjà dans le ciel? Mais vous ne viendrez pas, vous auriez trop peur; cependant ce serait une bonne œuvre agréable à Dieu.

» FRÉDÉRIC LEROY. »

Gabrielle relut cette lettre pour la comprendre un peu.

— Irai-je? demanda-t-elle à sa mère, qui savait l'histoire du portrait et de la pervenche.

— Si ton cœur te le conseille, va, ma fille.

Gabrielle partit à l'instant avec sa jeune sœur.

Elle trouva Frédéric dans une petite chambre d'hôtel garni de l'aspect le plus misérable.

— Quoi! vous êtes venue? dit-il en la voyant entrer.

Elle fut effrayée de sa pâleur lugubre, et elle ne répondit pas.

— Si vous saviez, reprit-il, comme mon cœur est heureux!

Frédéric faillit succomber à cette émotion.

— Vous ne mourrez pas! dit tout à coup Gabrielle; vous ne mourrez pas!

— Je suis condamné, non pas par les médecins, qui se trompent toujours, mais par Dieu, qui ne se trompe jamais. D'ailleurs, pourquoi vivre?

— Pourquoi vivre? reprit-elle en baissant la tête, parce que je vous aime.

A ce mot inespéré, Frédéric se souleva sur son grabat, saisit la main de Gabrielle et y appuya ses lèvres déjà glacées.

— Hélas! dit-il tristement, je pourrais vivre que je ne voudrais pas de votre amour; je n'en serais jamais digne. Gardez votre amour pour quelque jeune cœur pur et dévoué, pour celui qui vous embellira de ses fraîches espérances. Pourtant, si vous m'aimiez, ne retrouverais-je pas encore quelque rayon de ma jeunesse dévastée? L'âme est comme le ciel : les nuages peuvent l'obscurcir, mais non l'atteindre; qu'il vienne un beau jour après de sombres hivers, l'âme reparaît dans toute sa pureté. Tenez, Gabrielle (permettez ce doux nom à mes lèvres), depuis que vous êtes là, je me sens jeune comme autrefois; il me semble que j'échappe à un mauvais rêve et à une mauvaise nuit.

Frédéric, que cette secousse de joie avait épuisé, retomba sur l'oreiller presque évanoui; à peine s'il lui resta la force d'ouvrir un peu les yeux. A cet instant, un ivrogne de ses amis, qui remplissait assez bien l'office de garde-malade, entra avec un crucifix dans les mains.

— Figurez-vous, dit cet ivrogne à la jeune fille, figurez-vous qu'il veut se confesser. Il a bien changé depuis quelques jours. Je l'ai connu dans un temps où il n'eût voulu pour tout confesseur qu'un broc de vin.

— Du vin! du vin! dit Frédéric dans le délire; qu'on m'apporte du vin et la cabaretière!

Gabrielle eut peur et voulut s'éloigner, déjà sa petite sœur était dans l'escalier; mais, entendant prononcer son nom, Gabrielle demeura encore.

— Me voilà, dit la pauvre enfant.

— Vous avez bien fait de venir, reprit le moribond; tout est fini, adieu; je m'en vais avec votre pervenche.

Et Frédéric se mit à chanter d'une voix lente et plaintive :

O ma petite pervenche,
Toute blanche!
Mon âme s'envole au ciel
Avec l'ange Gabriel,
Et ma petite pervenche
Toute blanche!

— Aussitôt qu'il bat la campagne, dit le compagnon du cabaret, il se met à chanter cela. Un homme si joyeux et si franc buveur chanter une pareille litanie! Ah ! si vous saviez comme il buvait bien !

Cet homme, voyant la pâleur et l'émotion de Gabrielle, lui dit que, sauf meilleur avis, elle ne devait pas assister plus longtemps à une pareille agonie. Elle partit en essuyant ses larmes.

Frédéric n'eut plus que çà et là un éclair de raison. Dans un de ces moments où la mort le laissait encore respirer un peu, il passa la main sur son front tout en disant : Elle est venue, je l'ai vue, c'est là qu'elle était; ô mon Dieu, soyez béni.

— Maintenant, mon brave, dit-il à son seul ami, je veux reconnaître ton amitié : apporte du vin, et nous trinquerons ensemble; Dieu ne m'en voudra pas de mourir gaiement.

Notre homme ne se fit pas longtemps attendre.

— Très-bien! reprit Frédéric, emplis mon verre. Nous allons porter un toast solennel.

— A qui donc ?

— Au travail! s'écria Frédéric avec tout ce qui lui restait d'enthousiasme.

Il retomba dans le délire jusqu'à sa dernière heure. Il mourut le lendemain vers midi, dans l'attitude du recueillement.

Gabrielle, apprenant sa mort, regretta de ne pouvoir aller prier sur sa fosse; si elle eût osé, ses restes eussent été honorés d'un tombeau. Pour être du moins agréable à son ombre, elle effeuilla, en signe de deuil, toutes ses fraîches pervenches, au grand dépit de ses sœurs, qui la crurent un instant folle. Elle avait retenu le dernier chant de Frédéric; quelquefois, dans ses

heures de mélancolie, l'aiguille ou le burin échappait à sa main distraite, et elle se surprenait à chanter :

O ma petite pervenche
Toute blanche....

Il est resté quelques portraits et quelques dessins de Leroy; ses dessins ne sont guère que des études capricieuses. En peinture il fut de la famille de Rembrandt : comme il ne peignait que des ivrognes ou tout au moins des buveurs, il a souvent reproduit, sans y penser peut-être, les physionomies franches et communes du peintre hollandais; parfois même il en a eu la hardiesse de touche et le feu de coloris. Il recherchait avec originalité toutes les ressources du clair-obscur; mais pas un seul de ses portraits ne peut passer pour une œuvre achevée; on y découvre des négligences et des défauts d'écolier, des barbarismes et des solécismes sans nombre. Les deux hommes qu'il représentait, l'artiste bien doué et le peintre d'enseignes, se reconnaissent dans chacun de ses portraits. Il lui est arrivé de bien peindre une main avec la patience d'un Breughel, quand il indiquait à peine l'autre par trois ou quatre coups de pinceau : l'ivresse avait brouillé sa palette. J'ai vu, entre autres portraits de lui, une sage-femme peinte sur son enseigne, une sage-femme de haut parage à en juger par sa robe des Indes garnie de festons et de dentelles. La scène représente une chambre à coucher; la sage-femme soulève les rideaux du lit tout en souriant aux spectateurs; la main qui soulève les rideaux est touchée avec une légèreté presque fabuleuse, tandis que l'autre, qui est pendante, ressemble autant à un pied qu'à une main; la figure est d'une grâce piquante; les yeux ont la flamme de la vie; la chevelure est souple; la robe est bien faite pour le corps, le corps respire bien sous la robe; jusqu'ici c'est un portrait, un bon portrait, qui vous regarde et qui va vous parler, mais les accessoires vont détruire l'œuvre et l'illusion. Qui est-ce qui cache les pieds de la sage-femme? est-ce un bichon ou une peau de loup? on n'en sait rien. Que voit-on au pied du lit si mal fait et si mal peint? un enfant ou un des

bras de l'accouchée? Ce n'est plus qu'une enseigne, un décor de théâtre; l'esprit irrité de ces contrastes en demande la raison à l'artiste, qui répond comme Lantara : Je ne peignais qu'entre deux vins.

ARSÈNE HOUSSAYE.

Critique Littéraire.

LES MYSTÈRES DE PARIS,

PAR M. EUGÈNE SUE.

Depuis dix-huit mois M. Eugène Sue occupe, sans la lasser, l'attention du public. Le brillant succès de *Mathilde* n'a fait qu'aiguillonner sa verve ; huit volumes ont déjà suivi ce roman, et tous ont trouvé dans les journaux, où ils ont d'abord paru, un grand nombre de lecteurs. *Les Mystères de Paris* viennent d'être achetés par un libraire presque au même prix qu'en 1830 les *Harmonies* de M. de Lamartine. Il y a dix-huit cents ans qu'Horace écrivait : *Habent sua fata libelli.* Ce n'est pas sans intention que nous faisons ici un rapprochement entre le poëte dont la restauration encouragea le génie et le romancier pour lequel l'engouement se montre aujourd'hui général. Il y aurait, en effet, plus d'une triste et douloureuse réflexion à faire sur cette littérature du XIXe siècle, qui, en vingt ans, est tombée de la poésie au feuilleton. Après tout, ne nous hâtons pas de condamner tel ou tel auteur, telle ou telle époque. Pour nous, nous ne sommes pas de ceux qui disent que la littérature influe sur le goût du public, et il nous paraît évident que, si la préférence du monde lisant se portait sur les ouvrages sérieux, M. Sue lui-même (puisque c'est de lui que nous allons parler) ne serait nullement embarrassé pour traiter des sujets historiques ou philo-

sophiques. Ce romancier a su plier la nature de son esprit aux exigences du public, et ce qu'il lui demandait, il le lui a donné; aussi a-t-il été pris en vive amitié et lui a-t-on dit souvent ce que répétait chaque matin le sultan des *Mille et une Nuits :* Contez-nous donc quelqu'un de ces contes que vous nous contez si bien.— Et il n'a eu garde de refuser. Il a exploité et il exploitera longtemps l'avide curiosité des lecteurs avec un rare bonheur, j'allais presque dire avec un rare talent. Talent? Et pourquoi ne me serais-je pas servi de ce mot ? M. Sue n'est-il donc pas un *homme de talent ?* Si par là on entend en littérature une remarquable aptitude de l'intelligence à procréer par le travail de la pensée, oui, M. Eugène Sue, romancier, a du talent. Mais l'auteur des *Mystères de Paris,* non content d'amuser, a eu aussi la prétention de discuter, sous la forme épisodique, quelques questions sociales des plus controversées. Il examine le système des délits et des peines et nous propose avec beaucoup de calme et de sang-froid de remplacer la peine de mort par l'*aveuglement.* Sans nous arrêter à ce barbarisme, plus risible qu'il ne convient en pareil sujet, nous déclarons que nous ne pouvons reconnaître au roman d'autre but que celui de nous intéresser. Nous défendons au romancier de faire des excursions intempestives dans le domaine de la législation, et nous ne lui permettrons jamais de faire servir les personnages de sa fantaisie, qui agissent et se meuvent dans un monde factice, à démontrer pour nous (qui vivons dans le monde réel) l'utilité de changer nos institutions. C'est là une tâche dont M. Sue devait décliner la compétence, il ne saurait être à la fois publiciste et conteur. La critique ne lui saura aucun gré de sa tentative humanitaire ; nous le disons à regret, car, si le blâme est quelquefois désagréable à jeter, c'est sur des livres dont tout le monde parle en souriant et avec plaisir, sur des livres produit d'une imagination vigoureuse. On semble alors vouloir se séparer du commun des lecteurs, et, par jalousie, chercher des taches là où chacun ne voit qu'une preuve de mérite et de bon goût.

Mais encore faut-il savoir en quoi consiste le talent de M. Eugène Sue, puisque nous lui en avons reconnu un évident et très-recommandable : eh bien ! son talent spécial a pour source d'abord l'*invention.* M. Eugène Sue sait arrêter, dans ses diverses proportions, le plan d'une œuvre d'imagination pure.

Sa fable est toujours, par le fond du sujet même, intéressante, bien ménagée en ses développements, bien conduite, et elle se dénoue sans vivacité, sans lenteur, comme il convient enfin. Cette science des dénoûments heureux et fertiles en émotions, que M. de Balzac n'a jamais possédée qu'à demi, a été conquise par M. Eugène Sue dès le principe. On se souvient, en effet, de quelle puissance inventive font preuve *Atar Gull* et les derniers chapitres de *la Salamandre*. Et ce n'est pas seulement le dénoûment, mais bien la contexture même des diverses successions d'épisodes ajoutant à la somme de l'intérêt principal, qui explique l'impatience du lecteur à vouloir connaître les surprises qui lui sont réservées par la suite du récit. — L'*invention,* voici donc le premier mérite de M. Eugène Sue. La *fécondité,* qui est venue en second lieu, n'en est pas un autre moins réel, car il ne s'agit pas que de bien ordonner une fable, il faut encore trouver cette fable. Or, M. Sue a fait peut-être quinze romans, dont plusieurs sont de très-longue haleine; les sujets en sont tous variés et intéressants. — Chose qu'on remarque avec étonnement, plus M. Eugène Sue est devenu fécond, moins aussi il a perdu de son esprit inventif. Ces deux qualités se sont développées l'une par l'autre, tard il est vrai, mais avec une grande spontanéité. Il y a dans la vie littéraire de M. Sue trois époques à signaler : la première, qui a sa date marquée à *la Salamandre,* nous le montre avec une imagination chaude, colorée et n'excluant pas la forme. La seconde, qui s'ouvre avec *Arthur,* prouve que chez le romancier l'imagination est devenue plus riche, mais avec moins de couleur peut-être; quant au style, il est déjà presque nul. La troisième époque est arrivée avec *Mathilde,* ouvrage où l'observation des mœurs a remplacé *la folle du logis,* où la fable semble céder le pas à la peinture des caractères. — Ainsi le talent de M. Sue s'est peu à peu formé des trois forces intellectuelles : imagination, invention, observation, et toutes trois se seraient complétées l'une par l'autre sans s'exclure, si la négligence qu'il met à les entretenir en lui par le repos et la méditation ne les eût annulées souvent en leur ôtant le pouvoir de se féconder.

Mais qu'est-ce enfin que ce livre qui se rattache à la fois à la seconde et à la troisième manière de M. Eugène Sue, *les*

Mystères de Paris ? — Dans la jeune et renaissante littérature d'il y a dix ou douze ans, chacun cherchait à se faire une place bien nettement séparée de celle de son voisin ; chacun, comme les saints de pierre des cathédrales, voulait avoir sa niche, avec ses sculptures et ses broderies gothiques qui lui appartinssent en propre. M. Sue s'était retranché dans l'immoralité, et il n'en voulait plus sortir. Il avait attiré les regards, et comme il était connu, cela lui suffisait. Mais quand il vit l'étonnement passé et qu'il n'y avait plus rien de neuf et d'original à prêcher le bonheur du vice, un peu désappointé, il se dit : — Si j'essayais de la vertu ! Il en essaya, et il y réussit tout aussi bien que dans l'apologie du crime. On se rappelle en effet quelle heureuse et noble figure c'est, dans *Mathilde*, que M. de Rochegune, et combien pâlissent devant lui les Lugarto et les Mlle de Maran. On s'est beaucoup intéressé à ces personnages d'un caractère tout différent ; toutefois on ne s'est pas ému davantage, et on n'a pas cru devoir rechercher les causes de la subite conversion de M. Sue. Pour lui, nous ne savons ce qu'il a pensé de l'indifférence du public à propos de son optimisme improvisé ; mais, dans son nouveau roman, il est parvenu à rassembler les créatures les plus hideuses à côté des plus chastes ; les forçats et les princes souverains d'Allemagne, les ambassadeurs et les recéleurs, les prostituées du quartier de la Cité et les duchesses de la rue de Varennes, le cabaret suspect et l'hôtel de M. le comte Appony, la volupté dans le boudoir, et le sentiment ailleurs. Ce roman ressemble assez aux mets bizarres qu'on sert dans certaines villes d'Allemagne, et où il entre autant de sucre et de confitures que de clous de girofle.

Ce qui, dès les premières pages du livre, a vivement ému, c'est la peinture singulière et inattendue des mœurs de toute une population parisienne ignorée et qui, s'il faut en croire M. Sue, vivrait la nuit dans des recoins où la police n'aurait pas osé pénétrer. M. de Balzac, qui a sondé bien des égouts, qui a trouvé un drame et un roman dans le personnage impossible de Vautrin, n'aurait peut-être remué qu'en tremblant cette fange souillée de sang. La curiosité, chez les lecteurs, a été plus forte que le premier sentiment de dégoût. Il est vrai que cette vie étrange et mystérieuse des habitués du *tapis franc* (pour parler argot avec M. Sue) n'est pas toute de meurtres et de vols ;

pour reposer l'esprit de ses lecteurs, le romancier a su ménager, avec habileté, quelques scènes gracieuses et touchantes ; et une jeune bohémienne, abandonnée au milieu de ces bandits, fait oublier leurs grossiers propos par ses naïves chansons. Mais il est fâcheux que l'ombre domine et non la lumière, que le rôle de la jeune fille ne soit que secondaire, tandis qu'au premier plan apparaît cette bande d'*escarpes* (assassins) et de voleurs qui boit de l'*eau d'aff* (eau-de-vie) tout en préparant une attaque nocturne. Resterait aussi à savoir si ces mœurs existent réellement, si un certain *Bras-Rouge*, qui tient une auberge souterraine dans les Champs-Élysées, à l'enseigne du *Cœur-Saignant*, avec son fils, un petit boiteux du nom de *Tortillard*, peut raisonnablement faire disparaître un prince souverain d'Allemagne dans un caveau situé au-dessous du niveau de la Seine, au moment même où une crue subite du fleuve va l'envahir et noyer le malheureux prince. Tout cela n'existe à ce degré d'infamie et d'audace que dans l'imagination du conteur. Après tout, un roman peut bien ne pas être une histoire, et il est permis d'exagérer certaines anomalies qui concourent à donner au récit une apparence d'étrangeté dramatique. N'en voulons pas à M. Eugène Sue de ce Paris qu'il a créé, Paris fantastique entrevu pendant un affreux cauchemar. Placez-le dans tel siècle qui vous plaira, dans le siècle de la cour des Miracles si vous voulez ; puis examinons si les personnages de cette exposition bizarre et impossible peuvent exister. C'est maintenant que nous aurons de sincères éloges à donner à M. Sue pour la charmante création de *Fleur de Marie*. Son nom seul, chaste et gracieux, fait déjà rêver.

Une des premières scènes des *Mystères de Paris* nous montre réunis, dans un bouge du centre de la Cité, le Chourineur, Rodolphe et cette jeune fille aux chansons qui porte le surnom de *Goualeuse*. Chacun y raconte son histoire. Celle de la jeune fille est presque un poëme, tant sa narration, faite avec simplicité, révèle de grâce dans les sentiments et de douleurs cachées sous les rires de la prostitution. Pour bien comprendre l'impression que laisse ce récit, il faut entrer avec M. Eugène Sue dans le *tapis franc*, s'y asseoir sur le banc cassé près duquel la Goualeuse appuie son front dans sa main ; il faut, l'esprit encore traversé par les idées lugubres que ré-

veille un lieu infect, fréquenté par des voleurs, écouter la voix de cette enfant de seize ans à qui la débauche n'a enlevé ni sa fraîcheur ni sa pureté. Alors, étonné, charmé, on se laisse aller au courant de sa rêverie, et, faisant descendre lentement ses regards du plafond souillé, on les arrête sur cette svelte créature, blonde et penchée, que Dieu avait faite pour être aimée et qui n'est qu'un instrument de plaisir. Une larme est suspendue à ses cils, et, rien qu'à la voir briller sur le bleu sombre dont son œil est cerné, on se prend aussi à pleurer. — A qui dira qu'une aussi poétique créature ne peut exister sur cette terre, nous répondrons tous les deux, vous le romancier qui avez créé, et moi le lecteur qui vous comprends, que Fleur-de-Marie avait seize ans, cet âge où l'on ressemble si peu à ce que l'on a été, à ce que l'on sera ; cet âge où l'enfance et l'adolescence, comme deux charmants ruisseaux, confondent leurs ondes pures et blanches ; cet âge où tout fait rêver, où tout a son écho dans votre âme, la plante comme l'oiseau, le livre qu'on lit comme l'étoile qui vous regarde. La vie alors est faite toute de bonté et de pardon ; on a tant à espérer du monde et de Dieu, qu'on croit au monde, qu'on croit à Dieu, et que le cœur se fond tout entier en charité. — Aussi pourquoi s'étonner que Fleur-de-Marie, *perle encore après sa chute*, fût une fille si aimante et si douce ? Ne devait-elle pas être ainsi, elle dont l'enfance avait été si durement éprouvée, et qui, cachée dans un chantier, mordait de l'écorce de bouleau pour tromper sa faim ? Pauvre petite, les mauvais traitemens l'avaient rendue solitaire et sauvage ; sa jeune âme endolorie avait autant souffert que le corps chétif et amaigri où elle était emprisonnée. Elle devait en grandissant, après n'avoir eu pour la garder, à défaut de mère, que l'ange de ses songes, elle devait soupirer après l'amour qu'elle n'avait jamais connu. Aimer ! oui, pour elle, c'était le secret du bonheur ; mais, dans sa chaste pensée, aimer, c'était avoir foi en tout, c'était dire : « Je ne sais pas ce que le monde entend par expansion, je n'ai jamais trouvé personne à qui confier que je souffrais ; aussi, à qui me tendra la main j'appartiendrai : la reconnaissance sera déjà pour moi de l'amour. » Quand Rodolphe se montre ému en apprenant ses malheurs, elle se sent émue elle-même, et elle répond naïvement : « Vous croyez donc que j'ai bien

souffert? » La souffrance. pour elle, avait été une habitude, une condition même de vivre. Ce ne fut qu'en voyant couler les larmes de son défenseur qu'elle comprit enfin que son enfance avait été une enfance d'exception, faite de douleurs, comme celle des autres est faite de rires et de joies; car ce fut une existence bien inféconde que la sienne; existence de la fille abandonnée que le vice prend en pitié et élève pour le vice, de la femme qui plus tard se révolte et dont les bons penchants se révèlent tout à coup. Pour elle, le monde alors est mauvais, mais Dieu, avec sa bonté, est toujours là, quand l'âme, comme la fleur au soleil, se tourne vers le ciel, oubliant que le corps s'épuise dans les tortures.

La Chouette a recueilli Fleur-de-Marie; l'enfant, battue par elle, ne la maudit pas, mais se sauve; vagabonde, la police la met en prison. Ainsi, en naissant, elle n'a trouvé personne à qui rendre son sourire pour un baiser; plus tard, la société l'enferme avec la lie et le rebut d'une capitale; et c'est à des bandits rassemblés par le vol qu'elle devra sa première éducation morale. Il faut que la force d'une âme chaste et choisie soit bien grande pour qu'en des épreuves si rudes elle ne faiblisse pas, pour qu'une enfant, toute aux voix intérieures, repousse les principes qu'autour d'elle on développe et se fasse une église de sa pensée. Oui, c'est là une magnifique consolation, que les germes de vertu que l'âme porte en elle ne puissent jamais être complétement étouffés. — Fleur-de-Marie, rendue à la liberté, riche de ce que la prison lui a donné le jour de son départ, ne sait que remercier Dieu par la contemplation de sa merveilleuse nature : « J'ai souffert, dit-elle, mais voici un rayon de soleil; il guérit tous mes maux. » Elle s'arrête devant un arbre, devant un insecte même, et elle admire; car c'est là le bien du pauvre : la lumière, l'ombre, le chant des oiseaux, le murmure du vent. toutes les harmonies terrestres lui appartiennent; et quelles richesses les valent, surtout quand on a seize ans pour les comprendre et qu'elles font naître mille pensées douces, confuses, et jusqu'alors inconnues? Dieu n'est jamais si bien compris que par ceux qui pleurent. Que la vue d'un beau ciel fait sécher de larmes et fait éclore au coin des lèvres de sourires renaissants! Le cœur qui prie ainsi et qui adore ne sait qu'oublier. Cette prière donne la *charité*, puis l'*amour*, puis la

poésie, car *pardonner, aimer, comprendre*, n'est-ce pas tout un? Comme Fleur-de-Marie, bien des enfants pâles et pensifs, pour qui, si la nature fut prodigue, leur mère a été avare, ont dû ainsi à leurs premières angoisses d'être bons, simples et sérieux. A l'homme heureux, qu'importent les astres, les feuilles, les enfants, tous ces reflets de Dieu? Les joies du monde lui tiennent lieu des joies de la contemplation. L'infortuné n'a que celles-là, et plus son âme se resserre sous les coups du sort, plus il se réfugie en cette extase solitaire. Fleur-de-Marie, ainsi faite, est la créature la plus humaine et la plus vraie. Chacun la repousse; elle pleure d'abord, puis rêve et attend. O les beaux rêves qu'elle a dû faire! Jamais on n'entre si avant dans le domaine de l'imagination que lorsque la terre semble dure et sombre; c'est alors qu'on souhaite s'en aller dans les étoiles, ces mondes de tremblante lumière qui semblent dire son nom au songeur, comme un frère qui appelle un frère. Aussi est-ce à cet âge de craintive adolescence que les folles idées de suicide s'emparent vaguement de nous : on veut aller retrouver le pays de ses chimères. — Ange charmant et timide, garde, garde ta rêverie! Quand ton regard se baissera, tout aura changé, il faudra vivre. Chante encore, Fleur-de-Marie! les exilés ont toujours chanté le chant de la patrie! Mignon disait :

Connais-tu cette terre où l'oranger fleurit?...

Mais il lui faut *se faire un état*. Une rêveuse! quel état lui est bon? Il est si doux de ne rien faire quand on est femme? Oh! comme elle avoue sa paresse naïvement! et comme on la lui pardonne, comme on la comprend même! Une femme a-t-elle donc d'autre mission à remplir que celle de plaire et de briller? L'étoile n'a pas besoin de travailler; elle allume sa lampe bleue et blanche, et Dieu est satisfait, parce qu'elle est lumineuse et belle. Comme cette jeune fille, avec son amour des chiffons, des rubans, des roses, de tout ce qui peut la parer, est bien cette Ève curieuse que le démon a tentée et qu'il tentera toujours! S'il doit y avoir une pitié quelque part, c'est bien à vous qu'elle est due, pauvres femmes que la faim d'abord, puis l'amour naïf de la parure, a poussées au vice.

Si M. Eugène Sue eût fait de sa Goualeuse le personnage principal et l'idée première d'un roman de mœurs, elle eût pu rester, à certains égards, un type comme Manon Lescaut. — Toutes deux ont cédé à la force irrésistible de leur nature, elles se sont faites courtisanes, mais l'une par goût des plaisirs, l'autre par goût de la rêverie. La femme est tout entière dans ce double penchant qui se résume par l'éternelle paresse. Manon, c'est l'or, c'est la volupté, c'est l'ardeur toujours inassouvie des sens; Fleur-de-Marie, c'est la contemplation, c'est le sentiment, c'est la soif toujours inextinguible de l'âme qui cherche l'amour. Pour moi, je les admire et je les comprends toutes deux, ces créations trois fois féminines, mais, sans faire ici un rapprochement littéraire, je préfère à Manon Lescaut Fleur-de-Marie. C'est sans doute là un caractère plus exceptionnel, moins réel peut-être pour la foule; mais c'est aussi une âme plus choisie, où Dieu se reflète mieux. Pour Manon l'amour n'existe pas, car je ne saurais voir qu'on aime là où le temps de la liaison suffit à peine à un éclat de rire et à un baiser. Pour la Goualeuse, le plaisir est un mot qu'elle ne comprend pas; si le cœur soupire chez elle, le corps n'a pas d'élans. Ce qu'elle demande, c'est cet amour qui vit de lui-même et en lui-même, cet amour presque mystique, pour qui les choses extérieures ne sont rien, et dont le regard est infini, si l'homme lui même est borné. Quand cette attraction lente, mais qui dévore, a réuni deux âmes l'une à l'autre, si le plaisir s'y mêlait, il l'étoufferait. Il est donc impossible de faire une même créature de ces deux courtisanes, Manon et Marie; toutes deux existent, mais l'une rit sur la terre, tandis que l'autre pleure dans le ciel.

Le romancier n'a pas laissé se démentir un seul instant ce beau caractère. Le prince qui découvre l'existence de la Goualeuse et qui s'intéresse à son infortune, l'emmène à la campagne; c'est là que se manifeste dans son exaltation la poétique nature de cette jeune fille. Lorsqu'elle songe qu'après avoir été tant de fois souillée et méprisée, elle a enfin rencontré une voix qui lui parlât doucement, et une main qui serrât la sienne, elle veut sourire, mais il lui vient des larmes. Elle contemple alors le paysage qui se déroule à ses pieds, les charmants lointains des perspectives qui fuient, la rivière qui coule, le saule qui se

penche, la voile qui se gonfle, l'oiseau qui poursuit un oiseau, le nuage que le soleil dore, la fumée bleuâtre qui s'échappe lentement, par capricieuses arabesques, d'entre un massif d'arbres mouvants ; et toutes ces choses la pénètrent d'une profonde tristesse. Son cœur se serre, elle comprend, mais à qui dire qu'elle comprend ? *Voir c'est avoir,* a dit Béranger. Voir seul, c'est regretter de voir. — Pourquoi es-tu triste, enfant ? Le corps est de plomb, mais l'intelligence a des ailes. Ne vois pas l'homme à travers la nature, regarde Dieu qui t'appelle. — Elle sent qu'elle veut aimer, qu'elle va aimer peut-être, mais c'est en elle un pressentiment vague : elle rougit, baisse les yeux, et attend la venue de l'amour, dont lui parlent ses songes capricieux. Est-ce un père? Est-ce un amant? Elle ne le sait, mais quand à la fin du récit elle apprendra qu'elle est la fille de Rodolphe, elle n'en sera ni surprise ni moins joyeuse, tant dans l'amour vrai il y a de chasteté !

Pauvre ange de grâces et de douleurs ! sa vie à elle aura été semblable à celle de ce rosier dont elle raconte l'histoire. Appuyé sur une fenêtre où l'air arrive à peine, il s'étiole, il va mourir, lorsque, le prenant en pitié, elle l'emporte entre ses bras et va le promener au soleil avec une touchante naïveté. Le soleil relève d'abord ses boutons flétris, mais il ne leur sera pas donné d'éclore ; après l'ombre et l'humidité, le rayon du ciel était trop lourd pour eux, il les a brûlés. Ainsi de Fleur-de-Marie : elle a tant souffert, tant pensé, tant pleuré, que, lorsque le bonheur vient lui sourire, elle ne peut les supporter et succombe, comme étouffée par sa joie. — Qui n'a entrevu, une fois en sa première jeunesse, quelqu'une de ces pâles victimes de leur trop de sensibilité ? Elles passent à travers nous, raillées souvent, méconnues toujours ; le feu de l'amour, que Dieu attisait en elles, s'éteint avant le temps, et la fumée en remonte au ciel d'où il était descendu. Qui de nous, sur la tombe de ces Ophélias désolées et muettes, qui font des fleurs des champs leurs uniques compagnes, ne se fût écrié avec le poëte anglais :

Ma vie à vos côtés eût coulé fraîche et douce,
Comme un ruisseau des prés, foulant la verte mousse,

Qui fuit tranquille et pur, limpide, harmonieux,
Emportant sous son onde une image des cieux!

On ne se rend pas compte tout d'abord du mérite de cette création originale; elle est tellement confondue avec d'autres, qu'on a peine à la bien reconnaître et à la séparer de ses sombres compagnons. Mais lorsqu'on a pu faire glisser sur elle un rayon de lumière qui permet l'analyse minutieuse, lorsque, ne s'inquiétant plus du roman lui-même et des mœurs sanglantes qui y sont étudiées, on a suivi d'un esprit attentif le développement de ce caractère, on s'aperçoit de sa noblesse et de sa beauté. On demeure étonné que tant de poésie ait été oubliée là par un écrivain qui ne désire peut-être qu'amuser ses lecteurs; assurément lui-même n'avait pensé à Fleur-de-Marie que comme à une figure secondaire qui pût faire valoir, par sa touchante candeur, d'autres conceptions, selon lui, plus vigoureuses et plus hardies. Si M. Eugène Sue avait placé quelque part le mérite intrinsèque et réel de son roman, c'était assurément dans la peinture de son Paris nocturne. Eh bien! ce sera cette jeune enfant, laissée par mégarde au milieu de ces assassins et de ces forçats, qui sauvera le dégoût qu'inspirent d'horribles tableaux.

Entre tous les scélérats qui fréquentent le cabaret du *Lapin blanc* et la taverne souterraine du *Cœur saignant*, il en est un qui mérite d'être remarqué, c'est le Chourineur. Il est curieux d'examiner par quel moyen M. Sue a voulu à son tour nous intéresser à l'échappé du bagne. Il n'est pas, comme on sait, le premier qui ait entrepris cette tâche, demeurée jusqu'ici impossible. Mme Sand, dans *Lélia*, séduite par ce que cette idée de *la réhabilitation du forçat* offrait d'étrange à l'imagination, et aussi par la difficulté même que présentait l'exécution littéraire, nous a donné le personnage de Trenmor; mais ce fut plutôt une ébauche qu'une véritable création. On sentait, en analysant les sentiments de ce personnage bizarre, que l'illustre écrivain n'avait osé fouiller trop avant certains endroits du cœur humain, et qu'il avait reculé devant la démonstration complète de son paradoxe; il avait craint sans doute de voir les preuves lui manquer. Aussi Trenmor, moitié dieu, moitié voleur, est-il demeuré un être vague, indéfini, et

qu'on ne sait trop dans quelle famille humaine classer. Les nombreuses additions faites à *Lélia* dans une édition récente l'ont doté de plus de grandeur et de poésie, mais ne lui ont pas moins laissé sa première et mystérieuse auréole. Dans le drame de *Vautrin*, on a essayé de faire pardonner au galérien les infamies de sa conduite en leur donnant pour motif un sentiment sublime, celui de la paternité; mais Vautrin, père de famille, devient ridicule sans cesser d'être criminel. — M. Eugène Sue, sans avoir mieux réussi dans sa tentative de réhabilitation, a du moins eu recours à un moyen ingénieux; il n'a nullement cherché à diminuer le juste dégoût que l'assassinat inspire, mais il a mis en regard la probité. Ainsi le Chourineur, cédant à son *instinct* sanguinaire, se sert volontiers du poignard et du couteau, mais personne au monde ne lui ferait dérober une pièce de monnaie dans la poche de son voisin; il mourrait de faim avant de s'être décidé à voler un pain chez un boulanger. La théorie de l'honneur qu'il expose à ce sujet étonne, mais n'est pas sans délicatesse. — On a le droit de se récrier contre la possibilité d'existence dans l'âme de deux sentiments aussi contradictoires, mais M. Eugène Sue parvient à l'expliquer assez raisonnablement : il rejette sur la fatalité le goût du Chourineur pour le meurtre, et prouve qu'il n'en faut accuser ni l'éducation, ni les passions de ce repris de justice, puisque ce n'est qu'un enfant trouvé *à gauche ou à droite de la rue*. Cet instinct tout exceptionnel ne saurait rien démontrer; mais, une fois l'étrange fatalité admise, M. Eugène Sue sait nous intéresser au développement de ce caractère par son habileté à le maintenir toujours à la même hauteur. Le Chourineur, hésitant entre la soif du sang et l'attrait de l'honnêteté, parvient à nous émouvoir. De quel côté penchera la balance? On ne détruit pas un instinct comme on chasse un caprice; le naturel reparaîtra toujours. — Ainsi on ne peut conclure que ce soit là un homme envers lequel la société ait mal agi; la société n'a que faire des gens qui tuent, quelle que soit d'ailleurs leur bonne volonté. Elle remplit un devoir en les envoyant au bagne ou sur l'échafaud. — Quant au forçat de M. Eugène Sue, en raison de la force même de sa nature, on lui accorde quelque pitié, on aime sa probité, mais jamais une qualité aimable ne fera excuser un penchant criminel.

Le héros véritable de ce livre, monseigneur Rodolphe, qu'en dire? — Parti de l'Allemagne à la recherche de la vertu opprimée et de l'innocence méconnue, il vient, nouveau don Quichotte, redresser les torts de la société. C'est lui qui prend Fleur-de-Marie sous sa protection; c'est lui qui propose au Chourineur de se faire boucher et qui lui offre, dans le petit village de l'Ile-Adam, une boutique avec un superbe étal, bien garni à ses crocs de viandes rouges et saignantes; c'est lui encore qui, *revêtu d'une robe de chambre de velours noir*, dans une salle de son château de l'allée des Veuves, appelle à son tribunal redoutable le Maître-d'école, qui l'a trahi. Toutes ces belles actions sont fort louables, mais ne prouvent pas que Rodolphe jouisse de toute sa raison. — Puisque nous avons consenti à ce que ce roman se passât dans un siècle et dans un pays quelconques, ne chicanons pas à M. Eugène Sue la vraisemblance des faits; disons-lui seulement que ce prince allemand ne peut être un personnage réel, que l'homme, pour expier une faute personnelle, n'a jamais pu s'arroger le droit de juger les actions d'autrui et de défaire ce que Dieu et la société font. Un tel excès de zèle n'a pu s'emparer que d'un esprit exalté, car il n'entre pas dans la nature humaine, telle qu'elle a été observée par les moralistes et les philosophes de tous les temps, d'être exclusivement portée vers cet amour de l'humanité que rien ne tempère. La vertu, pour se faire valoir, a besoin d'être mise en contact avec l'ombre; il n'y a pas de créature parfaite. Rodolphe ne peut donc prétendre avoir vécu au milieu des hommes, ou, s'il est vrai qu'il ait existé, qui peut se flatter de l'avoir compris?

Si nous n'insistons pas sur quelques figurants qui entrent en scène au tome second des *Mystères,* c'est que nous les connaissons déjà. Ils appartiennent, en effet, à la classe aristocratique, dont M. Sue peint plus volontiers les mœurs dans ses derniers romans. Si nous glissons sur un chapitre important, intitulé *le Bal,* ce n'est pas que le talent d'observation de l'auteur ne s'y montre brillant et agréable, mais c'est que dans *Mathilde* et dans *Arthur* le grand monde a déjà eu son tour, et que nous avons assisté déjà à de semblables fêtes. M. Sue a souvent choisi pour théâtre les salons les plus élégants et pour acteurs les membres de la plus exquise compagnie. *Mathilde* a dénoté

chez lui une rare distinction de goût; tout, depuis l'ameublement d'une chambre à coucher jusqu'au sujet lui-même, y a prouvé qu'il s'était plu à analyser des sentiments délicats et à reproduire les usages d'une société prise à part. Nous pensons que c'est là une attention dont on lui devait savoir d'autant plus de gré, que certains écrivains de cette époque semblent avoir pris à tâche de nous présenter pour types les êtres les plus repoussants, tant par leur dégradation morale que par la condition infime où ils sont placés. Il est fâcheux que l'auteur d'*Arthur*, après de pareilles promesses, n'ait pas toujours observé la nature humaine sur des personnages non vulgaires. Nous l'avons bien vu ennoblir la prostitution avec Fleur-de-Marie, mais *le Maître-d'école* et d'autres que nous n'avons pas nommés, ne sont-ils pas des hommes tout à fait avilis et dont on ne saurait excuser la férocité?

Dans *les Mystères de Paris*, il y aurait sans doute plusieurs caractères à critiquer encore, mais il y en aurait plusieurs aussi que nous aurions pu louer pour la finesse et la vérité de certains détails psychologiques. Tout cet imbroglio est d'ailleurs si attachant, en dépit de toutes les intrigues qui viennent s'y superposer, qu'on a à peine le loisir de regarder les héros qui passent sans les avoir déjà oubliés pour d'autres. — Les remarques faites à propos des personnages principaux ont dû suffisamment montrer quelle peut être la valeur de ce livre en dehors même du plaisir que le lecteur y trouve.

Des diverses observations critiques qui précèdent, on peut conclure que M. Eugène Sue est un conteur agréable et d'un esprit fécond. Moraliste aussi, il a sondé avec attention plusieurs mystères de notre nature, et souvent il les a pénétrés; l'âme de la femme lui est connue en quelques-uns de ses replis et de ses détours les plus secrets. Si M. Sue s'est parfois trompé, c'est que le temps de la méditation lui a manqué; c'est qu'en écrivant au courant de la plume tant d'histoires demandées, il a oublié de laisser mûrir sa réflexion; c'est qu'il a sacrifié au goût des lecteurs, qui veulent avant tout être amusés, l'approbation des hommes sérieux, qui veulent que dans un roman tous les sentiments se déduisent logiquement les uns des autres. Nous savons que M. Sue était, plus que tout autre, capable de faire une œuvre à la fois dramatique et vraie : c'est pourquoi

nous avons voulu juger avec une sévérité bienveillante le fond de sa dernière production, regrettant, pour la popularité qu'il a su conquérir, de le voir abuser souvent de ses brillantes qualités et surtout attacher si peu de prix à la forme et au style de ses livres.

ALFRED ASSELINE.

ÉPISODES ET SOUVENIRS

DE L'ALGÉRIE FRANÇAISE.

Ali-Ben-Aïssa.

Au commencement de ce siècle, vivait à Constantine un pauvre diable, nommé Aïssa Mahmed el Fergani, Kabaïle de naissance et originaire de la tribu des Beni-Fergan, qui a assis ses *gourbis* dans les montagnes situées près du bord de la mer, à l'ouest de Philippeville. Les Kabaïles sont les Auvergnats et les Savòyards de l'Afrique; ils émigrent volontiers dans les villes pour y amasser, à force d'industrie, de peine, d'avarice, un pécule qu'ils rapportent ensuite tout entier dans leurs montagnes, et dont ils s'achètent un *gourbi*, une paire de bœufs, un fusil, une femme, en un mot les objets nécessaires ici-bas à la félicité de l'homme. Ils deviennent alors, et par le seul fait de cette quadruple possession, des personnages considérables et qui peuvent faire partie de la grande assemblée des scheïkhs.

Toute séduisante qu'elle puisse paraître, cette perspective ne sourit point à Mahmed el Fergani; car, après s'être procuré une somme assez ronde par tous les trafics imaginables, il ne songea point à retourner dans son pays natal, et résolut de se fixer sur le théâtre même de ses débuts et de son agrandisse-

ment. Il avait d'abord gagné sa vie à vendre de ces chardons à haute tige qui furent pris pour des Arabes, lors de la retraite qui suivit le premier siége de Constantine, marchandise qu'il colportait à dos d'âne dans les carrefours de la ville. Plus tard, ayant gagné ainsi une centaine de boudjoux, il se fit revendeur de charbon en détail. Puis, ce commerce ayant prospéré comme l'autre, il se lança définitivement dans les régions du haut négoce, en achetant à crédit des *kaïks* grossiers et autres tissus communs fabriqués à Constantine pour l'usage des campagnards, qu'il allait vendre dans les tribus de l'intérieur, et en échange desquels il recevait des peaux de bœufs et de chevreaux, articles d'un débit assuré sur le marché de cette ville.

Bénéficiant ainsi à l'aller et au retour, et prenant des deux mains, ce qui est le *nec plus ultrà* de l'ambition kabaïle, il amassa de quoi s'acheter une petite maison située près de la Porte-Neuve, et qui plus tard, ayant reçu quelques embellissements, prit le titre pompeux de palais. Il n'est rien tel que la richesse pour transformer hommes et choses. L'estimable débitant lui-même ne jouit pas plutôt d'une modeste aisance, que, de simple charbonnier qu'on l'avait vu dans le principe, il devint, comme par enchantement, chef de plusieurs tribus, marabout de père en fils, et, qui plus est, descendant direct du prophète, lequel, et soit dit en passant, a laissé une postérité à faire pâlir la nombreuse et proverbiale lignée de Jacob.

C'est donc de Mahomet qu'est issu en droite ligne, par son père le fagotier, Ali-ben-Aïssa, troisième fils d'El Fergani, et ancien lieutenant d'Ahmed-Bey, qui, après avoir été successivement premier ministre et généralissime, fugitif et proscrit, khalifah du Sahel et chevalier de la Légion d'honneur, puis faux monnayeur et forçat, va terminer enfin son aventureuse carrière sous le ciel du Languedoc.

Mahmed el Fergani avait eu de deux femmes cinq enfants, trois fils et deux filles. Le premier fils, nommé Mohammed bel Arby Ben-Aïssa, fut d'abord *thaleb* (écrivain). Puis il devint, par le crédit de son frère cadet, *nasser*, ou administrateur des biens du beylik, et enfin il fut élevé à la dignité de kadi du rit malekite. Il est mort peu de temps après le renversement du bey Ahmed. Le second fils, Bel-Kassem Ben-Aïssa, fut *khodja* (secrétaire) de ce dernier, à l'époque où il n'était encore que *kaïd-*

el-aouassi, ou kaïd des Haractas. Il est mort avant que son patron parvînt à la souveraine puissance. Le troisième est Ali-ben-Aïssa, dont nous avons à raconter l'histoire.

Quant aux deux filles, la première épousa un nommé Braham-el-Tortou, qui remplit aujourd'hui les fonctions de *gobdji* (sergent) du *kaïd-ed-dar* (intendant du domaine, littéralement majordome). La seconde fut mariée à Mohammed el Karkany, qui était *oukil-el-abbess* (préposé aux citernes publiques), et qui fut tué dans les rues de Constantine après la prise de la ville.

La situation de toute cette famille n'était donc rien moins que brillante, malgré son illustre origine, lorsque son dernier rejeton mâle, le fameux Ali-ben-Aïssa, la tira de son obscurité par l'éclatante et soudaine fortune dont il fut appelé à jouir.

Ses commencements furent assez peu éclatants. En même temps qu'il exerçait la profession de revendeur, Mahmed el Fergani, père de Ben-Aïssa, servait dans l'infanterie des zouaves, milice régulière du bey. Lorsque Ali-ben-Aïssa, qui de son métier était ouvrier armurier, eut atteint l'âge de vingt-cinq ans, il remplaça son père dans ce corps, et ouvrit à ce moment une boutique, à l'exemple de la plupart de ses compagnons d'armes, soldats et marchands à la fois, comme l'avaient été trois siècles durant les janissaires que venait d'exterminer le sultan Mahmoud. L'avénement de Hadj Ahmed au beylik de la province le trouva dans cette position mixte et le fit monter rapidement du dernier degré de la hiérarchie militaire à l'échelon le plus élevé.

Cependant Ahmed-Bey parut d'abord apprécier son aptitude au négoce plus que ses talents militaires. La première mission qu'il confia à son futur généralissime fut le soin vulgaire d'approvisionner ses écuries de belles mules. Plus tard, il l'envoya à diverses reprises dans la régence de Tunis, avec ordre de lui acheter certaines marchandises de luxe que ne produisaient pas les fabriques algériennes.

Les choses en étaient là, et Ben-Aïssa n'était encore que simple zouave et muletier en chef du bey, lorsqu'en 1830 survint l'expédition d'Alger. Ahmed-Bey marcha, avec son contingent, au secours de la ville menacée. La campagne fut courte, mais

terrible; la bouillante valeur mahométane vint s'y briser contre les ressources de la tactique européenne, et Ahmed-Bey, après avoir brillamment combattu à la tête de sa milice, dut enfin renoncer à une lutte inutile, et regagner en toute hâte le siége de son gouvernement.

A peine de retour dans son palais, il manda auprès de lui Ben-Aïssa, et eut avec lui une longue conférence, dont l'objet n'a jamais été bien connu, mais à la suite de laquelle tous les Turcs restés en garnison dans la place pendant l'absence d'Ahmed-Bey se virent assaillis tout à coup par des bandes de zouaves et d'Arabes, arrachés de leurs demeures, traînés à la résidence du souverain, et là décapités ou étranglés sans autre forme de procès. Sept cents autres, qui revenaient avec Ahmed de la guerre sainte, furent, à cette considération sans doute, épargnés; mais le bey, en leur faisant grâce de la vie, les expulsa de la province, après les avoir dépouillés de tous les biens qu'ils possédaient.

Ben-Aïssa présida, bien que sans titre officiel, à cette sanglante exécution, dont les victimes avaient, dit-on, conspiré la déchéance du bey. Chargé par ce dernier de surveiller, en son absence, l'attitude des janissaires, dont l'esprit turbulent portait ombrage à Ahmed-Bey, il fut leur dénonciateur. D'autres assurent même qu'il ne craignit point de supposer un complot pour perdre cette soldatesque altière à laquelle il avait voué cette haine passionnée que nourrit toute nation asservie contre la race conquérante.

Quoi qu'il en soit, il reçut d'Ahmed, après ce massacre, le commandement en chef du corps dont il faisait partie en qualité de simple zouave, avec le titre de *bach-amba* (commandant de troupe), sous lequel les Arabes le désignent encore aujourd'hui. Il passa ainsi, sans transition, par un de ces brusques changements de fortune si peu rares en Orient, du rang le plus obscur au grade le plus élevé de l'armée; et, à dater de ce jour, il fut non-seulement le lieutenant, mais le ministre, le confident, l'*alter ego* d'Ahmed-Bey.

Investi d'un pouvoir presque sans bornes, le fils du charbonnier El-Fergani en usa très-certainement avec une extrême rigueur, sinon avec tyrannie et cruauté, comme l'affirment ses nombreux ennemis. Constantine trembla sous lui, et des mil-

liers de têtes abattues témoignèrent de la sévérité du nouveau ministre d'Ahmed. Deux juifs, qu'il avait à ses gages, étaient chargés d'exécuter les arrêts de mort fulminés par l'inexorable bach-amba. Conduits au palais de Ben-Aïssa, les proscrits, après en avoir franchi le seuil, étaient poussés par les épaules dans une sorte de cachot ou de réduit obscur dont la porte se refermait sur eux. Là, dans l'ombre, attendaient les deux exécuteurs. Aussitôt la victime entrée, ils se précipitaient sur elle, le poignard, le lacet ou le cimeterre en main. Le lendemain, une ou plusieurs têtes, exposées aux crochets des remparts, apprenaient aux musulmans à connaître et à respecter Ben-Aïssa.

Dans le petit nombre des Turcs qui parvinrent à échapper au massacre, fut un nommé Braham Chaouïk, originaire de Constantinople, qui se réfugia et s'établit dans la petite tribu d'El-Arouch, dont il fut plus tard nommé chef. Cet homme, dont Ben-Aïssa avait fait étrangler les quatre frères, jura de tirer vengeance de l'ennemi implacable de sa nation, et l'on verra plus tard comment il tint parole au bach-amba déchu, flétri et humilié.

En sa qualité de général des troupes d'Ahmed, Ben-Aïssa fut chargé, en 1832, de la défense de Bone contre l'audacieux coup de main de Yousouf et de d'Armandy. Avant d'évacuer la place, le bach-amba la saccagea, et, en se retirant, il força tous les habitants à le suivre, à l'exception d'un malheureux idiot qui fut trouvé errant au milieu des ruines fumantes de la ville, et riant d'un rire hébété à l'aspect de ce morne tableau. En revanche, et par une barbarie toute kabaïle, le général d'Ahmed nous légua une partie de ses morts, et lorsque nos soldats voulurent puiser de l'eau aux fontaines, qui abondaient dans la cité mahométane, ils en retirèrent des cadavres que Ben-Aïssa y avait fait jeter en partant, pour empoisonner celles des sources que la précipitation de sa retraite ne lui avait pas permis de tarir.

Il fut également chargé de la défense de Constantine pendant l'expédition infructueuse dirigée contre cette ville en 1836, et celle qui, l'année suivante, nous en ouvrit enfin les portes. Ahmed-Bey, à la tête de sa cavalerie, tenait la campagne, et harcelait les troupes françaises, tandis que son lieutenant, en-

fermé dans la place, soutenait le siége proprement dit. On assure que, si la seconde expédition eût échoué comme la première, Ben-Aïssa ne se fût fait aucun scrupule de s'attribuer cette fois tout le prix de la victoire, en profitant de sa position inexpugnable pour repousser Ahmed lui-même, alors que ce dernier serait venu frapper aux portes de sa capitale. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'échec du maréchal Clausel avait donné au bach-amba, qui se crut dès lors sérieusement un grand homme de guerre, une audace et une confiance sans bornes dans son étoile et dans sa haute capacité militaire. Il y parut dans la réponse hautaine qu'il fit deux jours avant la prise de la ville, alors que la brèche était ouverte et l'assaut imminent, à la sommation du général Damrémont d'avoir à mettre bas les armes :

« Si tu n'as plus de poudre, répliqua dédaigneusement Ben-Aïssa, nous t'en fournirons.

« Si tu n'as plus de pain, nous t'en enverrons; mais, tant qu'un musulman sera debout dans la ville, tu n'y entreras pas. »

A travers la bravade de cette fière réponse perce un sentiment chevaleresque dont nos lecteurs seront sans doute frappés ainsi que nous. Chose singulière! cette courtoisie instinctive des anciens preux, qui consistait à défier loyalement son ennemi, à refuser généreusement une lutte inégale, et à armer, s'il le fallait, son adversaire de ses mains plutôt que le combattre sans défense, cette courtoisie, dis-je, est un des traits les plus saillants de la race kabaïle, à demi sauvage et si portée à l'astuce et à la cruauté. Chez ce peuple, il n'est point d'usage de s'attaquer à l'improviste comme font les Arabes dans leurs *ghazias,* irruptions soudaines où l'avantage n'appartient qu'à la surprise et à la ruse; c'est ouvertement, au grand jour, dans le lieu et à l'heure fixés pour le combat, que les Kabaïles ont coutume de vider leurs querelles. Quiconque devance l'époque de l'entrée en campagne ou ne dépose pas les armes après le terme convenu est réputé traître et félon, et ses concitoyens eux-mêmes font justice de sa tromperie. La réponse de Ben-Aïssa fut le reflet de cet instinct national; elle ne lui appartient point en propre et se distingue à peine de vingt provocations ou reparties du même genre adressées par les chefs kabaïles de Bougie aux commandants de cette ville.

Au surplus, il faut bien le dire, la conduite de Ben-Aïssa ne répondit que faiblement à la hauteur de son langage. Il y avait encore beaucoup plus d'*un musulman debout* dans la ville lorsque les Français y entrèrent. Lui-même prit la fuite aussitôt que notre première colonne eut atteint le sommet de la brèche, et, enjambant le rempart qui dominait à pic les profonds ravins de l'Oued-Rummel, il se laissa filer en rase campagne par une corde à nœuds fixée à la crête de la muraille. C'est dans cette position peu héroïque que M. Court l'a représenté sur une grande toile exposée au salon de 1840. Tandis que, d'une main vigoureuse, il étreint le câble sauveteur, de son pied massif il repousse et précipite dans l'abîme des femmes, des enfants, des vieillards qui, cherchant leur salut dans la même voie que lui, retardent par leur fuite trop lente celle du valeureux chef kabaïle. Ses traits crispés et grimaçants expriment la rage et le dédain profond des victimes ainsi immolées à sa sûreté personnelle. Cependant les feux, continuant au sommet des remparts, indiquent suffisamment que la lutte n'est point encore terminée; ainsi, rien ne motive, n'excuse même une retraite si précipitée.

Nous voulons croire pour Ben-Aïssa que, contrairement à ses habitudes de portraitiste, le peintre ne l'a point *flatté*; cependant il est vrai de dire que le bach-amba ne passe pas pour un prodige de bravoure. On nous a assuré qu'à l'heure du danger son émotion se trahissait de la façon la plus triviale; mais peut-être n'est-ce qu'une calomnie. Dans tous les cas, cette infirmité lui eût été commune avec un homme qui ne peut, certes, être taxé de lâcheté, avec Henri IV lui-même, qui, à la vérité, savait se faire pardonner cette faiblesse passagère à force de présence d'esprit et de bouffonnerie gasconne. (Voir, pour plus amples renseignements, l'historiette consacrée à ce prince dans le piquant recueil des Tallemant de Réaux.)

En quittant Constantine, Ben-Aïssa se réfugia avec sa famille sur le mont Sagoun, chez les Kabaïles, dans le territoire des Radjel. De là, il sollicita inutilement du général Négrier, commandant supérieur de la province, l'autorisation de rentrer dans la ville, et prit enfin le parti de se rendre à Bone, puis à Alger, où il arriva au mois de mars 1838.

Le maréchal Valée l'accueillit avec bienveillance, l'engagea à

ne point quitter Alger, et pourvut à toutes les dépenses de son séjour dans cette ville. De son côté, Ben-Aïssa témoigna un très-vif désir d'entrer au service de la France, tout en affichant pour Ahmed-Bey l'attachement le plus inaltérable. La franchise au moins apparente de ce langage plut au gouverneur général, qui songea dès lors à confier un commandement au bach-amba. Cependant ce dernier parut bientôt se raviser : il tomba dans un morne abattement et déclara ne plus aspirer qu'à rentrer dans la vie privée.

Au mois de septembre suivant, le maréchal Valée se rendit à Constantine pour y organiser l'administration indigène de la province ; Ben-Aïssa l'accompagnait. L'apparition du bach-amba produisit dans cette ville une sensation voisine de la terreur. Le gouverneur général s'en aperçut, et jugea utile de rassurer la population en annonçant aux magistrats musulmans que l'ex-lieutenant d'Ahmed, renonçant désormais au pouvoir, ne revenait au milieu d'eux que pour y mener dans la retraite la vie d'un simple particulier.

Peut-être ce projet philosophique était-il, en effet, celui de Ben-Aïssa au moment où il quitta Alger pour suivre à Constantine le gouverneur général. Mais lorsque après un an d'absence il se revit dans cette ville, où il avait si longtemps marché le second, presque l'égal du souverain, son ambition se réveilla ; il voulut encore jouer un rôle, et insinua diplomatiquement au maréchal Valée que, tout bien considéré, si la France croyait avoir besoin de ses services, il se résignerait, malgré son âge (près de soixante ans) et son amour de la retraite, à reprendre le fardeau du pouvoir. Le mois suivant, il était nommé khalifah du Sahel, et prêtait serment d'obéissance et de fidélité au roi des Français.

L'autorité de Ben-Aïssa s'étendait à ce titre sur les tribus kabaïles des environs de Stora, dont il était originaire. La plage sablonneuse et alors déserte où s'élève aujourd'hui Philippeville était comprise dans le territoire soumis à son commandement. Il reçut mission du maréchal Valée de surveiller et de hâter la construction de cette ville, sous la direction du général Galbois, qui commandait alors la province. Il s'acquitta de cette tâche avec zèle, ne dédaignant pas de mettre lui-même la main à la truelle, dont il se servait à merveille. A Constantine, quelqu'un

de notre connaissance, lui étant allé rendre visite, le trouva couvert de chaux et de plâtre, occupé à recrépir lui-même les murailles de son palais.

— Vous le voyez, monsieur, lui dit Ben-Aïssa avec l'humilité orgueilleuse d'un Dioclétien jardinier ou d'un Denys maître d'école, je blanchis les murs de ma demeure; hier j'étais premier ministre, aujourd'hui me voilà maçon. Dieu sait ce que je puis être demain; mais, quoi qu'il m'arrive ici-bas, que sa sainte volonté soit faite!

En 1839, M. le duc d'Orléans visita la plage de Stora. Il y trouva une cité naissante et déjà peuplée d'Européens, qui promettait de devenir un jour florissante, et qui compte déjà près de six mille habitants après quatre années d'existence. Il loua hautement Ben-Aïssa de sa coopération à cette œuvre d'avenir, et l'en récompensa en demandant pour lui la croix de la Légion d'honneur.

Considéré comme seul capable de maintenir sous le joug de l'obéissance ses farouches compatriotes du Sahel, Ben-Aïssa justifia d'abord assez bien cette présomption favorable. Sous son commandement, les Kabaïles ne cherchèrent point à se soulever contre la France, et si quelques assassinats vinrent parfois troubler la tranquillité du pays, le khalifah retrouva, pour sévir contre les auteurs de ces crimes, cette vigueur passée dont le souvenir faisait trembler toute la province. Au mois de février 1839, il présida un conseil de guerre chargé de juger huit Arabes accusés de meurtre sur des soldats français, et dont sept furent condamnés à mort. En un mot, il ne laissa échapper aucune occasion de témoigner publiquement de son zèle pour nos intérêts.

Malgré ces manifestations éclatantes de dévouement et de reconnaissance, d'étranges bruits couraient à Constantine sur le khalifah du Sahel. On y disait tout bas que ce dernier entretenait de mystérieuses intelligences, d'une part, avec Ahmed-Bey, réfugié chez les Haractas, de l'autre, avec le frère aîné d'Abd-el-Kader, qui cherchait à soulever contre nous les Kabaïles de Sétif. On ajoutait que le bach-amba s'appropriait la meilleure part de l'impôt, qu'en sa qualité de khalifah il avait mission de percevoir. Enfin, on assurait que, non content de cette source de bénéfices illégitimes, l'avide Ben-Aïssa se livrait à la fa-

brication de fausses pièces de monnaie que depuis quelque temps on voyait affluer sur tous les marchés de la province. Une maison de campagne qu'il possédait sur le territoire des Tabnah, dans les montagnes du Sahel, était signalée comme le siége de cette criminelle industriel. Plusieurs témoins affirmaient qu'on y entendait à toute heure résonner le bruit des marteaux, bien que nul d'entre eux n'eût osé y pénétrer, ne se souciant point d'affronter la colère du redoutable bach-amba. Une telle circonstance semblait ne laisser aucun doute sur la nature de cette fabrique clandestine.

Mais une déposition plus accablante encore fut celle de Mohammed-ben-Hadj-Ali, le principal ouvrier, le chef d'atelier de Ben-Aïssa. Cet homme, qui était chargé d'émettre parmi les Arabes les fausses pièces de monnaie, avait de continuelles discussions d'intérêt avec son maître, auquel il demandait vainement une part dans les bénéfices de l'entreprise. Il raconta depuis que, dans une de ces altercations, Ben-Aïssa, transporté de rage, arracha sa croix de son habit, en disant à Ben-Hadj-Ali :

— Tu vois bien cette décoration que m'a donnée le sultan de France? Eh bien ! je la briserai en mille pièces, si tu m'importunes davantage, et je dirai dans toute la ville que c'est toi qui l'as foulée aux pieds, en haine du roi des Français. Tu auras beau nier, on ne te croira pas, car je suis khalifah, et toi, tu n'es rien qu'un vil mercenaire, dont la parole ne saurait convaincre personne.

Ben-Hadj-Ali parla pourtant, mais après avoir longtemps hésité; car le terrible bach-amba le tenait sous une sorte de puissance fascinatrice. Enfin il secoua le joug, et vint se dénoncer comme faux monnayeur, de complicité avec son maître, devant un nommé Bel-Athar, commissaire de police arabe, qui lui-même n'osa pas donner une suite immédiate à cette déposition.

Semblable dénonciation fut portée peu de temps après devant le conseil du *midjeles* (assemblée des principaux magistrats musulmans) par Mohammed-ben-Thayeb, ancien secrétaire du bach-amba.

Ces divers faits ébruités ne déterminèrent point toutefois la mise en jugement, ni la révocation immédiate du khalifah du

Sahel. Sans doute *la raison d'État* empêcha le commandant supérieur de Constantine d'user de rigueur envers l'ex-lieutenant d'Ahmed, et il se borna à le dépouiller d'une partie de son autorité, en ne lui laissant que le commandement des tribus voisines de Smendou.

Les choses en étaient là, lorsqu'en mars 1841 le général Galbois, qui avait succédé à Constantine au général Négrier, fut à son tour remplacé par ce dernier. Ben-Aïssa se rendit à cheval, avec tout l'état-major de la place, au-devant du nouveau commandant supérieur, qui lui fit un accueil glacial et lui adressa ces seules paroles :

— Où est votre fils Ahmed ? Pourquoi ne vous a-t-il pas accompagné ?

Ahmed-ben-Aïssa passait pour être, comme son père, ennemi secret de la France, et pour exciter à la rébellion les Kabaïles du mont Sagoun.

Le bach-amba répondit que son fils était retenu à la ville par une indisposition.

— C'est ce qu'il faudra voir, répliqua sèchement le général en lui tournant le dos.

Quelques instants après, au moment où le cortége venait de rentrer en ville, Ben-Aïssa, traversant la place du palais pour retourner chez lui, fut arrêté par un officier de gendarmerie. Au même instant, d'autres agents de la force publique s'assuraient à son domicile de la personne de son fils aîné Ahmed. Son complice, Ben-Hadj-Ali, avait déjà été arrêté, près d'El-Arouch, par Bon-Roubi, l'un des kaïds du Sahel.

Le 1er avril suivant, Ben-Aïssa comparut avec Ben-Hadj-Ali devant un conseil de guerre, présidé par le colonel Ligneau, du 31e de ligne, sous l'accusation du crime de fausse monnaie.

Vingt témoins furent entendus : tous chargèrent le prévenu avec un acharnement qui révélait assez la haine immense amassée sur la tête de cet homme. Quant à celui-ci, sa contenance fut à la fois calme et fière. A toutes les dépositions articulées contre lui, il se bornait à répondre :

— Un tel (le témoin) est mon ennemi, parce que je lui ai fait autrefois donner la bastonnade ; celui-ci, parce que j'ai fait trancher la tête à ses parents ; celui-là, parce que j'ai confisqué

ses biens, etc., etc. — Il ne se présenta pas un seul témoin contre lequel Ben Aïssa n'eût à exercer quelque récusation semblable!

Du reste, le bach-amba nia absolument tous les faits qui lui étaient imputés. Son complice, Ben-Hadj-Ali, persista au contraire dans sa première déposition, en déclarant que depuis plusieurs années il fabriquait de la fausse monnaie pour le compte de Ben-Aïssa, qui lui en avait donné l'ordre et auquel il n'osait pas désobéir.

La défense du bach-amba, présentée avec talent par un avocat de Bone, M. Toudouze, révéla des faits fort curieux sur l'histoire monétaire de la province de Constantine. Soit difficulté de faire face aux besoins de son gouvernement, soit cupidité pure et simple, Ahmed-Bey altérait lui-même les monnaies de son gouvernement, et, d'après ses instructions, Ali-Ben-Aïssa, faux monnayeur officiel, présidait à la fabrication de réaux dont le titre n'était que d'un franc, et qui étaient émis par le souverain au taux obligatoire d'un franc quatre-vingts centimes. Alléchés par un si énorme bénéfice, les Kabaïles du Sahel, qui de tout temps ont excellé dans la fabrique des monnaies, s'étaient mis à confectionner des réaux de la même valeur que ceux du bach-amba, et à faire comme lui acte de souveraineté en émettant leurs produits au cours réglé par Ahmed-Bey. L'un de ces industriels, ayant été saisi à Constantine porteur d'un sac qui contenait de ces réaux de contrebande, eut le poing et la tête coupés par ordre de Ben-Aïssa, qui, du reste, ne se fit pas faute de mettre en circulation les espèces saisies sur le supplicié. Ces réaux, qu'un défaut presque imperceptible de fabrication distinguait seul des véritables, étaient ce qu'on appelait dans le pays la *fausse monnaie de Ben-Aïssa,* par opposition à ceux que le bach-amba faisait lui-même fabriquer, et qui portaient aussi son nom. En réalité, les uns n'étaient pas plus faux que les autres; mais l'émission des premiers tendait, on le concevra sans peine, à jeter une grave perturbation dans l'exercice du monopole que s'était attribué le souverain de faire de la fausse monnaie. — Crime odieux, impardonnable, que la mort seule pouvait expier!

Après la prise de Constantine, les *réaux de Ben-Aïssa,*

n'ayant plus cours au-dessus de leur valeur réelle, disparurent de la circulation, et firent place aux réaux dits de Tunis, autre monnaie conventionnelle dont le titre n'est aussi que d'un franc, mais qui passe dans les tribus pour un franc vingt-cinq ou trente centimes. C'est sur cette différence de change qu'au dire de l'avocat, lequel du reste ne chercha point à nier le fait de la fabrication, l'accusé aurait spéculé. Suivant M. Toudouze, c'étaient ces réaux mêmes que Ben-Aïssa avait entrepris de contrefaire ; mais cette contrefaçon ne constituait point le crime de fausse monnaie, car les produits des ateliers clandestins du bach-amha avaient bien une valeur d'un franc : seulement il les répandait dans la campagne au taux conventionnel d'un franc trente centimes. Il n'y avait donc pas là, toujours en adoptant la version du défenseur, altération, mais seulement imitation de monnaie, et Ben-Aïssa n'avait fait que renouveler l'ancienne industrie pratiquée par les Kabaïles du Sahel, au temps où sa propre monnaie inondait toute la province.

On a vu que cette industrie, tout innocente qu'elle parût au défenseur du bach-amba, était punie de mort sous le bey. Le conseil fut plus indulgent : il ne condamna Ben-Aïssa qu'à vingt ans de travaux forcés et à l'exposition, et Mohammed-ben-Hadj-Ali à vingt ans de reclusion.

Après le prononcé du jugement, le président dit au condamné : « Ben-Aïssa, vous avez manqué à l'honneur; le conseil vous déclare par ma voix indigne de porter désormais la croix de la Légion d'honneur. »

Cette dernière sentence reçut immédiatement son exécution sur la place d'Orléans, où les deux condamnés furent conduits, au sortir de l'audience, pour y subir, devant la garnison assemblée, la dégradation militaire. Trois jours après, le jugement rendu contre Ben-Aïssa et son coaccusé fut confirmé par le conseil de révision.

Le 6 avril, dès le matin, la place du marché de Constantine était couverte d'une foule immense. Ben-Aïssa devait ce jour-là même subir son exposition publique. Les Mores, les Turcs, les Arabes, les Kabaïles, les juifs surtout, étaient là pêle-mêle, se pressant, se coudoyant, se ruant avec une avidité incroyable autour de l'échafaud dressé précisément en face de la brèche

qui avait livré passage à l'armée française lors de la prise de la ville.

A l'heure dite, le condamné vint prendre place au pilori infamant surmonté de l'écriteau qui énonçait son crime et le jugement rendu contre lui. Tandis qu'il gravissait les degrés de l'échafaud, un homme, assis au haut de l'estrade, se leva lentement, et jetant sur le condamné un regard plein de haine :

— A nous deux, maintenant, Ben-Aïssa ! lui dit-il d'une voix sourde.

Le bach-amba leva les yeux et reconnut dans le bourreau... Braham Chaouïk, ce Turc dont il avait fait étrangler les quatre frères, Braham Chaouïk qui lui-même avait échappé comme par miracle au lacet de l'ex-bach-amba.

A cette vue, Ben-Aïssa, malgré tous ses efforts pour garder une contenance ferme, ne put s'empêcher de tressaillir.

— Tu as mis à mort toute ma famille, continua Braham Chaouïk en le saisissant pour le lier au fatal poteau; moi-même, j'ai senti la pression de la corde qui devait m'étrangler comme mes frères, et, si tu m'as épargné, c'est que tu espérais m'extorquer les richesses dont tu me croyais possesseur. Eh bien ! qu'à ton tour ces liens te meurtrissent, puisque d'un coup de mon yataghan je ne puis te faire sauter la tête !

En disant ces mots, il lui attachait les mains derrière le dos, et le garrottait de façon à lui incruster les cordes dans la chair.

Un sourd gémissement s'échappa de la poitrine du patient et attira l'attention d'un officier de gendarmerie à cheval près de l'échafaud, qui ordonna à Braham Chaouïk de desserrer les cordes. Celui-ci se fit répéter l'ordre et obéit avec une répugnance marquée. Son étonnement était extrême : il ne pouvait comprendre qu'on se préoccupât d'épargner des tortures au condamné. La portée morale du supplice infligé à Ben-Aïssa lui échappait complétement, et la veille il avait fallu discuter avec lui une grande heure pour lui faire entendre qu'il ne devait pas se servir de son yataghan contre le bach-amba, dont la tête ne lui appartenait point.

A défaut de cette satisfaction, il se donna du moins le plaisir

d'invectiver amplement son ennemi et de lui faire mille politesses dérisoires.

Tantôt il s'approchait de lui et lui disait d'un ton goguenard : — Il fait chaud, tu dois être fatigué de te tenir debout, si tu essayais de t'asseoir ?

Tantôt il tirait sa tabatière et offrait cérémonieusement une prise au condamné, en feignant de s'étonner que celui-ci ne profitât pas de son offre. — Préfères-tu une pipe? lui disait-il. Et il lui tendait sa chibouque avec la plus railleuse courtoisie.

Tantôt enfin, faisant trêve à ces cruelles plaisanteries, il se posait en face de lui, les bras croisés, et l'accablait des plus sanglantes apostrophes. Il lui prodiguait les noms les plus vils, rappelait tous ses actes de tyrannie et de cruauté, et faisait le compte de ses victimes, dont il évaluait le nombre à vingt mille. — Ai-je bien compté, Ben-Aïssa? lui dit-il à la fin de cet effroyable calcul.

On assure qu'en réponse à cette question, le patient inclina la tête en signe d'affirmation.

Enfin sonna pour lui l'heure de la délivrance. Le 11 avril, il fut conduit, sous l'escorte de quarante chasseurs d'Afrique, à Philippeville, d'où il fut embarqué pour Toulon avec son fils aîné Ahmed et son complice Ben-Hadj-Ali.

A son arrivée dans cette ville, le bach-amba fut mis au bagne, et cet homme naguère tout-puissant, qui avait fait trancher la tête à des milliers de ses semblables, dut courber la sienne sous le niveau de la chiourme comme le plus vulgaire criminel. A la vérité, il n'eut pas longtemps à endurer cette ignominie ; peu de jours après, il fut détaché par ordre du préfet maritime et mis à part des autres forçats, puis extrait du bagne et conduit au fort La Malgue en vertu d'une commutation de peine que venait de lui accorder la clémence royale, et qui changeait pour lui en vingt années de détention la peine des travaux forcés.

La fameuse prison du mystérieux masque de fer, le fort de l'île Sainte-Marguerite, venait alors d'être érigée en une nouvelle prison d'État à l'usage des Arabes exclus de l'Algérie comme hostiles à notre cause. C'est là que Ben-Aïssa fut définitivement écroué par ordre du ministre de la guerre pour y

subir sa détention. Il ne tarda pas à y être rejoint par Ben-el-Hamelaoui, autre khalifah, autre membre de la Légion d'honneur, dont nous avons déjà raconté l'histoire. Naguère rivaux, c'est-à-dire ennemis, leur commune destinée les réconcilia; ils demandèrent comme une faveur d'être logés dans la même chambre, et « ces deux grands débris » se consolèrent ensemble. Leur ancienne dignité leur valut d'être traités comme prisonniers de première classe, c'est-à-dire sur le pied magnifique de 75 centimes par jour, sans compter le vivre et le couvert.

La fortune personnelle de Ben-Aïssa, qui passe pour considérable, malgré le soin extrême qu'il apporte à la dissimuler, lui eût d'ailleurs permis, pour peu qu'il l'eût voulu, d'adoucir par les jouissances du luxe et du confort les ennuis de sa captivité; mais il ne songeait à rien moins. Le sang kabaïle ne se démentit pas en lui. Du fond d'une prison qu'il devait envisager comme éternelle, il n'avait qu'une pensée, qu'une préoccupation, celle d'augmenter ses richesses. La crainte que ses intérêts pécuniaires fussent compromis par une prodigue ou insoucieuse administration le tourmentait cruellement. Il passait donc la plus grande partie de ses journées à tracer des instructions pour sa famille sur le placement de ses capitaux, la location de ses maisons, l'exploitation de ses métairies, en un mot sur le meilleur mode et surtout le plus économique à adopter pour la gestion et la mise en valeur de ses biens.

Une autre inquiétude l'agitait, celle d'apprendre que ses deux femmes eussent convolé à d'autres noces; car la loi musulmane autorise l'épouse à requérir le divorce en cas d'absence trop prolongée de la part du mari. Il lui suffit, en ce cas, d'aller trouver le kadi, et de lui dire : « Mon époux voyage depuis tant de lunes; je m'ennuie toute seule, et je veux m'unir à un autre homme. » Ce à quoi le kadi répond : « Vous en êtes parfaitement libre, » et, sans en demander davantage, notre nouvelle matrone d'Éphèse passe dans un autre harem.

Pour éviter ce sensible affront, Ben-Aïssa avait demandé que ses deux femmes vinssent le rejoindre en prison; mais cette grâce lui avait été refusée. Comme fiche de consolation, il voulut du moins avoir auprès de lui sa belle esclave *Zeïtoun*, brune fille d'Arab à la chevelure de jais et à l'œil de gazelle;

mais l'inflexible général Négrier refusa un passe-port à l'odalisque, et Ben-Aïssa se vit réduit aux consolations et aux soins de Mouchi, un ami dévoué qui l'avait accompagné volontairement dans son exil.

Malgré ces désappointements, l'ex-khalifah du Sahel montrait beaucoup de résignation et de dignité dans l'infortune. Il se louait des bons traitements qu'il recevait de nous, et rendait grâce à Dieu, disait-il, de son emprisonnement qui avait amené la guérison de son cher fils Ahmed-Hamdou.

Ce dernier, atteint d'une ophthalmie qui mettait sa vue en danger, avait, en effet, recouvré l'usage de ses yeux sous le climat de France, où, bien que marié lui-même et père de famille, il n'avait pas hésité à suivre son père exilé. Aussitôt qu'il fut rétabli, il quitta Marseille, et courut solliciter à Paris la grâce de Ben-Aïssa. L'entreprise était hasardeuse; elle fut poursuivie avec ce zèle, cette ardeur, cette persévérance énergiques qui triomphent de tous les obstacles. Lorsque Ahmed-Ben-Aïssa alla rejoindre son père au mois de mars dernier, celui-ci était libre. Le roi venait de lui accorder sa grâce pleine et entière, à condition qu'il manderait toute sa famille en France, et irait habiter avec elle la petite ville de Verdun.

Après avoir annoncé cette heureuse nouvelle au prisonnier de l'île Sainte-Marguerite, Ahmed-Ben-Aïssa repartit aussitôt pour Constantine, avec mission d'y réaliser la fortune paternelle, et d'en ramener, suivant la volonté du roi, la famille du bach-amba.

En attendant son retour, Ben-Aïssa, par un trait d'économie kabaïle qui éclipse totalement les meilleures traditions du genre, sollicita et obtint la singulière faveur de rester enfermé au fort de l'île Sainte-Marguerite. Il prolongea ainsi volontairement de six mois une captivité dont naguère il ne cessait d'implorer le terme, car c'est au mois de septembre seulement qu'Ahmed-Ben-Aïssa est débarqué à Toulon, ramenant, avec sa propre famille, les deux épouses de son père, et la belle esclave Zeïtoun.

Toute cette caravane vient de s'acheminer, non point vers la ville de Verdun, mais vers Montpellier, dont le climat plus doux se rapproche de celui de l'Afrique, et où le bach-amba a obtenu, comme dernière faveur, de transporter sa résidence.

C'est là qu'environné des siens, il se dispose à terminer patriarcalement sa vie. Il sait qu'il ne reverra plus Constantine ni l'Algérie, dont l'accès lui demeure interdit à jamais ; mais il se résigne à son sort avec cette soumission et cette quiétude que, parmi les mahométans, une foi inébranlable dans le *décret divin* peut donner aux plus misérables, et, ce que l'on aura peut-être peine à croire, aux hommes le plus souillés de sang.

FÉLIX MORNAND.

LES MARIONNETTES.

PREMIÈRE PARTIE.

I.

Il y a *marionnettes* et *marionnettes*, comme il y a fagots et fagots.

On connaît mes scrupules, et on sait avec quel soin j'évite les questions qui touchent de près ou de loin à la politique.

Je parlerai de la politique un jour, si Dieu me prête vie, mais je fais le vœu de n'en parler que lorsqu'elle se trouvera élevée au niveau des *marionnettes*.

Les *marionnettes* dont je m'occupe aujourd'hui, *nervis alienis mobile lignum*, dit Horace, sont celles que le meilleur des dictionnaires définit en ces termes :

« Petites figures de bois ou de carton qui représentent des hommes ou des femmes, et que l'on fait mouvoir ordinairement par des fils, quelquefois par des ressorts, quelquefois simplement avec la main. »

Il reste seulement bien entendu que si ces *petites* figures étaient moyennes ou grandes ;

Qu'on les fît mouvoir à l'aide de cordes de boyau, ou de fils de fer, ou de laiton ;

Et qu'elles représentassent autre chose que des hommes ou

des femmes, c'est-à-dire des enfants, comme les innombrables rejetons de Mme Gigogne, ou des esprits infernaux, comme le diable de Polichinelle, les *marionnettes* n'en seraient pas moins des *marionnettes*.

Il est bon de remarquer aussi, en passant, que les *marionnettes*, au contraire, qui se meuvent par des ressorts, ne sont pas des *marionnettes* proprement dites. L'usage est de les appeler des *automates*, et on ne saurait avoir trop d'égards pour les *automates*, dans un siècle de perfectionnement où l'intelligence humaine a cru devoir s'abdiquer elle-même au profit des machines.

Ces modestes considérations n'ont pour objet que l'utilité des honnêtes étrangers qui croient apprendre le français dans les dictionnaires, mais elles peuvent servir à prouver deux propositions importantes :

La première, c'est que la composition d'un article de dictionnaire, complétement satisfaisant, est la plus rude tâche que puisse s'imposer l'esprit humain quand il n'a rien de mieux à faire.

La seconde, c'est qu'il n'y a rien de plus difficile à définir que les *marionnettes*, même dans la terre classique des *marionnettes*.

II.

De toutes les questions inutiles qui peuvent être soumises à l'intelligence de ce siècle progressif, il n'y en a certainement point de plus inutile que de savoir si les *marionnettes* ont précédé le drame, ou si le drame a précédé les *marionnettes*.

C'est pourquoi je pense, en considérant l'état de sotte décrépitude où est tombée la raison humaine, qu'il n'y en a point d'aussi urgente à résoudre.

Je voudrais pouvoir donner aux comédiens une origine plus illustre, mais il m'est parfaitement démontré qu'ils descendent en droite ligne des *marionnettes*, et on conviendra que plusieurs d'entre eux, même parmi ceux qu'on est convenu d'admirer sur nos grands théâtres, ont conservé un air de famille.

Quant aux *marionnettes*, il est impossible de n'en pas retrouver le type dans ce jouet cosmopolite qu'on appelle une *poupée.*

La *poupée*, à laquelle nous voilà parvenus dans cette savante généalogie, est évidemment contemporaine du premier berceau où a vagi une petite fille.

La *poupée* ne se comprend pas sans la petite fille, mais la petite fille ne se comprend pas sans la *poupée.*

C'est un instinct naturel chez la femme de prévoir, dès l'âge le plus tendre, l'âge où elle sera mère; elle devine l'enfant, et elle invente la *poupée.* La *poupée* est le symbole d'une cause finale.

A cette époque heureuse de la vie, la *poupée* vit, elle pense, elle raisonne. Le monologue est insipide, surtout pour les femmes qui n'aiment pas à être interrompues, mais qui aiment à être écoutées. Le dialogue leur convient à merveille, au contraire, surtout quand elles parlent pour deux. Le dialogue, c'est une scène, et il n'y a point de scène qui ne suppose une fable ou une action. La comédie n'est pas loin.

Arrive un artiste ingénieux (c'est un père) qui articule la *poupée*, qui la suspend à un fil, à autant de fils qu'elle a d'articulations mobiles, qui la fait tourner sur un pivot, qui la fait courir sur des coulisses, qui lui prête une voix, un langage, des passions. La petite fille est toujours actrice, mais elle n'est plus auteur. Le grand homme dont je viens de parler est, sans qu'il s'en doute, une espèce de Christophe Colomb dans les espaces de l'intelligence; il a presque découvert l'*automate*, et il a créé le drame, car il a créé les *marionnettes.*

Corneille, Vaucanson et Talma procéderont de lui.

Je déclare hautement, comme Montaigne dans une circonstance moins sérieuse et au sujet d'une hypothèse de bien moins grande valeur, qu'on me ferait une peine extrême « de me déloger de cette créance. »

La *poupée* a donné naissance aux *marionnettes*, qui ont donné naissance à la comédie.

La comédie des *marionnettes* est le drame plastique.

III.

Je sais qu'en attribuant cette haute antiquité à la *poupée*, je me commets singulièrement avec les savants, mes ennemis naturels ; non pas que les savants soient d'accord sur l'origine de la *poupée*, ils s'en garderaient bien, mais parce qu'ils s'entendent merveilleusement pour n'être pas d'accord avec moi.

Il y a donc des savants qui vous diront que les *poupées* furent inventées à l'occasion de Poppée, femme de Néron, qui avait la détestable habitude de se farder, et ce n'était pas là, malheureusement, le plus grand de ses défauts.

Mais Marcus-Terentius Varron, dont je suis enchanté de leur faire faire la connaissance, et qui écrivait cent ans avant la naissance de Poppée, prend la peine de parler des *poupées* comme d'une chose qui était loin d'être nouvelle, et il les appelle *pupœ*, ce qui est, en bonne prononciation latine, un véritable homonyme.

D'autres savants qui avaient lu Varron, et qui étaient par conséquent plus savants que les premiers, prétendent au contraire que Poppée avait pris son nom des *poupées*, dont la mode courait de son temps ; mais Tacite n'a pas dédaigné de leur apprendre, au livre XIII des *Annales*, que Poppée s'était nommée Poppée en mémoire de son aïeul Poppæus Sabinus, personnage consulaire illustré par les honneurs du triomphe. Or, il est assez difficile de trouver le moindre rapport entre une *poupée* quelconque et un personnage consulaire.

Les règles de la traduction étymologique ne permettent pas d'ailleurs que *pupa* vienne de *Poppœa*, ni *Poppœa* de *pupa*, ce qui n'empêchera nullement ces absurdes sottises d'avoir force d'étymologie dans les livres approuvés par l'Université.

Heureusement pour la question que nous traitons, nos *poupées* et nos *marionnettes* n'ont rien à démêler avec l'Université.

Cette illustre fille aînée de la monarchie, qui a hérité de tant de privilèges que sa mère ne possédait pas, n'a de droits que sur nos enfants.

IV.

Le drame de la *poupée* est incomparablement le plus simple de tous les drames possibles, et je ne veux pas d'autre preuve de sa supériorité essentielle sur le drame classique.

Il se joue entre deux personnages dont l'un est nécessairement passif, et dont l'autre, qui est, comme vous savez, une petite fille, remplit un office très-compliqué.

Celle-ci est auteur.

Elle est acteur à deux voix.

Elle est spectateur et juge.

Le drame de la *poupée* est la seule comédie composée par un des personnages de l'action où le poëte ait sacrifié son rôle naturel à celui de son interlocuteur.

La *poupée* est négligente, insubordonnée, opiniâtre, bavarde. C'est la petite fille.

La petite fille est grave, austère, absolue, quelquefois inexorable. C'est l'Ariste du poëme ; c'est d'elle que relève la moralité de la pièce.

La petite fille a compris la première des vérités morales. C'est que la subordination est la partie la plus essentielle de l'œuvre de la vie.

Elle a compris la première des vérités littéraires. C'est que la moralité est la partie la plus essentielle des compositions de l'esprit.

Enfant, elle se livre aux défauts de sa *poupée*. Auteur dramatique, elle s'exerce à l'autorité de sa mère. La récréation finie, la mère viendra, et l'auteur dramatique ne sera plus qu'un enfant.

A compter de ceci, je ne parlerai plus de *poupées*. Si j'avais été maître de ma vie, j'aurais voulu en rester là. Retournons aux *marionnettes*.

V.

L'antiquité des *marionnettes* est maintenant un fait acquis à l'histoire. Les partisans les plus décidés du progrès conviennent même de l'exacte identité des *marionnettes* anciennes et des *marionnettes* modernes. Le savant M. Champollion, qui n'a peut-être pas retrouvé l'alphabet des hiéroglyphes, a retrouvé le galbe de *Polichinelle* dans le tombeau de Sésostris.

Et ces deux grands débris se consolaient entre eux.

Les *marionnettes*, inventées pour servir de jouet aux enfants, ne restèrent pas longtemps bornées à ce doux et modeste usage. Si elles étaient aussi intelligentes et aussi sensibles qu'elles en ont l'air, elles le regretteraient sans doute.

Mais les *marionnettes* avaient leurs destinées. Elles montèrent sur les tréteaux. Elles entraînèrent la multitude à leur suite. Elles résumèrent en elles la grande comédie du monde. Elles soumirent les nations à leur empire, du droit de l'audace et du ridicule. Ce n'était pas la dernière fois que cela arrivait.

Il ne faut pas s'y tromper. Ce fut là le point culminant de la civilisation perfectionnée dans les limites que la sagesse éternelle lui impose. Depuis le jour où les *marionnettes* ont cessé d'être les précepteurs du genre humain, il n'a fait que descendre.

La comédie classique est une superfétation.

Le drame, comme nous le connaissons aujourd'hui, n'est pas un progrès. C'est un plagiat. La comédie vivante ne fut qu'une transformation téméraire de la comédie de bois. Le théâtre s'élargit un peu; il passa des proportions d'une logette de deux pieds carrés à celles d'un tombereau; mais les bouffons de la vieille Athènes se barbouillèrent de lie comme *Polichinelle*, de noir de fumée comme *Arlequin*, ou de farine comme *Pierrot*. Les *marionnettes* s'incarnèrent.

Tout disparut, les monuments, les peuples, les religions.

Tout changea, les hommes, les temps et les lieux. L'art primitif ne changea point, et l'art primitif, c'est la comédie des *marionnettes*.

Les compagnons de Thespis, *marionnettes!*

Les mimes des *atellanes*, *marionnettes!*

Les *maschere* de l'Italie, *marionnettes!*

Les *enfants sans-souci*, *marionnettes!*

La comédie ancienne conserva le masque, et fit bien; car le masque est le secret de sa puissance, comme je le démontrerai bientôt.

Le masque tombe, l'homme reste,
Et la leçon s'évanouit.

L'héritier infiniment dégénéré de cette solennelle dynastie des *Briochides* qui a présidé pendant tant de siècles à la saine éducation du monde, Séraphin fait jouer aujourd'hui à ses *marionnettes* les vaudevilles de M. Scribe.

Si M. Scribe, qui a autant de goût et d'esprit à lui seul que toutes les *marionnettes* ensemble, avait vécu dans les beaux âges de l'inspiration et du génie, il aurait fait jouer aux acteurs du *Gymnase* les comédies des *marionnettes*.

Ou bien le directeur du *Gymnase* aurait fait ses pièces à lui tout seul, suivant l'usage immémorial des directeurs de *marionnettes*, et son théâtre ne serait pas aujourd'hui en interdit, comme le royaume de Lothaire que M. Thierry appelle autrement.

VI.

Je vous prie de me faire la grâce de m'apprendre à quoi peut servir désormais la comédie classique?

La comédie classique était charmante, quand elle avait ses coudées franches; mais, quand la comédie classique avait ses coudées franches, elle était l'expression d'un sens de l'esprit qui n'existe plus.

Ce sens de l'esprit qui n'existe plus, c'est le sens commun.

L'homme cesse de rire de ses défauts quand il n'est plus capable de s'en corriger.

On a dit de la comédie qu'elle châtiait les mœurs en riant. C'est une erreur des siècles d'ignorance. Aujourd'hui, pour rire et pour faire rire, il faut qu'elle les outrage.

La tragédie, du moins, n'a pas changé sa devise, φόβος καὶ ἔλεος : elle fait *horreur* ou *pitié*.

Le théâtre contemporain est un établissement industriel *subventionné* par l'État, et constitué pour l'exploitation de deux paradoxes qu'on appelle des idées, depuis que ce qu'on appelait des idées s'appelle des paradoxes.

La première de ces idées, c'est que la vertu a ses ridicules.

La seconde, c'est que le crime a son beau côté.

Avec la première de ces idées vous faites une comédie. Vous faites une tragédie avec la seconde. *Plaudite, cives.*

A quel homme oseriez-vous adresser de nos jours ces foudroyantes paroles : *De te fabula narratur*, c'est pour toi que la farce est faite?

Si c'est un pair de France, vous aurez un coup d'État.

Si c'est un épicier, une émeute.

Si c'est un journaliste, une révolution.

Dans la charte des sociétés corrompues il y a deux choses inviolables, le vice et la sottise.

Riez des marquis si vous voulez; cela est permis à tout le monde. Ils n'existent plus que dans les almanachs.

Mais ne riez de rien de ce qui donne envie de rire; cela n'était permis qu'aux *marionnettes*.

Je crois fermement que la Providence envoie un homme spécial pour toutes les occasions solennelles, et c'est ainsi que notre absurde société se débat encore misérablement sous une vieille toile suspendue à quelques ficelles, avec tant de raisons de la baisser.

L'homme de mission, dont un philosophe sérieux aurait eu quelque droit d'attendre le salut du monde, ce n'est pas, hélas! le fondateur d'un culte nouveau!

Ce n'est pas un pontife!

Ce n'est pas un législateur!

Ce n'est pas un roi!

C'est le compère de *Polichinelle*.

Mais le compère de *Polichinelle* a bien autre chose à faire, par le temps qui court. Il pêche des sardines à Caprée, cultive des laitues à Salone ou règle des horloges au monastère de Saint-Just. Il a abdiqué.

Le compère de *Polichinelle,* qui sait presque tout, sait d'ailleurs à merveille qu'un peuple qui a subi l'orthographe de Voltaire, la division départementale et la nouvelle nomenclature des poids et mesures, n'est plus bon qu'à finir, car il faut que tout finisse, et les peuples *progressifs* comme les autres; ce sont même ceux-là qui finissent le plus tôt.

VII.

Ce que j'admire le plus dans les *marionnettes,* et j'y admire presque tout, c'est l'exquise bienséance de cette forme primitive du drame. La comédie classique met l'homme en scène. C'est à l'homme qu'elle se prend. Elle attaque le *vicieux.*

La comédie des *marionnettes* ne met en scène que des *marionnettes.* Elle se prend à des *marionnettes.* Elle attaque le *vice.*

La comédie des *marionnettes* exerçait un ministère utile et sévère, mais tout à fait inoffensif.

La comédie classique est une personnalité.

La comédie des *marionnettes* se rappelait que la vie privée doit être murée, comme l'a dit le plus sage des philosophes, et peut-être le seul philosophe de notre temps.

La comédie classique a cassé les vitres.

Dans la comédie des *marionnettes,* il n'y a rien de l'espèce, pas même la substance.

Dans la comédie des *masques,* et celle-ci s'en rapproche de si près qu'il est permis de les confondre, il n'y a rien de l'individu, pas même l'habit.

Arlequin a le vêtement bigarré de certains perroquets, le masque noir et lustré du grillon des champs, et la tradition le fait borgne :

> Allechino Batocchio
> Era orbo d' un occhio.

Pantalon a le nez et le menton pointus, recourbés et croisés, comme les pinces d'un insecte ou les défenses d'un sanglier.

Polichinelle est bossu par devant et par derrière, particularité physiologique très-rare à laquelle il doit son nom grec, qui n'est probablement que la traduction de son nom primitif; et sa manière de prononcer est si étrangère à tout l'organisme de la voix humaine, que je ne serais pas étonné de voir créer pour elle une chaire spéciale au Conservatoire.

Gilles est pâle et anhémique, à la vérité, comme les convalescents du célèbre docteur Broussais, mais cette ressemblance accidentelle n'est, pour ceux-ci, qu'un résultat inattendu des nouveaux progrès de la médecine; et d'ailleurs *Gilles* se porte très-bien.

Il n'est âme qui vive qui puisse se reconnaître dans *Polichinelle*, dans *Arlequin*, dans *Gilles*, dans *Pantalon;* mais, sous ces apparences ingénieuses et circonspectes, la comédie primitive (je parle toujours de la comédie des *marionnettes*) a vivement châtié la grossièreté des mœurs et la brutalité rustique, la gourmandise et la paresse, la ruse et le larcin, l'avarice et la colère. L'enseignement moral était tempéré, dans la comédie des *marionnettes*, par toute l'aménité d'une précaution pleine de grâce. La comédie classique en a fait un affront.

Quant à la comédie moderne, qui n'est pas même classique, elle n'en a rien fait du tout. Elle est trop bien avisée pour offenser ceux qui l'applaudissent et ceux qui la payent.

Il est évident que l'esprit de convenance et de politesse a toujours été du côté des *marionnettes*, et voilà pourquoi tout le monde leur sourit en passant. Ce grand sceptique qui a tout frondé, Bayle, s'arrêtait avec respect devant les *marionnettes*. On n'a jamais sifflé les *marionnettes*, même en France, où l'on siffle tout.

Bonaparte adorait les *marionnettes*. Je ne sais pas s'il en est dit quelque chose dans les volumineux *Mémoires de Sainte-Hélène*, mais, si on ne l'a pas dit, on l'a oublié. On ne peut pas penser à tout.

Bonaparte, qui était *Polichinelle* fait homme, et je prends cette comparaison dans son acception la plus flatteuse pour l'un et pour l'autre, car je ne m'aveugle pas plus sur *Poli-*

chinelle que sur Napoléon, Bonaparte est mort avec le regret de n'avoir pas consacré le théâtre des *marionnettes* par un acte authentique de sa protection impériale.

Les *marionnettes* ne sont pas subventionnées, du moins en tant que *marionnettes*. Les *marionnettes* vivent par elles-mêmes, du consentement universel, indépendantes des gouvernements qui passent et des nations qui s'en vont; et c'est pour cela qu'elles vivent toujours.

VIII.

Étienne Dolet, qui priait peu, avait cependant une prière quotidienne dont il a fait, dans la plupart de ses livres, sa devise typographique : « Préservez-moi, grand Dieu, des calomnies et de l'injustice des hommes ! » Cette précaution *oratoire* ne l'empêcha pas, comme on sait, d'être brûlé en place de Grève, le 3 août de l'an de grâce 1546.

Les *marionnettes* ne sont pas à l'abri des calomnies et de l'injustice des hommes, qui s'attachent infailliblement à tout ce qu'on voit s'élever au-dessus du vulgaire, ne fût-ce, hélas ! que de la modeste hauteur du théâtre de Polichinelle,

> Opéra sur roulette ou qu'on porte à dos d'homme,

suivant l'expression du poëte Lemierre, auteur fécond de vers du même genre, c'est-à-dire plus remarquables par la précision que par l'euphonie.

Les *marionnettes* ont été sévèrement jugées. Les gens graves leur reprochent d'être puériles ; les gens *comme il faut* les trouvent basses et triviales. On s'accorde à ne les juger propres qu'au divertissement du peuple et des enfants.

Ces critiques sont, heureusement, le plus bel éloge qu'on puisse faire des *marionnettes*, considérées comme institution nationale, et c'est surtout comme institution nationale que je considère les *marionnettes*.

Un des objets les plus essentiels de toute société politique

sagement organisée est, en effet, de divertir les enfants et le peuple :

Les enfants, parce qu'ils ne parviendront que trop tôt à l'âge où l'on ne se divertit plus ;

Le peuple, parce qu'il est toujours enfant.

Ceci n'empêche pas le peuple (un vieux mineur que vous connaissez tous et qui ne s'émancipe jamais sans péril pour lui-même) d'exercer la souveraineté quand il en trouve l'occasion ; mais si on laissait faire les enfants, ils ne demanderaient pas mieux que d'être souverains aussi.

Seulement, la souveraineté des enfants expirerait devant une férule comme la souveraineté du peuple expire devant un sabre.

C'est qu'il n'y a qu'une souveraineté inaliénable et imprescriptible, la souveraineté des *marionnettes*.

Pour en revenir aux reproches dont les *marionnettes* ont été l'objet, il est faux de dire que les *marionnettes* soient essentiellement puériles et triviales. Elles ont leur gravité, leur grandeur, leur solennité. Les *marionnettes* ont représenté des idées sérieuses, et elles en représenteraient bien encore si elles osaient oser. La tragédie grecque à la manière d'Eschyle, accessoire obligé de la liturgie païenne, était jouée par des comédiens masqués dans les grandes villes, et par des *marionnettes* dans les bourgades. Les idoles parlantes elles-mêmes n'étaient que des *marionnettes*. Le compère de *Polichinelle* a été grand prêtre comme M. l'abbé Châtel.

J'ai souvenance que dans ma jeunesse, dont je ne me souviens plus que par un grand effort de mémoire, les *marionnettes* jouaient encore les mystères des confrères de la Passion, revus, corrigés, et mis en *bon français* par les poëtes ordinaires et privilégiés des *marionnettes*. J'aurais un peu mieux aimé le *mauvais français* du siècle de Villon et de Coquillart, ne fût-il que de la façon de Jehan Michel ou des frères Grébau ; mais le style de la nouvelle école ne manquait pas d'un certain genre de mérite, ainsi qu'on en peut juger par les deux derniers vers du premier acte de ce beau drame de *Joseph vendu par ses frères*, qui m'a coûté tant de larmes :

Hâtons-nous, mes amis, car il est déjà tard
Pour arriver ce soir chez monsieur Putiphar.

Je ne crains même pas de dire que ces vers ont deux genres de mérite pour un :

Le premier, c'est d'être si parfaitement en situation qu'ils ne peuvent pas avoir été pensés autrement ; et je voudrais pouvoir faire le même éloge du récit de Théramène.

Le second, c'est d'exprimer exactement ce qu'ils doivent exprimer, sans se perdre en digressions ambitieuses et confuses, et je regrette de ne pouvoir rendre le même témoignage à la déclaration d'Orosmane.

IX.

Le vif intérêt que je porte au progrès des nations, dans la voie constitutionnelle où nous sommes si heureusement engagés, me force à déplorer amèrement leur indifférence systématique à l'égard des *marionnettes*. Les *marionnettes* sont essentiellement constitutionnelles.

J'irai plus loin, les *marionnettes* sont la seule tradition authentique des démocraties anciennes ; et quand on aura fermement résolu d'entourer un trône d'institutions républicaines, il faudra l'entourer de *marionnettes*.

La principale difficulté du gouvernement sous un système représentatif, résulte de l'impossibilité presque absolue de maintenir un équilibre parfait entre deux pouvoirs qui se menacent incessamment, et qui ont d'excellentes raisons pour cela : le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif. Je ne parle pas du pouvoir électoral, qui est un mythe et qu'on appellerait peut-être une *mystification*, sans le respect de M. le procureur du roi.

Cette *pondération* merveilleuse que Louis XVIII rêva, sans la trouver, pendant vingt-cinq ans d'exil et de loisirs, malheureusement perdus pour son instruction, n'est pas, comme on se l'imagine, le secret des philosophes, des économistes ou des *doctrinaires*. C'est purement et simplement le secret des *marionnettes*.

Descartes disait un peu légèrement : « Donnez-moi de la matière et du mouvement, et je ferai un monde. » On pourrait

dire avec plus de raison : « Donnez-moi des *marionnettes* et des ficelles, et je ferai un gouvernement représentatif. »

Descartes n'avait oublié que l'INTELLIGENCE dans sa création d'étourdi, et tout le monde convient que le système représentatif peut s'en passer.

L'influence des *marionnettes* sur la politique est un lieu commun sur lequel je ne m'arrêterai pas. Nous sommes parvenus à un point de perfectionnement logique et littéraire où les idées qu'éveillent le mot *politique* et le mot *marionnettes* impliquent un pléonasme trop grossier pour quiconque se mêle d'écrire avec la prétention d'être lu.

Je voudrais cependant montrer jusqu'à quel point des *marionnettes* bien dirigées, et dont une tradition respectueuse a lentement consacré l'autorité morale, pouvaient influer en temps et lieu sur la police des États, et protéger contre la tyrannie la plus insolente les saintes libertés de la pensée.

Je voudrais prouver qu'à ces jours néfastes où les nations éplorées se disent lamentablement : *Que nous reste-t-il?* Polichinelle a osé quelquefois répondre par le *moi* sublime de Médée :

Moi, dis-je, et c'est assez !

Or, il faut pour cela que je raconte une historiette, et il n'y a rien de plus ennuyeux qu'une historiette, quand ce n'est pas Despériers, Brantome, Tallemant des Réaux, de Musset, Dumas ou Méry qui l'écrivent.

Je la raconterai, cependant, car je ne me suis livré à cette longue élucubration que pour en venir là ; mais, par un favorable hasard dont nous devons également nous féliciter, il n'existe aucune loi qui vous oblige à la lire. En matière de langue et de littérature, la loi est réservée jusqu'à la pruderie. La seule chose un peu difficile à expliquer qu'elle ait exigée de nous jusqu'ici, c'est de parler grec à la mercière et à l'épicier.

X.

A l'âge où l'on fait ordinairement ses études, et où j'aurais pu faire les miennes comme un autre, si mon inclination m'y avait porté, j'habitais Besançon, la *vieille ville espagnole* de Victor Hugo : Besançon, qui fut plus qu'une *ville espagnole*, qui porta le titre glorieux de *cité libre et impériale,* qui en exerça les droits, qui ne dut à l'Espagne, et à la royale maison sous laquelle l'Espagne florissait alors, qu'une reconnaissance légitime imposée par une protection bienveillante et presque gratuite ; Besançon, la petite et fière république des montagnes, renommée par les prouesses chevaleresques de sa noblesse, par le savoir et la gravité de ses magistrats, par la piété, le patriotisme et la bonne foi proverbiale de ses citoyens. Telle était Besançon, du moins, quand Louis XIV forma le projet assez bien conçu de l'attacher à son vaste domaine royal. Soumise par le fer ou vendue à l'argent et livrée par la trahison, Besançon subit le destin que lui réservait le vainqueur. De souveraine elle devint vassale, et de capitale forteresse. Les gens intéressés à la chose trouvèrent même qu'elle avait gagné au change. Il ne faut pas disputer des goûts.

La conquête s'accomplit d'ailleurs comme toutes les conquêtes. On pendit quelques braves qui avaient osé résister ; on récompensa largement quelques lâches services. Pélisson écrivit une mauvaise relation que Préchac n'aurait pas signée. Boileau laissa tomber de sa plume solennelle quelques méchants vers qui n'ajouteraient rien à la réputation de Cotin. La ville de Paris, toujours empressée à voler au secours de la victoire, érigea, dans son ivresse municipale, un arc de triomphe assez maussade et fort insolent, fanfaronnade en pierres de taille qui aurait dû répugner à la pudeur d'un peuple loyal et sensible ; je n'ai jamais passé dessous.

La *cité impériale* n'avait pas cédé toutefois sans placer ses libertés sous la sauvegarde des capitulations, et on sait ce que vaut une capitulation dans la langue des conquérants. Du côté de ceux qui se soumettent, on appelle *capitulation* des espé-

rances qui ne seront pas réalisées ; et, du côté de ceux qui ratifient, des promesses qui ne seront pas tenues. Une fois que les traités sont signés de part et d'autre, on peut compter sur un fait infaillible dans l'histoire ; c'est que les choses se passeront comme s'il n'y avait pas de traités. Il n'est point de vérité plus incontestable en diplomatie, à supposer qu'il y ait des vérités en diplomatie.

Les franchises du pays s'oublièrent peu à peu dans les douceurs d'une brillante servitude. La noblesse elle-même en fit assez bon marché, et on ne saurait lui en vouloir. Elle avait gagné trois cents lieues sur le chemin pour aller faire sa cour. Le peuple fut plus fidèle à ses intérêts, mais les souvenirs du peuple passent vite. Un jour les altère et une année les emporte. Quand arriva la révolution, un tyran bien plus impérieux que Louis XIV et devant qui disparurent toutes les libertés au nom de la liberté, il ne restait à Besançon que deux traditions vivantes de sa puissante jeunesse, JACQUEMARD et BARBISIER.

Mais vous auriez beau consulter tous les historiens,
Compulser toutes les chroniques,
Épeler tous les manuscrits,
Gratter tous les palimpsestes,
Vous réduiriez à la dernière expression de l'analyse Gilbert Cousin, Chifflet, Dunod, Boyvin, Béguillet, Morisot, Clerc et Grappin, que vous ne trouveriez pas trace, dans ce *caput mortuum* archéologique, de JACQUEMARD et de BARBISIER.

Il faut cependant vous parler de JACQUEMARD et de BARBISIER avant de poursuivre mon récit.

O mon cher Weiss, toi le vieil ami de mon cœur et le vieil oracle de mes études, qui as inventé, pour toi seul, l'art merveilleux de relever la plus aride des sciences par les charmes de l'élocution et par les grâces de l'esprit, prête-moi ta plume pour écrire un mot....

Ta plume, hélas ! quand il reste à peine ce qu'il faut d'encre dans mon écritoire pour tracer la ligne unique de mon codicille : *Je ne possède rien sur la terre, et je ne donne rien parce que je n'ai rien à donner.*

Je dois cependant au lecteur de ces pages cliniques, minutées *inarticulo mortis :*

Premièrement, la biographie de JACQUEMARD, qui est une *marionnette ;*

Secondement, la biographie de BARBISIER, qui est une *marionnette ;*

Troisièmement, une anecdote historique échappée à la commission des *documents*, et qui démontrera, d'une manière irrésistible, l'influence morale et patriotique des *marionnettes ;*

Quatrièmement enfin, et ceci est d'une grande importance pour le bien-être à venir des sociétés, *Mon dernier mot sur* POLICHINELLE.

Ces matières, aussi curieuses que nouvelles, seront l'objet de la *seconde partie* de cet écrit, et je m'engage formellement à la publier un jour, si Dieu, dans sa souveraine bonté, me réserve encore quelque temps pour vivre et quelque force pour écrire.

DOCTEUR NÉOPHOBUS.

Avis de l'éditeur. La propriété de cet article, si impatiemment attendu du public, étant, comme personne ne l'ignore, la seule propriété de l'auteur, les contrefacteurs sont prévenus qu'ils seront poursuivis selon toutes les rigueurs de la loi. Notre candeur bien connue nous fait un devoir d'ajouter qu'indépendamment des peines légales auxquelles ils s'exposent, ils courraient la chance probable et presque sûre de ne pas retirer leurs frais d'impression.

FLEURANGES.

I.

Vers six heures du matin, par un beau jour d'automne, une carriole de campagne s'arrêta devant la poste aux chevaux de Corbeil. C'était en 1782; il n'y a que soixante ans de cela, mais les temps ont tellement changé, qu'il semble aujourd'hui que ce soit de l'histoire ancienne. Le voyageur à qui appartenait cette voiture était un jeune gentilhomme qui avait une figure agréable et douce, et les manières de la meilleure compagnie. Tandis qu'on attelait deux chevaux à son équipage d'osier, il s'était mis sur une borne, et regardait une nuée de pigeons voler à l'entour d'un colombier.

— Mon gentilhomme, lui dit le postillon, vous avez bien fait de vous lever matin, car je vois venir là-bas une chaise de poste qui ne trouvera pas de chevaux. La cour a passé tout à l'heure par ici; nos bêtes sont toutes dehors; vous avez les deux dernières.

Le postillon s'apprêtait à enfourcher son cheval, lorsque le voyageur lui fit signe d'attendre, et se mit à examiner le personnage qui descendait de l'autre voiture. C'était un beau garçon, jeune aussi et vêtu à la dernière mode, avec le frac à l'anglaise, les bottes à retroussis, et le petit chapeau lampion penché sur l'oreille droite.

— Quel diable de contre-temps! disait ce jeune homme; cela est fait pour moi. Il faut que le roi revienne justement de

Fontainebleau ce matin ! Et ces maudites gens qui ne veulent pas marcher parce que leurs chevaux ont déjà doublé la poste ! Monsieur, poursuivit-il en s'adressant au premier voyageur, vous êtes bien heureux de ne pas rester en route. Je donnerais dix louis de bon cœur pour être sûr d'entrer à Paris avant midi.

— Monsieur, répondit le maître de la carriole, il ne tient qu'à vous de partir avec moi. Montez dans ma mauvaise voiture, et je vous conduirai jusqu'au prochain relais, ou même jusqu'à Paris, si cela vous convient. Votre valet de chambre se chargera de ramener votre chaise aussitôt qu'il y aura des chevaux.

— Vous me rendez un véritable service, monsieur. J'accepte votre proposition avec empressement.

Le second voyageur donna des instructions à son laquais et monta dans la carriole, qui roula sur le pavé d'un train qu'elle n'avait jamais connu dans son pays. Le postillon sagace, animé par la perspective d'un double pourboire, pensa, tout en galopant, à la double ration de vin que son estomac y gagnerait, et les pauvres chevaux, qui ne gagnaient que des coups d'éperon, jouaient des jambes sans songer à rien.

Pendant ce temps-là, les deux voyageurs, assis côte à côte, gardaient un silence profond, qui dura quelques minutes.

— Monsieur, dit enfin celui qui avait accepté une place dans la carriole, une affaire importante m'appelle à Paris.

— Je le devine aisément, monsieur ; la discrétion seule m'empêche de vous demander ce que c'est.

— Vous avez raison de ne pas me presser de questions, car j'ai si grande envie de réussir dans mes projets que j'ai juré, par prudence, de garder un inviolable secret jusqu'au moment d'où dépend le bonheur de ma vie.

— Je respecte vos secrets et la réserve dont vous vous faites un devoir. Mais vous êtes amoureux, ou je me trompe fort.

— Il est vrai, je suis amoureux. C'est un projet de mariage qui me met en campagne. Je tremble que des obstacles ne viennent s'opposer à mes désirs, et vous savez qu'il en sort toujours de terre par centaines...

— En effet, j'ai peine à concevoir qu'un mariage s'achève,

tant il y a de motifs pour qu'il manque. La jeune personne est jolie, sans doute?

— Charmante. Je ne l'ai jamais vue, mais voici son portrait.

— Si le peintre n'est pas un flatteur, elle doit être belle.

— Le peintre est resté bien au-dessous de la vérité. Ce qui n'est pas visible dans le portrait, c'est la grâce, l'esprit, le mérite de cette jeune fille. Elle est de bonne maison, et riche héritière, ce dont je me réjouis, parce que je dois à cela l'aide de ma famille pour me la faire obtenir. Par instants je voudrais qu'elle fût moins riche, afin de me voir plus sûrement agréé. On la dit fière, indifférente à ces compliments vulgaires que les hommes prodiguent à tous les beaux visages. En deux mots, voici l'histoire : cette jeune personne demeurait en Picardie; elle est fille d'un intendant des finances. Ayant perdu son père et sa mère à trois mois d'intervalle, elle vient d'arriver à Paris, chez sa tante, la marquise de Champré, qui se trouve être une ancienne amie de mon tuteur. La tante me destine ce trésor. Il y a, dit-elle, une demi-douzaine de prétendants; mais ces rivaux ne doivent pas m'inquiéter, puisque j'ai son appui. Malgré cette assurance, je tremble que la place ne soit déjà prise. La marquise m'écrit en m'envoyant ce portrait, et me fait un éloge si grand de sa nièce, que ma tête se monte. Je réponds que je pars, et l'on m'attend ce matin pour le dîner, où mon couvert sera mis auprès de Mlle de la Noue (c'est le nom de ma future). Vous comprenez, mon cher ami, combien il est important que je sois exact au rendez-vous.

— Mon histoire ne ressemble guère à la vôtre. J'habite depuis mon enfance un petit château situé près de Nemours. Je suis fils unique, et mes bons parents, qui ne sont pas bien riches, ont fait de grands sacrifices pour me donner une éducation complète. Je voudrais répondre à leur désir de me voir prendre quelque emploi, et je maudis mon caractère paresseux, qui ne m'en laisse pas le courage. J'ai en horreur les sollicitations, les placets, toutes les affaires qu'il faut enlever par force ou par ruse. On parlait sans cesse, dans ma famille, de la nécessité pour un jeune homme de faire son chemin, d'employer le crédit de ses amis et de voir le monde. Au dernier voyage de la cour à Fontainebleau, on m'a recommandé à Mme de Po-

lignac. Je ne sais pas résister aux ordres des gens qui m'aiment; ce matin, je suis donc parti avec cette carriole et deux cents louis pour aller chercher fortune à Paris, où mes parents s'imaginent déjà, du fond de leur campagne, que je vais trouver comme vous une héritière à épouser sur ma bonne mine.

Après s'être donné réciproquement ces preuves de leur inviolable discrétion, nos voyageurs causèrent ensuite de leurs anciennes amours, qui ne remontaient pas bien haut, de leurs débuts dans le monde, de la chasse, et de cent autres choses générales ou particulières, en sorte qu'avant d'arriver à Paris ils n'étaient pas sûrs de ne pas être amis depuis longtemps. L'amoureux, qui s'appelait M. de Tillemont, se prétendait allié par sa grand'mère à une branche cadette des fameux Lamarck des Ardennes. Le propriétaire de la carriole, chevalier de Fleuranges, croyant descendre du maréchal de ce nom, qui était Lamarck, ils décidèrent qu'ils devaient être pour le moins cousins au vingtième degré, ce qui augmenta fort la sympathie qu'ils avaient déjà l'un pour l'autre. Ils se promirent de loger ensemble à la même auberge, et de se conter chaque soir leurs amours, leurs succès et leurs peines.

Les moments s'écoulèrent rapidement au milieu de ces conversations. Bientôt les voyageurs découvrirent au loin les tours de Notre-Dame et celle de Saint-Jacques-la-Boucherie; leurs regards se perdirent dans cet océan de dômes et de toits qu'on nomme Paris, vaste boîte de Pandore où il fait bon vivre pour celui qui apporte beaucoup d'argent, de la jeunesse et de la santé, toutes choses que l'on y peut dépenser plus lestement que partout ailleurs. Environ à deux cents pas de la barrière, nos jeunes gens remarquèrent un cavalier qui, mettant la main sur ses yeux en guise de visière, sembla les reconnaître et vint se placer devant la voiture, en ordonnant au postillon d'arrêter :

— Messieurs, dit ce cavalier, l'un de vous n'est-il pas M. de Tillemont?

— C'est moi, répondit l'amoureux.

— N'êtes-vous pas attendu à midi chez Mlle de la Noue?

— En effet, monsieur, je suis attendu pour le dîner.

— A merveille. Soyez assez bon, monsieur, pour mettre pied

à terre ; il faut que je vous dise deux mots en particulier sur l'affaire qui vous occupe. Je vous demande mille pardons de mon importunité.

Les voyageurs étant descendus de la voiture, l'inconnu donna son cheval à garder au postillon, et emmena les deux amis par un chemin de traverse, en disant que Fleuranges n'était pas de trop dans la conférence. Pendant le moment de silence qui précéda l'explication, les jeunes gens toisèrent des yeux l'étranger, qui paraissait préparer son discours. C'était un homme de trente-cinq ans au moins, large des épaules et maigre de visage, avec des traits assez beaux, où les orages d'une jeunesse tumultueuse avaient laissé quelques sillons. Il marchait d'un pas ferme et le haut du corps en avant.

— Messieurs, dit-il en s'arrêtant au pied d'un arbre, ma proposition va vous sembler étrange. Pour adoucir autant qu'il est possible ce qu'elle a de brutal, il faut d'abord que je vous décline mes noms et qualités. Je suis le baron de Saint-André ; j'aurais trente mille livres de revenu si je n'avais pas mangé les deux tiers de mon capital. L'âge des folies commence à se passer, je me range, et je veux faire une fin, comme on dit. Mon ami le marquis de Condorcet, ce savant philanthrope, m'a offert de m'introduire auprès de Mlle de la Noue, jeune fille accomplie, orpheline, et par conséquent libre de choisir un mari à son goût. J'ai vu la jeune personne ; elle a charmé mes yeux, comme dirait M. Dorat. J'allais prier M. de Condorcet de la demander pour moi, lorsque, hier au soir, on m'annonce que la famille attend un prétendu qu'elle favorise. Je respecterais l'autorité d'une mère, mais celle d'une tante n'a pas le même poids. Je demande qui est mon rival, d'où il vient, à quelle heure il arrive ; je fais seller mon cheval, je cours au-devant de vous. Je suis assez heureux pour vous rencontrer. Vous êtes joli garçon et galant homme ; vous me trouveriez ridicule si je vous priais de renoncer à vos prétentions ; de mon côté, je ne veux rien rabattre des miennes. Accommodons-nous ensemble : échangeons un petit coup d'épée, au premier sang. Le blessé, couché dans son lit pour une quinzaine de jours, sera bien forcé de céder la place à l'autre ; il aura l'honneur sauf ; point d'affront à supporter. Le vainqueur fera de son mieux pour plaire, et, s'il est écouté, à lui la demoiselle et la dot. Je sais

bien que ma proposition n'est point régulière ; il nous manque les quatre témoins de rigueur pour un duel, mais considérez que le temps presse, et que vous avez plus beau jeu que moi, puisqu'on vous attend à midi. J'ai fait comme j'ai pu; peut-être aussi serez-vous bien aise de vous débarrasser de moi, car je serai un rival tenace et incommode qui vous donnera du souci. Acceptez la partie que je vous offre, et, dans un moment, l'un de nous deux aura le champ libre. Qu'en pensez-vous ?

— En vérité, répondit Tillemont, tout cela me semble comique; mais je trouve en vous un rival comme je les aime. On est exposé à tirer l'épée pour des bagatelles si légères, que c'est une bonne fortune que de se battre pour une affaire de conséquence. Je suis à vos ordres.

— Messieurs, interrompit Fleuranges, puisque vous êtes de si bonne composition, que ne jouez-vous la partie à croix ou pile ?

— Oh ! reprit Saint-André, ce serait absolument contraire à mes principes ; il faut une part au hasard et une autre à l'adresse. De grâce, soyez notre témoin, et ne cherchez pas à déranger nos plans. M. de Tillemont est engagé d'honneur ; ce terrain paraît sec, uni, excellent. Nos épées me semblent de la même longueur. Il n'y a pas ici d'indiscret ; ôtons nos habits; ce sera fini dans un moment. Je ne vous cache pas que je crois avoir en ma faveur les probabilités, ayant contracté l'habitude de toucher mon homme à la première botte; mais, Dieu merci, je n'ai jamais tué personne. — Pour une petite saignée votre ami en sera quitte. D'un côté l'avantage de la jeunesse, les agréments de la figure, la fortune, l'appui de la famille ; de l'autre, l'âge, l'expérience, un peu de bien-jouer : en bonne justice, je dois blesser mon adversaire. A vingt ans on est trop jeune pour se marier ; il faut laisser cela aux gens qui ont la trentaine bien sonnée. Allons, cher monsieur, me voici en garde.

En parlant ainsi, Saint-André tâtait le terrain avec son pied, pesait son épée dans sa main, choisissait la bonne place, et relevait la manche de sa chemise. Fleuranges, remarquant dans la physionomie de cet homme une expression singulière d'énergie et de résolution, en augura mal pour son compagnon de

voyage. Il se tint près des combattants, déterminé à percer de son épée celui qui s'aviserait d'employer quelque ruse interdite par les lois du duel ; mais il fut bientôt rassuré sur la loyauté de l'un et l'habileté de l'autre. Tillemont para le mieux du monde cette première botte si vantée d'avance. Saint-André, un peu étonné de trouver un adversaire aussi adroit, se mit sur la défensive ; deux fois il rompit d'une semelle devant une pointe menaçante qui venait effleurer sa poitrine. Pas un muscle de son visage ne bougeait. Enfin, un éclair partit de ses yeux gris. Fleuranges vit une espèce de sourire animer cette figure impassible, et Tillemont tomba frappé dans la poitrine.

— Mes amis, dit le blessé, je suis un homme mort.

— Vous l'avez tué, monsieur, s'écria Fleuranges.

— Cela est fâcheux, dit Saint-André, vraiment fâcheux, je n'ai pas pu mesurer mon coup ; il eût mieux valu qu'il ne sût pas si bien tirer l'épée. La botte a été profonde ; mais il en reviendra, j'espère. Il respire librement ; point de sang dans la bouche, il en reviendra. Remettons-lui son habit. Il peut marcher ; tout va bien. Retournez à votre voiture ; moi, je m'esquive. Où le conduisez-vous ?

— A l'Hôtel d'Angleterre, rue Richelieu.

— Dans une heure, j'y serai avec un chirurgien.

Le blessé, soutenu par son témoin, se traîna comme il put jusqu'à la voiture.

Le chevalier de Fleuranges, le pressant dans ses bras, l'interrogeait avec anxiété en tâchant de lui donner des espérances ; mais les yeux éteints du malheureux Tillemont, la pâleur du visage, le trouble des idées et l'accent solennel de la voix, prouvaient assez que le pauvre jeune homme descendait à grands pas ce penchant terrible d'où le passé n'est plus qu'un rêve confus et l'avenir un abîme.

— Point de questions, chevalier, dit-il ; je suis perdu. Prenez ces papiers, envoyez-les à ma famille. Croyez-vous en Dieu ?

— Oui, vraiment.

— Tant mieux ! Faites dire une messe pour moi. Défiez-vous des maximes nouvelles ; ne vous battez jamais pour des misères. Ah ! cher Fleuranges, je n'ai pas encore vingt et un ans,.... Heu-

reusement, cela n'est pas arrivé du vivant de ma mère! Surtout, ne souffrez pas d'autopsie; que l'on respecte mon corps. C'est assez, ne me parlez plus.

A peine arrivé à l'hôtel d'Angleterre et couché sur un lit, l'infortuné fut pris d'une suffocation et s'évanouit. Le baron de Saint-André entra dans la chambre pour lui voir rendre le dernier soupir, et le chirurgien n'eut autre chose à faire qu'à constater le décès.

— Monsieur le baron, dit Fleuranges, voilà donc le résultat de vos beaux calculs?

— Vous me voyez aussi surpris qu'affligé, répondit Saint-André. Je vous assure qu'il y avait dix chances contre une pour qu'il n'eût qu'une blessure légère. C'est un accident imprévu.

— Allez, vous auriez mieux fait de dormir jusqu'à midi que de vous lever pour cette besogne déplorable.

— Je n'en sais rien, chevalier; après tout, il était mon rival. Ne perdons pas la tête; je ne puis pas aller moi-même annoncer ce chef-d'œuvre à Mlle de la Noue et à sa tante. Veuillez vous charger de porter la nouvelle tandis que je m'occuperai des préparatifs de l'enterrement.

Sans prendre le temps de changer d'habits, le chevalier demanda un fiacre et se fit conduire à la rue de Vendôme, où demeurait la marquise de Champré. Le cœur lui battait violemment lorsqu'il posa la main sur le marteau de la grande porte; en traversant la cour de l'hôtel, ses idées étaient encore confuses, et il ne savait comment tourner ses phrases pénibles de condoléance. Un vieillard en uniforme de commandeur accourut sur le perron, et, voyant un jeune homme équipé en voyageur, il s'écria :

— C'est lui! madame la marquise, voici notre neveu.

Puis il descendit les marches et embrassa le chevalier.

— Bien, mon ami, dit le commandeur; vous êtes de parole. Le couvert est mis. Que je vous regarde un peu. — Ah! il y a de jolis cavaliers en province!... L'œil en amande, la taille dégagée, la jambe belle : vous serez mon neveu, je vous en réponds. — Vous allez voir la petite divinité qu'on vous destine; elle est là. Comptez sur moi, je vous mettrai à votre aise.

Fleuranges n'avait pas la force de porter le coup funeste à ce bon vieillard, et plus on le caressait, plus il perdait courage. Enfin, le commandeur le prit par le bras et l'emmena dans le salon, où il lui fallut non-seulement baiser les deux joues de la tante, mais aussi la main de Mlle de la Noue, ce qui acheva de lui rendre toute explication impossible. Il va sans dire que la demoiselle devint fort rouge pendant cette cérémonie. Elle baissa les yeux devant le regard de Fleuranges, qui procédait à une inspection de sa personne, et répondit à ce regard par une mine choquée qui semblait dire :

— Je ne suis pas encore votre femme.

Fleuranges convint, à part lui, de la grâce de *sa future*. Il admira les yeux bleus, les sourcils bien arqués et la fine taille de la jeune personne. C'était une vraie beauté selon le goût d'alors, avec le nez un peu retroussé du bout, le visage rond, la bouche en cerise, la peau d'une blancheur éclatante, la physionomie mutine et le pied imperceptible accompagné du talon rouge.

— Me pardonnez-vous, mesdames, dit le chevalier, de me présenter en négligé?

— Votre impatience vous excuse, interrompit le commandeur. Cet habit de cheval est fort ga'ant. Nous autres qui n'avons pas voyagé aujourd'hui, nous avons eu le loisir de nous parer. Savez-vous combien de temps on a mis à faire cette haute coiffure toute chargée de fleurs? Trois heures, mon neveu, pas une minute de moins. Franchement, que pensez-vous de cet échafaudage?

— Cela me semblera charmant quand mes yeux y seront habitués.

— Monsieur, dit la jeune fille, on ne saurait critiquer plus obligeamment ma coiffure.

— Je ne parle que de la mode, mademoiselle, et si on me demandait ce que je pense de votre personne, je ne craindrais pas de m'exprimer avec une entière franchise.

— Vous lui confierez cela dans votre premier tête-à-tête, reprit le commandeur.

— Henriette, dit la marquise, vous avez un défaut dont il faut vous corriger. C'est de ne pas croire à la bienveillance des gens. Quand on vous dit qu'on vous trouve aimable et jolie, pourquoi

supposer qu'on n'en pense rien? Vous ferait-on des compliments, si on vous trouvait laide? Défaites-vous de ce petit reste de province. Mon cher Tillemont, je parle sincèrement, moi. Vous êtes un gentil garçon, et vous avez un air tout à fait parisien, je dirai même de cour. N'est-ce pas vrai, commandeur?

— Absolument de cour.

— Il ne ressemble pas à feu son père.

— Non, mais à sa mère davantage.

— Médiocrement. Çà, vous êtes descendu à l'auberge? Il faudra venir chez nous ce soir. J'ai tout un étage de libre, une écurie pour vos chevaux. S'il vous convenait de loger ici avec votre femme, j'en serais bien aise... Henriette aime la comédie italienne; je lui donne ma loge. Il y fait un chaud!... Je ne puis plus aller au spectacle. — Vous devez mourir de faim. Commandeur, demandez si on nous sert.

La marquise était une grosse petite femme, légère d'esprit, mais bonne et sensée. Fleuranges n'eut pas besoin de recourir aux subterfuges d'Érasme dans la comédie de *Pourceaugnac*, car Mme de Champré lui fit peu de questions sur sa famille. Le dîner étant servi, on se mit à table. La conversation fut animée par une gaieté cordiale. Les grands parents, selon l'usage dans ces entrevues embarrassantes, firent tous les frais. Le commandeur ne manqua pas l'allusion fine au bonheur prochain des jeunes époux. Fleuranges se montra empressé sans affecter une passion qu'il n'avait point, et Mlle Henriette conserva son petit air boudeur. Après le dîner, on proposa un tour de jardin. Les dames demandèrent leurs cannes, et le commandeur eut soin de donner le bras à la marquise, pour laisser les jeunes gens causer à leur aise.

— Monsieur, dit Henriette, est-il vrai, comme vous l'avez écrit à ma tante, que vous soyez tombé amoureux de moi en voyant mon portrait?

— Puisque je l'ai écrit, il faut que ce soit la vérité, mademoiselle; cependant je dois confesser que, pour être tout à fait amoureux, j'ai besoin d'avoir un peu d'espoir de plaire.

— Quoi qu'en dise Mme la marquise, ces choses-là méritent bien qu'une fille sage se les fasse répéter deux fois avant d'y croire.

— Rien de plus juste, mademoiselle....

— Je dois vous avertir aussi qu'il me paraît fort difficile d'aimer. L'amour se connaît, dit-on, à un grand trouble, à des insomnies, à des battements de cœur, à des langueurs et de l'ennui. Je n'éprouve rien de toutes ces choses.

— C'est que vous ne m'aimez pas encore.

— Et si cela ne vient pas?

— Nous ne nous marierons point.

— Vous me rassurez. Ma tante voudrait suivre une marche tout opposée. Elle souhaite qu'on se marie d'abord, et qu'on s'aime ensuite, si l'on peut. Je vous avoue que je me révolterais contre une volonté aussi contraire à mes sentiments. On me reproche beaucoup mon indifférence; on l'appelle de l'orgueil, de la froideur, du caprice. Les noms n'y font rien. Je suis comme cela. Qu'on me fasse sortir de cette indifférence, je ne demande pas mieux; mais vous trouverez bon que j'attende cette révolution dans mes idées avant de prendre un mari.

— Votre conduite me paraît tout à fait sage. Je n'ai pas plus envie d'épouser une femme qui ne m'aime point, que vous de prendre un mari qui vous déplaise. Nous nous entendrons parfaitement, et déjà cette prudence me donne une estime pour vous dont je voudrais pouvoir vous inspirer la pareille.

— Il y a une certaine dose d'estime que l'on doit à tout le monde, à moins de raisons pour la refuser; mais de l'amour, je n'en veux avoir que pour une seule personne dans ma vie. Des vertus, du mérite, de grandes qualités, quelque belle action....

— Je vois que vous n'aimerez pas à la légère, mademoiselle. Les héros sont rares, et vous risquez d'attendre longtemps.

— J'attendrai, monsieur; je ne suis pas pressée d'être pourvue, comme dit ma tante. Mais peut-être vous désirez trouver une femme dans les vingt-quatre heures, afin de choisir avec soin et discernement?

— Mademoiselle, si vous m'accablez de votre ironie, la partie ne sera pas égale entre nous, car je ne sens pour vous que de la sympathie. Si vous voulez un héros pour mari, je ne suis pas votre affaire; je ne désire pas non plus une héroïne. Il me faudrait une femme simple, d'une humeur douce, un peu enjouée s'il est possible; je la laisserais libre et ne lui demande-

rais, en retour de ma tendresse et de ma confiance, que de la bonté, de la complaisance, et le soin de me distraire par un peu de musique dans mes jours de mélancolie. Voilà ce que j'aurais souhaité; mais les morts ne se marient pas...

— Que dites-vous donc?

— Je dis que mon heure est sonnée, et que je vais, hélas! vous quitter pour toujours.

L'arrivée des grands parents interrompit cette conversation au grand regret d'Henriette, qui eût voulu éclaircir le sens mystérieux des paroles de Fleuranges.

— N'est-ce pas trois heures qui sonnent? dit le chevalier; une affaire pressée réclame ma présence loin d'ici.

— Bah! s'écria la marquise; restez donc, mon neveu; mes gens iront chercher vos bagages.

— Impossible, madame, je n'ai pas une minute à perdre; excusez-moi, je suis obligé de partir à l'instant. Il s'agit d'une affaire dans laquelle ma présence est de rigueur.

— Et où allez-vous?

— A l'hôtel d'Angleterre, rue Richelieu.

— Laissez-le faire; la jeunesse a besoin de mouvement, dit le commandeur.

Fleuranges salua les dames d'un air qui ressemblait à un adieu, et sortit à grands pas accompagné du commandeur, qui le conduisit jusqu'à la porte de la rue.

— Jeune homme, lui dit à l'oreille le bon vieillard, où allez-vous? Confiez ce petit secret à un ami.

— Cher monsieur, je vais me faire ensevelir.

— Que diable est cela? ensevelir!

— Oui, commandeur, reprit le chevalier avec emphase; apprenez que j'ai été blessé mortellement en duel, ce matin à neuf heures, dans la plaine de Gentilly. On m'a porté à l'hôtel d'Angleterre, où j'ai rendu l'âme à dix heures et demie. Avant d'aller en terre, j'ai obtenu la permission de venir voir ma prétendue; elle est charmante, et je pars désolé de quitter ce monde. Le délai expire dans un instant; la bière et le linceul sont à côté de mon lit; le prêtre s'avance pour veiller près de mon corps et m'asperger d'eau bénite. Demain, venez à mon convoi et faites une prière pour le repos de mon âme. Adieu, commandeur.

II.

Dans le siècle dernier comme dans le nôtre, la plupart des mariages n'étaient que des contrats de vente où les familles et les notaires trouvaient leurs convenances, au grand préjudice des jeunes filles. Mlle de la Noue, n'ayant pas à craindre le despotisme paternel, était excusable de vouloir choisir elle-même, et selon son goût, celui à qui devaient appartenir sa fortune et sa personne. Le temps prescrit pour son deuil était écoulé; à peine arrivée à Paris, précédée par le titre prestigieux de riche héritière et de jolie femme, elle éveilla de tous côtés la convoitise. On ne l'avait encore vue nulle part, et déjà trois personnages de distinction avaient demandé sa main pour des parents ou des amis. M. de Condorcet avait parlé au commandeur en faveur de Saint-André; Mme de Muy, veuve d'un ancien ministre, avait présenté chez la marquise son cousin, M. de Béville, et M. de Miroménil, attaqué d'une maladie mortelle, promettait cent mille écus sur son testament si on voulait donner Mlle de la Noue au comte de Noyon, son protégé. La marquise répondit que sa maison était ouverte à tous les jeunes gens de bonne compagnie, que la main d'Henriette appartiendrait à celui qui réussirait à plaire; mais elle annonça aussi qu'elle attendait un quatrième concurrent, dont elle favorisait les prétentions, sans vouloir pourtant contraindre en rien sa nièce.

Mlle de la Noue avait accueilli Saint-André avec une politesse froide, Béville avec un dédain majestueux, et M. de Noyon avec des railleries. Saint-André, qui avait plus d'esprit que les deux autres, se crut préféré; la fermentation se mit dans sa tête, non par amour, mais par envie d'épouser une dot d'un million; c'est alors qu'il imagina cette expédition qui coûta la vie au pauvre Tillemont, et qui conduisit le chevalier de Fleuranges chez la marquise, comme on l'a vu au chapitre précédent.

La plaisanterie était plus à la mode en ce temps-là qu'aujourd'hui. Celle que le chevalier s'était permise sur un triste sujet avait son excuse dans la légèreté du siècle, et d'ailleurs

Fleuranges n'en déplorait pas moins sincèrement la mort de son compagnon de route. En quittant Mlle de la Noue, il ne se crut nullement encouragé à poursuivre le rôle de prétendu; c'est pourquoi il laissa au hasard le soin de débrouiller l'intrigue. Pour faire connaître au lecteur les suites de cette affaire, nous l'introduirons dans le salon de Mme de Champré.

— Monsieur mon beau-frère, disait la marquise tout en parfilant, vous croyez donc que nous avons reçu la visite d'un revenant?

— Madame ma belle-sœur, répondit le commandeur, je ne sais ce que j'en dois croire, mais je n'ai point rêvé ce que je vous dis. Hier, quand vous avez envoyé chez M. de Tillemont, ne vous a-t-on pas répondu que ce jeune homme était mort? Ne suis-je pas allé ce matin à l'hôtel d'Angleterre? N'y ai-je pas vu un catafalque, des cierges, un cercueil, et puis le service à Saint-Roch? Le valet de chambre du défunt ne m'a-t-il pas dit l'avoir enseveli lui-même? Cet homme n'est-il pas resté pleurant derrière le char jusqu'au cimetière, où j'ai conduit le mort, et où je l'ai vu mettre en terre, comme je vous vois à présent hocher la tête et me regarder d'un air de pitié?

— Vous avez eu la berlue, mon frère. Votre esprit baisse, je vous en donne avis.

— Vertudieu! madame, je vous dis que j'ai vu tout cela. Suis-je le premier à qui ces aventures soient arrivées? Notre grand-père ne nous a-t-il pas raconté que le maréchal de Gassion avait été averti de sa fin tragique par un fantôme? N'y a-t-il pas cent histoires de ce genre dans tous les pays?

— Ce sont des sornettes que ces histoires-là.

— Comme il vous plaira. Expliquez-moi donc alors cette affaire-ci. Pourquoi M. de Tillemont n'est-il plus revenu depuis hier? Qui ai-je mis en terre ce matin? Où vos gens ont-ils pris la réponse qu'ils vous ont rapportée? Où ai-je été prendre moi-même ce que le jeune homme m'a dit en me quittant?

— Le voici : Henriette, avec ses façons orgueilleuses, a maltraité M. de Tillemont. Le jeune homme s'est rebuté. Sa réponse, en vous quittant, signifiait qu'il ne voulait plus revenir. Vous l'avez prise au pied de la lettre. Un homme est mort à l'auberge, et vous avez cru que c'était lui. Quant à mon valet François, c'est une bête.

— Le temps donnera raison à l'un de nous.

A ce moment, la porte s'ouvrit, et M[lle] de la Noue parut en grands habits de deuil.

— Madame, s'écria-t-elle, on veut en vain me le cacher, M. de Tillemont est mort! Son âme est venue me l'annoncer elle-même avant de quitter ce monde pour toujours. Un rêve me l'a confirmé cette nuit. N'espérez pas tromper la douleur de sa fiancée. Je saurai donner à sa cendre les larmes que je lui dois.

— Ma nièce, dit la marquise, on ne vous cache rien du tout. Nous hésitons à dire que votre futur est mort, parce que cela paraît incroyable. Pour moi, je pense qu'au lieu de le pleurer avec autant d'empressement, vous auriez mieux fait d'être gracieuse hier et de le bien traiter.

— N'allez-vous pas brusquer encore cette pauvre petite? s'écria le commandeur indigné.

— Ma nièce, reprit la marquise, vous n'aimiez point M. de Tillemont. Il n'était pas votre mari, et rien ne vous oblige à jouer la veuve du Malabar.

— Vous pouvez insulter à ma douleur, madame; je la renfermerai en moi-même.

— On n'a pas d'idée d'une telle barbarie, dit le commandeur. Pourquoi pleurerait-elle si elle n'avait pas de chagrin?

— Parce que le noir lui sied. Vous n'entendez rien aux femmes.

— Vous me feriez damner. Ainsi donc, Tillemont n'est pas mort; je n'ai pas été à son convoi ce matin?...

— A son convoi! dit Henriette en tombant dans un fauteuil; vous voyez bien qu'on me cachait cet affreux malheur!

— Non, reprit le commandeur, il n'est rien arrivé. J'ai la berlue; et tenez, marquise, ce qui sort des yeux de cette enfant, sont-ce des larmes, oui ou non?

— Ce sont des larmes. Ne vous fâchez pas, mon frère. Je ne trouve pas mauvais qu'elle pleure, si cela peut l'amuser. Je ne la gronde point. A son âge, on a parfois le besoin d'être éplorée, de laisser le blanc et le rose pour mettre une robe noire et à queue, car elle est à queue, cette robe de deuil.

— C'est une persécution, murmura Henriette en sanglotant. Après m'avoir reproché mon indifférence, on me fait un crime

de ma douleur ; mais je vous déclare que je regarde M. de Tillemont comme mon époux.

Mlle de la Noue sortit tout en pleurs, et remonta dans sa chambre, laissant le commandeur quereller la tante, qui se remit à son parfilage. Cependant l'aventure surnaturelle avait fait quelque bruit dans Paris. Le soir, le salon de la marquise fut empli de gens pressés de connaître cette histoire. Trois vicomtes, six chevaliers et une douzaine d'abbés l'apprirent par cœur afin de la porter à tous les soupers. La mort de Tillemont étant certaine, on ne douta pas que le trépassé ne fût revenu faire sa cour ; le juste désespoir de sa fiancée compléta si bien le roman, qu'on n'eut pas le temps de dire un mot des pièces nouvelles, ni d'un jeune musicien appelé Chérubini, qui débutait alors à Paris.

Tandis qu'on raisonnait chez la marquise sur l'apparition du fantôme, Fleuranges et Saint-André causaient ensemble dans un café, les coudes sur la table, aux prises avec un bol de punch.

— J'en conviens, disait le baron, les choses s'enchevêtrent singulièrement. Ce qui déroute mes prévisions, c'est de voir cette jeune fille se mettre dans l'esprit de pleurer un prétendu qu'elle n'aimait pas. Cela trompe la transcendance de mes calculs.

— Et vos calculs seront toujours trompés, répondit Fleuranges. La vie ne roule pas sur des probabilités, mais, au contraire, sur des exceptions. Le pavé où votre pied se pose entre mille autres, l'atome que vous respirez à chaque souffle de vos poumons, tout n'est qu'exception, jeux du hasard, ou plutôt la volonté mystérieuse de la Providence.

— Savez-vous jouer au trictrac ? reprit Saint-André.

— Fort mal.

— N'importe ; vous savez que les dés donnent six fois le nombre sept contre une seule fois le nombre douze ou *sonnez*. Eh bien ! celui qui a pour lui le chiffre sept ne doit-il pas battre six fois pour une l'adversaire qui demande le sonnez ? Buvez, et répondez à cela.

— Baron, la vie et le trictrac sont deux choses. On croit avoir les sept pour soi quand il faudrait amener le sonnez. Là est le vice de votre système. Peut-être, hier, les six chances fa-

vorables étaient-elles pour vous dans le cours naturel des événements. La jeune fille dédaigneuse était fort disposée à mal accueillir M. de Tillemont, qu'elle pleure aujourd'hui pour s'amuser. Vous vous levez matin ; vous risquez un coup d'épée, vous vous mettez sur la conscience la mort d'un homme, et vous amenez le chiffre douze qui ne voulait pas sortir. Où est la table de Pythagore qui enseigne à lire dans le cœur des femmes ? Autant vaudrait méditer sur la girouette, que de vouloir les deviner. Prenons-les comme elles se montrent : tendres aujourd'hui, plus dures que des rochers le lendemain, capricieuses comme la fortune, courant après celui qui ne les cherche point, fuyant celui qui est assez fou pour s'attacher à leurs pas, dépensant leur malice contre le prétendu amené par la famille, et pleurant l'amoureux transi qu'elles croient dans la tombe et qui se réchauffe avec du punch.

— Cela n'empêche point que l'énergie domine la faiblesse, que l'homme cherche son bien-être et fuit la douleur, et qu'étant guidé par ses intérêts, éclairé par son jugement, et inspiré par le génie de ses passions, celui qui est fort et habile doit triompher de tous les obstacles.

— Vous lisez Helvétius : c'est un bel esprit ; mais, à son compte, nous ressemblerions trop à des machines composées d'une soupape qui s'ouvre pour le plaisir, et se ferme pour la douleur. M. de Tillemont a fermé la soupape à tout jamais. Voilà comme vous feriez l'oraison funèbre de ce pauvre garçon ?

— Pas autrement.

— Eh bien ! contez-moi les plans que votre science et vos chiffres vous suggèrent.

— Mon projet est bien simple. J'ai l'avantage sur Béville, qui est un fat, et sur ce lourdaud de Noyon. J'attends que Mlle de la Noue ait fini de pleurer. On ignore que j'ai tué Tillemont. Je continue à me montrer assidu auprès de la jeune personne; je la subjugue par l'ascendant de l'être fort et passionné sur l'être délicat et sans défiance. Je l'épouse, et me voilà satisfait.

— Grand bien vous fasse. Allons dormir.

Fleuranges, qui ne connaissait personne à Paris, se lia volontiers avec Saint-André de cette amitié dont la dissipation est le principal aliment, et ils coururent ensemble la ville, les théâtres et les cabarets.

Au bout de trois jours, à l'instant fixé dans ses calculs pour son retour chez Mme de Champré, Saint-André demanda ses plus beaux habits et confia sa tête à un habile perruquier. Fleuranges, pendant ce temps-là, rôdait dans les rues sans songer à rien. Le hasard et sa fantaisie le menèrent au delà des barrières devant une grille ouverte au public. C'était le cimetière du Père Lachaise. Le chevalier s'y promenait agréablement, et pensait quelque peu à la mort, ainsi que le lieu l'y conviait, lorsqu'il aperçut au détour d'un sentier une jeune dame vêtue de noir et agenouillée sur une tombe dans la pose la plus gracieuse du monde. Par respect pour la douleur de cette inconnue, il allait se retirer doucement, lorsqu'au bruit de ses pas elle leva les yeux sur lui et poussa un cri plaintif de l'air d'une personne qui s'évanouit. Le chevalier, voulant la secourir, mit un genou en terre et souleva la dame entre ses bras; il reconnut alors Mlle de la Noue.

— Ah! monsieur, dit-elle en ouvrant ses beaux yeux, vous n'êtes donc pas mort?

— Hélas! non, mademoiselle.

— C'est fort mal à vous; mais que signifie ce tombeau où votre nom est gravé?

— Ce tombeau est celui de Tillemont, et moi je suis le chevalier de Fleuranges.

Henriette se dégagea aussitôt des bras du chevalier, et se remit d'un bond sur ses pieds.

— M'expliquerez-vous ce mystère, monsieur? Dans quel but vous êtes-vous joué d'une famille respectable en usurpant un nom qui n'était pas le vôtre?

Fleuranges raconta la vérité tout entière, la rencontre de Saint-André, le duel, la blessure du pauvre Tillemont. Il avoua ensuite qu'il n'avait pas eu le courage de désabuser le commandeur, et qu'il s'était tiré brusquement d'affaire par une plaisanterie et une fuite précipitée.

— Mademoiselle, ajouta Fleuranges, je vois sur votre visage que vous ne me pardonnez pas d'être vivant. Peut-être craignez-vous le ridicule d'une aventure surnaturelle qui se termine par une simple méprise; mais il y a moyen de s'entendre. Faites comme si j'étais mort. Dans peu, je quitterai Paris. L'adieu

que je suis prêt à vous faire sera le même que si la tombe nous séparait réellement.

— Monsieur, reprit Henriette, on ne laisse pas les gens pleurer et porter le deuil quand on n'est point mort. Me voilà si troublée à présent, que je ne sais plus où j'en suis.

— De grâce, permettez que je vous aide à vous reconnaître dans vos sentiments. Lequel pleuriez-vous des deux Tillemont? Était-ce le défunt que vous n'avez jamais vu, ou celui que vous avez vu et qui est vivant? Aimiez-vous l'inconnu parce qu'il était mort, ou le vivant parce que vous le connaissiez? Les aimiez-vous tous deux, croyant qu'ils ne faisaient qu'un? ou ne les aimiez-vous ni l'un ni l'autre? Me revient-il une part de vos regrets et de vos larmes, ou bien ne m'accordiez-vous ces larmes et ces regrets qu'à la condition d'être mort? Enfin, si c'était moi que vous pleuriez, comment n'êtes-vous pas plus satisfaite de me retrouver en vie? ou si vous pleuriez le vrai Tillemont, comment ne le pleurez-vous plus puisqu'il n'est point ressuscité?

— Taisez-vous, interrompit Henriette, vous augmentez encore le chaos de mes idées. Je n'ai plus aucune envie de pleurer M. de Tillemont, et je ne vous aime pas.

— Convenez que cela est étrange, mademoiselle.

— Non, monsieur. C'est au contraire tout naturel : je ne veux plus pleurer M. de Tillemont, que je n'ai jamais connu, et je ne vous aime point, parce que vous n'êtes pas celui que je croyais, parce que je ne sais qui vous êtes, et que vous avez des torts envers moi.

— Comment pourrais-je les expier? Disposez de moi; commandez : je suis prêt à vous obéir, et je meurs d'envie de vous satisfaire.

— Donnez-moi un jour pour réfléchir. Demain, vous saurez ma volonté.

— Vous me trouverez résigné d'avance.

Fleuranges tira de sa poche un portefeuille et déchira une page sur laquelle il écrivit son nom et son adresse. Henriette mit le papier dans son sein, et, portant la main à son voile, elle regarda le chevalier d'un air moins irrité avant de cacher son visage.

— Monsieur, dit-elle, il faut d'abord me promettre d'être discret.

— Comme un véritable mort.

— Et de ne pas faire rire les gens à mes dépens.

— Ah! mademoiselle, c'est à présent que je paye cher mes fautes.

— Je crois à votre loyauté. Adieu, monsieur. Éloignez-vous. Je vais appeler ma femme de chambre, qui m'attend près d'ici.

Fleuranges salua respectueusement et partit; puis il se mit tout de suite à rêver à cette rencontre, aux grands yeux d'Henriette à demi cachés par le voile de gaze, à l'élégance de la coiffure en *calèche* et à cent autres beautés qui allaient peut-être lui tourner la cervelle, s'il n'eût trouvé à deux pas du cimetière une baraque où l'on montrait des marionnettes. Il les regarda si longtemps et s'en amusa si bien, que sa tête en fut un peu dégagée. Finalement, il ne se crut pas amoureux; mais il se promit d'obéir en homme de parole aux ordres qu'il devait recevoir le lendemain. Après avoir beaucoup erré dans la ville, le chevalier alla chez Saint-André chercher des nouvelles. Le baron arriva sur le soir, fort essoufflé. Il se mira devant une glace, fit le tour de la chambre, se bourra le nez de tabac, et, s'arrêtant auprès d'une bergère où Fleuranges était assis :

— Chevalier, dit-il, les affaires ne vont pas sur des roulettes. Cette jeune fille est un Protée : hier en grand deuil, aujourd'hui vêtue de satin rose, étendue sur un canapé; des coussins sous chaque bras, et autour d'elle une douzaine de prétendants auxquels elle tient tête avec l'assurance nonchalante d'une petite maîtresse consommée. La tante me reçoit à merveille. Le commandeur me tape sur l'épaule en m'appelant mauvais sujet. Je me place dans le cercle des jeunes fats. L'un d'eux s'avise de parler musique, et je lui explique qu'il est un ignorant; un autre fait l'entendu sur la politique de M. de Maurepas, et je lui apprends qu'il n'en sait pas un mot; le troisième dit que Molé a bien joué *le Philosophe sans le savoir,* je lui prouve qu'il ne l'a pas compris. Les autres, un peu étonnés, se rabattent sur la pluie et le beau temps; je leur démontre avec une politesse extrême qu'ils sont des ânes. Ils se

lèvent, font des pirouettes et demandent leurs carrosses. Me voilà en tête-à-tête. Savez-vous de qui la jeune personne me parle?

— De Tillemont?

— Non, de vous: « N'avez-vous pas un ami appelé Fleuranges? me dit-elle. Il est à Paris depuis peu, je crois. On nous en a dit du bien. Il est original, n'est-ce pas? un peu farouche? Pourquoi ne va-t-il pas dans le monde? A-t-il des protections à la cour? » Je devine qu'elle vous connaît, qu'elle sait mon duel et l'affaire du quiproquo. Je m'exécute de bonne grâce; je fais votre éloge, et après avoir donné les renseignements qu'on me demande et nommé votre protectrice, Mme de Polignac, je pirouette comme les autres et je disparais. Concevez-vous rien à cela?

Fleuranges prouva que la chose était concevable en racontant son aventure du cimetière, et comment il s'était vu forcé de dire à Henriette la vérité.

— Par le ciel! s'écria Saint-André, s'il en est ainsi, que ne jouez-vous à la bouillotte? Vous auriez brelan à tous les coups.

— N'en doutez pas, répondit Fleuranges en riant.

— Il est incroyable, reprit le baron, que toutes mes chances favorables passent sur vous. Changeons de situation, et je serais marié dans quinze jours. Ce qu'il y a de plus piquant, c'est que vous n'avez aucune prétention sur Mlle de la Noue.

— Aucune prétention; cependant, si les circonstances me la jettent à la tête, je la prendrai.

— Je suis bon camarade, chevalier; mais votre indolence est une ample compensation à mon peu de bonheur, et je ne vous regarde pas comme plus avancé que moi. Vous me permettrez de persister encore jusqu'à nouvel événement.

— Persistez, baron. Je ne vous en détourne point.

La poste apporta bientôt un petit billet où Fleuranges lut ces mots:

« Si M. le chevalier se trouve bien à Paris, qu'il y reste. La parole d'un galant homme comme lui répond assez de sa discrétion. Ses torts sont pardonnés. On ne lui ordonne ni ne lui défend rien; pas même de venir rendre ses devoirs aux dames de la rue de Vendôme. »

— Voilà qui est trop fort! s'écria Saint-André. Le bon vent

souffle pour vous, chevalier. Profitez-en. Battez le fer pendant qu'il est chaud. L'occasion court sur un rasoir...

— Épargnez-moi les citations de Phèdre : je l'ai traduit avec mon précepteur. Les proverbes disent blanc et noir sur toutes les questions, et je réponds au vôtre par celui-ci, qui est fort sage : Tout vient à point à qui sait attendre. Je n'ai pas envie d'aller faire nombre dans un troupeau d'adorateurs méprisés.

Le baron, en ami véritable, employa ses plus belles phrases et ses plus hautes considérations philosophiques à encourager Fleuranges. Il ne fut pas en peine de lui tracer un plan qui devait infailliblement le conduire à l'église. L'éloquence de Saint-André fut si entraînante, que le chevalier se laissa nouer sa cravate, jeter de l'eau de senteur sur son jabot, et placer l'épée en travers sur les mollets. Le baron se recula ensuite pour le considérer en perspective; il s'écria que Fleuranges était charmant, et il poussa le conquérant par les épaules.

Une fois dehors et paré comme un prince, notre chevalier se sentit en belle humeur. Il allait assurément faire sa visite, si un petit incident n'eût disposé de lui. C'était l'heure où, par ordre du lieutenant de police, on arrosait devant les portes. Les dames marchaient sur la pointe du pied, en relevant leurs robes. Fleuranges se trouva justement derrière une jeune bourgeoise qui avait la plus jolie jambe du monde. Il la suivit d'un peu loin, pour ne pas la gêner. Cette jambe le mena tout doucement jusqu'à la Bastille. Arrivé là, il la perdit de vue, et s'aperçut qu'il avait une tache à son bas de soie. On ne va pas chez une héritière un peu moqueuse avec des bas crottés. Il retourna chez lui pour changer de chaussures; mais, comme il s'avisa d'ouvrir un volume de Montaigne qui traînait sur la cheminée, il resta plongé dans sa lecture jusqu'à la nuit.

III.

Sous son indolence, Fleuranges cachait encore un sentiment louable auquel le lecteur honnête rendra justice, la crainte d'être confondu parmi les adorateurs de l'argent. Le

dégoût que lui inspirait la cynique ambition de Saint-André redoublait son envie de se tenir à l'écart. « Je suis trop pauvre pour Mlle de la Noue. » pensait-il ; et l'exagération de ses scrupules, jointe à sa modestie naturelle, produisit le même résultat que l'indifférence la plus complète. Heureusement le chevalier était de ces hommes avec qui les bonnes gens aiment à jouer le rôle de génies protecteurs. La duchesse de Polignac était de ces personnes rares dont le plus grand plaisir est de rendre service à leurs amis. L'histoire du faux revenant parvint à ses oreilles ; elle se la fit conter par le commandeur de Champré à qui Henriette avait appris la suite de cette affaire ; le commandeur se plaignit de la négligence de Fleuranges à profiter du pardon de sa nièce. La duchesse promit d'envoyer le jeune homme faire sa cour, et parla de lui si obligeamment, que le vieil oncle forma, d'accord avec elle, le projet d'unir Fleuranges à Henriette.

Le lendemain, un valet du château vint chercher le chevalier, et le conduisit chez la gouvernante des enfants du roi. Quand elle lui eut fait expliquer nettement ses sentiments, la duchesse prit un air sévère :

— Monsieur, lui dit-elle, il n'y a jamais de bonnes raisons pour manquer de politesse envers une jeune fille aimable, ni pour répondre mal aux témoignages d'affection d'un vieillard qui vous veut du bien. Quelle plus grande preuve d'estime peut-on vous donner que de jeter les yeux sur vous de préférence à tant de rivaux? Si votre délicatesse ne sait prendre que les apparences de l'orgueil et de l'ingratitude, elle ne peut être bonne à rien pour vous ni pour les autres.

—Eh bien ! madame, répondit Fleuranges, je passerai pour un ingrat et un orgueilleux ; on me jugera mal, et je m'en consolerai. Si vous me permettez de vous adresser une question, je vous demanderai quelles raisons vous ont fait hésiter pendant longtemps à prendre l'emploi de gouvernante des enfants, quand la reine et les honnêtes gens vous en priaient.

— Je veux bien répondre à votre question : c'est ma paresse, chevalier, et surtout la crainte de faire dire aux jaloux et aux méchants que j'avais de l'ambition.

— Vos motifs sont exactement les miens.

— Je les comprends, et je vous en estime davantage. Mais j'ai

fini par me rendre, et vous vous rendrez aussi. Ce que pensent les méchants ne vous regarde pas. Pourquoi craindriez-vous de passer pour un ambitieux, puisque vous méprisez l'accusation d'ingratitude et d'orgueil? Ne voyez qu'une chose : la jeune personne vous plaît-elle?

— Sans doute, et c'est précisément parce qu'elle me plaît qu'il m'est odieux de songer qu'on peut me soupçonner d'en vouloir à sa fortune.

— Et, à cause de cela, vous renoncez à elle! C'est une folie, chevalier. Je vous ordonne d'aller chez Mlle de la Noue dès ce soir, d'y mettre de côté toute arrière-pensée, d'exprimer naturellement ce que vous y éprouverez, et d'abandonner le reste à mes soins et à la bonne volonté du commandeur.

Pour obéir aux ordres de la duchesse, Fleuranges se fit conduire à la rue de Vendôme. Il y trouva la bande des prétendants, qui se mettait en frais d'esprit et de galanterie. Henriette, dans l'état d'une reine gâtée par les flatteurs, ne traita pas mieux Fleuranges que ses autres courtisans. Le chevalier n'eût pas même trouvé l'occasion de lui dire une parole, si la tante n'eût pris ses intérêts. La marquise attira Fleuranges dans un coin du salon, et appela sa nièce.

— Monsieur, dit Henriette avec un sourire malin, vous revenez donc de l'autre monde pour me voir?

— En effet, mademoiselle; vous êtes apparemment assez aimable et assez jolie pour faire revenir un mort.

— Le miracle me touche d'autant plus que le défunt se portait à merveille.

— Quand on revient à la vie, c'est un signe qu'on n'avait pas tout à fait rendu l'âme.

— Je m'en aperçois. Vous vous trouviez sans doute fort bien dans la tombe, puisque vous avez mis huit jours à ressusciter. Est-ce que vous auriez rencontré là-bas cette femme complaisante que vous souhaitiez pour vous jouer un air de clavecin dans vos heures de mélancolie?

— Depuis que je vous connais, mademoiselle, je ne cherche plus de femme, et je n'en chercherai point d'autre tant que votre cœur sera libre.

— Cela n'est pas prudent, monsieur. Si je venais à donner mon cœur...

— J'en serais au désespoir, mademoiselle.

— Il y a dans un pensionnat d'Amiens une jeune fille qui a les cheveux roux, mais qui joue passablement les morceaux de Scarlati. Voulez-vous que je vous recommande à elle? Ce serait peut-être votre affaire.

— Si j'ai le malheur de vous déplaire, il m'importe peu d'aller à Amiens ou ailleurs.

— Monsieur le chevalier, interrompit la marquise, j'admire votre douceur. A votre place, je dirais à ma nièce qu'elle est une mijaurée; je lui tournerais les talons et ne lui reparlerais de ma vie. Et vous, mademoiselle, je vous déclare qu'il faut finir toutes ces grimaces. Je vous donne un mois pour choisir un mari; passé ce temps-là, si vous n'êtes pas décidée, je vous mettrai au couvent.

Malgré la belle occasion qui lui était présentée de rompre avec Henriette, Fleuranges ne se sentit aucune envie de faire retraite. Une certaine grâce qui accompagnait les railleries de la jeune personne le retenait sous le charme. Mlle de la Noue n'eut pas l'air de s'effrayer beaucoup des menaces de sa tante, et ne traita point le chevalier avec plus de bonté. La marquise en perdit patience.

— Ma nièce, dit-elle tout à coup, au lieu de causer de bagatelles, vous feriez mieux de songer à vos affaires, car je vous assure qu'elles sont sérieuses.

— Je m'en vais donc y songer, ma tante.

Mlle de la Noue sortit du salon et ne revint plus. En quittant la rue de Vendôme, Fleuranges avait le cœur troublé. Il se disait que cette jeune fille fière et moqueuse devait pourtant avoir l'âme bonne au fond, qu'elle était au-dessus des autres par son esprit, que sa malice même paraissait pleine d'agréments, et que, pour la beauté, l'éclat et la grâce, elle n'avait point de pareille; mais, le charme étant détruit par une nuit de sommeil, le chevalier s'écria en s'éveillant qu'il serait fou de poursuivre une personne qui ne le voyait jamais sans le maltraiter. De peur de retomber dans sa faiblesse de la veille, il résolut de s'en aller à la campagne pour se distraire. Il emplit une valise de linge et d'habits, prit quelques volumes de Montaigne et de Rabelais, et se fit conduire au bois de Morfontaine, où il s'installa dans une auberge.

Notre chevalier était absent depuis quatre jours, lorsqu'un matin Henriette demanda au commandeur pourquoi on ne voyait plus Fleuranges.

— Ma chère enfant, répondit le bon vieillard, c'est un peu votre faute s'il ne revient plus, car vous ne l'avez guère encouragé.

— Vous pensez donc que je l'aurai blessé? Ce n'était pas mon dessein; j'en ai du regret. Ne pourriez-vous le chercher et lui dire que je serais fort aise de le revoir?

— Volontiers. Je m'informerai de lui ce soir chez Mme de Polignac.

Le commandeur se rendit en effet chez la duchesse. Elle n'avait pas vu Fleuranges, mais elle promit d'envoyer à sa recherche. Le valet de pied rapporta cette réponse : « M. le chevalier est depuis quatre jours au bois de Morfontaine. » A cette nouvelle, Mlle de la Noue parut stupéfaite.

— Au bois de Morfontaine! dit-elle en soupirant. Voilà donc comme il est occupé de moi?

— Il vous oublie, et il a bien raison, dit la tante. Vous irez au couvent, mademoiselle, et je chercherai pour le chevalier une autre femme capable de répondre à son amour, car j'ai de l'amitié pour lui.

Henriette murmura tout bas les mots de couvent, amour, amitié; puis elle sortit de sa rêverie pour prier le commandeur de rappeler Fleuranges. On eut recours à la duchesse, qui envoya un exprès de la maison du roi au bois de Morfontaine. Le courrier découvrit sous un arbre un beau monsieur étendu de son long sur la mousse, et qui riait de tout son cœur en lisant un livre. Il jugea que ce devait être son homme, et il lui remit la lettre de la duchesse.

« Chevalier, disait cette lettre, il est évident qu'on vous aime, puisqu'on vous demande aussitôt que vous êtes absent. Un galant homme ne se fait pas prier deux fois par une jolie demoiselle. Soyez demain chez la marquise, ou bien je me fâcherai sérieusement contre vous. »

Fleuranges rentra dans son auberge et fit la réponse suivante :

« Madame la duchesse, c'est sans doute parce que je suis absent qu'on m'aime, et, si je voulais conserver cette bonne position, je devrais demeurer dans les bois, puisqu'on me rudoie aussitôt que je me montre. Cependant je suis trop galant homme

pour me laisser prier, et demain je me rendrai à l'invitation de Mlle de la Noue et aux ordres de ma belle protectrice. »

Lorsqu'il parut dans le salon de la marquise, Fleuranges reçut un accueil plus gracieux qu'à sa dernière visite. Henriette, par un grand effort sur elle-même, lui reprocha son absence avec assez de douceur. Cette disposition bienveillante ne dura qu'un moment. Au premier mot que le chevalier prononça, la jeune personne répondit par une contradiction, au second par une attaque, et bientôt elle ne sortit plus du ton de la raillerie; et tout cela était encore accompagné de petits airs si dédaigneux, que Fleuranges en perdait contenance. Enfin, comme on parlait de la campagne, Mlle de la Noue déclara qu'elle voulait aller passer quinze jours chez une de ses amies, dans la vallée de Chevreuse. Elle insistait pour obtenir de sa tante la permission de partir le lendemain, le jour même, s'il était possible.

— Allez en Chine, si vous voulez, s'écria la marquise en colère; ou plutôt dans une cellule pendant deux ou trois ans. Voilà où je vous mettrai pour vous former le caractère. Et vous, monsieur le chevalier, ajouta la bonne dame, si vous vous plaisez dans les bois, ne les quittez plus pour cette petite sotte.

— De grâce, madame, dit Fleuranges, ne grondez point mademoiselle votre nièce à cause de moi. Je suis heureux qu'elle ait bien voulu me revoir; c'est une marque de bonté dont je conserverai le souvenir, quand même je n'en tirerais pas d'autre avantage.

— Bon Dieu. ma tante, reprit Henriette, qu'ai-je donc fait de si méchant? J'aime la campagne. Il y a dans le jardin de mon amie des marguerites fort belles. J'en veux cueillir pour une garniture de robe en fleurs naturelles.

— Ma nièce, vous n'avez pas de cœur, et vous irez au couvent; je vous en donne ma parole.

A peine Fleuranges fut-il dans la rue qu'il se sentit blessé de l'indifférence d'Henriette :

— Elle est belle, se disait-il, elle a de l'esprit, de la gentillesse, de l'originalité; mais. quand elle serait dix fois plus séduisante, je ne veux pas aimer cette petite ingrate.

En parlant ainsi, le chevalier passa devant une marchande de fleurs qui vendait des marguerites. Il s'arrêta pour en acheter

et mettait déjà la main à sa poche, lorsqu'il changea d'avis et s'éloigna brusquement en répétant :

— C'est une ingrate qui n'a point de cœur.

Le commandeur rencontra le soir Mme de Polignac :

— Tout va mal, lui dit-il avec consternation. Ma nièce est intraitable.

— Comment cela? répondit la duchesse; n'a-t-elle pas envoyé courir après Fleuranges? C'est au contraire le jeune homme qui ne se conduit pas trop bien.

— Point du tout. Il a été tendre, galant, aimable autant que possible.

— Vous m'étonnez! Galant, dites-vous?

— Parfaitement. Plût au ciel que ma nièce lui rendît autant de tendresse qu'il en montre pour elle!

— S'il en est ainsi, tout ira bien, car c'est de lui que j'ai peur et non de la jeune personne.

Fleuranges arriva chez la duchesse un matin.

— Enfin, lui dit-elle, j'ai des compliments à vous faire. Vous aimez Mlle de la Noue; vous lui avez montré de l'empressement, de l'ardeur. Nous allons donc commencer à nous entendre.

— De bonne foi, madame, répondit Fleuranges, je serais un grand fou d'aimer une personne qui ne me témoigne que de la haine.

Il raconta avec quelle affectation cruelle Henriette avait exprimé le désir de partir pour la campagne, au moment même où il revenait du fond des bois exprès pour elle. La duchesse éclata de rire :

— Ceci devient bouffon, chevalier; si vous ne pouvez aimer que de près et qu'on ne puisse vous aimer que de loin, nous n'arriverons jamais. Je donne ma démission. Laissons faire le hasard et les caprices de la jeune fille

Fleuranges fut tout à fait de cet avis, c'est-à-dire qu'il ne voulut plus penser à Henriette et qu'il y réussit Saint-André, qui avait suivi d'un œil curieux toutes les vicissitudes de ses amours, se moqua du chevalier quand il le vit abandonner une partie aussi belle. Faisons grâce au lecteur des spéculations transcendantes du baron, et de ses conseils d'ami désintéressé; bientôt il sera temps de montrer son génie inventif, lorsqu'il travaillera pour son propre compte, et nous avons d'abord à

raconter un événement d'importance qu'on verra au chapitre suivant.

IV.

En se promenant dans le quartier du Marais, Fleuranges et Saint-André causaient ensemble de la philosophie d'Helvétius appliquée à leurs affaires particulières. Pour mieux suivre leurs raisonnements, ils marchaient à pas lents. Le baron blâmait le découragement et la mauvaise humeur de son ami. Il croyait Fleuranges en position si favorable, que nul incident nouveau ne devait plus arrêter ses succès pour peu qu'il s'aidât lui-même. Afin d'appuyer cette proposition hardie de toutes les preuves nécessaires, Saint-André posa sa main sur le bras du chevalier et s'arrêta au milieu de la rue. Dans ce moment, Fleuranges, levant les yeux au ciel, aperçut à la fenêtre d'un quatrième étage une jeune fille coiffée en cornette, qui pleurait en déchirant une lettre d'un air fort animé. En même temps une pluie de petits morceaux de papier voltigea autour des deux causeurs. Un fragment tomba sur l'épaule du baron. Fleuranges le prit et le serra dans la poche de son gilet. La grisette, qui le regardait, se mit à sourire; elle devint toute rouge, le chevalier tout pensif, et Saint-André perdit le fil de son discours.

— Tenez, dit Fleuranges, voilà l'incident qui arrêtera mes succès. Cette grisette est fort jolie, et je veux, à tout risque, monter chez elle.

— Vous êtes un étourneau, s'écria le baron, qui regrettait sa démonstration philosophique. On ne peut pas vous parler sérieusement. Allez au diable !

Saint-André enfonça son chapeau sur ses yeux et partit à grands pas. Fleuranges n'y prit pas garde et demeura en consultation avec lui-même. Son premier soin fut d'examiner le fragment de papier. Il n'y trouva que ces trois mots : « Ingrat! je... jamais. » L'écriture était d'une femme, les lettres étaient bien formées, point de fautes d'orthographe. Mais que pouvait signifier cette moitié de phrase? Était-ce « Ingrat ! je vous aime plus que jamais ? » ou bien : « Je ne vous reverrai jamais? » ou, comme le dernier mot était à la ligne et que le papier de la

lettre paraissait grand, ce pouvait être : « Ingrat ! je vous défends de me revoir jamais. Je vous bannis de mon cœur à tout jamais. Je vous déteste, et je reconnais que j'aurais dû ne vous aimer jamais. » Ces dernières versions plurent à Fleuranges, et il les adopta de préférence à la première.

Cette pauvre fille était évidemment trahie par son amant. Pour aller au plus pressé, le chevalier compara le sourire qu'on lui avait adressé au rayon de soleil qui se fraye un passage à travers une pluie d'orage. Ensuite, il fit d'autres comparaisons sur les bras d'albâtre, sur le cou plus blanc que la neige, sur les cheveux d'ébène, sur la bouche un peu grande, mais ornée de perles fines, et, quand il fut au bout de ses comparaisons, il reconnut enfin la gravité de sa blessure, dont il n'avait pas senti d'abord toute la profondeur.

— O ciel ! s'écria-t-il, me voilà amoureux ! que vais-je devenir ? Moi qui ne suis ni inventif, ni entreprenant, ni passionné, comme Saint-André, je ne réussirai jamais à rien.

Le chevalier eut bientôt imaginé le moyen simple de faire parler une portière en lui donnant un louis d'or. Il apprit que la grisette du quatrième étage se nommait Jeannette, qu'elle vivait toute seule, ne sortant que pour porter ou chercher de l'ouvrage ; qu'elle travaillait bien à l'aiguille et faisait des chemises. Fleuranges grimpa au quatrième étage afin de commander à Mlle Jeannette une douzaine de chemises, et, tout honteux de ne savoir inventer que ce misérable expédient, il frappa bien vite à la porte. La jeune fille vint ouvrir. On ne voyait plus de traces de ses larmes, et un petit air de dignité respirait dans toute sa personne.

— Qu'y a-t-il pour le service de monsieur ? dit-elle.

— Ma chère enfant, répondit Fleuranges, je viens vous prier de me faire des chemises. Ce n'est qu'un prétexte : je mourais d'envie de vous voir et de causer un moment avec vous. Le puis-je sans vous alarmer ou vous fâcher ?

— Vous ne me fâchez point, monsieur, et je pense que vous n'avez pas envie de m'effrayer ni de me faire de la peine. Asseyez-vous ; je vous demande la permission de me remettre à l'ouvrage.

Mlle Jeannette offrit une chaise et reprit son aiguille.

— Je vous ai vue tout à l'heure à votre fenêtre, lui dit Fleu-

ranges. Vous pleuriez en déchirant une lettre. Sur un des morceaux de papier, j'ai lu ces mots : « Ingrat ! je ne vous reverrai jamais. » J'en conclus que vous êtes trahie par votre amant; vous étiez belle et touchante ; votre chagrin m'a ému. Sans savoir ce que je faisais, je suis monté chez vous dans l'intention de vous demander l'histoire de vos peines, et pour vous offrir des consolations. Je suis près de vous, et à présent je ne sais plus que vous dire.

— Monsieur, répondit Jeannette, vous n'avez pas réfléchi à une chose; c'est que je déchirais cette lettre dont vous parlez, et que par conséquent je n'ai pas envoyé à mon amoureux ce que vous avez lu.

— N'importe. Vous l'avez appelé ingrat; il vous a donc trompée ?

— Il m'a abandonnée. Nous nous aimions depuis six mois ; il devait obtenir une place de premier commis à Lyon dans une fabrique de soieries et m'épouser avant de partir. Il a obtenu sa place, et il est parti sans moi.

— Le perfide ! Vous en avez beaucoup de chagrin ? Il faut l'oublier, ma mie.

— C'est ce que je fais, monsieur ; mais de temps en temps je pense à lui, et je pleure.

— Pauvre enfant ! Quel âge avez-vous ?

— Seize ans.

— Le joli âge ! Donnez-moi la place de votre petit traître de commis.

— Impossible, monsieur : nous devions nous marier ensemble, et vous ne pouvez pas m'épouser.

— Vous avez raison. Il n'y a rien à répondre à cela. Vous resterez sage, et moi je vais être malheureux. Je ne vais pas dormir de la nuit.

— Est-ce bien vrai, monsieur ?

— Cela est certain. Je vous aime, comme si je pouvais vous épouser, quoique je sache bien que c'est impossible. Ah ! que je suis fâché de vous avoir vue !

— Et moi je suis au désespoir de votre chagrin; mais que faire ? Nous n'y pouvons rien.

— Absolument rien. Adieu, Jeannette. Faites-moi toujours douze chemises.

Fleuranges passa la journée à soupirer pour Jeannette. N'ayant point cette fois de fausse délicatesse, ni de scrupule de fortune, son cœur se livrait tout entier. Un reste de dépit contre Henriette excitait son ardeur en ajoutant à l'attrait du plaisir le charme de la vengeance. Il n'en dormit pas de la nuit comme il l'avait prévu. Saint-André, qui ne songeait plus à l'aventure de la veille, voyant Fleuranges tout bouleversé, lui demanda ce qu'il avait.

— Ah ! mon ami, répondit le chevalier, je l'ai vue. Elle est adorable, bonne, douce, mais, hélas ! trop sage pour m'aimer.

— Cela viendra. Un peu de patience. Qu'y a-t-il de nouveau ? Que lui avez-vous dit ?

— De me faire douze chemises.

— Des chemises ! une héritière d'un million.

— Il s'agit bien d'une héritière ! c'est à Jeannette que je pense.

Fleuranges expliqua ce que c'était que Jeannette, et sans écouter les remontrances de son confident, il le supplia de lui indiquer les moyens de plaire à cette jeune fille.

— La belle difficulté, dit Saint-André, que de plaire à une grisette ! Vous la menez à la comédie ; vous lui offrez un souper chez vous, après le spectacle. Vous l'étourdissez avec du vin de champagne, et elle ne vous quitte que le lendemain matin. Telle est la recette.

— Oui, pour les gens habiles et passionnés, comme vous ; mais moi, indolent et maladroit, je m'en tirerais mal. Je tomberais à ses genoux comme un sot. Ah ! c'est maintenant que je comprends ma faiblesse et votre supériorité.

Le chevalier se coucha sur un tapis, et se frappa la tête par terre en répétant :

— Quand je pense qu'à ma place Saint-André saurait plaire à Jeannette !

Après bien des gestes de possédé, des circuits par la chambre, et les autres signes auxquels on reconnaît la folie amôureuse, voyant la nuit approcher, il courut chez la jeune fille. Le chevalier se jeta aux genoux de Jeannette. Il ne la conduisit point à la comédie ; il ne l'entraîna point souper chez lui, et ne la garda point jusqu'au matin ; mais il fit apporter son souper

chez elle et ne la quitta que le lendemain au grand jour, ce qui pouvait passer pour un équivalent. Fleuranges employa le premier instant qu'il trouva pour réfléchir, à se demander si l'art et les finesses auraient eu le même succès que sa simplicité, et si Saint-André n'était pas au fond un froid arithméticien.

Notre héros ne fit aucun mystère de sa liaison avec Jeannette. Il ne quittait guère sa maîtresse, et la menait aux loges grillées du théâtre Favart. On ne le vit plus chez la marquise, et ses rivaux ne manquèrent pas d'annoncer en triomphant son infidélité. Saint-André, qui regardait son ami comme perdu dans l'esprit d'Henriette, revint à ses anciennes espérances. Il acheta une perruque neuve, et reprit le cours de ses assiduités. M. de Béville parla des grisettes avec mépris, et M. de Noyon plaça convenablement une phrase préparée sur le défaut de l'inconstance.

Mlle de la Noue suivait les modes avec grand soin. Elle mettait du rouge et se posait habituellement deux mouches qui lui allaient à ravir, l'une au coin de la bouche, et l'autre sous l'œil gauche. Quel fut l'étonnement de ses adorateurs, lorsqu'elle parut un soir toute pâle, sans son rouge ni ses mouches ! Ce ne pouvait être qu'un oubli. M. de Noyon fit remarquer à Henriette cette omission grave : on ne lui répondit que par un regard dédaigneux. M. de Béville, voyant l'écueil où tombait son rival, déclara que le fard était une chose affreuse : Henriette haussa les épaules d'un air de pitié. Saint-André, plus sagace que les autres, feignit de ne rien remarquer. La demoiselle n'ouvrit point la bouche de la soirée. La mélancolie la plus profonde régnait sur son visage et dans toute sa personne. Il n'y eut pas moyen de tirer d'elle une seule parole, et les prétendants, qui espéraient recueillir la succession de l'imprudent chevalier, se retirèrent consternés. Après leur départ, la tante posa son ouvrage sur ses genoux :

— Ma nièce, dit-elle, peut-on savoir quelle nouvelle fantaisie vous passe par la tête ? Je gage que vous allez vous lamenter de l'infidélité de M. de Fleuranges.

— Oui, madame, j'en suis triste et irritée. Dites-en ce que vous voudrez.

— Il nous manquait encore cela ! Sera-ce au moins votre dernier caprice ?

— Je n'en sais rien, madame.

— Le chevalier a bien fait. Je l'approuve sincèrement. Il a rencontré quelque bonne grisette qui l'aime tout naïvement, et il se moque de vous. J'en suis charmée. Vous l'avez pleuré, le croyant mort; vous l'avez maltraité amoureux; regrettez-le inconstant; c'est votre droit.

— Ma tante, s'écria Henriette en fondant en larmes, vous avez raison de me trouver sotte et ridicule; mais je vous assure que je n'ai pu m'empêcher d'agir comme j'ai fait; je ne sais ce qu'il y a en moi qui veut que ce soit ainsi. M. de Fleuranges me plaît; je le voudrais pour mari, et, quand je le vois, il m'est impossible de ne point lui parler rudement. Je sens combien je suis méchante et haïssable, je m'en désespère, et rien au monde ne peut me changer. Ah! grand Dieu, que je suis malheureuse!

— Eh! la, là..., mon enfant, calmez-vous, dit la tante avec effroi. Je comprends ce mauvais esprit qui vous possède. Il fallait me dire cela plus tôt. Je vous aurais excusée, secourue. Finissez ces sanglots, ma chère nièce. Raisonnons tranquillement : vous n'êtes pas si méchante que vous le croyez. Les jeunes filles ont souvent de ces folles envies qui leur donnent un faux caractère pour quelque temps. Ce sera passager, le mariage vous guérira; nous ferons en sorte que vous ayez votre chevalier.

— Hélas! madame, que je suis honteuse!

— Remettez-vous, ma belle. Tout s'arrangera. Fleuranges vous aime; c'est par dépit et par vengeance qu'il feint de s'attacher à une autre. Il nous reviendra dans peu. Je voudrais bien voir qu'une grisette pût vous l'enlever.

— Où me cacher? bon Dieu! dit Henriette.

— N'ayez point de honte, mon enfant. Votre franchise est honnête et louable. Je suis votre amie et votre tante. Vous ne devez point rougir devant moi.

Henriette ouvrit entièrement son cœur et causa longuement avec sa tante du mauvais génie qui l'obligeait à parler et agir au rebours de ce qu'elle sentait.

Pendant cette conférence, Saint-André cheminait dans les rues, le menton incliné vers la terre, en travail d'un admirable projet.

— Cette jeune fille bizarre, pensait-il, aime prodigieusement les grands effets de théâtre, les péripéties, comme on dit à l'université. Qui m'empêche de lui servir ce qui lui plaît? Elle a pleuré Fleuranges : pourquoi ne me pleurerait-elle pas? Jouer le mort, et sortir de la tombe, sécher ses pleurs et la voir tomber dans mes bras, ce serait un coup de maître. Rêvons à cela cette nuit.

— Corbleu ! disait de son côté M. de Béville, Fleuranges est un garçon rusé. Il sait l'art de la coquetterie. Se faire désirer, voilà le secret. Mon empressement est maladroit. Partons pour la campagne. On enverra courir après moi dans les bois de Morfontaine.

M. de Noyon, illuminé subitement par un trait de lumière, se frappa le front en montant dans son carrosse.

— Pardieu ! se dit-il, si Fleuranges est un habile homme, je serai aussi habile que lui. Soyons inconstant et prenons une grisette. Quelle idée! Faisons mieux : enlevons-lui sa grisette. Séduisons-la. Mais comment? A force d'argent. Supplantons de toutes les manières ce chevalier si redoutable.

Mlle de la Noue abandonnée à son chagrin demeura pendant deux jours enfermée dans sa chambre. Il n'y a rien de tel pour donner des forces à l'amour que de l'avouer à un confident. Toutes les pensées d'Henriette étaient à son volage chevalier; cependant elle apprit avec un peu de surprise que pas un de ses adorateurs n'était venu pour la voir. Le commandeur entra dans le salon avec un visage sombre et décomposé.

— Encore une catastrophe! murmura le bonhomme en jetant sa canne et son épée dans un coin.

— Une catastrophe? Vous me faites frémir, mon oncle.

— Saint-André s'est brûlé la cervelle par amour pour toi, mon enfant. Il est pourtant triste d'être la cause de tous ces malheurs.

— N'y a-t-il pas encore quelque méprise? demanda Henriette.

— La chose n'est que trop sûre. Le pauvre garçon n'a fait aucun éclat. Il a prétexté des affaires en province, et il est allé se tuer à Saint-Cloud. J'ai voulu voir de mes yeux son tombeau dans le cimetière du village. On l'a enterré à l'écart et sans dire une messe pour le repos de son âme. Cela est cruel; j'en suis navré.

Les visites du matin suffirent pour confirmer la nouvelle. Chaque personne qui entrait chez la marquise débutait par ces mots :

— Savez-vous le malheur du pauvre Saint-André?

— C'est un événement affreux, dit Henriette ; j'en suis désolée, je rendais justice à l'esprit et au mérite du baron. Je prierai Dieu pour lui fidèlement chaque soir.

Ces paroles furent rapportées à Saint-André par un ami qui avait son secret ; elles lui semblèrent d'un heureux augure. Une jeune fille ne pouvait, selon lui, prier chaque soir pour l'âme d'un homme bien fait, sans l'aimer dans le délai d'une semaine ou deux.

Personne, depuis huit jours, n'avait remarqué l'absence de M. de Béville, lorsque la marquise s'avisa de s'informer de lui. Un ami officieux répondit qu'il était à la campagne, et on n'en parla plus.

Un matin, Fleuranges se rendait plus tard que de coutume chez sa maîtresse, en repassant dans sa tête les inconvénients d'une liaison avec une grisette ignorante, à qui on ne sait que dire pendant des entrevues mortellement longues. Arrivé chez Jeannette, il frappa plusieurs fois sans qu'on vînt ouvrir. La portière courait après lui, une lettre à la main.

« Mon cher petit chevalier, lui écrivait la grisette, vous êtes bien aimable. Je suis bien fâchée de vous quitter. Vous comprendrez qu'une pauvre fille comme moi ne pouvait pas refuser quatre mille écus. C'est une grosse somme. Avec cela, j'achèterai une métairie dans mon pays. Adieu. Pensez à moi quelquefois. Je me souviendrai toujours de vous. Je vous embrasse tendrement. A propos : j'oubliais de vous dire que c'est M. de Noyon qui me donne tant d'argent. Il est fort généreux. Je me suis bien fait prier, je vous assure ; mais quatre mille écus ! Il me les a payés. Je les ai dans mon tiroir, la moitié en pièces d'or, le reste en argent blanc. Je suis bien contente. Adieu. »

— Moi aussi, je suis bien content, s'écria Fleuranges. Ce bon Noyon ! il me débarrasse d'un grand fardeau.

Le chevalier retourna chez lui, chantant de tout son cœur comme un écolier en récréation. Le soir, en se promenant dans les couloirs d'un théâtre, il aperçut M. de Noyon et Jeannette

par la lucarne d'une loge. Il posa sa tête à la place de la vitre qui était baissée :

— Je vous suis obligé, Noyon, dit-il en riant. Vous me rendez un service signalé. Ayez soin de cette bonne fille, comme elle le mérite.

Quand une femme se mêle de faire du bien à ses amis, elle y met toute son âme; elle y applique son esprit avec suite et s'en acquitte souvent avec bonheur, toujours avec grâce et intelligence. Ainsi faisait Mme de Polignac. Au milieu de son emploi et des fatigues du métier de favorite d'une reine, elle trouvait encore le temps de penser aux autres. Comme elle estimait le caractère de Fleuranges, l'envie de le servir auprès d'Henriette ne lui sortait pas de la tête. Un soir qu'on jouait à la cour *les Femmes savantes,* elle fut frappée du naïf dénoûment de la comédie :

— Voilà, se disait-elle, le moyen de marier mon petit chevalier, non pas en dessillant les yeux d'une Philaminte, puisqu'on ne refuse pas de lui donner son Henriette, mais en faisant naître dans son cœur un bon mouvement comme celui de Clitandre. Nous verrons bien par là si les scrupules de délicatesse sont le véritable obstacle à son bonheur.

A peine la duchesse eut-elle conçu cette idée, qu'elle y ajouta ces accessoires d'artifice dont le beau sexe connaît à fond les ressources. Son thème fut préparé immédiatement pour la première visite qu'elle recevrait de Fleuranges. Le chevalier arriva enfin, un peu déconfit de ses fautes et inquiet de ce qu'on pensait de lui.

— Votre longue absence ne m'a pas étonnée, lui dit Mme de Polignac avec l'air le plus innocent du monde. Il était généreux de vous tenir sur la réserve en face d'une fortune dix fois plus grande que la vôtre; il est sage de vous retirer à présent. Vous n'êtes point assez riche pour prendre une femme qui n'a rien.

— De qui parlez-vous donc? demanda Fleuranges.

— Quoi! Vous ne savez pas ce qui arrive? Mlle de la Noue est ruinée entièrement. On a vendu les biens que son père avait en Picardie, pour en acheter d'autres. L'intendant de la marquise, chargé de rapporter d'Amiens toute cette fortune en argent comptant, n'a plus reparu, et l'on vient d'apprendre

qu'il s'est enfui en Amérique. Ce misérable a laissé les affaires du commandeur dans un désordre abominable; la famille de Champré découvre une foule d'infidélités et de dettes qu'elle ne soupçonnait pas; ils sont tous réduits à la dernière extrémité.

La duchesse eut la cruauté de se lamenter avec Fleuranges pendant une demi-heure, et joua si parfaitement la compassion, qu'il s'en fallait de peu qu'elle n'eût les larmes aux yeux.

— Grand Dieu! s'écria le chevalier, ils vont prendre mon silence pour un lâche abandon. Sans doute tout le monde les délaisse, et ils me croiront aussi vil que les autres. Je veux aller les voir. Il me semble qu'on m'accuse, et chaque instant de retard aggrave mon crime.

— Attendez encore un moment. J'ai d'autres choses à vous dire.

Mme de Polignac écrivit à la hâte un billet au commandeur pour l'avertir de sa supercherie, et retint Fleuranges, afin que son messager pût prendre les devants.

— Pauvre jeune fille! répétait le chevalier, si charmante, si accomplie, et ruinée tout à coup! Passer ainsi de la plus heureuse position à la misère et à l'isolement; car on n'ira pas même lui porter de stériles consolations; ou, si l'on y va, ce sera pour insulter à son malheur.

— C'est affreux! répondait la duchesse en regardant sa pendule; cette aimable fille avait bien raison de penser qu'on la recherchait pour son argent; tous les prétendants ont déjà disparu.

— Les misérables! ah! du moins, il en reste encore un. Si elle voulait partager ma modique fortune....

— Vous l'aimez donc, chevalier?

— Eh! sans doute, je l'aime.

— Eh bien! allez. Il est temps à présent. Une action comme celle que vous voulez faire vaut un douaire de cent mille écus. Mariez-vous, je ne vous retiens plus.

Fleuranges partit. Il courut si vite qu'on avait à peine eu le temps de se préparer chez la marquise, et que la lettre de Mme de Polignac brûlait encore dans la cheminée au moment où il entra dans le salon. Le commandeur n'osait ouvrir la bouche, de peur de mal jouer son rôle; la tante se recueillait avant de com-

mencer le sien; Henriette pâlissait et rougissait trois fois en une minute.

— Mademoiselle, madame la marquise, cher commandeur, je ne vous apporte pas ces fades compliments de condoléance que tout le monde peut faire et qui ne prouvent rien. Sans savoir si mon chagrin doit adoucir ou augmenter le vôtre, je viens vous dire que vos revers de fortune me brisent le cœur. J'arrive bien tard, n'est-ce pas? C'est aujourd'hui seulement que j'ai appris ce malheur.

Le bon commandeur avait déjà pitié de l'émotion de Fleuranges :

— Tout n'est pas perdu pour nous, dit-il...

— Non, certes, interrompit la marquise en jetant un regard terrible à son beau-frère, tout n'est pas perdu, puisqu'il nous reste encore un excellent ami. Cela soutient et console. Nous nous retirerons à la campagne, dans le fond de quelque province, avec deux ou trois mille livres de rente.

— Trois ou quatre, dit le commandeur. Je me porte bien malgré mon grand âge. Je rentrerai au service. Mais ma nièce, mon Henriette, qu'est-ce que nous ferons de toi?

— Il est certain, reprit la tante, que cela est cruel. Vous et moi, qui avons fini notre carrière, nous ne regretterons pas grand'chose. C'est à dix-huit ans que les malheurs sont déplorables. Il ne faut plus songer à vous marier, ma nièce.

— J'entrerai en religion si vous le voulez, ma tante.

— En religion! s'écria Fleuranges. Désespérez-vous des hommes à ce point? sommes-nous donc tous des cupides et des lâches? n'êtes-vous plus aimable et charmante comme auparavant? Sans chercher bien loin, je ne serais pas en peine de vous désigner un gentilhomme qui donnerait son sang, s'il le fallait, pour vous sauver de cette ruine complète; ou plutôt, comme il sentirait combien ses vœux sont inutiles, je suis sûr qu'il s'offrirait avec ravissement à partager votre sort. Il ne possède qu'un petit bien, situé au bord d'une rivière, dans le plus joli lieu du monde. Sa mère vous adorerait, et il consacrerait le reste de sa vie à tâcher de vous faire oublier ce que vous avez perdu. Un jour, peut-être, si vous aviez quelque tendresse pour lui, vous ne souhaiteriez plus de rien changer à votre existence.

— Ma nièce, dit la marquise, que pensez-vous de ceci ? Vous n'êtes pas dans des conditions à faire la petite bouche. Répondez vous-même à monsieur le chevalier.

— Monsieur, répondit Henriette en tremblant, si je connaissais ce gentilhomme dont vous parlez, et qu'il s'exprimât comme vous venez de le faire...

— Eh bien? reprit la marquise, achevez donc. Faut-il se laisser tant prier pour dire ce qu'on pense? Que les filles d'à présent ont le cœur loin des lèvres ! Bonté divine ! De mon temps, on nous aurait cousu le gosier que nous aurions bien su répondre à nos amoureux.

— Ma tante, ménagez-moi. Je vous ai dit le fond de mes pensées ; soyez mon avocat.

— Je le veux bien. Mon cher Fleuranges, dans ma jeunesse, on vous eût dit tout franchement : Est-il possible, chevalier, que vous m'aimiez encore, après mes bizarreries et mes caprices ? Je ne sais quel démon, ennemi de mon bonheur, m'a toujours fait parler au rebours de mes sentiments ; mais cette fois au moins ma bouche sera d'accord avec mon cœur. Apprenez que je vous aime, et que je vous aimais dès le premier jour que je vous ai vu....

— Ah ! ma tante, dit la jeune fille en cachant son visage dans son mouchoir.

— Henriette ! s'écria Fleuranges, est-ce bien là ce que vous pensez ?

— Je n'exagère pas d'un mot, reprit la marquise. Allons, ma nièce, donnez votre main au chevalier ; ce n'est qu'un acte de justice.

Fleuranges avait saisi la main qu'Henriette lui présentait timidement, et il la portait à ses lèvres, lorsque le commandeur, passant derrière sa nièce, la prit par la taille, et la jeta dans les bras du chevalier.

— Maintenant, dit le vieillard, embrassez aussi votre oncle, et, puisque vous voilà l'époux de notre Henriette, je pense que la dot ne gâtera rien. L'histoire de la banqueroute n'est qu'un mensonge.

— Oh ! quel mauvais comédien vous êtes, mon frère ! dit la marquise.

— Vous êtes sans pitié, ma sœur. N'avez-vous pas de remords

de laisser souffrir ce pauvre garçon ? Çà, chevalier, que devient votre grisette ?

— M. de Noyon me l'a enlevée.

— Que c'est bien à lui ! nous y gagnerons tous.

L'heure des visites du soir approchait. Un carrosse entra dans la cour de l'hôtel, et la conférence fut interrompue par l'un des joueurs de whist qui faisaient d'habitude la partie du commandeur.

— Jouons au whist, reprit le bonhomme ; nos jeunes gens causeront ensemble pendant ce temps-là.

— Mais nous ne sommes que trois.

— Jouons toujours, il y aura un mort.

On dressa la table de jeu.

— Un mort ! répéta le commandeur en soupirant. Ce mot me rappelle le malheureux Saint-André. Je l'aimais assez. S'il vivait, il serait ici, et nous servirait de quatrième. Ces têtes chaudes ! cela se tue pour une passion qui leur eût duré huit jours !... N'y pensons plus... Je suis avec le mort. Vos cartes sont prêtes, ma sœur. Asseyez-vous. Que j'ai de joie de marier ma nièce !... A quel jour du mois sommes-nous ?

— Au deux novembre, jour des morts.

— Encore ! on ne devrait pas jouer au whist à trois ce soir. Quelque défunt, aimant les cartes, n'aurait qu'à venir relever son jeu !... Attendez : voici un carrosse qui entre. Nous allons avoir un quatrième.

La porte s'ouvrit, et on annonça M. de Saint-André. Le baron salua la compagnie. Il s'avança vers la table de jeu, prit un siége, et, s'installant à la place du mort, il releva les cartes avec l'air impassible d'un trépassé.

Fleuranges n'eut que deux mots à dire à l'oreille d'Henriette pour la rassurer. La marquise comprit aussitôt la plaisanterie. Son vis-à-vis était un vieux philosophe, incapable de croire aux fantômes. Le bon commandeur seul demeurait interdit.

— Jouez donc, mon frère, dit Mme de Champré. Le mort a la première levée. Monsieur le baron est sorti de la tombe fort à propos. Cela est galant et poli. Nous l'inviterons tout à l'heure pour le mariage de notre nièce avec son ami Fleuranges.

— Par ma foi ! s'écria Saint-André, la nouvelle me fait

plaisir. Aussi bien, je vois que mon coup de théâtre ne réussit pas, et je m'ennuyais comme un mort dans ma cachette.

— Jeunes gens! jennes gens! murmurait le commandeur, vous ne respectez plus rien. De notre temps...

— Que dites-vous donc, mon frère? De notre temps on riait encore plus qu'aujourd'hui, et l'on ne se fâchait point pour une petite malice quand le tour était bien exécuté... Je joue trèfle.

— Je prends, dit Saint-André... Ainsi donc l'ami Fleuranges épouse votre charmante nièce?

— Oui, baron. C'est toute une histoire, une comédie que nous vous raconterons tout à l'heure... J'entends un carrosse.

M. de Béville entra tenant une corbeille de fleurs.

— Bonsoir, monsieur, lui dit la marquise. Que portez-vous donc là? Des fleurs pour ma nièce? Vous êtes allé à la campagne ce matin?

— Ce matin, madame! il y a plus d'une semaine que je suis absent.

— Oui, j'y pense; c'est vrai. Je disais qu'on ne vous voyait plus. Je ne sais quel jour j'ai dit cela.

— Voyant qu'on m'eût laissé courir les champs jusqu'à la Chandeleur, sans s'inquiéter de moi, je suis revenu.

— Dans quel mois est-ce donc la Chandeleur? Février, je crois... Toujours du pique!...

— Mademoiselle votre nièce aime les marguerites. En voici une grosse provision. C'est une rareté dans cette saison.

— Que cela est aimable! dit Henriette. Je me ferai une parure de ces belles fleurs.

— Pour le jour où nous signerons le contrat, reprit la marquise. Quel jour le signons-nous?... Encore du pique!

— Le contrat? dit M. de Béville.

— A propos. Je vous présente notre neveu, M. de Fleuranges.

— Ma sœur, dit le commandeur, on peut dresser le contrat demain et le signer dans les quarante-huit heures. Nous avons des notaires expéditifs...

— Fleuranges, dit Saint-André, je suis votre témoin.

On annonça que le souper était servi:

— M. de Béville, soupez avec nous, reprit la marquise. Je vous conterai la scène de ce soir.

On soupa gaiement. On signa le contrat trois jours après, et on fit le mariage dans la quinzaine.

Mlle de la Noue, une fois mariée, devint une femme aussi raisonnable, aussi égale d'humeur et de caractère qu'elle avait été fantasque et quinteuse jeune fille. Ces transformations ne sont pas rares dans le beau sexe. On en voit même de contraires à celle-ci, où il arrive qu'on a épousé le diable sous la forme d'un ange. Fleuranges tomba plus heureusement. Sa femme prit des goûts fort simples, le traita toujours avec douceur et affection, et lui joua des airs de clavecin autant qu'il en souhaita.

La révolution de 1789 ne trouva plus le commandeur ni la marquise, et l'échafaud y perdit deux têtes vénérables ; mais il se rattrapa sur d'autres. Saint-André s'était jeté fort avant dans les idées républicaines ; il mourut bravement à Marengo, avec les épaulettes de colonel. Fleuranges, retiré dans ses terres, échappa aux orages politiques. Il vécut heureux. S'il eut beaucoup d'enfants, je n'en sais rien, mais je l'affirme néanmoins, afin que le lecteur, plus satisfait, pardonne volontiers les fautes de l'auteur, comme on disait jadis en Espagne.

PAUL DE MUSSET.

LES

AMOURS DE TURENNE.

Il est des renommées si pures, que l'écrivain doit se défendre tout d'abord du reproche d'irrévérence, lorsque par aventure il vient à parler d'elles d'une façon inusitée. Au nombre des gloires les plus radieuses de la France, et au premier rang parmi les bustes de ses grands hommes, se trouve sans doute la figure du grand Turenne. Jamais plus digne étude ne s'offrit à l'analyse du penseur et du philosophe. Malheureusement les nécessités de l'histoire, qui ne se préoccupe guère que des résultats, interdisent trop souvent la recherche patiente des moyens, l'étude approfondie des caractères. Il en est des grands noms comme de ces pics sublimes qu'on aperçoit de tous les côtés de l'horizon; mais à mesure que le pauvre piéton, que le poëte sous sa besace, s'avancent vers eux, ils voient se dérouler à leurs regards surpris des aspects nouveaux, des nappes de verdure, des massifs d'arbres, des ravins, des miroirs d'eau limpide qu'ils soupçonnaient à peine dans l'uniforme étendue de la campagne. Ce sont des paysages sans cesse différents, des détails d'une grâce et d'un charme infini. Ainsi de ces grandes existences qui apparaissent d'un bout à l'autre de l'histoire. A mesure que sous l'éclatante chronologie des batailles on cherche des traces de l'homme privé, les fantaisies de son humeur, la tournure de son esprit, les habitudes de son langage, on se trouve marcher de découverte

en découverte ; on saisit les vestiges des pas de l'homme dans la vie, dans l'amour, dans les passions humaines. On glane de précieux indices dans ces anecdotes dont les graves historiens font fi, eux qui ne veulent pas convenir que les anecdotes, au moins choisies d'une façon judicieuse, sont la monnaie de l'histoire ; et au lieu du marbre froid, héroïque et grandiose, debout sur le socle théâtral du récit, on a un homme, un bonhomme quelquefois, qui vit, s'agite, souffre, lutte, et qui, pour être vrai autrement que la figure splendide du *commandeur*, n'en est pas moins vrai.

Certes, si l'on cherchait chez Mascaron ou Fléchier, chez Ramsay ou Grimoard, chez les panégyristes profanes ou chez les orateurs sacrés, ce côté peu exploré de la vie du vicomte de Turenne, on courrait grand risque de perdre ses pas et sa peine. Il ne faut pas non plus demander à la correspondance du vainqueur du faubourg Saint-Antoine, de Blenheim ou des Dunes, le secret de ses erreurs ou de ses faiblesses. Ces lettres, soigneusement expurgées, *posent*, pour ainsi dire, devant le public, et, à l'exception de quelques rares traits, laissent le lecteur aussi peu avancé qu'en commençant. C'est aux mémoires contemporains, au cardinal de Retz, à l'abbé de Choisy, au marquis de la Fare, qu'il faut emprunter les traits principaux de la figure qu'on veut ensuite essayer de reconstituer pour ainsi dire. De la sorte, on a chance d'arriver à recréer une physionomie originale, à l'éclairer des chaudes lueurs de la vie ; et pour peu qu'on n'ait pas l'absurde prétention de changer Turenne en un diseur de riens, en un faiseur d'épigrammes, comme M. le prince de Guémené, M. de Bautru, M. le comte de Lude ou M. le marquis de Jarzé, les quatre grands diseurs de bons mots du temps, au dire de Ménage ; pourvu qu'on ne veuille pas faire de ce grand et probe capitaine un coureur de ruelles, un chercheur infatigable d'aventures amoureuses, on a toute liberté de montrer qu'avec sa mine sournoise, son air d'Orgon, son abord loup-garou, ses sourcils épais, le grand Turenne savait dire son mot dans l'occasion, s'en aller mourant d'amour pour les belles, et révéler par nombre de liaisons, où il finissait toujours par être traité comme un mari un peu niais, qu'il était de complexion fort amoureuse.

Sans reprendre les choses de bien loin et sans répéter ici les histoires que chacun sait, il est peut-être opportun d'en venir droit au fait, et d'expliquer comme quoi le rival du grand Condé, le héros préféré de Napoléon, n'était pas beau. C'est une chose triste à dire, mais trop vraie, que rien ne pipe les femmes comme une mine de damoiseau. Si Turenne avait eu son loyal cœur dans l'enveloppe d'un Antinoüs, ou s'il eût seulement eu l'air tant soit peu berger, peut-être aurait-il mieux fait ses affaires auprès des dames, quoi qu'il semble de ces prédestinations auxquelles ni les dons du cœur, ni ceux de la nature ne peuvent soustraire certains êtres malencontreux. Par malheur, le jeune Henri de la Tour n'était pas un damoiseau. Outre qu'il n'avait rien de galant dans la mise ni dans la démarche, qu'il était d'une taille médiocre, qu'il avait la langue épaisse, qu'il parlait avec difficulté, il lui était resté de nombreuses marques de la petite vérole; son nez, gros, charnu, surmonté de deux sourcils velus qui se rejoignaient, n'avait rien de très-avenant. Il raconte lui-même, dans une de ses lettres, qu'en une mascarade à la Haye (1633), il s'était déguisé en paysanne, et qu'on n'avait jamais rien vu de si effroyable. Mascaron confesse, dans son oraison funèbre, qu'il n'avait point cet air caressant qui semble mendier les cœurs de tout le monde; il eût pu ajouter si la solennité de la chaire l'eût permis, que son héros était décidément laid, malgré une physionomie mi-paterne et mi-rébarbative. Ajoutez à cela qu'en un temps où les billets doux fleurissaient tous les matins par centaines, notre homme n'écrivait guère. Ses lettres, droites, honnêtes, sensées comme lui, ne laissaient pas d'avoir à peu près toutes cette *certaine obscurité* que le cardinal de Retz reprochait aux discours de M. de Turenne, et d'être d'un laconisme qui n'avait pas pour excuse les sonnantes et décisives raisons de Paget, et des autres partisans de ce temps-là, car M. de Turenne, grâce à sa générosité pour ses soldats et à son zèle pour le service, était aussi gueux que possible. Enfin, malgré un cœur d'or, de solides vertus, un renom sans tache, M. de Turenne était destiné à être toute sa vie, au moins dans ses amours, et d'une manière positive, ce que le Sganarelle de Poquelin n'est dans son ménage que d'une façon imaginaire.

On est toujours de son siècle par quelque côté ; c'est une loi à laquelle les plus entières natures et les plus vigoureuses ne sauraient se soustraire. L'auteur du *Misanthrope*, qui prisait si fort la fresque et *ses brusques fiertés*, considérait de la meilleure foi Mignard, son ami, comme le premier peintre du monde ; Racine confessait au rude Despréaux son faible pour les imaginations de la Calprenède ; Turenne prisait fort ce pauvre cul-de-jatte Scarron, avec lequel il serait cependant permis de croire que n'aurait dû guère sympathiser ce religieux et grave calviniste nourri de la lecture des livres de Duplessis Mornay, assidu au prêche, exact à la cène, et qui ne se refusait pas l'occasion de discuter avec le tiers et le quart, quoique peu congru dans sa langue, les questions de controverse du dogme protestant. C'est ainsi encore que cet homme d'une intrépidité stoïque, toujours maître de lui, ignorant des fougues de son rival et de son émule, le grand Condé, n'était pas bien sûr de n'avoir pas peur des revenants, et ne pouvait voir sans un frisson de crainte les draps des lavandières agités le soir par le vent au travers des arbres, ou bien ouïr les lamentables plaintes de l'automne dans ces grandes cheminées seigneuriales en haut desquelles gémit et palpite éternellement, sous les bises, la lourde girouette rouillée que surmontent des fleurs de lis.

Ce ne furent point d'ailleurs les seuls et minces côtés par lesquels Turenne paya tribut à la faiblesse humaine. L'amour, qui perdit Troie, sut déchirer cette froide enveloppe d'impassibilité. Cet homme, que la plus haute fortune n'éblouit jamais, et qui ne se laissa point étourdir par les plus éclatantes fanfares de la renommée, faillit, en mainte rencontre, sous les coups de deux beaux yeux. Dans ses rares échecs, à Mariendal, à Rhetel, il ne perdait jamais la tête, et chaque revers ne faisait que grandir le général et révéler la rapidité de son coup d'œil, la rectitude de ses décisions. En amour, au contraire, il battait la campagne, il entassait sottise sur sottise. Le moindre muguet de la cour en eût, en fait de stratégie galante, beaucoup appris à l'élève du duc Bernard de Weymar, au tacticien sans égal qui eût vaincu Gustave-Adolphe et balancé Walstein. Il avait des façons gauches et timides à se faire moquer des dames, qui ne haïssent point les surprises et les

escalades; enfin, comme il ne sut point gagner l'épée de connétable en laissant au cardinal Mazarin l'honneur (honneur éphémère et qu'eût bien su lui ravir la postérité) de la bataille des Dunes et du siége de Dunkerque, il ne sut point user des profits de la gloire en un temps où les dames ne demandaient que l'ombre d'un prétexte pour faillir.

Il était pourtant à bonne école dans la compagnie de l'abbé de Retz, et il avait commencé d'une façon qui pouvait faire augurer des passe-merveilles de sa carrière galante. En ce temps ils couraient tous deux les grisettes, ces gais amours de rencontre de la jeunesse, et tandis que son archiépiscopal compagnon payait de la langue, rimant richement en Dieu à chaque période et s'étourdissant lui-même de son babillage, maître Turenne faisait montre, à bas bruit, de qualités non moins précieuses. Le coadjuteur raconte que, vers 1638, le bon évêque de Lisieux, Philippe Cospeau, avait entrepris de le ramener au bien et de l'arracher, lui Gondy, à ses déportements. Il avait donc commencé des conférences chez Mme de Vendôme, auxquelles assistaient, outre l'abbé, Brion, qui fut plus tard duc de Damville, alors fort épris de Mlle de Vendôme, et le vicomte de Turenne. Mlle de Vendôme. qui faisait galanterie, mais en honnête fille et qui se veut établir, s'abritait derrière le flegmatique capitaine pour chuchoter avec Brion. M. de Lisieux, enchanté de l'attention de ses auditeurs, redoublait d'éloquence, de textes et de pathétique, et parlait comme un petit Chrysostôme. Turenne feignait d'être touché et tenait une place notable dans la chambre, la tête plongée dans ses mains, son manteau furieusement étalé ; et cela dura, s'il vous plaît, trois grands mois, jusqu'à ce que Brion, après une vision subite, se refit capucin pour la seconde et non pour la dernière fois.

La conduite politique de Turenne se ressentit de ce défaut de confiance en soi-même, d'entrain et de séve, qui lui nuisit si fort en d'autres occurrences. Lui, l'homme du devoir et de l'obéissance, dont quelques écrivains ont assez méconnu le caractère pour lui prêter un prétendu projet d'organisation fédérative de la France, il ne sut jamais rien faire à propos dans la sphère active des affaires. Nous parlions, il n'y a qu'un instant, de sa roideur intempestive à propos de la bataille des

Dunes; nous aurions pu citer le refus qu'il fit opiniâtrément d'un de ces *petits bilboquets de la fortune*, comme Guy Patin appelle les nièces du cardinal Mazarin. Il faut encore rappeler l'insigne maladresse avec laquelle Turenne se jeta dans le parti de la Fronde et en sortit. Il n'eut pas même l'excuse de la passion, car ce ne fut que par aventure qu'il devint épris de cette voluptueuse Mme de Longueville, Anne de Bourbon, la belle nonchalante aux réveils surprenants et lumineux. Là encore, avec un jeu si beau, et quand l'amour était assis à sa porte, il ne sut point gagner la partie. Enfermé avec elle dans Stenay, armé pour sa cause, à toute heure auprès de son lit, la surprenant dans le désordre du réveil, en un temps où, pour parler comme le coadjuteur, *si le bénéfice n'était pas vacant, il n'était point desservi*, avec une belle qui n'était point farouche et qui passait pour une fine maîtresse en matière amoureuse, le pauvre Turenne ne fit, quoi qu'on ait dit, que pousser de piteux soupirs, geindre, se lamenter, et rien de plus.

Mme de Longueville n'était cependant point si dure au pauvre monde qu'il se fallût morfondre à ses pieds pendant des siècles et lever en tous sens la carte du pays de *Tendre;* pourtant, comme M. de Turenne excellait en l'art des retraites et que Mme de Turenne était trop loin (1654) pour qu'il pût détourner en sa faveur les velléités amoureuses qui battaient la campagne, il fallut songer à courir fortune ailleurs. Il y avait en ce temps, tantôt à Saint-Fargeau, tantôt à la cour, quelquefois à l'armée, partout où elle n'avait que faire, une certaine dame de bonne maison, de meilleure mine, aux yeux bleus, à la bouche rose, aux cheveux cendrés, et dont le corsage appétissant avait donné dans l'œil aux gens de la plus grande étoffe. C'était Mme la comtesse de Fiesque, l'une des *maréchales de camp* de Mlle de Montpensier, bonne lame s'il en fut, belle et galante, et qui tenait bien sa place entre Mme d'Olonne et Mme de Châtillon. M. de Turenne tourna vers elle des regards de convoitise. Il y avait déjà un temps qu'il s'en était senti féru, en une certaine rencontre vers Orléans; pour le coup s'élevèrent en lui des idées de conquête en revoyant cette avenante personne, chez qui une petite mine prude relevait encore un art miraculeux pour embobeliner les gens. Il voulut parler et ne put sonner mot; il soupira, et l'on rit. Il avait une mine si grise que,

jusqu'à sa gloire, tout se ruait contre lui. De cadeaux, il n'y songeait guère ; la dame le traita, en dessous, de pince-maille et de mâche-lauriers, et il n'en fut que cela. Rien ne semblait pourtant plus facile qu'une telle entreprise à un tel capitaine. Le gentilhomme le moins gratifié eût d'emblée emporté la belle. Mais les amours ne se gouvernent point le bâton haut, et quoiqu'il semblât qu'il n'y eût qu'à courre la proie, M. de Turenne en fut une fois encore pour son bec jaune.

C'était vraiment jouer de malheur en un temps où les aventures couraient les rues, et où les plus grandes dames, sans en excepter la reine Anne, finissaient par la pénitence, après avoir commencé par la galanterie. Certes, le coadjuteur n'était pas beau qui avait mis à mal tant de belles, Mme la princesse de Guémené, Mme de la Meillerave, Mme de Pommereux, Mlle de Chevreuse, sans compter le fretin. M. le prince de Condé, avec ses joues décharnées, son repart brusque, ses dents malpropres et mal rangées, n'avait pas beaucoup de ce qui plaît aux dames, hormis son nom et ses victoires ; et pourtant, outre Mme de Châtillon, que d'actions d'éclat il avait faites en amour ! Il est vrai que, bien qu'un peu ladre, ce qu'on reprochait à tous les Condé, il faisait des cadeaux, comme la terre de Marlou, qui rapportait 40.000 livres de rente. — M. le duc de Longueville lui-même, cette figure comique des infortunes conjugales, ce type par excellence du mari trompé, n'avait point poussé sans succès ses reconnaissances amoureuses à travers les innocences de son gouvernement de Normandie. Tant d'illustres exemples auraient dû donner du cœur à M. de Turenne, qui, en fin de compte, n'était pas plus laid que M. de Longueville, et était aussi grand héros qu'homme du monde. Il n'en fut rien pourtant. Il s'efforça d'étouffer sans retour ces faiblesses d'un cœur resté jeune, riant et amoureux. Il s'appliqua plus que jamais à perfectionner sa tactique déjà si savante et si sûre. Les brillantes campagnes qui accélérèrent la paix des Pyrénées firent voir en lui plus de science et des combinaisons plus profondes qu'il n'en avait montré dans celles qui précédèrent le traité de Westphalie, et il sembla qu'il se surpassa dans ses trois dernières campagnes, qui furent son chef-d'œuvre. Sa haute probité si bien connue, la supériorité de sa raison, lui donnaient un ascendant que Louis XIV lui-même ne

cherchait point à éviter. En même temps, il exerçait en toute liberté un contrôle qui revêtait souvent les formes les plus piquantes. Tout le monde connaît la manière incisive dont il répondit à Bussy-Rabutin. Son mot sur le procès de Fouquet a une tout autre portée, et est d'une grâce si véritablement française, qu'on en est à se demander si quelque Tallemant des Réaux, plus judicieux que le commensal de l'hôtel de Rambouillet, ne viendra pas un jour nous révéler tout un horizon ignoré de la vie du grand Turenne.

Cependant le repos dont il jouissait devait être encore troublé avant sa mort. Ceux qui ont la main malheureuse doivent tirer successivement tous les mauvais lots de la vie. Turenne, depuis plusieurs années, était, comme on dirait aujourd'hui, un ministre sans portefeuille. Il remettait, au grand ennui de Louvois, des mémoires au roi sur les affaires du temps, les négociations à entamer avec ces durs Suédois qui attendaient les glaces, comme d'autres le printemps; avec le Portugal, tout de nouveau remonté au rang des nations; avec l'Angleterre et son roi Charles II, qui, pensionné par la France, bercé par ses maîtresses, oubliait dans le calme d'une restauration les périlleuses années de déboires et de misères où il avait vu sa mère et sa sœur rester au lit faute d'un fagot, et les dames les moins qualifiées de la cour de France rejeter avec mépris l'offre d'un trône imaginaire. Ce fut ainsi que Turenne choqua si fort sans le vouloir, en proposant de la donner à sa majesté portugaise, la vieille et hargneuse Mademoiselle, qui avait successivement voulu épouser le comte de Soissons, tué à la bataille de la Marfée, le cardinal infant, le prince de Galles (Charles II), dont elle disait *que, pendant qu'il était à ses pieds, son cœur le regardait de haut en bas,* l'empereur, le roi de Hongrie, le duc de Neubourg, le duc de Savoie, le prince de Condé, le jeune roi Louis XIV, son frère le duc d'Anjou, et je ne sais combien d'autres encore, sans compter Peguillain. Vraiment, le sort de la pauvre Mademoiselle, rebutée d'un chacun, avec ses deux millions de rente, et pour avoir été trop difficile elle-même, devait toucher un peu le cœur du grand capitaine mésaventureux. Pourtant Mademoiselle ne lui en sut aucun gré, et, bien au contraire, lui en voulut à mourir.

Ce furent ces mêmes occupations qui le mirent en relations

intimes avec cette charmante Mme Henriette d'Angleterre, rieuse fille de l'exil, bien plus Française qu'Anglaise, et qui avait été mariée au frère de Louis XIV. Sans tomber dans les pamphlets, et tout en le mettant bien au-dessus de son prédécesseur dans le beau titre de Monsieur, on peut dire que Philippe d'Anjou fut, à la bravoure près, un des plus minces personnages du règne de Louis XIV. Sa femme était, au contraire, quoiqu'un peu bossue, une merveille de grâce et d'esprit. « Jamais la France n'avait vu une princesse si aimable, dit, après le marquis de la Fare et tous les contemporains, l'abbé de Choisy. Elle avait les yeux noirs, vifs et pleins du feu contagieux que les hommes ne sauraient fixement observer sans en ressentir l'effet; ses yeux paraissaient même atteints du désir de plaire à ceux qui les regardaient. Jamais princesse ne fut aussi touchante et n'eut autant qu'elle l'air de vouloir bien que l'on fût charmé du plaisir de la voir. Toute sa personne était ornée de charmes; l'on s'intéressait à elle, et on l'aimait sans penser qu'on pût faire autrement. Quand quelqu'un la regardait et qu'elle s'en apercevait, il n'était plus possible de ne pas croire que ce fût à celui qui la voyait qu'elle voulait uniquement plaire. Elle avait tout l'esprit qu'il faut pour être charmante, et tout celui qu'il faut pour les affaires importantes, si les conjonctures de se faire valoir se fussent présentées, et qu'il eût été question pour lors à la cour d'autre chose que de plaire. Le roi était aimable, jeune, galant, magnifique; le goût de Monsieur n'était pas tourné tout à fait du côté des femmes, parmi lesquelles rien ne paraissait plus digne d'être aimé que Madame. » Groupez maintenant par la pensée, autour de cette charmante femme, une dizaine de jeunes filles parmi lesquelles se trouvait Louise de la Vallière; une cour leste, éprise jusqu'à la folie de danses et d'intrigues, où rayonnaient la belle princesse de Soubise et Mme de Coëtquen sa sœur; et jugez de ce que devait ressentir, au milieu de toutes ces femmes, un barbon mal corrigé des faiblesses du cœur, fort dans les privances de la maîtresse de céans, lutiné de regards, tourmenté de désirs. Le grand Turenne n'avait point sur ses sens l'empire que le bienheureux saint Antoine avait conquis sur les siens. Après avoir tourné quelque temps comme un oiseau de nuit, ébloui par les lumières et le tintamarre d'une fête, il se tourna, avec une véhémence de

vieillard amoureux, éperdu, vers la belle Mme de Coëtquen ; il lui confessa, avec une abondance de paroles bien en désaccord avec sa réserve et sa froideur habituelles, tout ce qu'il avait sur le cœur, ses mécomptes, ses doutes religieux, ses projets, et, bien plus, ceux du roi. Il raconta, sans restriction et sans réticence, à cette étourdie de vingt ans, les grandes vues de son maître, l'alliance que Mme Henriette et lui ménageaient entre les deux cours d'Angleterre et de France, le dessein de l'abaissement des Hollandais ; il ne lui cela rien. Jusque-là tout allait pour le mieux ; mais par malheur Mme de Coëtquen avait un amant, — chose aussi commune alors qu'elle est rare aujourd'hui, — et cet amant n'était rien moins que le chevalier de Lorraine, le favori de Monsieur, le jeune homme de la cour le plus aimable et le plus spirituel, dit le marquis de la Fare. Ceux qui pensent que ce même chevalier de Lorraine commit le crime affreux qui mit fin aux jours de Madame, modifieront volontiers les épithètes. Quoi qu'il en soit, le chevalier de Lorraine pressa sa maîtresse, qui ne résista pas longtemps. Bientôt Monsieur sut tout par son favori ; il éclata en gémissements nonpareils ; il se plaignit qu'on le comptait pour rien, qu'on le traitait en étranger, et rompit les oreilles de toute la cour par ses doléances. Quand le roi fut informé de tout cela, il comprit qu'il y avait du nouveau et s'en prit naturellement à Madame. Madame jura ses grands dieux qu'elle n'avait pas desserré les lèvres ; il manda alors M. de Turenne : il était certain de n'avoir parlé qu'à eux deux. Quand ils furent en présence, le roi le regarda avec ce *visage solaire* dont parle Choisy, et raconta l'aventure.

— Comment ! sire, répondit M. de Turenne en bégayant et rouge jusqu'aux oreilles, quelqu'un sait-il le secret de votre majesté ?

— Il n'est pas question de cela, interrompit brusquement le roi ; en avez-vous dit quelque chose, oui ou non ?

— Je n'ai point parlé de vos desseins sur la Hollande, certainement, sire, mais je vais tout dire à Votre Majesté. J'avais peur que Mme de Coëtquen, qui voulait faire le voyage de la cour, n'en fût pas, et pour qu'elle prît ses mesures de bonne heure, je lui en dis quelque chose, et que Madame passerait en Angleterre pour voir le roi son frère ; mais je n'ai dit que

cela, et j'en demande pardon à Votre Majesté, à qui je l'avoue.

— Et par la sambleu s'écria le roi d'une mine fâchée !.... Puis se radoucissant : Monsieur, lui dit-il, vous aimez donc Mme de Coëtquen ?

— Non pas, sire, tout à fait, répondit Turenne avec un gros soupir, mais elle est fort de mes amies...

— Eh bien ! ce qui est fait est fait, mais ne lui en confiez pas davantage, car, si vous l'aimez, je suis fâché de vous apprendre qu'elle aime le chevalier de Lorraine, à qui elle dit tout, et le chevalier de Lorraine en rend compte à mon frère.

Qui fut penaud? vous le pensez. Quant à Louis XIV, bien loin d'en vouloir à son glorieux maréchal, peut-être lui en sut-il gré. Il avait barre désormais sur cette grande vertu, et le plus honnête homme de ce siècle avait failli une seconde fois dans sa vie.

Quoi qu'il en soit de ce coup, Turenne fut corrigé pour le reste de ses jours. Il comprit que c'était un mauvais calcul que de lutter à soixante ans avec la jeunesse et de vouloir, avec des cheveux couleur de neige, faire le vert galant. Il sentit le dégoût se glisser dans son cœur. Sa femme était morte; il était pauvre, car il avait rendu à son beau-père, le duc de la Force, la dot qu'il en avait reçue, et il était, dit Mascaron, indocile à souffrir les richesses. Peut-être songeait-il de temps à autre à ces petites grisettes de la rue Saint-Louis, mines éveillées qui lui souriaient à travers quarante ans de guerres et parfumaient encore ses souvenirs. La mort soudaine et terrible de Mme Henriette vint achever de l'attrister, autant que cette nature contenue et un peu durcie pouvait subir la poésie de la douleur. Trop tard, comme cela lui était arrivé souvent dans sa vie, il avait abjuré les erreurs du calvinisme; il eut quelque envie de s'enfermer à l'Oratoire, mais son temps n'était pas venu. Le pape et le roi se le disputaient. Le pape lui montrait la pourpre de cardinal; le roi lui laissait à peine entrevoir la dignité de connétable qu'il ne pouvait se résoudre à rétablir. La nature l'emporta; il sollicita pour son neveu, le duc d'Albret, la dignité que le pape lui offrait, car il se fût décidément senti, comme il le disait, fort embarrassé d'une calotte et d'une grande queue, et il reprit les armes. Tout le monde connaît les campagnes de 1670 à 1675, la marche de satrape de Louis XIV, et l'événe-

ment qui termina les jours de Turenne le 27 juillet 1675, dans les champs de Salsbach.

La nouvelle de sa mort frappa la France au cœur. Ses soldats laissèrent tristement tomber à terre les lourdes crosses de leurs mousquets. « *Lâchez la Pie*, disaient-ils (c'était le nom du cheval de Turenne), *elle nous conduira.* » Le découragement s'empara de tous les esprits : le bruit de cette chute retentit dans l'Europe entière. Mme de Longueville, pénitente à Port-Royal, et expiant dans les larmes d'un repentir sincère les adorables folies de sa jeunesse ; Mme de Fiesque, descendue au plus bas du désordre ; Mme de Coëtquen, encore dans l'enivrement des passions du monde, l'entendirent comme un coup de canon à des distances inégales. Mme de Sévigné laissa tomber de sa plume d'or quelques lignes éloquentes et qui venaient du cœur ; maîs plus éloquents que Mme de Sévigné, plus éloquents que Mascaron et Fléchier, qui prononcèrent tous deux son oraison funèbre, furent ces pauvres paysans de l'Alsace qui, à cette nouvelle, demandèrent la résiliation de leurs baux, n'espérant plus d'être protégés contre l'invasion de l'étranger.

GABRIEL MONTIGNY.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

La Grèce, les Cyclades et les îles Ioniennes ; par M. Buchon. 5
Le sept thermidor ; par M. Dessalles Régis. 26
Palestrina (*suite*) ; par M. E. J. Delécluze. 45
La roulette de Pascal ; par M. Paul de Musset. . . . 76
Épisodes et souvenirs de l'Algérie française. — Ahmed-ben-el-Hamelaoui ; par M. Félix Mornand. . . . 88
Poésie ; par M. N. Martin. 100
Université de Helsingfors ; par M. X. Marmier. . . . 103
Souvenirs d'un voyage en Espagne ; par M. Roger de Beauvoir. 126
Les peintres au cabaret ; par M. Arsène Houssaye. . . 148
Critique littéraire. — Les mystères de Paris ; par M. Alfred Asseline. 184
Épisodes et souvenirs de l'Algérie française. — Ali-Ben-Aïssa ; par M. Félix Mornand. 199
Les marionnettes ; par M. le docteur Néophobus. . . 217
Fleuranges ; par M. Paul de Musset. 234
Les amours de Turenne ; par M. Gabriel Montigny. . . 277

FIN DE LA TABLE.

